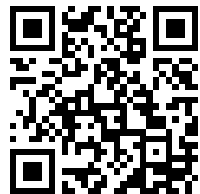

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

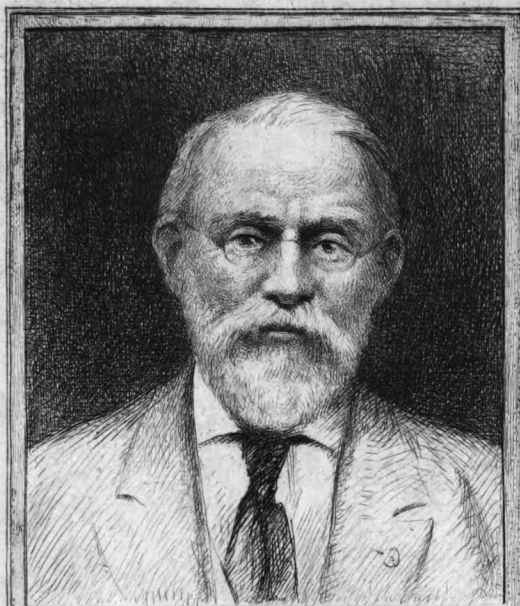
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49982 1



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wm. B. Knell 1930

DC
611
.A553
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
Historiques, Scientifiques et Littéraires
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

Historiques, Scientifiques et Littéraires

DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

CINQUIÈME SÉRIE. — N^{os} 5 et 6

ANNÉE 1923. — Premier et Deuxième Trimestres



GAP

LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

1923

Running
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION

DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

(AU 11 JANVIER 1923)

BUREAU

Présidents d'honneur : M. WILHELM, *, O. , ingénieur en chef
des Ponts et Chaussées, à Grenoble, ancien président.

M. G. de MANTEYER, *, archiviste départemental, ancien pré-
sident.

Président : M. HUGUES (Edmond), Ch. de St-Grégoire le Grand,
avocat au barreau de Gap, 39, rue Carnot. à Gap.

Vice-Présidents : M. ANGENIOL, O. , avoué, à Gap.
M. le Commandant ETIENNE, *, à Gap.

Secrétaire : M. CLEMENT (Henri), I. , professeur au Lycée de
Gap.

Secrétaire-adjoint : M. HUGUES (Henri), avocat à Gap.

Trésorier : M. le Commandant LEAUTIER, O. *, à Gap, 1, rue du
Grenier d'Abondance.

Archiviste-bibliothécaire : M. MEIZEL, I. , ancien inspecteur pri-
maire, à Gap.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

AUBERT (Clément), O. ✱, ingénieur, à Gap.

BOUHANT, ✱, capitaine du génie en retraite, à Gap.

BOURCIER (Jean), avocat à Aiguilles.

BRENIER (Jean-Eugène), propriétaire, quartier de Saint-Michel,
près Gap.

FABRE (Adrien), avoué à Gap.

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général honoraire de la navigation et des ports de la Seine, à Briançon.

ITIER (Henri), I. 𐄂, industriel, à Gap.

JOUGLAR, I. 𐄂, président du Tribunal civil, à Gap.

LEMAITRE (Paul), (Méd. Rec. Française), avocat, à Gap.

MANTEYER (Georges de), ✱, au château de Manteyer.

PELLEVOIZIN (Lucien, ✱, I. 𐄂, 𐄂, industriel, conseiller général,
à Gap.

SIMON, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, avocat, à Gap.

THOUARD (Auguste), 𐄂, avoué, à Embrun.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, 2, avenue de Veynes, à Gap.

COMITE DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

LEMAITRE (Paul), (Méd. Rec. Française), avocat, à Gap.

SIMON, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, bâtonnier de l'ordre des avocats, à Gap.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

AU 1^{er} MARS 1923

Anciens Présidents

† M. JAUBERT (1882).	† M. GRANDIDIER, ✱ (1893).
† M. AMAT, ✱ (1884).	† M. GAUTIER, ✱ (1896).
† M. DE LA VALETTE, C. ✱ (1886).	M. HUGUES (1897).
† M. LEMAITRE, C. ✱ (1886).	M. WILHELM, ✱, O. 勲 (1904).
† M. le Chanoine BLANCHARD (1890).	M. DE MANTEYER, ✱ (1907).
	† M. J. CHAUVET (1917).

Membres d'honneur

M. LE PREFET DU DEPARTEMENT.
 LE GENERAL commandant la subdivision.
 MGR L'EVEQUE DU DIOCESE.
 M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

Membre bienfaiteur

GUILLAUME (chanoine Paul), I. P. 勲, archiviste honoraire des
 H.-A., † à Gap, 24 octobre 1914.

VIII

Membres Fondateurs

Mme BLANCHARD (Camille), à Remollon.

MESSIEURS,

ARNAUD (Pierre), notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes).

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur honoraire de la navigation et des ports de la Seine, 8, rue des Nonnnains-d'Yères, Paris (IV*) et à Briançon.

MANTEYER (Georges de), ✱, archiviste départemental, au château de Manteyer.

MEREUIL (Albert de), avocat à la Cour d'Appel de Douai, 3, rue de Lewarde.

MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à La Roche-sur-Yon (Vendée).

PIERREFEU (Jean de), homme de lettres, 45, rue du Connétable, à Chantilly (Oise).

RAYMOND (Albert), industriel à Pont-de-Claix (Isère).

VESIGNIE (Louis), ✱, ⚔, lieutenant-colonel d'artillerie, 35, rue Saint-Honoré, à Fontainebleau.

WILHELM (Ivan), ✱, O. ⚔, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 40, avenue Alsace-Lorraine, à Grenoble.

Membres Fondateurs décédés

AMAT (Clément), ✱, ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Etudes*; † Tallard, 16 avril 1895.

ARNAUD (François), ⚔, licencié en droit, ancien notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes); † Barcelonnette, 8 juillet 1908.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Lyon, avril 1895.

BLANC (Charles), O. ✱, conseiller d'Etat; † Montmaur, le 9 septembre 1915.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Paris, 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand Séminaire de Gap; † 26 juillet 1897.

BLANCHARD-CHANCEL (Dr Raphaël), O. ✱, secrétaire annuel de l'Académie de médecine; † Paris, 7 février 1919.

CHANCEL (Evariste), ancien député; † 11 juillet 1882.

IX

CHAUVET (Joseph), avocat, ancien président de la *Société d'Etudes*;
† à La Tourronde, 2 août 1920.

CLAPIER, propriétaire à Chabestan; † 1900.

DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer
P.-L.-M.; † 1918.

FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires Étrangères, ancien
député des Hautes-Alpes; † Paris, 7 février 1920.

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch;
† 1895.

GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et
d'Amiens, archevêque de Bordeaux; † Gap, 15 août 1889.

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Som-
me); 1^{er} mars 1892.

LAURENÇON (Léon), ancien député des Hautes-Alpes; † à Chante-
merle, le 12 juillet 1922.

LAVALETTE (Mlle Fanny de) † novembre 1903.

MANTEYER (Félix de), ✱, I. 彗, secrétaire général honoraire;
† Manteyer, le 8 octobre 1908.

MANTEYER (Léon de); † à Gap, 25 septembre 1916.

MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur; † Paris, 16 décembre 1887.

MARTIN (David), géologue; † à Gap, le 26 septembre 1918.

PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes;
† en 1896.

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet de la Haute-Savoie.

TEISSIER (Eugène), avocat à Gap; † 25 août 1883.

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève;
† 1904.

Membres Honoraires

MESSIEURS,

CHANTRE (Ernest), ✱, sous-directeur du *Muséum d'histoire natu-
relle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), ✱, I. 彗, membre de l'Institut, à Romans
(Drôme).

LUCHAIRE (Julien), professeur à l'Institut français de Florence
(Italie).

MARTEL, O. ✱, directeur de *La Nature*, rue d'Aumale, n° 2, à
Paris-IX^e.

ROCHE (Célestin), ingénieur-expert, rue Camille-Desmoulins, 7, à
Grenoble.

X

Membres Titulaires

MESDAMES,

BÉRAUD, 1, rue de la Terrasse, à Gap.
CHAUVET (Joseph), 4, place de Verdun, à Grenoble.
GUILLAUME (Mlle Léonie), institutrice, à Eygliers.
LATY (Albert), à La Butelière, près Louhans (S.-et-L.).
PEIX, à Remollon.
PINET DE MANTEYER (*Léon*), 1, rue de Valserrès, à Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), aumônier du Lycée, 11, boulevard Lamartine, à Gap.
ALBON (Marquis Antoine d'), château d'Auvages, près Pontcharra (Rhône), et 41, rue de l'Université, Paris-VII^e.
ALLARD-THÉUS (Paul), avocat, Cour des Miracles, 22, à Aix-en-Provence (B.-du-Rhône).
ANGÉNIOL (Antoine), O. , avoué, rue d'Abon, à Gap.
ARMAND (Ernest), greffier du tribunal civil de Gap.
ARTHAUD (Lucien), , juge de paix, à Tallard.
AUBERT (Clément), O. , ancien directeur des chemins de fer du Nord de l'Espagne, à Saint-Mens, près Gap.
AUBERT (Henry), , , O. , ingénieur en chef honoraire, à Barcelonnette (B.-A.).
AYE (l'abbé), curé de la Bâtie-Neuve.
BALDY, , directeur des Usines de la Schappe, à Tenay (Ain).
BARLE (Adolphe), , ancien directeur général de la compagnie Mardrilène du Gaz, villa Julie, près Gap.
BARRACHIN (Justin), vérificateur des Contributions Indirectes, 29, cours Gambetta, à Lyon.
BELLON (Léon-Henri), industriel, à Savines.
BERLIE (Angel), directeur de la Banque de Savoie, à Chambéry (Savoie).
BERGE (abbé Pierre), curé-archiprêtre d'Abriès.
BERMOND (l'abbé), curé de Lagrand, par Eyguians.
BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Grenoble.
BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Lyon, quai de la Bibliothèque.
BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Marseille, place de la Bibliothèque.
BLANC (Eugène), docteur en médecine, à Embrun.
BLANCHARD-CHANCEL (Camille), rue de la République, 14, St-Germain-en-Laye (S.-et-O.).
BONNIARD (Arthur), 36, av. La Bourdonnais, Paris-VII.

XI

- BONNIARD (Victor), I. , sénateur, Embrun.
- BOREL DU BEZ (le Commandant), , chef d'escadron d'artillerie en retraite, château de Petite Rive, à Tain (Drôme).
- BOREL DU BEZ (Lucien), avocat, rédacteur au Contentieux du P.-L.-M., 17, boulevard Diderot, à Paris.
- BOUCHAYER (Auguste), , industriel, La Tronche (Isère).
- BOUHANT, , capitaine du Génie en retraite, à Gap.
- BOURCIER (Jean), avocat, maire d'Aiguilles, à Aiguilles.
- BOURCIER (Mathieu), 72, quai de l'Hôtel de Ville, Paris-VI^e.
- BOUSQUET, procureur de la République, à Gap.
- BOYER (Robert), rue Carnot, 33, à Gap.
- BRENIER (Jean-E.), quartier de Saint-Michel, à Gap.
- BUMAT, inspecteur des Contributions indirectes en retraite, 6, rue Thomas, à Marseille.
- CAILLAT (Paul), , industriel, député des H.-A., 1, place du Panthéon, à Paris (V^e).
- CARAL (D^r), à Veynes.
- CARAL (Louis), receveur des Domaines, Aix-en-Provence.
- CARDAILLAC (DE), juge au Tribunal civil de Nice.
- CAZENEUVE (le docteur Guzman de), à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).
- CHABRAND (Armand), avocat, rue de la Liberté, à Grenoble.
- CHABRAND (Valentin), conseiller général, à Gap.
- CHARMASSON (Joseph), industriel, à Gap.
- CHEVALLIER (D^r Paul), place St-Michel, 3, à Marseille.
- CLÉMENT (Henri), I. , professeur au Lycée de Gap.
- CLUZEL (G.-L.), avocat, à Gap.
- COOLIDGE (W.-A.-B.), à Grindelwald (Suisse).
- CORN (le commandant DE), , à Gap.
- CORONAT (D^r G.), médecin oculiste de la C^{ie} P.-L.-M.), 5, rue des Archers, à Lyon.
- COSTA DE BEAUREGARD (le Comte), à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
- DAVIN (Emmanuel), , chef de division honoraire à la Préfecture des Hautes-Alpes, à Saint-Bonnet.
- DÉCIS (Gaston), I. , inspecteur d'Académie, à Chambéry (Savoie).
- DORCHE (Henri), inspecteur des P.-T.-T., à Grenoble.
- DURAND (Auguste), agent-voyer, à Tallard.
- ESCALLE (H.), I. , notaire, conseiller général, à Briançon.
- ESCALLIER (Henri), I. , professeur au Lycée, à Gap.
- ETIENNE (C^t Edouard), , 7, boulevard Lamartine, à Gap.
- FABRE (Adrien), avoué, rue Carnot, 24, à Gap.
- FAUCHER (Benjamin), ancien archiviste des H.-A., à Montauban.
- FAURE (Alphonse), instituteur, à Oran.
- FERRAND (Henri), , avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.

XII

- FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazel, à Gap.
- FREYNET (Charles), directeur de l'Enregistrement, 29, rue Eugène-Faure, à Grenoble.
- GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire à Gap.
- GARCIN, propriétaire, rue Carnot, 34, à Gap.
- GOUDET (Achille), industriel, à Gap.
- GOT (Pierre), I. , directeur de l'Ecole communale, à Gap.
- GRAS (Louis), contrôleur de la Caisse d'Epargne, à Gap.
- GRIMAUD (Ernest), , conseiller général, à Saint-Bonnet.
- GRIMAUD (abbé Jean-Elie), archiprêtre de N.-D. d'Embrun.
- GRIMAUD (Louis), avoué près la Cour d'Appel de Grenoble, 13, boulevard Gambetta.
- GUÉRIN (Ulysse), château de la Grangette, à Châteauneuf-du-Rhône (Drôme).
- GUÉRIN-LONG (Paul), , docteur en droit, président du tribunal civil d'Aix-en-Provence.
- GUEYDAN, , , maire, à Orcières.
- GUEU (Mgr), protonotaire apostolique, ancien vicaire général, à Chorges.
- GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Grenoble.
- GUILLAUME (Frédéric), 161, rue Paul-Bert, à Lyon.
- HONNORAT (André), sénateur des Basses-Alpes, ancien ministre de l'Instruction Publique, 29, rue Le Peletier, Paris-IX^e.
- HUGUES (Edmond), (Chevalier de St-Grégoire le Grand), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.
- HUGUES (Henri), avocat, rue Carnot, 23, à Gap.
- IMBERT, licencié en droit, ancien notaire, à Embrun.
- ISNEL (Pierre), directeur de mines, 169, boulevard Péreire, Paris-XVII^e.
- ITIER (P.-J.), , avocat, au château de Vêras, par Veynes.
- ITIER (Henri), ingénieur-chimiste, à Vêras, près Veynes.
- JACOB (Louis), archiviste-paléographe, 30, rue Jacob, Paris-VI^e.
- JACQUES (l'abbé E.), aumônier de la Providence, boulevard Lamartine, à Gap.
- JEAN (Ferréol), , I. , ancien maire de Gap, président de la Chambre de Commerce.
- JEAN (Louis), I. , imprimeur à Gap.
- JOUGLAR, I. , président du Tribunal civil, à Gap.
- JULLIEN, receveur des Domaines en retraite, 2, rue de Sault, Grenoble.
- LABASTIE (Armand), vice-président du tribunal civil, 107, rue Pierre-Corneille, Lyon.
- LAMORTE (Henri), inspecteur des Contributions Indirectes, 11, boulevard Voltaire, à Paris-XI^e.
- LÉAUTIER (le Commandant), O. , en retraite, à Gap, 1, rue du Grenier-d'Abondance.

XIII

- LEMAITRE (Louis), O. ✱, colonel en retraite, rue Villars, 10, à Grenoble.
- LEMAITRE (Paul), (Méd. de la Reconnaissance Française), avocat, ancien bâtonnier, à Gap.
- LEROY, au château de Beaujeu, près Ventavon.
- LÉOUFFRE (Camille), contrôleur des douanes, à Philippeville (Algérie).
- LOMBARD (Henri), I. ✱, professeur au Lycée.
- LOPPÉ (Etienne), docteur en médecine, directeur du Muséum, à La Rochelle (Charente-Inférieure).
- MANGAREL (Ernest), contrôleur des P.-T.-T., à Gap.
- MARTIN (Albert), rédacteur au Ministère de l'Intérieur, 17, rue de Tournon, à Paris.
- MASIMBERT, avocat, rue Molière, 1, à Grenoble.
- MATHIEU, négociant, 17, rue Romarin, à Lyon.
- MAURICE (Charles), ingénieur au Maroc, chez Madame Odiard des Ambrois, à Oulx (Italie).
- MAYOLY (D^r Alphonse), rue d'Abon, à Gap.
- MEIZEL, I. ✱, inspecteur primaire en retraite, rue Bon-Hôtel, à Gap.
- MEYER (David), à Saint-Laurent-du-Cros.
- MICHEL (Joseph), ancien greffier de la Justice de Paix de Gap, avocat, 65, rue de Neuilly, Clichy (Seine).
- MICHEL (Ludovic), instituteur, à Saint-Etienne-en-Dévoluy.
- MIRIBEL (comte de), au château de Villard-Bonnot (Isère).
- MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à La Rochesur-Yon (Vendée).
- MOTTE (Aug.-Julien), ✱, instituteur en retraite, à Gap.
- MOULIN (Stéphane), ✱, docteur en droit, chef du bureau des Titres à la Cie P.-L.-M., 10, rue Duhamel, Lyon.
- MOURRE (Maurice), O. ✱, ancien capitaine de vaisseau, 8, rue de l'Artillerie, Toulon-Mourrillon (Var).
- MÜLLER (Hippolyte), I. ✱, bibliothécaire de l'Ecole de médecine de Grenoble.
- NICOLLET, I. ✱, imprimeur, avenue Victor-Hugo, à Aix-en-Provence.
- NOBLEMAIRE (Georges), O. ✱, administrateur de la Cie P.-L.-M., député des H.-A., rue de La Boétie, 58, Paris-VIII^e.
- OLIVE (Charles), avoué, rue de Provence, à Gap.
- PAVIE (Frédéric), industriel, conseiller général, à Savines.
- PELLEVOIZIN (Lucien), ✱, I. ✱, ✱, industriel, président du Tribunal de Commerce, à Gap.
- PELLOUX (Jules), maître d'hôtel, à Gap.
- PÉPIN DE BONNERIVE (Eugène), 7, place Antoine-Poncet, à Lyon.
- PÊSTRE (Célestin), instituteur à Saint-Marcellin, commune de Châteauroux.
- PEYROT H., imprimeur, avenue de Provence, à Gap.
- PLAT (Paul), propriétaire à Orpierre.

XIV

- PRAT (Jules), 3, rue Pierre-Duclaux, Grenoble.
- PRUNIÈRES (comte de), à Prunières, par Chorges, et à Grenoble, rue Lesdiguières, 6.
- REYNAUD (Henri), ✱, administrateur principal de la Marine, à Marseille.
- RICHARD-BÉRENGER (Paul), conseiller général de l'Isère, 14, rue Pierre-Charron, Paris-XVI^e.
- RIVAS (le Colonel), en retraite, ✱, villa La Sablière, à Saint-Genis-Laval (Rhône).
- ROMIEU (Céran), ✱, professeur honoraire, au Rival, par Veynes.
- ROSTAIN (Joseph), ✱, ✱, ancien maire de La Roche-des-Arnauds, 16, boulevard de la Liberté, à Gap.
- SAUVEBOIS (le chanoine), directeur du Grand Séminaire.
- SÉNEQUIER-CROZET (abbé), square des Postes, 4, Grenoble.
- SIMON (Pierre), ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.
- STECHELT (G.-E.), libraire, 16, rue de Condé, Paris-VI^e.
- TANC (Jules), avoué, rue Elisée, à Gap.
- TANC (Louis), notaire, 40, rue Carnot, à Gap.
- TEISSIER, ✱, docteur en droit, bâtonnier de l'ordre des avocats, rue Elisée, 1 bis, à Gap.
- TEMPLIER (le chanoine), curé de Lacou, par La Fare.
- THOMÉ DE MAISONNEUVE, ✱, industriel, villa de Côte-Belle, Briançon.
- THOUARD (Auguste), ✱, avoué, à Embrun.
- TIVOLIER (Jean), ✱, contrôleur des P. T. T., 34, rue Molière, Lyon.
- TOY-RIONT (Maurice), conseiller général, ancien député des Hautes-Alpes, 51^a, rue Nationale, Marseille.
- TURCAN (Victor), ✱, agent-voyer en retraite, à Châteauroux.
- VALENTIN DU CHEYLARD (Roger), ✱, rue Corne-Roche, à Montélimar (Drôme).
- VÉSIGNÉ (D^r Henry), à Saint-Pierre-d'Argençon (Hautes-Alpes).
- VIDAL (Albert), ✱, vétérinaire départemental, Valence (Drôme).
- VILLAN (Albert), 40, boulevard Voltaire, à Paris-XI^e.
- VILLAN (Robert), 7, rue J.-B. Dumas, à Paris-XVII^e.
- VILLARD (Henry), 2, rue des Trois-Mages, à Marseille.
- VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.
- VOLLAIRE (Hippolyte), directeur du Crédit Commercial, à Marseille.

Bibliothèques abonnées

Bibliothèques de l'Ecole normale de Garçons, à Gap.

- de l'Ecole normale de Filles, à Gap.
 - du Cercle des Officiers, à Gap.
 - communale de Gap.
 - communale d'Embrun.
 - communale de Briançon.
 - du Petit Séminaire, à Serres.
 - de l'Usine de la Schappe à Ste-Catherine (Briançon).
-

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

Comité des travaux historiques et scientifiques (cinq exemplaires)
Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. — Bibliothèque de l'Université.
3. — Société d'Etudes provençales.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. ARRAS. Académie d'Arras, au palais de Saint-Vaast.
6. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
7. CHAMBERY. Académie de la Savoie.
8. — Société Savoisiennne d'histoire et d'archéologie.
9. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
10. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
11. DOUAI. Société d'agriculture, sciences et arts du Nord.
12. DRAGUIGNAN. Société d'Etudes scientifiques et archéologiques.
13. GRENOBLE. Académie delphinale.
14. — Institut de géographie alpine.
15. — Laboratoire de géologie.
16. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
17. — Société des Touristes du Dauphiné, boul. Edouard-Rey, Grenoble.
18. — Université de Grenoble (Faculté des lettres).
19. LYON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, au palais des Arts.
20. — Société d'anthropologie.
21. — Société littéraire, historique et archéologique.
22. — Société philanthropique des Hauts-Alpins habitant Lyon, 13, rue des 4 Chapeaux.

XVII

23. MARSEILLE. Société de géographie.
24. — Société archéologique de Provence.
25. MONTPELLIER. Société pour l'étude des langues romanes.
26. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
27. — Société de géographie commerciale de Paris, section de
Nice et des Alpes-Maritimes, 29, boul. Dubouchage.
28. PARIS. Académie des inscriptions et belles-lettres, 23, quai Conti.
29. — Club Alpin français, rue du Bac, 30.
30. — Société topographique de France, 54, rue Monsieur-le-Prince.
31. — Société de l'histoire de France, 60, rue des Francs-Bourgeois.
32. — Société des études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
33. — Société nationale des antiquaires de France, au Palais du Louvre.
34. TOULON. Académie du Var.
35. TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.
36. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

ETRANGER

1. BELGIQUE. *Analecta Bollandiana*, à Bruxelles.
2. ITALIE. *Reale accademia della scienza* di Torino, à Turin.
3. — *Regia deputazione di storia patria*, Piazza Castello, 12, Turin.
4. — *Rivista storica italiana*, via Brofferio, 31, Turin.
5. — Société d'histoire Vaudoise, à Torre-Pellice.
6. — *Società storica Lombarda di storia patria*, Milan, Castello Sforzesco.
7. SUISSE. *Institut national genevois*, à Genève.
8. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

Le Polybiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

PROCÈS-VERBAL

DE

l'Assemblée générale ordinaire

du 21 Décembre 1922

L'assemblée générale ordinaire des membres de la *Société d'Etudes* a eu lieu le jeudi, 21 décembre 1922, à 17 heures, à la Préfecture (salle des commissions), sous la présidence de M. Edmond HUGUES. M. PAISANT, préfet des Hautes-Alpes et le Général BORDEAUX, membres d'honneur de la Société, assistaient à la séance. S'étaient excusés par lettres ou télégrammes : MM. le Marquis d'ALBON, Camille BLANCHARD, BOREL DU BEZ, CAILLAT, Paul GUILLEMIN, Monseigneur DE LLOBET, DE MÈREUIL, MONTJEAN, NOBLEMAIRE, PAVIE, TEISSIER et THOMÉ DE MAISONNEUVE.

Étaient présents : MM. ANGÉNIOL, CLÉMENT, Commandant DE CORN, Commandant ETIENNE, Henri HUGUES, JEAN LOUIS, JOUGLAR, Commandant LÉAUTIER, MANGAREL, G. DE MANTEYER, MEIZEL, PELLEVOIZIN, J. VOLLAIRE.

La séance ouverte, le Président, conformément aux Statuts, présente le compte rendu de la situation morale de la Société. Il commence par envoyer un souvenir ému aux confrères décédés au cours de l'année 1922, à MM. Laurençon, ancien député, membre fondateur et l'abbé Davin, curé de Théus.

Puis il souhaite la bienvenue aux adhérents nouveaux.

Sont admis en cette qualité, par vote unanime et dans l'ordre des présentations :

MM.

- 1° GRAS Louis, contrôleur de la Caisse d'Épargne à Gap, présenté par MM. Meizel et Edmond Hugues ;
- 2° ARMAND Ernest, greffier du Tribunal civil de Gap, présenté par MM. Meizel et Edmond Hugues ;
- 3° MICHEL Ludovic, instituteur à St-Etienne-en-Dévoluy, présenté par MM. Meizel et Angénol ;
- 4° Charles MAURICE, ingénieur civil au Maroc, présenté par MM. Camille Blanchard et Borel du Bez ;
- 5° Albert MARTIN, rédacteur au Ministère de l'Intérieur, présenté par MM. Paul Lemaître et Edmond Hugues ;
- 6° Le Colonel RIVAS, officier de la Légion d'honneur, en retraite à St-Genis-Laval (Rhône), présenté par MM. Célestin Roche et Edmond Hugues ;
- 7° Le Commandant BOREL DU BEZ, officier de la Légion d'honneur, en retraite, à Tain (Drôme), présenté par MM. Camille Blanchard et Lucien Borel du Bez.
- 8° MEYER David, propriétaire, à St-Laurent-du-Cros, présenté par MM. l'abbé Achard et Adrien Fabre ;
- 9° Guzman DE CAZENEUVE, docteur en médecine, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), présenté par MM. Gaignaire, notaire et Edmond Hugues ;
- 10° BARRACHIN Justin, vérificateur des Contributions Indirectes à Lyon, présenté par MM. Edmond Hugues et Peyrot.

M. Paul GUILLEMIN est inscrit parmi les membres fondateurs.

Sur la proposition de M. Paul GUILLEMIN, l'assemblée décide qu'en reconnaissance des services rendus à la Société par le regretté géologue David Martin et pour que le Bulletin en conserve le souvenir, son nom figurera sur la liste des membres fondateurs décédés.

Reprenant son exposé, le Président continue ainsi :
 « que dirai-je de plus ? comme les peuples heureux, la Société, cette année, n'a pas d'histoire.

« Vous savez que nous avons dû, à raison du coût élevé des impressions, nous contenter de deux fascicules de notre Bulletin au lieu de quatre, chiffre normal. Ils ont été, il est vrai, sensiblement plus volumineux. L'année prochaine, le Conseil d'administration décidera, d'après l'état de nos finances, s'il est possible d'en publier un ou deux de plus.

« Comme événement intéressant notre Société, je vous signalerai l'inauguration, à La Ferté Alais, le 19 novembre dernier, d'un monument élevé à la mémoire de notre compatriote et confrère, l'Intendant Général Thoumazou. Notre confrère le Général Bordeaux qui l'avait connu et avait été son compagnon d'armes à Madagascar, qui a rédigé sur lui un très intéressant article nécrologique paru dans notre Bulletin, a bien voulu nous représenter à cette cérémonie. Je l'en remercie en notre nom à tous ».

La parole est ensuite donnée à M. J. VOLLAIRE, trésorier. Celui-ci soumet à l'assemblée qui les approuve les comptes de l'année et le projet de budget de l'année prochaine.

Puis il est procédé à l'élection de sept membres du Conseil d'administration. Sont réunis aux bulletins des seize membres présents ceux de trente-neuf adhérents ayant voté par correspondance, qui sont : MM. l'abbé Berge, archiprêtre d'Abriès ; Berne, maire de Gap ; Camille Blanchard ; Bonniard, sénateur ; Lucien Borel du Bez ; Auguste Bouchayer, de Grenoble ; capitaine Bouhant ; Mathieu Bourcier ; Caillat, député ; de Cardaillac, juge à Nice ; Décis, inspecteur d'Académie à Chambéry ; Henri Dorche ; Escalle, notaire à Briançon ; Faucher, archiviste à Montauban ; Henri Ferrand ; Gaignaire, notaire ; A. Goudet ; Grimaud, avoué à la Cour d'Appel de Grenoble ; Guigues, receveur de l'Enregistrement de la même ville ; Paul Guillemain ; Imbert, ancien notaire à Embrun ; l'abbé Jacques ;

Paul Lemaitre; Monseigneur de Llobet; Lombard, professeur au Lycée; de Méreuil, avocat à la Cour d'Appel de Douai; G. Michel, de Paris; Montjean, directeur de la Banque de France à La Roche-sur-Yon; Mourre, de Toulon; Pavie, Pestre; L. Peyrot, Colonel Rivas, C. Roche, Rostain, Teissier, Thomé de Maisonneuve, Thouard, Robert Villan.

Le nombre des suffrages exprimés a donc été de 55 et la majorité absolue de 29.

MM. ANGÉNIOL Antoine, avoué; Clément AUBERT, ingénieur; BOUHANT, capitaine du Génie en retraite; ETIENNE, commandant en retraite; HUGUES Henri, avocat; JOUGLAR, président du Tribunal civil de Gap; SIMON, ingénieur en chef, ayant obtenu chacun plus de 29 voix, ont été déclarés élus membres du Conseil d'administration pour trois ans.

Conformément au vœu émis le 4 janvier 1922, différentes communications sont ensuite faites.

M. le Commandant ETIENNE expose que le *tableau de la Vierge qui orne la chapelle de l'hôpital de Gap* a été légué à cet établissement en 1850 par le commandant Vivien.

Vivien naquit en 1777, à Orléans. Engagé volontaire en 1792, sa vie ne fut qu'une longue promenade militaire à travers l'Europe. Nommé chef de bataillon en 1812, il occupait un emploi de son grade à Gap dans la légion des Hautes-Alpes. Pendant la même année, il se maria avec Mlle Céaly, fille du directeur de la poste aux lettres. Admis à la retraite en 1822, il vint se fixer à Gap où il commanda la compagnie des sapeurs-pompiers et fut administrateur de l'hôpital.

C'est d'Espagne qu'il rapporta son tableau. En 1811, il commandait un poste à Buendia, province de Cuenza, et, visitant le couvent des capucins de cette ville, il y admira beaucoup ce tableau qui ornait l'autel de la Vierge.

Quelque temps après, le gardien du couvent le lui offrit comme cadeau, pour le remercier des services qu'il avait rendus aux habitants.

Une inscription placée au dos du tableau indique qu'il a été envoyé de Rome par le pape Pie VI au duc de Médina-Cœli; il est ensuite passé dans les mains du marquis de Santa-Cruz qui en a fait don à l'église des capucins de Buendia.

La parole ayant été donnée à M. G. de Manteyer, celui-ci lit d'abord le texte d'une note relative aux *Archives municipales de Briançon*, adressée à l'assemblée par notre confrère M. Thomé de Maisonneuve.

Il en résulte que le classement général de ces archives, opéré par lui, touche à sa fin. Leur analyse détaillée pourra sans doute se terminer dans le courant de l'année prochaine. L'histoire de Briançon pourra alors s'écrire.

Dès maintenant, M. Thomé de Maisonneuve en signale quelques particularités dignes d'intérêt.

La controverse relative au « *Mur des Vaudois* » se trouve close par les lettres du gouverneur du Dauphiné, du 28 avril 1376, qui en ordonnent la construction pour s'opposer aux bandes de routiers qui, déjà maîtres du gapençais, s'avançaient sous les ordres du comte d'Armagnac et du comte de Turenne. Ce mur devait fermer le *Pertuis Rostang*, *Clavis Brianconensis*, que le château de Queyrières, en ruines, ne défendait plus.

La fermeture du bourg de Briançon par une enceinte improvisée date de 1369.

Les archives de Briançon permettent de suivre d'une manière complète l'histoire des canaux qui, fondés au moyen âge, fertilisent depuis lors le terroir de Briançon.

D'une manière générale les archives de Briançon font connaître l'établissement de ses franchises et de ses libertés depuis 1244 jusqu'en 1343. Elles conservent tous les éléments essentiels de sa vie municipale depuis 1343 jusqu'en 1428, notamment la série précieuse de ses comptes administratifs. La sage et intelligente prudence des Briançonnais en ressort avec éclat.

Une très fâcheuse lacune interrompt cette histoire depuis le milieu du XV^e jusqu'à la seconde moitié du XVI^e.

siècle. Dès la fin du XVI^e siècle jusqu'à la Révolution les archives reparaissent. C'est dès lors, semble-t-il, une période de décadence qui se constate pour la vie de cette région des Alpes.

M. G. DE MANTEYER communique ensuite à l'assemblée les conclusions des recherches qu'il vient de faire sur *les origines chrétiennes de la II^{me} Narbonnaise, des Alpes maritimes, de la Viennoise et en particulier de Gap, à la fin du IV^e siècle.*

Il en résulte que la plupart des diocèses établis à cette époque ont reçu de leur fondateurs comme patrons des martyrs orientaux mis à mort au début du IV^e siècle. Par contre, les groupes primitifs d'églises qui ont constitué ces diocèses sont des groupes d'origine romaine qui datent du milieu du V^e siècle.

Pour Gap, son patron *saint Démètre*, identique au *Mitre* d'Aix, a été pris par la liturgie du diocèse, depuis le XI^e siècle, tantôt pour saint Démètre de Salonique, tantôt pour un disciple des apôtres ; on a vu en lui le premier évêque du diocèse. En réalité, les textes du IV^e siècle permettent de l'identifier avec saint Démètre, prêtre de la cité de Périnthe, sur la mer de Marmara, mis à mort le 14 novembre 305 ou 306 et dont les reliques ont dû être apportées en Provence en 360 par l'évêque d'Arles, Saturnin, qui revenait du concile de Constantinople tenu au début de cette de cette année.

Enfin M. Edmond HUGUES prend à son tour la parole. « D'ordinaire, dit-il, les communications faites dans nos réunions se réfèrent au passé, quelquefois même à un passé assez reculé. Permettez-moi de faire exception à cette règle et de vous entretenir d'un jeune homme qui représente le présent et plus encore l'avenir. Je fais allusion au poète que nous venons d'admettre dans notre Société, M. Albert Martin ».

M. Hugues rappelle les origines gapençaises de M. Martin. Il appartient, par sa grand'mère paternelle, à l'ancienne famille Marchon qui donna des administrateurs à

XXIV

notre ville. Son père a été bâtonnier de l'Ordre des avocats et maire de Gap. C'est à notre Lycée qu'il fit lui-même ses études classiques. On savait qu'il vivait à Paris, s'occupant de littérature, lorsqu'il y a environ trois mois parut un volume de vers, intitulé *Sous le signe de la Vierge*, qui eut un véritable et légitime succès.

M. Hugues fait connaître quelques-uns des nombreux articles élogieux qui, dans la presse parisienne, ont salué l'apparition de cet ouvrage et donne lecture de plusieurs passages. Ces poésies, de forme très pure et très classique, s'inspirent d'un profond amour du pays natal et de ses traditions. Elles constituent un hymne à nos Alpes.

La séance a ensuite été levée.

Le Secrétaire,
Henri CLEMENT.

Le Président,
Edmond HUGUES.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

Réunion du Conseil d'Administration

du 11 Janvier 1923

Les membres du Conseil d'administration de la Société d'Études des Hautes-Alpes se sont réunis le 11 janvier 1923, à 17 heures, après convocation, à la Préfecture (salle des Archives), sous la présidence de M. Edmond HUGUES.

Étaient présents : MM. ANGÉNIOL, BOUHANT, CLÉMENT, le commandant ETIENNE, Edmond HUGUES, JOUGLAR, G. de MANTEYER, MEIZEL, TEISSIER, VOLLAIRE.

L'ordre du jour appelle l'élection des membres du bureau de la Société. Avant qu'il y soit procédé, M. Voltaire, fait savoir qu'il lui sera impossible d'accepter de nouveau les fonctions de trésorier, en raison de ses occupations et parce qu'il s'absente souvent de Gap. Cette décision ayant été maintenue par lui malgré les instances faites pour qu'il y renonce, le président se fait l'interprète de tous en remerciant M. Voltaire de la gestion qu'il a eue pendant six années des finances de la Société et exprime ses regrets qu'il ne veuille point la continuer.

L'élection a lieu et donne les résultats suivants :

Président : M. Edmond HUGUES;
Vice-présidents : MM. ANGÉNIOL *et* ETIENNE;
Secrétaire : M. CLÉMENT Henri;
Secrétaire-adjoint : M. Henri HUGUES;
Trésorier : M. le commandant LÉAUTIER;
Bibliothécaire : M. MEIZEL.

L'Assemblée est ensuite invitée à statuer sur le nombre de bulletins qui pourront paraître dans le cours de l'année. Vu le coût des frais d'impression, elle est d'avis que, pour cette année encore, au lieu des quatre réguliers, deux seulement seront publiés, mais ils seront sensiblement plus volumineux. Si toutefois l'état des finances le permettait, le Conseil décide que, dans une réunion ultérieure, il avisera aux moyens d'en faire paraître un troisième.

Le premier comprendra une nouvelle tranche du travail de M. Stéphane Moulin, sur l'amiral de Flotte et un article de M. le commandant Étienne qui a fait l'objet d'une communication intéressante à l'Assemblée générale du 22 décembre dernier, relatif à un tableau de la Vierge, donné par M. Vivien, à l'hôpital de Gap.

Place sera faite, en outre, à une brève monographie de M. Ludovic Michel, instituteur, sur la vieille église de Gicon, à Saint-Disdier-en-Dévoluy.

Ce numéro continuera, comme d'habitude, à relater les procès-verbaux des séances, avec les tableaux météorologiques.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance a été levée.

Le Président,
 Edmond HUGUES.

Le Secrétaire,
 H. CLEMENT.

COMPTE-RENDU FINANCIER

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

COMPTES DE L'ANNEE 1922

RECETTES

Reliquat de l'année 1921.....	712 61
Cotisations de 144 membres.....	1.440 »
de 2 membres fondateurs.....	200 »
de 6 bibliothèques.....	30 »
Subvention départementale....	400 »
Rentes de l'année.....	305 »
Vente de brochures....	61 »
Total.....	3.148 61

DÉPENSES

Impression du bulletin 1 et 2, 5 ^e série.....	1.118 50
3 et 4, 5 ^e série.....	958 25
de reçus et tables....	58 »
Expédition du bulletin.....	92 70
Location de la bibliothèque.....	100 60
Solde à M. Arnaud fils.....	400 »
Timbres, recouvrement et divers.....	90 35
Reste en caisse.....	330 21
Total.....	3.148 61

XXVIII

PROJET DE BUDGET POUR 1923

RECETTES

Reliquat de l'année 1922.....	330 21
Cotisations de 140 membres.....	1.400 »
— 7 bibliothèques.....	35 »
Subvention départementale.....	400 »
Rentes de l'année.....	305 »
Total.....	2.470 21

DÉPENSES

Impression du bulletin....	2.000 »
Expédition du bulletin.....	100 »
Location de la salle.....	100 60
Recouvrements et divers.....	269 61
Total.....	2.470 21



LA VIERGE DE L'HOPITAL DE GAP

PAR M. LE COMMANDANT ETIENNE

La chapelle de l'hôpital de Gap possède un tableau qui jouit d'une certaine célébrité. Il a environ 0 m. 50 de hauteur et représente une Vierge en buste, les mains jointes.

Dans un article du bulletin de la Société d'Etudes, publié en 1910, M. J. Roman l'a attribué à SASSOFERRATO, d'autres lui donnent pour auteur CARLO DOLCI.

Dernièrement, la *Quinzaine Religieuse* du diocèse de Gap lui a consacré quelques pages. Mgr de Llobet qui s'attache tout particulièrement aux souvenirs laissés par Pie VI dans le département des Hautes-Alpes, s'est intéressé à ce tableau, non seulement à cause de sa valeur artistique, mais aussi parce qu'il a appartenu au cardinal Braschi, le futur Pie VI.

En outre, le Pape, lors de son passage à Gap, en 1799, a donné un chapelet à une petite fille qui, dix-sept ans plus tard devint la femme du commandant Vivien, le donateur du tableau à l'hôpital.

Le dos du cadre porte trois inscriptions :

1° Don offert le 14 mars 1811 à M. Vivien, commandant un bataillon du 55^e régiment d'infanterie par le Révérent Père gardien du couvent des Capucins de Buendia (province de Cuença en Espagne) en reconnaissance des services qu'il a rendus aux pères du couvent et aux habitants de la ville et particulièrement à deux pères de famille à qui il a sauvé la vie;

2° Ce tableau a été envoyé de Rome par le Pape Pie VI au duc de Médina-Coeli, grand d'Espagne, il est ensuite passé dans la maison Santa-Cruz dont le chef était seigneur de Buendia qui en a fait hommage à l'église des Capucins de cette ville, il était placé comme tableau de fond à l'autel de la Vierge;

3° En 1815, Messieurs David, peintre célèbre et Visconti, membre de l'Institut, à qui je fis voir ce tableau pour savoir leur avis, dirent après l'avoir examiné ensemble dans tous ses détails, qu'il était d'une grande beauté et que c'était une bonne production de l'école romaine du 17^e siècle.

Les mots « romaine du 17^e siècle » ont été rayés et remplacés par « florentine du 16^e siècle ».

Le commandant Vivien naquit le 14 août 1777 à Orléans. Engagé volontaire en 1792, sa vie ne fut qu'une longue promenade militaire à travers l'Europe; nommé chef de bataillon en 1812, il occupait en 1816, un emploi de son grade à Gap dans la légion des Hautes-Alpes. Il n'y resta que quelques mois et fut affecté, en août 1816, à la légion de la Loire-Inférieure.

Le commandant Vivien se maria le 5 décembre 1816 avec Mademoiselle Céaly, fille du directeur de la poste aux lettres de Gap. Enfin, en août 1822, il prit sa retraite à Gap où il partagea son temps entre sa résidence de Gap et sa campagne de Charance, s'occupant de l'éducation de son fils et de la rédaction de ses « souvenirs ».

Ce fils mourut en 1839 au moment d'entrer à l'école forestière de Nancy.

Très estimé à Gap, Vivien organisa et commanda la compagnie des sapeurs-pompiers de cette ville, il était aussi administrateur de l'hôpital.

Il mourut le 17 décembre 1850, à l'âge de 73 ans, léguant son manuscrit, ses croix et son épée à son neveu, M. Astréoud. Ces objets sont conservés aujourd'hui au château de Ponsonnas, près La Mure, par M. Escalle, son petit-neveu. Il légua le tableau qu'il rapporta d'Espagne à l'hôpital de Gap.

Le manuscrit de Vivien a été publié en 1905, dans le « Carnet de la Sabretache ». Une édition réduite a paru chez Hachette, en 1907. Les Archives départementales, collection Guillemin, en possèdent un exemplaire.

Voici ce que, dans ses « Souvenirs » le commandant Vivien raconte au sujet de son tableau : En 1811, il était à Buendia, en Espagne, avec un détachement chargé d'observer les guérillas qui opéraient dans la province de Cuença. En parcourant le pays, il entra dans un couvent de capucins qu'il visita.

« Nous avions déjà parcouru l'intérieur de la maison, le préau et les jardins; le révérend père gardien avait réservé l'église pour la dernière. C'était un beau vaisseau proprement tenu et richement orné. Le maître-autel, en marbres variés, qui tranchaient agréablement les uns sur les autres, se dessinait largement en avant du chœur et un riche baldaquin, supporté par quatre colonnes torses de marbre noir, en complétait l'ornement. Un grand tableau représentant Saint François d'Assise en contemplation, était placé au fond du chœur et se faisait remarquer par la correction du dessin et la fermeté de la touche; c'était, nous dit le père gardien, une production originale de Juan Carrero. Deux petits tableaux de chevallet ornaient les deux autels des nefs latérales; celui de gauche représentait la transfiguration de Jésus-Christ sur le mont Thabor; c'était une bonne copie réduite d'un tableau de l'école de Florence par Coello; et celui de droite, une Vierge en méditation, la tête légèrement inclinée, les yeux baissés et les mains jointes; ce dernier fixa particulièrement mon attention. Une peinture à fleur de toile, la candeur divine qui se faisait remarquer dans l'ensemble, la finesse des traits, la beauté invincible des mains, la grâce surhumaine de la physionomie et de la pose, tout me charmait; j'étais en extase devant cette peinture d'une beauté céleste, je ne pouvais m'en éloigner. Enfin je laissai échapper cette exclamation : « Que c'est beau, mon révérend père, que c'est beau ! de qui est-il ? »

« Vous avez raison, Monsieur, me répondit le révérend père gardien, ce tableau est d'une rare beauté, et il est estimé comme une des bonnes productions de l'école romaine que possède l'Espagne; on le croit de Raphaël Sanzio, c'est l'avis des antiquaires de la Société des sciences et des beaux-arts de Madrid; et puisque vous le désirez, Monsieur, je vais vous satisfaire sur les différentes personnes auxquelles il a appartenu avant d'arriver ici.

« Le Pape Pie VI, étant encore cardinal Braschi, était lié d'une étroite amitié avec le duc de Médina-Coeli, grand d'Espagne de première classe, il lui envoya de Rome cette précieuse peinture, comme marque de son affection et de sa munificence.

« A la mort du duc, le tableau passa dans les mains du marquis de Santa-Cruz, seigneur de notre ville, homme d'une grande piété, qui ne crût pas pouvoir le mieux placer qu'en en faisant hommage à notre église.

« Depuis vingt ans, Monsieur, il est là excitant la piété des fidèles et faisant l'admiration des connaisseurs ».

Quelques jours après, deux habitants de Buendia étaient arrêtés au moment où ils fournissaient des renseignements à des guérillas; Vivien les fit remettre en liberté, le détachement quitta ensuite Buendia pour s'établir à Sacedon.

A son arrivée dans ce nouveau poste, Vivien reçut la visite du gardien du couvent de Buendia qui lui offrit, comme témoignage de reconnaissance, le tableau qu'il avait tant admiré.

Le testament du commandant Vivien porte l'article suivant :

« Je donne un beau tableau de la Vierge à l'hospice de la ville de Gap, pour être placé convenablement et en sûreté dans la chapelle des dames religieuses. Je prie Messieurs les Administrateurs de faire relever, dans le 31^e chapitre de mes souvenirs, une copie de ce qui a trait à l'histoire de cette admirable production de l'art de la peinture, afin que l'on sache par quelles respectables mains elle a passé avant d'arriver jusqu'à moi ».



LA CARRIÈRE D'UN MARIN

au XVIII^e siècle

JOSEPH DE FLOTTE

(1734 - 1792)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

Campagne à la Côte Occidentale d'Afrique. — Situation coloniale de cette Côte. — Compagnies et concurrence. — Politique de Louis XVI dans cette partie. — Opinions et clairvoyance du Comte de Flotte. — Sassandra. — Le cap Lahou.

La fumée des réjouissances de Cherbourg était à peine dissipée, que l'escadre de Rions cinglait vers Flessingues, à l'exception de la frégate « La Junon » et de la corvette « Le Malin » qui se rendaient à Rochefort pour compléter leur armement en vue d'une campagne bien différente ! Ces navires devaient, avec une autre frégate, la « Cérés » constituer la division navale chargée d'une mission à la Côte occidentale d'Afrique sous les ordres du Comte de Flotte. Cet officier trouva ses lettres de commandement à Lorient où il était allé désarmer la « Favorite » ; il ne devait recevoir qu'ultérieurement le pli contenant les instructions en vue de la campagne¹⁸⁵.

¹⁸⁵ Mémoire du Roy pour servir d'instruction particulière au sieur commandant marquis (?) de Flotte, chef de la 2^e division de la septième escadre, commandant la frégate la « Junon » et la station de la Côte d'Afrique.

Ce mémoire a été reproduit par O. Havard, *op. cit.* VIII app.

La « Junon » et le « Malin », quoique de tonnage bien différent, étaient tous deux des navires de construction récente, pourvus des derniers perfectionnements nautiques. La coque de la « Junon » avait été doublée de l'armature en cuivre préconisée par le bailli de Suffren¹⁸⁶, et jugée particulièrement nécessaire dans les mers tropicales. Cette raison avait fait figurer ces deux unités dans l'escadre « du Roy ». Le ministre avait compté qu'il leur resterait assez de temps pour leur armement. Il s'était trompé, car les lenteurs de l'administration dépassaient toujours les prévisions si larges qu'elles fussent ! Le major Saqui des Tourrès, chargé de l'arrimage¹⁸⁷, attendit vainement les instructions qui devaient le guider dans sa tâche et qui étaient restées accrochées dans quelque bureau ! Quand le 2 novembre Flotte vint à Brest, où s'était concentrée sa division, les vivres étaient bien embarqués, mais rien de ce qui répondait aux nécessités particulières de sa mission. Le Commandant se hâta de réparer l'erreur, de faire débarquer ce qui était moins utile, pour le remplacer par la mar-

¹⁸⁶ B³. Marine 733. A. N. Intendance générale, administration des ports. Voir une lettre du Ministre au chevalier de Fabry. A. N. B³. Mar. 423.

¹⁸⁷ L'Etat-Major du Comte de Flotte était ainsi composé pour la « Junon » :

Major de vaisseau : M. le chevalier Saqui des Tourrès « qui s'acquittait très bien des détails de sa charge ».

Lieutenants : M. le chevalier du Peyroux.

M. Le Groing de la Romagère.

M. de Posselles Deydier, lieutenants de vaisseau.

Elèves de 1^{re} classe embarqués :

M. le chevalier Pandin St-Hippolyte.

M. Guyard de Ballon.

M. Gerin-Ricard.

M. de Flotte Roquevaire.

En 1790, tous ces officiers à peu près, sont au grade supérieur. Saqui des Tourrès fut victime sanglante des troubles révolutionnaires comme Flotte ; le père du lieutenant de Posselles était Ordonnateur quand le comte de Flotte commandait la Marine.

Etat de la Marine, V^o Houry et Debure, *op. cit.*

Le « Malin » était commandé par le lieutenant d'Orvilliers et la « Cérés » par M. d'Angely de Fayolle.

chandise de traite et d'autres objets indispensables à la navigation qu'il allait entreprendre; son arrimage n'en fut pas moins « manqué » et cette erreur pesa lourdement sur la suite de sa campagne ¹⁸⁸.

Les soins du Comte de Flotte n'allaient pas seulement aux détails matériels. Dès qu'il eut pris contact avec son état-major et ses équipages, il s'inquiéta de les avoir bien en mains, considérant non sans raison, qu'il y avait là une des conditions indispensables au succès de sa mission. Bien que le Roy lui eût conféré des pouvoirs disciplinaires spéciaux et étendus, il ne jugeait pas bon d'attendre d'être en mer pour donner à ses officiers et à ses hommes, la mesure de ses exigences en matière de discipline. Cette sévérité tempérée de justice, puisqu'elle commença par ses officiers, fit comprendre à chacun « qu'il fallait bien servir étant sous ses ordres ». Tout le long de sa campagne il devait en recueillir les heureux fruits !

Le 7 novembre, le Commandant de Flotte était en rade, le 12 il était en état de partir. Malgré sa diligence il ne put mettre à la voile que le 14, bien tardivement pour se trouver au début de la saison sèche dans le Golfe de Guinée, d'autant plus qu'il fut assailli presque aussitôt par un gros temps qui dura neuf jours sans discontinuer. La tempête disloqua sa division et lui inspira les craintes les plus graves pour « la Junon ». Le 21 pourtant il retrouvait la « Cérès », mais le « Malin » ne reparut plus, et comme la « Cérès » ne devait pas dépasser Gorée, c'est avec sa seule unité qu'il devait maintenant accomplir son périlleux voyage. La campagne commençait mal; mais nous savons de quel acier était forgé le caractère du Comte de Flotte, et si son journal fait allusion à la « gêne » que lui causa à maintes reprises l'absence de sa corvette, pour les connaissances que le tirant d'eau de la « Junon » l'empêchait de prendre, rien dans ses lignes ne laisse percer un découragement quelconque, rien surtout ne le fait renoncer à

¹⁸⁸ Archives Nationales. Fonds Campagnes 1787. Station d'Afrique, B⁴. 274. 1^{er} Rapport du Comte de Flotte.

poursuivre, avec les moyens qui lui restent, l'accomplissement intégral des instructions qu'il a reçues.

Mais pour suivre Flotte avec quelque intérêt et surtout pour juger son œuvre coloniale, il est nécessaire de connaître la situation telle qu'elle se présentait à la côte Occidentale d'Afrique en cette année 1786.

Cette côte était depuis longtemps connue de nos navigateurs, dont un petit nombre cependant avait dépassé ou même atteint le cap Gonzalvo Lopez. Ce sont des Bretons ou des Normands, qui les premiers, avaient baptisé ces rivages suivant le genre de marchandises qu'ils y trouvaient en plus grande abondance, la Côte de l'Or, la Côte des Graines, la Côte d'Ivoire, la Côte des Esclaves. Dès le XVI^e siècle, la traite s'était organisée; mais sur les plages lointaines, d'un accès difficile et souvent incertain avec la navigation à voile, les armateurs des diverses nations avaient très vite senti le besoin d'unir leurs efforts et de leur donner un appui officiel. Ainsi naquirent les Compagnies de navigation que les chefs d'État patronnèrent d'autant plus volontiers qu'ils y trouvaient pour leur pays une source d'influence, et pour eux-mêmes une cause de bénéfices.

Déléataires de pouvoirs souverains, soutenues par des commanditaires puissants, guidées par le sens commercial éprouvé des initiateurs, ces Compagnies prirent très vite une remarquable extension. Avant de s'appliquer aux Chemins de fer, le qualificatif de « grandes Compagnies » fût celui des Compagnies de navigation. Certaines, surtout en Angleterre et en Hollande, avaient l'importance, le crédit, la puissance militaire même de véritables états.

La France n'était pas restée en dehors de ce mouvement. Elle eut aussi ses Compagnies des Indes, sa Compagnie d'Afrique, mais après avoir brillé d'un vif éclat sous Louis XIV, ces Compagnies avaient rapidement décliné sous son successeur. En 1786, elles n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. Le premier coup leur avait été porté par la marine britannique au cours de la guerre de sept ans, le second leur fût porté par les Français eux-mêmes après

cette époque. Les Anglais les avaient ruinées, mais ce qui les empêcha de se relever, ce fût cet ensemble d'idées égalitaires qui germèrent au début du règne de Louis XVI et qui poussèrent leurs racines jusque sur le terrain économique, où pourtant elles n'avaient rien à voir.

Le seul mot de privilège « effrayait ». Alors que chacun commençait contre lui une lutte acharnée en matière politique, on ne pouvait s'attendre à le voir révéral en matière commerciale. Aussi Louis XVI avait-il été contraint par la force des choses, à l'abandon d'un système qui avait donné et qui donnait encore à l'Angleterre et à la Hollande les résultats les plus heureux¹⁸⁹, pour laisser le commerce français se développer à sa guise sous le régime de la concurrence, en se contentant d'assurer protection à la traite faite sous le pavillon des fleurs de lys. Pareil procédé mis au service de conceptions coloniales différentes — de celles notamment qui finirent par s'imposer — était peut-être susceptible de bons résultats; mais avec les errements commerciaux de l'époque, que le Roy ne songeait nullement à changer, le système conduisait à des frais considérables, à des dangers certains, pour des avantages plus que problématiques !

Si en effet les compagnies savaient établir leurs comptoirs à l'endroit le plus opportun, utiliser la dépense qu'elles y faisaient en la proportionnant à l'intérêt qu'elles en retiraient, augmenter ou diminuer le nombre de leurs établissements, les abandonner même le cas échéant, le

¹⁸⁹ « Le principe adopté depuis des siècles par les Anglais et que nous avons suivi nous même jadis, est d'abandonner la colonisation à des Compagnies indépendantes, fortement constituées. Le 29 octobre 1889, l'Angleterre recourait encore à une « Chartered Company » pour la colonisation de la Rhodesia qui lui valut toute l'Afrique du Sud ». Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1897. (Colonies françaises et colonies anglaises). — M. de Nadaillac, Correspondant du 10 mars 1897 : « A notre démocratie hargneuse et envieuse, un pareil système paraîtrait odieux et rien qu'à voir les haines que soulèvent les compagnies de chemins de fer, qui ont rendu à la France de si éminents services, on peut prévoir les clameurs qui accueilleraient la seule mention de l'exploitation des richesses et des ressources de nos colonies par une compagnie ».

pouvoir royal n'était ni aussi éclairé ni aussi libre dans ses décisions. Il était condamné à subir des influences qui le rendaient incapable de suivre les fluctuations du marché colonial et lui donnaient plutôt la tentation de le diriger. Il était amené à multiplier et à maintenir sur ces plages lointaines un tas de petites places fortes « peu utiles en temps de paix, inutiles en temps de guerre, mais fort onéreuses en tout temps » ; à faire, comme ajoute spirituellement Flotte de « l'administration » alors que les Grandes Compagnies faisaient des « affaires ». Parole symbolique et déjà cruellement vraie qui explique comment l'Angleterre a réalisé de si importants bénéfices avec ses colonies, alors que la France est restée les poches vides, après avoir prodigué aux siennes son or et son sang !

En 1786, la Côte Occidentale d'Afrique avait subi l'empreinte Européenne. On ne peut dire cependant qu'elle fût colonisée, car elle n'était guère susceptible de jouer le rôle d'une colonie de peuplement et d'autre part la notion plus moderne de colonie d'exploitation commençait à peine à pénétrer dans les idées économiques. En principe, toutes les nations avaient des droits égaux sur tous les points de la côte, mais chacune ne pouvait prétendre par rapport aux autres, qu'à la possession des terres qu'elle pouvait effectivement défendre, c'est-à-dire des terres qui se trouvaient sous la portée de ses canons. Ce principe de droit international, déjà lourd à certains États¹⁰⁰, mais encore accepté

¹⁰⁰ Ces principes sont développés dans les Instructions données au Comte de Flotte et le dossier joint à ces instructions composé de 6 pièces :

1^{er} L'extrait de l'Instruction expédiée le 27 novembre 1785 au s^r chevalier de Girardin, destiné à faire connaître au nouveau commandant : 1^{er} en quoi consistent les établissements français et les principes d'après lesquels les différentes puissances de l'Europe sont établies sur lad. côte ; 2^{er} des renseignements sur les différents points de cette côte relativement aux vents qui y règnent.

2^o Les devis, plans et rapports des travaux dud. établissement d'Amokou.

3^o Les articles du traité fait avec le Roy Amouy, d'Anamabou pour l'établissement du comptoir d'Amokou qui est dans ses dépendances.



CONFÉDÉRATION ATLANTIQUE

2 Novembre 1786 7 Septembre 1787

Carte de la Côte Occidentale d'Afrique par La Barthe 1803.

Régions de l'Afrique équatoriale visitées par le Comte de FLOTTE.

par tous, avait créé un enchevêtrement inextricable de nationalités qui se précipitaient ensemble aux points où les affaires étaient réputées les plus fructueuses, et délaissaient par contre ceux où l'afflux des marchandises était le moins intense. Qu'on ouvre une carte anglaise du XVIII^e siècle¹⁹¹, on verra que sur l'espace de deux degrés, il y avait vingt comptoirs à la Côte de l'Or, tandis que sur la Côte des Graines on pouvait franchir des espaces considérables, sans voir flotter aucun pavillon européen. Sur les seules plages de la Mine (El Mina ou Elmina), on comptait un fort anglais, deux forts hollandais, un fort portugais, deux forts espagnols, qui s'échelonnaient à une faible distance... celle de la portée bien réduite de l'artillerie d'alors.

Quant à la nature de l'occupation de ces terrains, elle était facile à déterminer. Le Roy de France surtout ne la concevait qu'en conformité avec les principes supérieurs de justice qu'il entendait respecter jusque dans la personne de ses « cousins » à peau d'ébène. Il prescrivait donc à ses officiers qu'après avoir choisi l'emplacement d'un comptoir, ils traitassent en bonne et due forme de l'achat du sol nécessaire. Pour le prix, on devait convenir soit d'une valeur en argent ou en marchandises une fois payée, soit d'une « coutume », c'est-à-dire, d'une redevance annuelle de même nature, qui faisait de notre occupation tantôt un

4° Les instructions données au s^r de Peuvert chargé du commandement de cet établissement.

5° L'état des hommes de la garnison.

6° Une instruction expédiée par le s^r de Girardin au s^r de Champagne, commandant la corvette la « Pandore » en station à la Côte d'Afrique.

¹⁹¹ La carte qui nous a servi et qui est ci-jointe, est celle de La Barthe, gravée en 1803. Cette carte tient compte des modifications du Comte de Flotte et de quelques précisions provenant des cartes anglaises, dont le dressement et l'amélioration n'avaient pas subi d'interruption.

La Barthe s'était occupé spécialement de ces régions et donne le récit de la campagne faite au Sénégal par M. de la Jailie. (Voyage à la Côte de Guinée ou description de la Côte d'Afrique, depuis le Cap Tagrin jusqu'au Cap Lopez Gonzalvo). Paris, an XI.

droit de propriété, tantôt un simple droit d'emphytéose. Il ne pouvait venir à l'idée de Louis XVI d'occuper la moindre case « manu militari » ou de porter atteinte à l'autorité des chefs indigènes, cette autorité fut-elle vexatoire comme celle du roi d'Ahomé, Agadja, ce despotique et sanguinaire ancêtre de Behanzin. On était loin encore de cette théorie élaborée par nos diplomates modernes d'un « mandat » conféré aux Sociétés avancées pour inoculer aux races inférieures les inappréciables bienfaits de la civilisation !

Mais alors que Louis XVI dans sa candeur d'honnête homme, s'interdisait toute visée dominatrice, même à l'encontre des autres Puissances, certaines d'entre elles à côté de la France, glissaient doucement sur une pente inverse. Les Danois, frais implantés dans le Togo, ayant trouvé quelque résistance à leurs projets coloniaux, l'avaient réduite à coups de fusil, dans une campagne en règle, qui les avaient laissés maîtres incontestés de la région. La Cour de Danemark avait approuvé ces moyens violents et avait récompensé le commandant des troupes danoises qui avait eu la joue trouée par une balle. Cette Cour a depuis passé la main aux Allemands ; elle n'a pas eu besoin de leur passer la méthode.

Les Anglais avaient été autrement habiles à la côte de l'Or. La solidité de leur occupation les poussait tout doucement à l'accaparement du commerce et l'élimination de la concurrence par l'établissement de ce qu'on devait appeler plus tard une « sphère d'influence », mais pour y arriver, ils n'avaient pas méconnu les règles des souverainetés nationales, ils s'en étaient servis ! Ils avaient procédé à un double groupement ; celui de leurs comptoirs qu'ils avaient réunis sous l'étroite direction d'un gouverneur général en résidence à Cap Coast, et celui des tribus indigènes qu'ils avaient tenté de soumettre à l'autorité d'un roi d'Anamabou, Amouy, en ressuscitant une hégémonie qui avait jadis existé au profit d'un ancêtre de ce nouveau « prince noir ». Mais à la différence de cet ancê-

tre, Amouy n'était qu'un monarque de paille dont la Compagnie anglaise tenait les ficelles, tout en le comblant d'honneurs, d'argent... et surtout de promesses. Avec une administration organisée par ses maîtres, Amouy leur témoignait ses bons sentiments, en molestant leurs concurrents sur tous les points de la Côte. C'est dans ce guépier que nous allions entrer.

Résolu, comme nous l'avons vu, à se borner au rôle de protecteur, Louis XVI s'était d'abord assuré une base d'action au Sénégal heureusement reconquis par le coup de force de M. de Vaudreuil et de M. de Lauzun. Il avait confié le gouvernement de St-Louis et Dakar au chevalier de Boufflers¹⁰², après avoir doté cet officier d'une sérieuse garnison, d'une maison militaire et civile et même d'une mission scientifique, composée d'ingénieurs et de savants. Puis, suivant sa méthode, il avait résolu de choisir, entre la Gambie et le Cap Lopez, les points les plus intéressants au sens commercial du mot, pour les doter d'un fort et d'une petite garnison sous les ordres d'un gouverneur, qui était le plus souvent un sous-lieutenant de vaisseau, chargé de la police et de la protection de notre trafic et qui devait lui-même s'abstenir de toute espèce de commerce.

Dès 1783, Louis XVI avait décidé que les vaisseaux de sa station navale descendraient chaque année vers la ligne et progresseraient méthodiquement en se livrant à des observations diverses d'hydrographie, de cartographie, voire même d'économie commerciale. M. de la Jaille, le premier commandant de la station, avait fort judicieusement tracé le programme de cet avancement et déterminé le nombre et la nature des navires convenables à pareille mission¹⁰³; c'était une frégate battant pavillon du com-

¹⁰² De nombreux détails sur le Gouvernement de M. de Boufflers ont été donnés par un ingénieur attaché à sa mission. M. Colbery qui publia en 1804 les « Fragments d'un voyage en Afrique », en 2 vol.

¹⁰³ « Il serait nécessaire », disait cet officier, « qu'on armât chaque année un bâtiment à bord duquel il y aurait des officiers exercés à faire des observations de longitude. Le bâtiment côtoierait toute la Côte d'Afrique, déterminerait la situation de tous les caps et gise-

mandant de la Division, et une corvette aux ordres d'un lieutenant de vaisseau. Cette corvette était indépendante du stationnaire de Dakar, dont la Division d'Afrique devait assurer la relève.

Ce n'est pas seulement l'impulsion de ce mouvement qui venait de Versailles, c'était une direction très précise du Roy qui s'étendait à tout et prétendait s'imposer dans tous les détails des expéditions. Louis XVI y apportait un soin méticuleux; mais si sa bonne volonté était indiscutable, si son jugement même était sûr, sa documentation était déplorable. Elle reposait sur des rapports de voyageurs souvent mal éclairés, d'armateurs toujours intéressés. Les premiers n'avaient parfois rien vu, les seconds ne voyaient que leurs bénéfices immédiats. Dans cette course à la protection royale, chaque chambre de commerce, chaque société, chaque collectivité d'armateurs ou même chaque unité, s'ingéniait à tirer la couverture du côté qu'elle jugeait préférable, c'est-à-dire du côté où elle avait jusqu'ici réalisé le plus de bénéfices.

Ce n'était ni le Roy, ni son ministre, qui pouvaient dégager les véritables intérêts nationaux de ce fatras de mémoires que leurs auteurs ou inspireurs faisaient appuyer à la Cour par la recommandation de gens souvent bien étrangers aux choses d'outre-mer.

Les plans de Louis XVI comprenaient deux parties

ments des terres, ferait des remarques utiles sur les ressources à tirer des différents pays et sur les courants qui sont d'une violence prodigieuse.

« On joindrait à ce bâtiment une goëlette pontée qui, tirant peu d'eau, s'approcherait de la terre, ne laisserait aucun endroit essentiel sans le visiter, particulièrement les rivières qui offrent le plus de ressources au commerce ».

Les officiers chargés de ces expéditions furent exactement après La Jaille :

En 1786, M. de Girardin, commandant « l'Expériment ».

En 1787, M. de Flotte, commandant la « Junon ».

En 1788, M. Denys de Bonaventure, commandant la « Flore ».

En 1789, M. de Villeneuve Cillard, commandant la « Néréide ».

En 1790, M. de Grimoard, commandant « La Félicité », qui termina définitivement la série et rapatria nos postes.

presque aussi malheureuses. L'une semble lui avoir été personnelle; elle visait les « isles basses » que la nature a souvent semées à l'embouchure des grands fleuves d'Afrique, comme les îles d'Ambosse ou des Perroquets. Vues de son fauteuil, ces îles lui apparaissaient d'une occupation plus avantageuse, d'une défense plus aisée et comme telles plus susceptibles d'étendre au loin la protection qu'il entendait donner à ses sujets.

L'autre s'inspirait plus directement des désirs formulés par l'armement dans les conditions que nous venons de voir. Les points signalés à l'attention royale étaient situés notamment à l'embouchure de la rivière Formose (reconnue depuis comme étant l'un des bras du Niger) où M. Landolphe avait fondé, pour le compte de la maison Brillantais-Marion, un établissement difficile à maintenir et que cette maison désirait passer au Ministre; aux environs d'Ardres, où la C^{ie} française d'Afrique préconisait notre installation par l'organe d'un ancien directeur du comptoir du Juïda, M. Gourd; au cap Lahou, région de marécages et de palétuviers, qu'un capitaine de négrier, le sieur Thibaud du Loisirs avait eu le triste courage de présenter non seulement comme un pays de grand avenir, mais par surcroît comme une côte éminemment salubre; à l'embouchure de la rivière de St-André..... mais de tous ces points, celui qui tenait la première place dans l'esprit du Monarque était la plage et le village d'Amokou, situés au centre des établissements anglais de la côte de l'Or entre deux mâchoires britanniques, les comptoirs de Cap Coast et de Barmentin.

Nous n'avons pu découvrir quelle influence avait mis un pareil projet dans l'esprit du monarque, mais ce projet y avait été bien assis, grâce aux rapports d'un capitaine marchand dont Flotte relèvera les erreurs avec amertume. Ces rapports vantaient l'abondance de l'or qui avait déjà cependant bien diminué dans cette région, celle des denrées de traite qui lui était commune avec beaucoup d'autres; il vantait surtout, ce qui devenait une tromperie,

la facilité des aiguades, la proximité des bois de construction, la docilité des indigènes « Fantons » en réalité la plus « méchante nation » de la côte. Il n'est jusqu'à la salubrité du climat qui avait son habituel couplet.

Par contre, aucun rapport ne faisait la moindre allusion à la situation générale et économique de la Côte de l'Or, à la prépondérance des établissements anglais, aux ambitions que cette nation ne dissimulait plus, aux moyens d'apparence légale qu'elle employait pour les assouvir, à toute cette situation enfin qu'il eût été prudent d'envisager pour proportionner les risques de notre entreprise aux avantages qu'elle pouvait nous procurer.

Le Roy, qu'on me passe l'expression, avait si bien *marché* qu'Amokou, dont le nom même a disparu depuis longtemps des cartes d'Afrique, avait été non seulement compris parmi les points dont l'occupation s'imposait, mais qu'il était devenu le pivot de la politique royale dans cette partie. Louis XVI s'était intéressé lui-même aux détails de notre installation, il avait fait dresser par un ingénieur des bâtiments civils, M. Destouche, les devis d'une superbe forteresse, pourvue de tous les perfectionnements alors connus, dont le moindre défaut était de ne tenir aucun compte des ressources vraies du pays, par suite d'être impossible à édifier ailleurs qu'en... Espagne.

Ce fut M. de Girardin, le successeur de la Jaille, qui fut chargé de réaliser ce beau projet.

Les commandants des stations navales étaient pris parmi les chefs de division (anciens brigadiers d'escadre). Ces postes étaient alors fort appréciés, parce qu'ils étaient le meilleur moyen de parvenir à ceux de chef d'escadre que le Roy avait résolu de réserver à ceux de ses chefs de division qui avaient exercé à la mer un commandement effectif; et ces commandements étaient rares en dehors des stations navales. Pour certains favoris de la Cour, cette station devenait ainsi une corvée, la seule qui leur permit d'arriver aux honneurs. Il y avait là un danger pour notre œuvre coloniale dans laquelle l'ambition pouvait moins qu'ailleurs tenir lieu de talent.

Ce qu'on peut, ce qu'on doit reprocher à M. de Girardin, ce n'est pas son insuccès, car le succès dépend souvent des circonstances plus que des hommes eux-mêmes, c'est bien plutôt d'avoir poussé son sens de courtisan jusqu'à dissimuler les causes vraies de son mécompte, parce que ces causes condamnaient l'initiative royale. Par une telle dissimulation, Girardin engageait le Roy dans une impasse et rendait la tâche impossible à son successeur, mais que lui importait, pourvu qu'un autre que lui endossât les responsabilités du recul ! « Je comprends », dit le C^{te} de Flotte, « que M. de Girardin n'ait pu faire mieux, mais il aurait bien mieux fait de ne rien faire du tout et de revenir avec tout son monde ».

Le chevalier de Girardin n'était pas assez aveugle pour ne pas juger sur place que l'intérêt minime offert par le comptoir d'Amokou était hors de proportion avec les difficultés que présentait son établissement ; mais au lieu de préparer une retraite honorable et de la motiver à son Souverain, il suivit aveuglément les instructions royales, et se mit en lutte ouverte avec le Gouverneur de Cap Coast qui prétendait âprement au nom d'Amouy, son protégé, un domaine éminent sur les terrains cédés par le cabecher d'Amokou, nègre astucieux qui eût vendu la lune pour quelques acres d'eau-de-vie !

Girardin était dans l'impossibilité d'appuyer sa prétention par la force. Le gouverneur de la Compagnie anglaise hésitait lui-même à l'employer. Il n'était rien moins que sûr d'être appuyé par son gouvernement, qui ne pouvait partir en guerre pour un coin de plage équatoriale, mais chacun des deux adversaires restait l'arme au pied, et pour coucher sur les positions contestées, le capitaine Français n'hésita pas à laisser à Amakou une garnison de 17 hommes sous le commandement du lieutenant de Peuvert ; tristes victimes qu'il vouait à une mort à peu près certaine sur ce sol inhospitalier. Il revint ensuite, prétendant que le fort était commencé et sérieusement avancé, la garnison installée et que, seules, les injustifiables prétentions du com-

mandant anglais l'avaient empêché de mener à bien un projet remarquable et justement cher à Sa Majesté ! Quant à la suite... elle regardait son successeur.

Louis XVI, que Girardin avait si criminellement négligé d'éclairer sur les vraies difficultés qui condamnaient son œuvre, ne vit à son tour que le point d'honneur, l'oubli de principes de droit public qui n'avaient rien d'intangible et qui étaient déjà désuets... et surtout l'injure faite à son pavillon. Ces circonstances et d'autres encore, le décidèrent à résister même par le canon... « *ultima ratio regum* ». Mais en présence de complications qui menaçaient, il sentit qu'il lui fallait confier la tâche devenue plus difficile à un chef particulièrement qualifié. C'est dans ces conditions que Flotte fut appelé par le Maréchal de Castries à diriger la nouvelle expédition.

Le Maréchal savait que cet officier n'avait pas plus qu'un autre l'expérience des colonies, surtout de celles d'Afrique où il n'était jamais allé ; mais il avait confiance dans ses aptitudes générales et l'habileté dont il avait donné déjà bien des preuves. Il savait que son sens de montagnard lui donnerait une vision très nette des inconvénients du nouvel établissement qu'il devinait sous la prose fleurie du chevalier de Girardin, il savait surtout que sa franchise les lui ferait dépeindre sans le moindre déguisement.

A peine arrivé sur le théâtre de son commandement, nous voyons, en effet, cet officier examiner toutes choses avec la netteté de vue et les exposer avec la franchise que son Ministre avait escomptées. Comme il le fit dans tout le cours de sa carrière, nous le voyons chercher d'abord et exclusivement l'intérêt national, sans souci des influences qu'il met en échec. Ce qu'il critique c'est à la fois notre méthode de colonisation et nos procédés commerciaux.

Les tiraillements qui s'effectuent dans les bureaux du Ministre et jusque sur la table du Roy, empêchent, il s'en rend compte, le développement normal de notre influence, enlèvent toute méthode dans le choix de nos centres de traite. « Nos établissements mal choisis », dit-il, « sont

« tous en dépense ; ceux des Anglais tous en bénéfices ; les
 « nôtres sont militaires, il faut les payer ; ceux des autres
 « nations sont marchands, ils gagnent infiniment ».

L'expérience rapide du Comte de Flotte l'amène indiscutablement à regretter nos grandes Compagnies. Bien qu'il n'ose prôner leur rétablissement, qui n'était peut-être pas dans le domaine des possibilités, on saisit ses préférences et l'évolution de ses idées par certaines réflexions aussi symptomatiques que surprenantes chez le doctrinaire avancé qu'il s'était montré jusque là. Mis à pied d'œuvre, il avait trop de bon sens pour ne pas constater combien les soi-disant axiômes économiques sonnaient creux sur ces lointaines plages et trop de bonne foi pour ne pas admettre que les circonstances et les milieux puissent les retourner de bout en bout. « Le mot seul effraie dans un état
 « commerçant, mais la chose a des avantages », dit-il,
 « elle évite la déperdition et le gaspillage des forces na-
 « tionales en combinant sans cesse l'intérêt et la dépense.
 « Mieux donc le privilège est établi plus il a de ressources
 « et plus il peut l'emporter sur les autres nations ».

C'est à l'unité de direction commerciale des compagnies anglaises et hollandaises et à leur privilège autant et plus qu'à l'intelligence de leurs directeurs qu'il attribue le succès de leurs affaires. « Nos marchandises plaisent mieux et
 « sont par surcroît de meilleure qualité, mais tout cela
 « n'entraîne pas la prépondérance de notre chiffre d'affai-
 « res, parce que nos capitaines, ignorants de tout ce qui
 « est étranger à leur cargaison, agissent sans esprit de
 « suite et sans discernement, font une traite passagère et
 « malentendue qui risque de fausser les cours et de léser
 « jusqu'à la métropole », alors que les Compagnies étran-
 gères, notamment la Compagnie hollandaise, comme il le constate à la Mine « ont doté depuis longtemps leurs
 « comptoirs de magasins achalandés, ouverts à tous ve-
 « nants, comme les boutiques de la rue St-Honoré... Le
 « garde magasin a toutes les marchandises quelconques
 « dans le plus grand détail. Un nègre a-t-il besoin d'eau-

« de vie (!) il la lui vend et reçoit toute l'année de la poudre d'or et du morfil en échange de sa marchandise ».

Si la concurrence est bonne, en tous cas si elle est inévitable entre nations, Flotte juge qu'elle peut devenir désastreuse entre les sujets d'un même pays. Pour la prévenir et suppléer au désordre qu'il constate sur notre champ d'opérations, il propose un règlement très particulier de la traite, une sorte de « code des coutumes » intéressant à parcourir, mais qui n'offre aucun intérêt actuel. Ce n'est pas dans cet ordre d'idées que Flotte se montre véritablement précurseur ; c'est quand il juge et choisit les points de la côte où notre activité doit, à son sens, se manifester pour être fructueuse. Ah qu'il est loin alors des conceptions mesquines du Roy et du Ministre même, des vues étroites et égoïstes des traitants ! Ceux-ci n'ont en vue que le profit direct de comptoirs avantageux, tandis que lui, cherche les grands courants commerciaux et pressent dans la conduite des Anglais, le désir de garder la maîtrise de ceux qu'ils ont trouvés. Malgré quelques boutades qui sont bien de son temps et de son milieu, le langage qu'il va tenir au sujet d'Amokou, montre qu'il ne voit aucun avantage à les contre-carrer. Au soleil d'Afrique il y a d'aussi bonnes places à prendre sinon de meilleures que la Côte de l'Or. La France ne doit pas s'hypnotiser sur ce point, afin de ne pas se laisser devancer dans un partage d'influence que Flotte sent inévitable, sinon prochain.

Ce discernement presque divinatoire, nous l'allons constater dès le début, mais il va s'accroissant au fur et à mesure que Flotte avance sur la côte et qu'il en prend une connaissance plus précise. Les points qu'il préfère, St-André, mais surtout Petit-Popo, sont devenus nos meilleurs centres coloniaux et les plus utiles amorces de notre domaine actuel ; ceux dont il critique l'occupation, même effectuée déjà, ont dû être abandonnés par la suite.

Une telle prescience est d'autant plus remarquable que Flotte arrivait à une époque où la question coloniale se réduisait aux régions strictement maritimes. Les plus har-

dis navigateurs n'avaient jamais franchi ces bourrelets montagneux, souvent visibles des côtes, qui constituaient l'extrême limite de l'emprise européenne et fermait les régions du centre, jalousement gardées par les courtiers de couleur. Flotte ne connaissait pas non plus ces régions, et, si la plupart de ses vues sont demeurées justes, c'est qu'il essaya de les deviner en dehors des appétits immédiats de nos armateurs, en étudiant directement les embouchures de ces grands fleuves qui amenaient de leurs profondeurs troublantes la marchandise africaine, le santal, l'ivoire, l'or... et les captifs. Les fleuves n'ont-ils pas toujours été les clefs des continents ? Les vues de cet officier furent seulement incomplètes, et l'on peut croire qu'en plusieurs circonstances, il eut tenu un langage différent, s'il eut connu la topographie intérieure de l'Afrique, s'il eut pu savoir que ce rideau côtier cachait un fleuve unique, un fleuve immense, qui dans le déroulement d'une boucle invraisemblable approchait notre Sénégal pour finir au golfe de Benin ; s'il eut pu prévoir que cette boucle, par des voies praticables, arriverait à joindre les côtes barbaresques de la Méditerranée devenues françaises, donnant ainsi sa valeur inestimable à notre empire africain.

Flotte eut donc le mérite de poser les vrais principes directeurs de notre politique coloniale en Afrique ; mais son œuvre demeura stérile et tomba dans l'oubli parce qu'elle ne fut pas suivie. Dès 1790, après les campagnes de M. Denys de Bonaventure, et de M. Villeneuve Cillard, M. Grimoard rapatriait les garnisons éparses de nos inutiles comptoirs et la France déchirait la magnifique page qu'elle commençait d'écrire sur le grand livre Africain.

La Division que le prince de Joinville conduisait en 1843 sur ces mêmes côtes pour déployer à nouveau notre drapeau et reprendre le travail d'extension de notre commerce, ne paraît pas avoir une conscience bien nette de la tradition qu'elle vient rénouer. Le prince arrête notre histoire coloniale à la guerre de 7 ans. L'effort de Louis XVI lui échappe, soit qu'il l'omette, soit qu'il l'ignore, comme

l'ignorent les auteurs des nombreux traités de géographie que nous avons été amenés à consulter. Il est malheureusement vrai que l'interruption de notre activité coloniale en Afrique dépassa de beaucoup la durée de la Révolution. Cette interruption ne fut pas seulement causée par nos troubles politiques ; la suppression de l'esclavage, la répression du trafic des nègres qui marquèrent l'avènement du XIX^e siècle, firent un moment perdre à ces côtes l'intérêt qu'elles avaient présenté, grâce à cette branche peu honorable du commerce international. La traite disparut presque intégralement avec la marchandise humaine. La regression du commerce européen fut générale, mais alors que chaque nation restait tant bien que mal sur ses positions, en attendant des jours meilleurs, la France occupée en Europe par les gigantesques luttes impériales, abandonnait définitivement les siennes où l'Angleterre la remplaçait à peu près partout.

C'est presque un voyage de découverte qu'accomplit la « Belle Poule » en 1843. De Gambie, de Casamance, Joinville¹⁹⁴ doit descendre jusqu'à Juïda, qui lui-même a troqué son nom contre celui plus britannique de Widah, pour voir le drapeau français flotter sur l'ancienne Captivité de la Cie d'Afrique, que peu de mois auparavant le gouvernement avait concédée à la Maison Régis, de Marseille, pour son commerce d'huile de palme¹⁹⁵.

« Croire Anglais, tué tous Français », disait au prince de Joinville, dans une scène du plus haut comique, le portier de notre ancien fort, nègre très vieux, le seul qui eut gardé le souvenir de notre prospérité de jadis et se rappelât l'uniforme de nos canonnières matelots. Hélas ! ce n'étaient pas les Anglais qui avaient tué les Français, ceux-ci avaient bien trouvé le moyen de se tuer entre eux !

¹⁹⁴ Le prince de Joinville. Vieux souvenirs, 1818-1848. Paris, Calman-Lévy.

¹⁹⁵ Le comptoir français de Juïda avait été construit sous Colbert, par la Compagnie d'Afrique, avec une grande abondance de moyens. F. Mimande, *op. cit.*

C'est le 9 janvier que Flotte doubla le cap des Palmes et atteignit le théâtre de ses opérations qu'on désignait alors sous le nom de « Pot aux noirs ». Depuis le Cap vert, suivant les instructions du Ministre, il s'était livré à toute une série d'observations sur les courants de la côte et les vents dominants, si importants à connaître avec la navigation à voiles¹⁹⁶. Il avait rectifié soigneusement la carte de M. Bellin, « peu correcte en cette partie et sur laquelle les côtes étaient en général marquées trop au Nord ».

Le 12 il atteignait la rivière de St-André¹⁹⁷. A cette escale il espérait retrouver le « Malin », mais, des deux vaisseaux qui étaient à l'ancre, aucun ne battait le pavillon Français. Le « Malin » était bien perdu ainsi que son équipage, commandé par le lieutenant d'Orvilliers, le fils d'un des plus glorieux chefs de notre vieille marine¹⁹⁸.

« A une heure de l'après-midi », raconte le commandant de Flotte, dans son premier rapport, « j'ai mouillé vis à vis « du village de St-André par 16 brasses. Il y avait au « mouillage un bâtiment hollandais et une goëlette anglaise. Le 13 j'ai envoyé un officier au capitaine Hollandais « prendre des éclaircissements sur les naturels du pays et « m'en informer particulièrement. Je l'ai invité à dîner ; « il parle l'anglais fort bien¹⁹⁹, et nous fort mal, ce qui

¹⁹⁶ Le régime des vents non moins que le phénomène de la barre, rendaient dans ces régions la navigation difficile et dangereuse. Les instructions royales signalent même qu'il y avait impossibilité physique, dans certaines saisons, de remonter de la Côte d'Or au Sénégal, ce qui nécessitait le morcellement de la division navale. Ces difficultés ont disparu avec la navigation à voile.

¹⁹⁷ La rivière de St-André avait déjà fait l'objet de rapports fantaisistes et contradictoires. Le plus exact était celui de Villaut de Bellefont. D. Vivien de St-Martin. (Dictionnaire de Géographie universelle, t. V, p. 358), cite ce comptoir comme fondé par le capitaine de Flotte.

¹⁹⁸ Le chef d'escadre d'Orvilliers était réputé le premier manœuvrier de son temps. Lacour-Gayet. La Marine sous Louis XVI.

¹⁹⁹ Flotte reconnaît avec la plus grande franchise son insuffisance à cet égard. S'il y avait à bord de « la Junon » plusieurs fonctionnai-

« contribue à la difficulté de nous entendre. Cependant
 « j'en ai tiré que les gens du pays étaient sociables et que
 « l'on pouvait descendre à terre sans danger... Il avait à
 « son bord un courtier qui nous dit avoir beaucoup d'au-
 « torité à terre, je le fis conséquemment bien traiter et je
 « le chargeai de dire à son Roy que j'irais le voir le lende-
 « main. »

« Le 14, à 10 heures du matin, je partis pour aller faire
 « visite au Roy. J'étais accompagné de plusieurs officiers
 « de mon Etat-Major et pour garde j'avais le capitaine
 « d'armes et un sergent en uniforme, le sabre en baudrier.
 « A la descente à terre, je n'ai pas trouvé de barre; la
 « mer se brisait, houleuse un peu sur la plage; j'étais des-
 « cendu dans une anse à l'abri d'un grand cap couvert de
 « divers arbres de haute futaie et de bananes qui se pro-
 « longe ensuite sur une pente bien boisée, jusqu'au village
 « qui est à peu près à la distance de 150 toises de l'endroit
 « où je mis pied à terre ».

« J'étais attendu au bord du rivage par une grande
 « quantité de peuple des deux sexes qui me reçut avec de
 « grands cris, ce qui me parut un témoignage de leur joie,
 « et prirent le chemin du village en me faisant beaucoup
 « de démonstrations d'amitié. Ils avaient arboré un pavil-
 « lon blanc que je regardai comme un signe de bienveil-
 « lance! j'aurais bien désiré un interprète pour leur témoi-
 « gner ma satisfaction, mais j'en avais l'expression... elle
 « est de tous les pays. C'est à qui pourrait toucher quelque
 « partie de mes habits. Je fus d'abord conduit chez le
 « nègre qu'on dit être le ministre, Je puis dire que je n'ai
 « pas passé de plus mauvais quart d'heure ! Je suis entré

res inutiles, notamment un officier de plume chargé de vérifier la comptabilité d'Amokou..., « chose qui sera vite faite... », dit notre capitaine, la France avait omis d'y joindre le moindre interprète dans des régions où l'anglais était la seule langue d'un usage courant.

Aussi Floite déclare-t-il au Maréchal que la parfaite connaissance de l'anglais est une qualité qui doit être exigée du commandant de la station navale et cette considération paraît avoir en effet présidé au choix de son successeur.

« dans une maison construite en roseaux dont la porte
 « n'avait pas plus de deux pieds et demi de haut ; aussi il
 « a fallu entrer ventre à terre. Je croyais une fois arrivé
 « là, que j'en serais quitte, mais il a fallu m'insinuer par
 « le même moyen dans quatre ou cinq petites chambres
 « qui formaient un labyrinthe dont il eut été difficile de
 « sortir sans guide. J'étais étouffé par la populace qui me
 « suivait partout, j'éprouvais une chaleur au-dessus de
 « toute expression, au point que, craignant d'être incom-
 « modé, je demandai à sortir. On me conduisit de là chez
 « le Roy qui m'attendait, et où j'éprouvai les mêmes fati-
 « gues, son palais n'étant pas plus magnifique et le soleil
 « pénétrant partout, à la seule différence près qu'on avait
 « déployé un grand parasol de drap à bandes de plusieurs
 « couleurs, qui paraissait être une marque d'honneur au-
 « tant que de besoin ! On nous présenta des escabots (*sic*)
 « pour nous asseoir. Le Roy l'était à terre sur une pièce
 « d'indienne. Je lui offris mon présent, consistant en une
 « petite barrique d'eau de vie et une pièce d'indienne de
 « peu de valeur. Il goûta l'eau de vie et la trouva fort
 « bonne... Je lui fis entendre autant qu'il me fut possible,
 « par un mauvais interprète qui parlait un peu anglais,
 « que j'étais enchanté du plaisir de le voir et de me lier
 « d'amitié avec lui et que j'étais venu de fort loin pour cet
 « objet. Il me parut très sensible à la marque de confiance
 « que je lui avais donnée et m'exprima par ses gestes qu'il
 « s'en félicitait, et pour me le prouver, il me fit dire qu'il
 « viendrait le lendemain à bord, quoiqu'il n'eut jamais
 « sorti de son pays pour aller à la mer. Son homme de
 « confiance, qui est un courtier très rusé, m'assura qu'il
 « s'en ferait un plaisir et que, pour lui, il espérait que je
 « lui ferais un présent. Je lui promis, espérant bien traiter
 « avec lui, et je m'étais aperçu qu'il avait toute la con-
 « fiance de son maître. Le capitaine hollandais était là. Le
 « Roy nous fit offrir du vin de palmes dont je bus malgré
 « ma répugnance et après lui avoir marqué combien
 « j'étais content de le recevoir à mon bord, je pris congé

« de lui et je sortis, et, comme en sortant j'étais plus
 « pressé que lorsque je suis entré, oubliant de me courber
 « assez, je m'enfonçai un roseau dans la tête. C'était vis
 « à vis de l'appartement des femmes qui m'en témoignè-
 « rent de l'inquiétude. Je demandai à mes conducteurs de
 « me mener à l'embouchure de la rivière et je m'y rendis
 « toujours accompagné par la multitude.

« Cette rivière est située à l'Est du village à environ
 « 50 toises des dernières cases. Son embouchure m'a paru
 « fort grande, ayant une barre, mais qui n'est point impra-
 « ticable aux chaloupes et canots du vaisseau et peut-être
 « à des bâtiments plus considérables dans certains mo-
 « ments.

« L'intérieur est de la plus grande beauté. Elle s'ouvre
 « en deux branches et laisse au milieu une isle couverte de
 « bois, faite pour le plaisir des yeux, sur laquelle il y a
 « quelques cases qui font regretter qu'un si beau séjour
 « soit si mal habité ! Sur la rive droite qui est le côté du
 « village, s'élève un coteau d'une pente très douce, couvert
 « de différents arbres, dont le sommet domine sur la riviè-
 « re. De ce côté là il est très escarpé. Je fus frappé de la
 « position de ce beau lieu et de la facilité qu'il y aurait à
 « y fonder un établissement français. Il offre toutes sortes
 « d'avantages, par sa situation sur la rivière, par la crainte
 « qu'il pourrait inspirer aux naturels du pays qui seraient
 « sous son canon, ou bien la confiance d'en être défendus
 « contre leurs ennemis. On trouverait la pierre sur place
 « dans le coteau où l'on pourrait construire une très belle
 « batterie, presque sans frais. Le charmant endroit pour-
 « rait s'isoler par une coupure où l'on ferait passer un
 « bras de la rivière qui viendrait se jeter dans la mer à
 « 10 toises du village, ce qui mettrait l'établissement à
 « l'abri de toute insulte.

« Un autre avantage bien considérable et qui doit faire
 « désirer de s'établir ici, c'est celui de se trouver dans un
 « très petit état dont le peuple n'est pas considérable, en-
 « touré de villages aussi gouvernés par de petits roys, tous

« indépendants les uns des autres et qu'il serait facile de réunir ou de diviser à son gré.

« Le plus proche village est celui nommé le Petit St-André, à l'Ouest du Grand St-André, avec lequel il est en guerre dans ce moment-ci. Ils ne sont pas à une demi-lieue l'un de l'autre. Les Anglais avaient jugé la position entre les deux villages avantageuse à leur commerce, ce qui leur avait donné l'idée d'y fonder un établissement. Il a subsisté quelques années; les noirs ont fini par le détruire. On assure que ce sont ceux du Petit St-André et que c'est le sujet de guerre qu'ils ont entre eux, ce que je ne saurais affirmer par la difficulté qu'il y a de se faire entendre quand on ne possède pas la langue du pays. Je le tiens cependant du capitaine Hollandais et du geste expressif des noirs. Je n'en suis point surpris. Les Anglais avaient eu la maladresse de se mettre entre deux feux en se plaçant dans l'intervalle des deux villages, ils devaient nécessairement déplaire à l'un et à l'autre.

« Le pays abonde en riz, coco, maïs et bananes; pour le commerce : les dents d'éléphants et les captifs. Ce village paraît être un des plus considérables de la Côte.

« Fatigué de la chaleur, n'ayant plus d'éclaircissements à prendre, je m'embarquai pour me rendre à mon bord, ayant l'espérance de recevoir le Roy le lendemain et d'entamer un traité avantageux à la Nation.

« Il devait être à bord au lever du soleil le 15, j'ai attendu vainement le Roy et sa Cour jusqu'à 2 heures après-midi. Je pense que le capitaine hollandais lui aura inspiré des soupçons pour un motif de jalousie et de l'esprit mercantile de cette nation; ce qui me donne même une certitude, c'est qu'aucun autre sujet n'aurait pu empêcher les courtiers ou officiers du Roy de venir à bord pour recevoir les présents que je leur avais promis (dont ils sont très âpres) et qu'il leur eût été facile d'excuser leur roy supposé qu'il ait eu d'autres raisons de ne pas venir. Il n'était pas possible de parer ce coup,

« s'il a été porté. Il m'a même paru dangereux d'envoyer
« à terre pour m'en éclairer, et j'ai jugé qu'il fallait re-
« mettre la chose à un autre temps ».

Flotte s'éloigna donc en regrettant les avantages de St-André... la rivière, c'est-à-dire l'afflux de l'intérieur, et l'absence des Anglais, découragés par une expérience malheureuse. La France devait reprendre plus tard la position avantageusement signalée par son capitaine; mais il est piquant de remarquer que ce comptoir, que Flotte ne put fonder, est le seul dont le Géographe Vivien de St-Martin lui attribue la paternité dans son savant ouvrage !

Dès le 16, Flotte est en vue du Cap Lahou, le second point de la côte visé par ses instructions; son enthousiasme est ici moins grand que pour St-André. Pas de fleuve... au moins en apparence !²⁰⁰, le seul commerce du local... comme on disait alors, venant on ne sait d'où ! Rien pour lui faire deviner que cette région infestée de lagunes était l'amorce de la route du Soudan et du Niger que Barattier²⁰¹ devait plus tard parcourir et décrire de façon si pittoresque, en partant peut-être du point même que Flotte allait acheter aux indigènes pour le compte de sa patrie.

« D'après les renseignements de M. Dupeyroux et les
« observations que j'ai pu faire moi-même, je pense qu'on
« ne pourrait s'établir dans ce pays là qu'avec beaucoup
« de difficultés et à grands frais. La région ne présente
« qu'une plaine sablonneuse, où l'on ne pourrait creuser
« plus d'un pied sans trouver de l'eau. La ville est d'en-
« viron 6.000 âmes. Elle est située sur la grève, adossée
« à une rivière salée qui peut être n'est qu'un lac commu-
« niquant avec la mer une demi-lieue à l'Est. Elle est lon-
« gue, étroite, son emplacement étant une lagune de sable

²⁰⁰ En réalité la région de Lahou était l'issue naturelle du Bandama, non moins important, sinon plus que la rivière de Sassandra, mais l'estuaire de cette rivière était au fond de la lagune du Grand Lahou et partant loin de la côte.

²⁰¹ Commandant Barattier. « A la poursuite de Samory ». Extraits publiés par le « Correspondant ». Avril-Mai-Juin 1912.

« qui n'a pas 200 toises entre la rivière au Nord et la mer
« au Sud qui se brise sur la plage.

« La barre très dangereuse, que les pirogues seules peu-
« vent aborder avec grand peine, ne permet pas aux équi-
« pages des bâtiments qui viennent faire la traite, de des-
« cendre à terre par les risques qu'on court de se noyer.
« Ils se trouvent donc forcés de traiter dans leur bord, ce
« qui peut-être les met dans la nécessité de payer plus cher
« qu'ils ne le feraient sans cet inconvénient.

« Ceci ne paraît pas s'accorder avec le mémoire du sieur
« Thibaud du Loisirs et prouverait parfaitement qu'il ne
« connaît pas le local par lui-même. Il a cela de commun
« avec cette foule de présentateurs de mémoire qui ont
« toujours un intérêt à tromper ».

Afin de prouver cependant au Ministre qu'il ne néglige
rien de ses instructions, Flotte traite l'achat d'un terrain
d'une demi-lieue carré, destiné à former un établissement
« à l'époque où Sa Majesté le jugera convenable ».

C'est un singulier traité, que celui du Commandant de la
station navale d'Afrique, chargé des ordres du Roy, avec
un vieux chef, cacochyme « se mêlant peu des affaires »
et qui agit par un plénipotentiaire, « son fils, son frère ou
quelque chose d'approchant ! »

Il faut lire le protocole de ce monument diplomatique.
« Fait à bord de la Frégate du Roy « la Junon », en pré-
sence des nègres Coffit, Adot, Pitre... tous s'engageant au
nom d'Abou-Kou leur roy et... aucun d'eux ne sachant
écrire, le premier des nègres a fait sa (*sic*) paraphe. Le
18 janvier 1787 ».

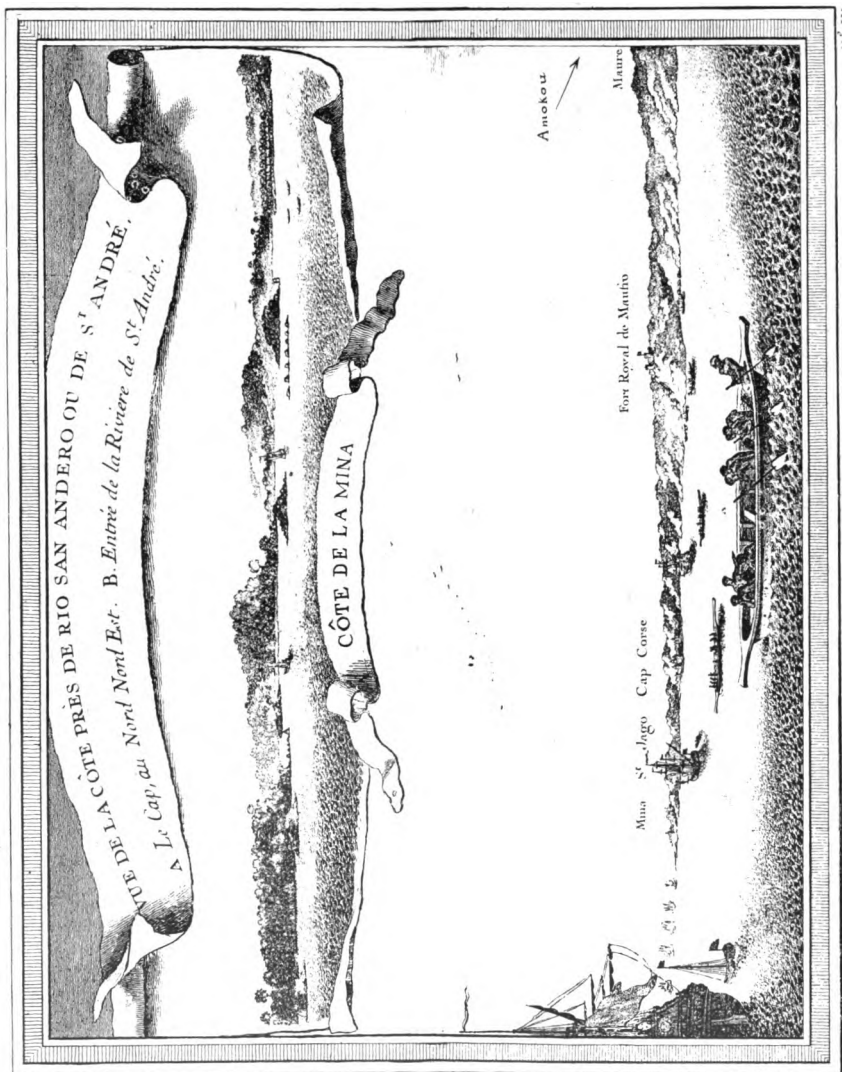
Il faut lire surtout l'annotation ajoutée par le Comte de
Flotte « Monseigneur voudra bien remarquer le peu de
confiance que je mets moi-même dans ces traités ».

Avec de pareilles gens, on s'explique très bien que Flotte
préfère la puissance des actes ! « Ils (ces traités) sont faci-
« les avec les chefs des différents villages, moyennant quel-
« ques présents et de grandes promesses ; mais c'est dans la
« délibération générale du peuple que naissent les difficul-

« tés ; alors autant d'individus, autant de façons de penser ;
« celle du roy n'influe que très peu ; ce sont des Etats as-
« semblés où chacun dit son avis tumultueusement, où
« l'eau de vie joue un grand rôle, où l'on se quitte sans
« avoir rien conclu ».

Après avoir néanmoins terminé cette affaire, Flotte congédie ces personnages de comédie avec quelques présents et les fait saluer par trois coups de canon, ce qui était dans leurs conventions verbales, puis il met à la voile à 4 heures du soir. Le 22 il est en face de l'établissement anglais Discover où il fait prendre des éclaircissements par son lieutenant Pandin St-Hippolyte. Le 23 il mouille en face du comptoir Hollandais de la Mine.





Les côtes de Guinée, en 1775, d'après deux dessins tirés du *Journal des Voyages*.

CHAPITRE VII

La Mine. — L'établissement français d'Amokou. — Erreurs et déceptions. — La Côte des Esclaves. — Juïda et le royaume « d'Ahomé ». — Premier traité de protection avec le roi d'Ardres. — Ses conséquences. — Cotonou et Porto-Novo. — Golfe du Bénin. — L'île du Prince. — Retour.

La Mine était, à cette époque, le marché le plus important de la Côte Occidentale d'Afrique. La guerre qui venait de finir avait gêné à la fois le commerce français et le commerce britannique, mais les Hollandais qui joignaient au bénéfice de leur neutralité, les avantages de l'installation la plus ancienne et la mieux assise, avaient largement profité de ce que les deux nations belligérantes avaient perdu. Le traité de Versailles assurant de nouveau la liberté des mers n'avait encore rien changé à cette prépondérance, et c'est sous le pavillon hollandais du fort St-Georges qu'on voyait s'effectuer la traite la plus intense et se coudoyer les sujets des nations les plus diverses.

Flotte avait reçu l'ordre de mouiller à la Mine, non seulement pour y faire des rafraîchissements qu'il devait trouver là plus facilement qu'ailleurs, mais aussi pour s'informer des événements survenus à Amokou depuis le départ de M. de Girardin, et agir suivant que les circonstances l'exigeraient. Il devait également y attendre une flûte de transport « la Dordogne » chargée de lui apporter un supplément de ravitaillement, et de lui amener des équipes de maçons, recrutés à Dakar, pour hâter l'achèvement de la forteresse d'Amokou.

« Le 24, je descendis à terre », continue le Comte de Flotte « pour voir M. le Gouverneur, qui me prenant pour

« un officier particulier, envoyé par le Commandant, ne
 « me rendit aucune espèce d'honneur à mon arrivée au
 « château ; mais lorsqu'il eut reconnu que j'étais moi-même
 « le Commandant, il me témoigna ses regrets de ne
 « m'avoir pas reconnu, pour me rendre ce qu'il me devait.
 « Je lui dis en riant que les capitaines français descen-
 « daient toujours les premiers, chez leurs amis et chez
 « leurs ennemis. Alors il fit saluer le pavillon du Roy de
 « 21 coups de canon ; la frégate lui rendit son salut ».

« Ne voulant pas perdre de temps, je le priai de me
 « faire fournir de l'eau et des pirogues pour le service
 « d'Amokou. Après m'avoir reçu assez froidement, il
 « me parut que nous nous quittions bons amis. Le lende-
 « main il m'envoya complimenter et m'offrit quelques ra-
 « fraîchissements, en me témoignant, par une lettre, le dé-
 « sir qu'il avait de me voir à terre. Le jour suivant, je fus
 « bien aise d'y retourner, ayant quelques objets à traiter
 « avec lui. Je trouvai toute sa nation à mon débarquement
 « et lui, à 200 pas hors de son fort, avec une suite assez
 « nombreuse, entr'autres deux nègres porteurs de deux
 « parasols, dont l'un de velours cramoisi, à franges d'or
 « et d'un très grand volume, sous lequel je fus installé, et
 « je fis mon entrée dans le fort au bruit de 21 coups de
 « canon. Toute la troupe était sous les armes ; le tambour
 « battait et il y avait un drapeau déployé. Il joignit à tous
 « ces honneurs, l'honnêteté de me donner un grand dîner
 « ainsi qu'à mon Etat-Major. Quelques jours après, je
 « l'invitai à dîner à mon bord et je lui rendis aussi tous
 « les honneurs possibles. Lui ayant fait faire bonne chère,
 « je le renvoyai aussi satisfait qu'enchanté de la nation
 « française, et nous continuâmes, pendant notre séjour à la
 « Mine, à nous faire des présents mutuellement ; mais il
 « ne me donna pas ce que je désirais le plus, qui était de
 « l'eau de sa citerne. Se trouvant dans une grande disette,
 « il ne put me faire que le sacrifice de deux ou trois cha-
 « loupes et j'ai eu infiniment de peine à en faire de la
 « bien mauvaise, qu'il faut encore payer, parce qu'elle
 « appartient aux naturels du pays ».

Les informations que pût prendre le Comte de Flotte ne furent pas également rassurantes. En ce qui concernait les prétentions anglaises, c'était le « statu quo », aucun procédé directement agressif n'ayant suivi les menaces du Gouverneur anglais ; mais de notre côté, c'était l'effondrement de notre comptoir et par surcroît de notre influence, causé par la disparition presque complète de notre garnison. Des 17 hommes qui la composaient, minés par la misère et les fièvres, il restait à peine cinq survivants, dont trois malades, sous les ordres du sergent Mongin, et c'est à l'indomptable énergie de ce brave canonnier Breton que la France devait de retrouver la trace de la petite force militaire si imprudemment abandonnée à Amokou, l'année précédente !

Pourquoi les Anglais se seraient-ils gênés ? Avec l'effet de leurs « intrigues sourdes » ils comptaient, non sans raison, sur celui du temps qui travaillait pour eux plus efficacement que ne l'eut fait la poudre ! Et de fait, après le départ des Français, ce fut le tour des Hollandais eux-mêmes qui abandonnèrent la côte de l'Or et troquèrent leur comptoir de la Mine contre les Etablissements britanniques de Sumatra où la situation commerciale des deux nations se trouvait inversée.

Chacun subissait, sans toujours en avoir conscience, cette politique nouvelle, nécessitée par les colonies d'exploitations, et nous allons voir le Comte de Flotte s'en faire le premier protagoniste en face des vieux errements dont il constatait la désuétude et prévoyait le prochain abandon.

A côté des difficultés politiques dont il était au courant, Flotte allait en rencontrer d'autres que son prédécesseur avait plus soigneusement cachées encore.

« Le 5, à 3 heures du soir, j'ai mouillé dans la rade
« d'Amokou. Le 6, à 9 heures du matin, je suis descendu
« à terre où j'ai été reçu par le nommé Cohassou, roi du
« pays, à la tête de ses nègres, suivi d'une musique très
« bruyante. Je me suis rendu dans la maison occupée par
« les Français, au milieu du village. Là, j'ai fait présent au

« Roy d'un chapeau brodé en or, d'une saie de soie et
 « fait distribuer de l'eau de vie suivant l'usage. Je partis
 « ensuite pour aller visiter l'emplacement où doivent être
 « construits le fort et l'établissement français.

« J'y suis parvenu à travers des broussailles par un
 « petit sentier. C'est l'ouvrage que quatre maçons pour-
 « raient faire en une demi-journée... point de traces de
 « fortifications... quelques petits monceaux de pierres ré-
 « pandus dans les bois, par ci par là. Le fort est dans un
 « endroit extrêmement malsain.

« Après avoir visité le local, je retournai au village,
 « voulant prendre avec le roy des arrangements pour
 « avoir des nègres pour les travaux, mais il n'y eût pas
 « moyen de rien traiter : la joie et l'ivrognerie, but ordi-
 « naire de leurs assemblées, s'étaient emparées de tous les
 « esprits. Je pris le parti de retourner à bord, après avoir
 « fait faire un inventaire des effets du Roy qui restaient
 « au village.

« Le 7, je fis descendre à terre les ouvriers que j'avais
 « à bord, les charpentiers, les forgerons et autres, pour
 « commencer leurs établissements et M. Porquet, sous-
 « ingénieur des bâtiments civils pour les diriger. Je des-
 « cendis moi-même à terre pour y recevoir la visite des
 « différents chefs de village, qui tous ont la même préten-
 « tion sur le terrain acquis par M. de Girardin. Je leur
 « fis des présents, puisque c'est la coutume indispensable...,
 « après leur avoir fait à chacun un compliment sur le
 « désir que nous avions de vivre en bonne intelligence, ils
 « parurent tous satisfaits... sous la condition qu'on leur
 « donnerait de l'eau de vie, ce qui n'était pas peu de cho-
 « ses, puisqu'il n'était pas moins question que d'enivrer
 « 1.500 coquins. Le Roy en fut pourtant quitte pour une
 « barrique. Je m'échappai de cet infernal tumulte pour me
 « rendre à bord. Je m'étais aperçu du peu d'autorité des
 « chefs sur les sujets. L'intérêt les rend tous égaux ».

Une fois dissipées les fumées de ces réjouissances,
 Flotte peut prendre enfin contact avec la situation. Il a be-

soin de toute son habileté pour manier ces nègres Fantins, paresseux, voleurs, menteurs, ivrognes... la plus méchante nation de toute la côte, et que cependant on ne peut songer à mécontenter, par ce qu'on est à leur merci pour passer la barre, soit en abordant, soit en se retirant !

M. de Girardin avait eu la tâche facile en promettant à tout le monde le prix d'un terrain que son successeur devait payer ; Flotte l'avait moins aisée pour résoudre toutes ces prétentions irritantes, soigneusement exacerbées par nos compétiteurs dans cette partie. « Je ne pourrai, Monseigneur, vous donner qu'une faible idée de ce qu'il coûte de peine et d'ennuis pour terminer de pareils différends ».

Tous ces palabres ne l'empêchaient pas de préparer l'installation sérieuse du comptoir, de faire construire une caserne salubre, bien fermée, avec de bonnes portes et un plancher dans toute sa longueur... Quelque soit l'avenir de la colonie, il ne faut pas le confondre avec celui de la garnison, qui doit être assuré ! Deux larges chemins sont ouverts aboutissant l'un à la marine, l'autre au village. C'est le 4, après avoir débarqué deux pièces d'artillerie, que Flotte fait arborer le pavillon français, le fait « saluer » et établit une garde pour sa sécurité.

Seul le fort de M. Destouches reste en route ; « on peut bien faire les fossés qu'il a prescrits, mais quand aux bastions, il y faut renoncer faute de matériaux... Tous les cailloux de 10 lieues à la ronde n'y suffiraient pas... on sera trop heureux si l'on parvient à former un bon mur d'enceinte avec une batterie solide du côté de la mer ».

Le défrichement commence au milieu des difficultés de toutes sortes ! Flotte recrute 50 nègres, on lui en amène 500. « Il faut les prendre tous où personne, et les payer, encore qu'ils ne sachent pas se servir des outils, et ne soient bons qu'à délayer de la terre ou à déboiser... sans toucher aux racines, ce qui ne fait qu'un travail momentané. Pour licencier ces travailleurs de fortune, on a ensuite plus de peine que s'il s'agissait d'une armée de 20.000 hommes dans le Bas Rhin ! »

Il n'est jusqu'à l'eau péniblement amenée de la rivière Missam, à une heure du fort, que les nègres coupent à chaque instant... « on ne lève cet embargo qu'après des palabres infinis et une satisfaction générale à chacun des habitants des villages que borde la rivière... détail qui laisse voir combien l'emplacement même du fort a été mal choisi ».

Enfin les difficultés sont à peu près vaincues : Flotte n'attend plus que la « Dordogne » et les maçons sénégalais que cette flûte doit lui amener. La « Dordogne » arrive bien, mais sans un ouvrier ; c'est décidément la fin de l'entreprise, car, écrit le Commandant à son Ministre « on ne fait par un fort sans maçons comme un pâté de lièvre sans lièvre ».

On peut douter qu'il soit au fond très contrit, car il sait déjà qu'à Amokou la France ne peut faire œuvre viable ; mais l'abandon d'une position, même inconsidérément prise, peut avoir des conséquences d'un ordre spécial qui ne sauraient échapper à un soldat.

Ce sont ces considérations qui dictent sa réponse aux questions que lui adresse le Ministre, dans un mémoire confié à M. de Fontmagne : « Je crois », dit-il, « que la « France est engagée pour l'honneur de la Nation à « achever l'ouvrage qu'elle a commencé. Les Anglais et « Hollandais établis sur cette côte ont été témoins de « l'humiliation qu'à éprouvé notre pavillon, au milieu « d'un mauvais village de nègres et de quelques mal- « heureux qu'avait épargnés la mort, vivant d'emprunts « et souvent de charité. Il me paraît essentiel que les « mêmes nations voient élever notre pavillon d'une ma- « nière plus décente, sans quoi nous aurions l'air d'aban- « donner par misère ou par crainte, ce qui influencerait in- « finiment sur le crédit de notre commerce.

«... Je crois donc qu'il faut continuer la construction, « faire un effort et se mettre à même de l'achever en « trois mois. C'est un moyen d'arrêter les réclamations « et l'intrigue sourde qu'on a le temps de fomenter dans

« une exécution languissante ; mettre le plan sous les yeux
 « d'un ingénieur habile, lui faire connaître le peu de res-
 « sources du pays où il n'y a ni carrière, ni pièces de bois
 « propre à la charpente ; faire apporter des briques pour
 « la construction... enfin transporter un fort qu'on n'au-
 « rait qu'à monter ; dix gabarres suffiront à ce transport,
 « car on ne doit pas compter sur les nègres. Deux fréga-
 « tes un peu surchargées d'équipage devront arriver ici
 « vers le milieu de septembre... c'est la meilleure saison
 « qui donne le temps de finir avant l'hivernage » (la sai-
 « son des pluies).

Mais qu'on se rassure. Pour être un bon soldat Flotte n'en demeure pas moins l'homme pratique désiré par Castries et quand le Ministre lui demande de résumer son opinion au sujet d'Amokou, il déclare sans hésiter que le meilleur moyen d'utiliser la dépense serait que la France, une fois l'établissement achevé, le cédât à l'Angleterre en échange de Portendic²⁰².

La situation ainsi définie à Amokou, « le désir de rendre ailleurs des services plus essentiels » engage Flotte à presser son départ. Il compte, en effet, remplir lui-même la tâche qu'il devait confier à d'Orvillers : prendre des connaissances sur le bas de la côte, et s'il se peut, descendre jusqu'au Bénin. Il lui faut se hâter, car la saison s'avance et les tornades commencent à se caractériser de façon redoutable²⁰³.

²⁰² Le traité de Versailles, tout en reconnaissant les droits reconquis de la France sur le Sénégal, avait cependant ménagé à l'Angleterre son établissement de Portendic qui ne gênait pas moins notre expansion dans cette partie que pouvait le faire Amokou à la Gold Coast.

²⁰³ Dès ce moment Flotte avait abandonné l'idée de pousser jusqu'à la Côte d' « Angola » pour s'assurer, suivant les instructions royales, que la convention du 30 janvier 1786 était bien observée... Cette convention terminait un conflit entre notre Compagnie d'Afrique et la Compagnie Portugaise, qui toutes les deux avaient eu recours aux armes. Flotte ne pouvait, avec sa seule unité, aller à la fois au Bénin et à Angola. Il jugea plus utile de s'en rapporter à la Cie d'Afrique.

Il laisse 15 hommes au Comptoir « nombre suffisant pour le défendre contre les gens malintentionnés » et confie le commandement de ces 15 hommes au s^r Mongin, qui lui paraît avoir « toutes les qualités nécessaires pour remplir cette place ».

Avant la fin de mars, il installe le nouveau gouverneur, devenu officier malgré sa roture, « dans toutes les formes » et termine la cérémonie par une salve de 5 coups de canons. Cette salve augmente grandement la considération des nègres pour l'ancien sergent qui reçoit les compliments du Roy et les promesses d'assistance et d'amitié de tout le peuple.

Un logis commode ne lui semble cependant pas devoir suffire à la petite colonie, « pour attendre ce que voudra « bien décider Monsieur le Maréchal » ; il y ajoute, des règlements²⁰⁴, chose indispensable à son sens et jusqu'alors bien négligée ; des règlements disciplinaires, des règlements sanitaires ; des règlements judiciaires, organisant la justice mixte ; des règlements administratifs, fixant les rapports des autorités françaises et indigènes, la police des eaux, etc.... Pour vieux qu'ils paraissent, ces documents, qui sont joints à son rapport, sont curieux à consulter, parce qu'ils ont en germe bien des idées coloniales réalisées depuis dans l'organisation de nos protectorats. On y sent déjà, on y sent surtout, le sens profond de l'équité qui fut toujours de tradition dans notre corps d'officiers et qui, dès cette époque, faisait aimer et admirer notre belle France dans tous les pays où elle étendait son influence.

Après avoir essuyé plusieurs palabres qui lui coûtèrent encore quelques acres d'eau-de-vie, Flotte quitta définitivement la Côte de l'Or. Le 5 avril, il atteignait cette partie de la côte qui avoisine le Méridien de Paris et qu'on ap-

pour la surveillance de l'Angola et de se rendre au Bénin où il devait envoyer son lieutenant d'Orvillers avec une mission plus utile à remplir.

²⁰⁴ Instructions pour le s^r Thomas Mongin, nommé sous-lieutenant de division et commandant de l'Etablissement français au village d'Amokou. Supplément à ces instructions..... Annexe au rapport A. N. B¹ 284. 178.

pelait alors la « Côte des Esclaves » parce que ce genre de traite y avait pris une extension plus considérable. Flotte va l'étudier jusqu'au fond du Benin, au point de vue politique, économique et commercial, grâce aux rapports précis que lui fournirent trois Français établis dans ces régions : M. Gourd, directeur du Comptoir de notre compagnie d'Afrique, à Juïda, M. Ollivier, son prédécesseur, resté dans ces parages et M. Landolphe, représentant de la maison Brillantais-Marion, véritables pionniers de notre colonisation, dont les noms méritent mieux que l'oubli où ils sont tombés. Il va l'étudier, presque sans descendre à terre, car c'est à son bord que l'attachent cette fois sa grandeur et celle de son pavillon ! Non seulement sa documentation n'y perd rien, grâce à ses collaborateurs, mais notre influence y fait un gain énorme qu'il pourra lui-même constater, avant de reprendre la route de France.

La « Junon » était, nous l'avons vu, une superbe frégate. Jamais vaisseau de cette importance n'avait encore poussé si avant dans le golfe. Cette forteresse flottante, que seule la disparition du « Malin » avait amenée si loin, devint vite légendaire sur toute la côte ; elle y fut la meilleure démonstration de notre puissance navale pour ceux qui avaient été tentés d'en douter ou incités à le faire.

Elle arrivait au bon moment.

Les côtes d'Afrique, aux environs du méridien, subissaient alors un véritable régime de terreur. Un souverain d'une nation particulièrement belliqueuse, Agadja, « roy d'Ahomé », avait soumis ou exterminé par les armes à peu près toutes les tribus environnantes. Ses lieutenants, installés dans les ports, notamment à Juïda, rançonnaient les traitants européens au point de « ramener leurs bénéfices à une somme de... désagréments ». Lui-même obligeait les commandants à porter leurs coutumes dans sa capitale qui est à l'extrémité du royaume et les y retenait habituellement un mois et davantage, les régaland sans doute du spectacle de sacrifices humains ! Monsieur de Champagny,

quoique officier de la Marine royale, avait pensé ne pas en revenir et Flotte ne jugea pas de sa dignité de se prêter à de pareilles exigences.

Monsieur Gourd, le représentant de la Compagnie d'Afrique, ne pouvait sortir du fort français sans l'autorisation du tyran d'Ahomé. Le commodore anglais, soumis au même régime, affirmait que sa nation eut depuis longtemps abandonné ces côtes, sans la crainte de nous y laisser les mains libres; détail qui, au dire du Comte de Flotte, nous eût au besoin donné la vraie raison de nous y maintenir !

Ces procédés vexatoires avaient considérablement ralenti le commerce des nations Européennes qui ne « rendait » plus rien aux autorités indigènes. C'était un sujet d'étonnement pour les nègres d'Ahomé et leur souverain, dont la naïveté égalait incontestablement la férocité.

Flotte nous donne à propos de ce peuple des détails curieux à rapporter; non que l'obscur histoire du Dahomey soit intéressante, mais parce que ces détails nous éclairent sur l'atavisme belliqueux de cette nation et expliquent les difficultés que nous devons avoir à la soumettre. C'est en effet la même méthode, les mêmes procédés, la même armée que la France devait rencontrer devant elle un siècle plus tard, et si le Gouvernement qui décida de mettre Behanzin à la raison, n'avait pas perdu de vue la relation du Comte de Flotte, peut-être eut-il fait dès l'abord le grand effort qui fut nécessaire, au lieu de commencer par faire massacrer, sans résultat, des effectifs insuffisants.

Il n'est que les amazones dont Flotte ne fasse pas mention, parce que la création de ce fameux bataillon ne remonte pas au-delà de Glé-Glé, le père de Behanzin. C'est ce monarque en effet, qui joignant l'avarice aux autres vertus de ses ascendants, enrôla des esclaves du sexe, parce qu'il ne pouvait les vendre aussi facilement et aussi cher que les hommes, sur les marchés déjà surveillés de Juïda.

« Ce prince, peut mettre dix mille hommes sous les
« armes; il a l'esprit belliqueux, il fait la guerre par ses

« généraux et il la fait bien. Il y a dix mois, il a détruit
 « le pays des Hou-a-mé, pris le souverain et sa capitale
 « défendue par un double fossé et une enceinte de six
 « mille âmes.

« Il entretient en temps de paix des détachements dans
 « tous les passages et on ne peut entrer dans ses états, ou
 « en sortir, sans qu'il le sache.

« Le seul désavantage de cette nation, c'est de ne pas
 « être faite à la navigation. L'approche du royaume est dé-
 « fendu par des « lagous » qu'on ne peut traverser qu'en
 « pirogue et ses sujets ne savent ni les construire ni les
 « conduire, mais il finira bien par trouver d'autres
 « moyens²⁰⁵.

« Ses sujets, ou plus tôt ses esclaves, ont les mêmes
 « mœurs que ceux dont j'ai parlé (Les Fantins). Ils sont
 « intéressés et subtils à imaginer des moyens d'obtenir
 « des présents qui leur sont donnés par la force. Ils sa-
 « vent se servir de prétextes assez plaisants pour appuyer
 « leur demande d'un air de justice. Ils affirment que les
 « coutumes étaient infiniment plus considérables sous
 « Madame Compagnie, car ils sont persuadés que la Com-
 « pagnie (la Cie française d'Afrique) est la reine de
 « France, quoiqu'on se soit efforcé de les détromper ; mais
 « cette opinion flatte leur cupidité, ils regrettent cette prin-
 « cesse et s'en entretiennent avec vénération ».

Il paraît qu'on rit beaucoup à Versailles de cette saillie
 dont la fortune dure encore.

Parmi les Etats vassaux d'Agadja, se trouvait le petit
 royaume d'Ardres ou Ardrah, qui avait conservé une indé-
 pendance relative, mais vivait dans la crainte de la perdre.
 Aussi bien son roi avait-il tourné ses yeux vers la France

²⁰⁵ Cette crainte superstitieuse de la navigation des lagunes, due
 probablement à quelques méfaits des crocodiles, sur la personne d'un
 roi d'Ahomé, subsistait encore lors de l'expédition du général Doods ;
 elle constituait une sérieuse infériorité de l'armée du roi d'Ahomé.
 Paul Mimande, l'Héritage de Béhanzin. Le Correspondant, n° de
 février 1897.

et prié Louis XVI, par l'intermédiaire et sur la suggestion de M. Ollivier, de lui assurer une protection contre les incursions de son redoutable voisin. Ces tractations officieuses avaient abouti à un projet de traité préparé en grand mystère. Ce projet devait être soumis au Comte de Flotte qui devait juger sur place, s'il y avait lieu d'engager la parole de la France en le signant.

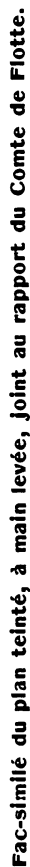
La situation de la Côte des Esclaves était tout à fait différente de celle de la Côte de l'Or. Les Hollandais, de tempérament calme, s'étaient découragés. Les Anglais occupés ailleurs, peu soucieux d'éparpiller leur effort, ne se s'y maintenaient que pour la forme. Leur Gouverneur réduit à l'impuissance, se contentait « de nous empêcher de faire mieux ». Il y réussissait pleinement puisqu'il était parvenu à discréditer M. Ollivier, homme d'action, mais que sa plume n'avait pas su défendre !

La prudente Europe s'éloignait visiblement d'Agadja et cependant, depuis le Sénégal, aucune région ne présentait un intérêt commercial aussi évident que celle de Porto-Novo, à la fois par l'abondance des rivières qui y convergent de l'intérieur, par le nombre des routes qui y aboutissent et par la situation de Cotonou qui servait d'issue à l'afflux commercial le plus important de la côte.

La situation politique ne se prêtait pas moins à notre intervention que la situation commerciale ; elle s'harmonisait avec des traditions chères à la France. Il y avait pour notre avenir à la Côte Occidentale d'Afrique un rôle décisif à jouer, un effort à faire autrement fructueux que celui d'Amokou ou de tout autre point. Flotte en a la vision très nette, aussi tous ses efforts tendent-ils à entraîner le Ministre. « Dans tous les autres établissements de la Côte », dit-il, « on est dominé par les naturels du pays... dans « celui-ci on les dominerait et on pourrait s'en rendre maître par la crainte qu'ils ont d'être envahis par le Roy. « d'Ahomé, crainte qui leur fait envisager leur sûreté dans « un Etablissement français et sa protection.

« Cet établissement nous ouvrirait le commerce de





Les escales de la "Junon" sont marquées par des ancrés.

« grands royaumes tels que ceux de Barbar, Capar, Guyu-
 « vau et Ketten... je joins un mauvais plan de ces endroits
 « parcourus par M. Ollivier. Quoique nous ne soyons
 « pas grands dessinateurs, il pourra servir à connaître les
 « différentes nations qui nous intéressent. Je joins aussi
 « les détails relatifs à la construction de la redoute et aux
 « moyens qu'il conviendrait d'y employer ²⁰⁶.

« Si Monsieur le Maréchal voulait fonder *cet établisse-
 « ment digne de son ministère, et le seul flatteur pour la
 « nation*, M. Ollivier me paraît l'homme le plus capable
 « d'en assurer la réussite en lui fournissant les moyens. Il
 « ne faut pas le juger sur sa correspondance, ni sur les
 « petites tracasseries qu'il a éprouvées à Juïda. C'est la
 « suite d'avoir à sa porte le commandant anglais ».

En tous cas, Flotte se hâte d'assurer l'avenir d'une situation qu'il juge avantageuse, car il sait que l'occasion n'a... qu'un cheveu ! Après avoir modifié certains détails du projet de traité que lui soumet M. Ollivier, il le rend à ce dernier qui le rapporte peu de jours après, exactement reproduit et signé sous toutes les formes, sauf 20 onces de marchandises que le Secrétaire du Roi a glissées à son profit ! Flotte ne se prête pas à une tricherie qui « sent le goût du terroir » mais il ne tient pas rigueur au monarque, et, celui-ci lui ayant envoyé un de ses ministres pour le féliciter, il le reçoit avec égard, « ...il (le ministre) parle assez
 « bien le français, je l'ai fait dîner, et ne pouvant par mon
 « présent lui donner une idée de notre magnificence, je
 « lui en ai donné une de notre discipline, comme plus es-
 « sentielle à leur défense. J'ai fait faire le branle-bas gé-
 « néral et l'exercice du canon. J'ai fait tirer deux coups
 « qui l'ont autant effrayé, ainsi que sa suite, qu'il avait été
 « content de la manœuvre d'artillerie. Les soldats de la
 « Marine ont exécuté des feux et quelques évolutions qui
 « l'ont on ne peut plus surpris. Lui ayant demandé si des

²⁰⁶ Les devis de cette redoute manquent aux rapports du Comte de Flotte, mais nous y trouvons le « mauvais plan », dont nous donnons ici le fac-simile.

« hommes comme ceux-là, arrêteraient bien ceux du Roy
« d'Ahomé, il me répondit qu'il n'en faudrait que cin-
« quante ! »

Ce sont bien des « hommes comme ceux-là » qui ont réduit et captivé le roi d'Ahomé. Il en fallut seulement plus de cinquante, car si le farouche descendant d'Agadja, Benhassé (dont nous avons fait Béhanzin) n'avait pas une armée mieux disciplinée ou plus entraînée que son aïeul, ses soldats, ses généraux et lui-même, avaient fini par « trouver d'autres moyens » ; s'ils ne s'étaient pas faits à la navigation des « lagous », ils connaissaient du moins les « exercices à feu ».

Lorsqu'en 1893, Doods, à la tête de sa petite armée de coloniaux, tira la conclusion des prémisses posées par de Flotte en 1787 et termina l'histoire du Dahomey querelleur et indépendant, ce général ne semble-t-il pas donner la dernière réponse à la lettre que le roi d'Ardres écrivait au Commandant de « la Junon » pour lui faire ses adieux :
« Monsieur, vous recevrez de ma part un bœuf, deux pintades, cent trente oignons que je vous prie de bien vouloir accepter. Je vous renvoie le traité après en avoir gardé une copie. Je vous prie d'engager le Roy de France d'envoyer mettre à exécution le plus tôt possible, les conditions qui y sont portées et faire bâtir un fort. Je vous souhaite un heureux voyage et j'ai l'honneur... »

Ce « plus tôt possible » fut seulement un peu long, puisqu'il faut arriver jusqu'à Louis Philippe pour voir recommencer notre intervention et jusqu'en 1892 pour la voir se réaliser dans sa plénitude.

Durant la crise révolutionnaire, la France oublia le traité signé par le Comte de Flotte, ratifié par Louis XVI ; elle oublia bien d'autres choses... mais les nègres de la côte eurent meilleure mémoire ; ils n'oublièrent ni le vaisseau qui leur avait donné une si haute idée de notre pays, ni le marin bien digne de son pavillon qui s'était montré la vivante incarnation de la France juste et généreuse ! Et quand en 1880, le père du roi Toffa dût chercher une nou-

velle protection contre son triste voisin, c'est certainement le souvenir du Comte de Flotte et de ses marins, plus que le vieux traité resté lettre morte, qui l'engagea à recourir à notre amitié de préférence à celle que les Anglais lui offraient avec tant d'insistance et prétendaient même lui imposer ²⁰⁷.

Le 27, Flotte reprend sa route et mouille à Badazzi. Avec la continuation de son enquête sur la région, il avait, nous le savons, à remplir une mission spéciale.

À l'embouchure de la rivière de Formose, qu'on prenait alors pour une rivière distincte, ²⁰⁸, la Société Brillantais-Marion avait fondé un établissement prospère mais difficile à maintenir. Comme tant d'autres, les Brillantais-Marion avaient sollicité l'État de le prendre à sa charge. Le voisinage des royaumes de Were et de Benin, ce dernier alors fameux et dont il ne reste plus trace ²⁰⁹; une activité de traite considérable, due à l'activité d'un autre homme de grande énergie, le Directeur Landolphe, laissaient entrevoir des succès que les participants n'avaient pas manqué de faire valoir à Versailles, en se taisant, comme de coutume, sur les inconvénients de l'entreprise.

Flotte commença par envoyer au roi de Benin, sous les ordres du lieutenant Le Groing de la Romagère ²¹⁰, une

²⁰⁷ Paul Mimande, op. cit.

²⁰⁸ Le delta du Niger comprend une quinzaine de bras, auxquels on avait également donné des noms divers, sans penser à une origine commune.

²⁰⁹ On se demande avec vraisemblance si ce royaume n'était pas le dernier des Shongai, vaste empire dont on retrouve également les traces ailleurs, et qui semble avoir été créé par des tribus de la haute Égypte émigrées vers le VII^e siècle. Cet empire fut l'apogée de la grandeur Soudanaise. — D^r Barrot. Guide de l'Européen dans l'Afrique Occidentale. Paris, Flammarion.

²¹⁰ La famille de la Romagère était originaire de l'Anjou. L'un des frères du lieutenant dont il est ici question fut évêque de St-Brieuc, au début du XIX^e siècle.

Flotte avait originellement formé le projet de se rendre lui-même au Bénin. Il avait préparé son expédition avec M. Landolphe. Au dernier moment, des circonstances diverses et la crainte de « ce

mission qui fit un voyage des plus curieux, mais ne parvint pas à obtenir pour nos nationaux les avantages spéciaux que réclamait la France, le prince nègre ayant préféré maintenir dans ses états le régime de la libre concurrence entre les nations. Flotte n'insista pas, car il ne voyait pas l'intérêt de cette situation qui devait un jour constituer la Nigeria anglaise et assurer à nos voisins le contrôle de la navigation du Bas-Niger.

Sans doute rien n'est à regretter, puisque notre expansion coloniale devait s'arrêter si peu d'années plus tard. On ne peut dire cependant que le Comte de Flotte ait manqué, dans la circonstance, de son habituelle perspicacité, pour peu qu'on examine son rapport à la lueur de l'histoire de ces lointains pays.

Le delta du Niger et les côtes de Benin constituaient des régions si dangereuses aux Européens qu'elles restèrent longtemps encore à qui voulait les prendre ! Les Anglais, eux-mêmes, avaient dû les abandonner après les avoir occupées ; ils n'en reconnurent l'intérêt et ne se résolurent à y mettre le prix nécessaire de vies humaines, qu'après un avancement sérieux de l'exploration des régions de l'Afrique équatoriale, entreprise par la fameuse société qu'ils allaient constituer dans ce but, peu de temps après le retour du Comte de Flotte.

A défaut des avantages vrais de ces côtes qui ne pouvaient manquer de lui échapper, Flotte en voyait les inconvénients dans toute leur horreur et l'on ne s'étonne pas qu'il dissuade le Ministre d'y trop engager les intérêts français, en dehors du moins de l'initiative des Compagnies ²¹¹.

Sur dix hommes qu'il avait envoyés faire de l'eau à la qui pourrait arriver en son absence », le déterminèrent à confier cette mission à son lieutenant Le Groing de la Romagère. Les instructions données à cet officier sont au rapport de la station. Quand à la très curieuse relation du voyage que fit M. de la Romagère dans ces régions, elle est rapportée par La Barthe dans son « voyage à la côte de la Guinée ou description de la côte d'Afrique depuis le cap Tagrin jusqu'au cap Gonzalvo Lopez ». Paris, an XI.

²¹¹ A. N. Fonds Campagne, doc. cit. B⁴. 274.

rivière de Formose, il avait eu sept malades dont trois étaient morts. La mission du lieutenant le Groing de la Romagère avait eu cinq malades, dont trois morts, sur les six canonniers matelots de l'escorte. On comprend les terreurs du Comte de Flotte qui avait réussi à garder jusque là son équipage à peu près intact.

« Si le Roy se charge des Etablissements de Messieurs
« Brillantais-Marion, il en sera parfaitement embarrassé,
« et se verra contraint de les abandonner sous peu de
« temps, à cause de l'intempérie du climat. Bien loin
« d'être un établissement avantageux, il serait le cime-
« tière des sujets du Roy. On pourrait répondre à
« cela qu'une Compagnie emploie aussi les sujets du Roy;
« mais elle le fait d'une façon bien différente. Son choix
« ne peut tomber que sur des sujets libres et déjà accli-
« matés ou guidés par le désir de faire fortune ! On peut
« s'en rapporter là-dessus à l'industrie de la Compagnie
« et à l'intérêt du particulier qui veut s'expatrier ainsi ».

Un peu plus loin, Flotte revient à la charge et liquide la question des fameuses « isles basses » si chères à Louis XVI, en même temps que son sens humanitaire, l'amène à décrire les seuls procédés logiques de l'exploitation commerciale dans ces régions.

« Cet établissement tient à la seule personne de M. Lan-
« dolphe; lui mort, je le considérerais comme détruit. Il
« ne convient donc nullement au Roy, de même que tous
« ceux qu'on pourrait former aux isles Ambosse, soit à
« celles des Perroquets. J'ai pris tous les éclaircissements
« possibles sur ces parages, ils ont tous les mêmes incon-
« vénients depuis Benin jusqu'au Cap Gonzalvo Lopez. Le
« commerce est si dangereux que la traite n'est qu'un
« échange de blancs contre des noirs et que nombre de
« bâtiments qui viennent dans ces pays s'en retournent
« presque sans équipage. Les « Isles » offrent un inconvé-
« nient de plus pour le commerce avec les nègres, attendu
« que partie de ces peuples ne vont point à la mer et qu'on
« ne pourrait avoir que le petit commerce du local. L'au-

« tre ne pourrait se faire que par la troisième ou quatrième
 « main, puisqu'on serait obligé d'employer des courtiers
 « pour envoyer en terre ferme... courtiers souvent infidèles
 « et auxquels on est cependant obligé de se confier et
 « de livrer des marchandises aux périls et risques.

« Les Anglais avaient fondé un établissement à l'Isle
 « des Perroquets, ils l'ont abandonné. Cette nation est
 « trop bien éclairée sur les intérêts de son commerce, pour
 « se départir d'un endroit qui aurait pu lui être utile. Ils
 « font aujourd'hui la traite dans le Gabon et dans différentes
 « rivières, par le moyen de petits bâtiments doublés
 « en cuivre, qui, lorsqu'ils sont chargés, remontent la côte
 « et vont déposer leur chargement dans différents vais-
 « seaux ou à leurs Etablissements... prennent des vivres
 « et s'en retournent.

« Je puis assurer Monsieur le Maréchal, que c'est le
 « seul moyen de faire ce commerce ; les Anglais ont encore
 « celui d'employer des nègres du Fantin et des étrangers
 « pour faire cette navigation et épargner leurs sujets...
 « c'est en quoi Amokou pourrait nous être utile.

«...L'éloignement où se trouve la capitale du Royaume
 « de Were ne m'a pas permis d'y envoyer. Je me suis con-
 « tenté de faire savoir mon arrivée à son Souverain, en lui
 « envoyant quelques produits, comme marque de bienveil-
 « lance et de satisfaction pour la protection qu'il a accor-
 « dée aux sujets du Roy de France.

« J'ai eu la visite de plusieurs de ses enfants, dont l'un
 « est héritier présomptif de la couronne et même d'une de
 « ses filles qui voyage avec ses frères. Il y avait aussi un
 « sujet du Roy de Bénin. Je les ai fort bien traités et leur
 « ai fait quelques présents, en leur faisant promettre d'être
 « toujours parfaitement bien les amis de la France ».

On voit, au cours de ce journal de voyage qui touche à sa fin, quel patriotisme est celui du Commandant ; mais ce qu'on y voit aussi presque à chaque page, c'est un sens humanitaire très accentué et qui devient la plupart du temps une véritable bienveillance. Flotte n'a le mépris de

personne ; son souci de la vie humaine, du bien-être de chacun, quelle que soit sa place dans l'échelle sociale, mérite d'autant mieux d'être relevé, que les historiens accusent volontiers les officiers de l'ancienne Marine royale d'avoir à peu près manqué de ces sentiments.

La sagacité du Comte de Flotte lui suggère très vite le moyen de « manier » les noirs sans heurter de front ces grands enfants, avec lesquels la fermeté est rarement opportune. L'autorité suppose un sens qu'ils n'ont pas toujours, aussi bien il les commande peu ; mais comme il sait les prendre par leur côté faible, leur sottise vanité, leur intérêt commercial ; comme il sait surtout leur rendre justice en toute occasion, notamment lorsqu'il fait rembarquer le major de la garnison qui avait maltraité un indigène au point de lui faire perdre la vue d'un œil !

On voit que c'est avec un regret très réel qu'il use vis-à-vis d'eux de ce facile moyen d'action qu'était déjà l'eau-de-vie ! Suivre les précédents établis est pour lui un vrai dégoût. Les alcools de la vieille France ne ressemblaient en rien aux innombrables produits, pour la plupart d'origine allemande, que les nations modernes, plus civilisées, ont continué à verser sur ces malheureuses peuplades. Même après qu'on y avait mis un peu d'eau, comme le dit une annotation des livres comptables de la « Junon », leur qualité restait excellente. Ce qui écœure Flotte, ce n'est pas la libéralité, c'est l'abus ; c'est la nécessité d'arroser ces gosiers insatiables à tous propos, à toute occasion, si bien que Coffit, le fils et héritier du roi de Lahou, lui paraîtra un prodige, parce qu'à l'eau-de-vie il préfère le bon vin blanc de Graves... vraiment il n'est presque plus nègre !

A la fin de sa campagne pourtant, il a jeté le manche après la cognée... il souhaite à son successeur d'être bien pourvu du précieux liquide : c'est le nerf des opérations dans ce pays !

C'est dans sa conduite avec ses équipages que nous le retrouvons. Nous avons vu que sa bienveillance ne saurait admettre le relâchement de la discipline, mais dès que cette

discipline est sauvegardée, combien vite réapparaît sa générosité, notamment vis-à-vis de son second : « Monsieur le Chevalier du Peyroux est le premier qui ait senti qu'il fallait bien servir étant sous mes ordres ; depuis il n'a cessé de me donner des marques de zèle et d'activité et je le regretterais infiniment s'il venait à mourir ». Sa sollicitude se fait vraiment paternelle pour cet officier, victime de l'insalubrité d'Amokou. Il le fait hisser sur la « Dordogne » avec trois autres malades ; il le confie à Monsieur de Fontmagne pour le faire passer en France, dans l'espoir que le changement de climat pourra le sauver. Il dispense même le Commandant de ce navire de toucher à Gorée, ainsi que le Gouverneur du Sénégal, M. de Boufflers, en avait exprimé le désir, lui ordonnant « de prendre le parti le plus convenable au premier objet de sa mission ».

À l'égard de M. Porquet, dont les services sont moins appréciables, il est plus sévère, mais pas au point d'oublier ce qui peut servir d'excuse à cet officier. « Il n'avait aucune des qualités requises ; en lui supposant tout le mérite possible, la grande chaleur avait dérangé sa tête ; la perte n'est pas de conséquence pour l'état ». Mais à peine cette dernière phrase est-elle écrite qu'il songe à l'entourage du défunt : « Je crains que cette perte ne soit pas aussi légère pour sa famille ! »

Il n'est jusqu'aux scrupules de ses officiers qu'il ne sache respecter. M. Le Groing de la Romagère, lieutenant de vaisseau, éprouvait à passer la barre d'Amokou un pressentiment bizarre et des plus pénibles ; ses collègues le plaisantaient sur sa terreur et la peur de gâter son uniforme ! Le Commandant riait aussi jusqu'au jour où le malheureux officier faillit chavirer au passage, quoique seul passager d'une grande pirogue. Les nègres le sauvèrent, mais le Comte de Flotte ne rit plus : « La peur qu'avait eue cet officier, les pressentiments qui le poussaient depuis quelques jours, ont rendu cet événement fort extraordinaire ».

Cette sollicitude, il l'étend à la foule anonyme des hommes à ses ordres, soldats, matelots, ouvriers ; s'il ne les

nomme pas au Ministre, il les connaît, et quand il les perd de maladie ou d'accident, il le dit avec une expression de regret teinté de ce fatalisme si commun aux gens de mer, comme après son second voyage à la Mine : « Il semble « que tous mes voyages dans cette rade doivent être mar- « qués par quelque évènement funeste ! Au premier jour « j'ai perdu un matelot dans la chaloupe qui faisait de « l'eau. Il tomba à l'eau en sautant dans la rivière et se « noya malgré les secours qu'on s'empessa de lui porter. « Cette fois, en répondant au salut, un quartier-maître qui « ne rentra pas à bord au coup de sifflet, a été emporté « sur le porte haubans de tribord arrière, par le troisième « coup de canon ».

Son souci va plus loin encore. Il n'hésite pas à user des pouvoirs généraux que le Roy conférait aux chefs de ses stations lointaines, pour imposer, non plus aux équipages, mais à tous les ressortissants français, les mesures d'hygiène générale ou spéciale que son expérience ou l'exemple des Anglais, lui signalent comme nécessaires. Nous ne croyons pas que personne ait pris, avant lui, des arrêtés du genre de celui où il défend à quiconque de faire travailler les blancs à certaines heures de la journée ou de leur faire remuer le sol après les pluies. S'il ne va pas encore jusqu'à imposer la mesure aux Sociétés d'armement ou aux armateurs, dont le personnel, « poussé par le désir de faire fortune », mérite moins de ménagements que ses matelots, il songe déjà à recruter sur place des indigènes acclimatés pour leur faire effectuer les travaux auxquels ne peuvent se livrer les Européens anémiés par la chaleur, tels que ceux de la navigation fluviale et côtière. C'est même le seul avantage qu'il veut bien reconnaître à un comptoir comme celui d'Amokou !

Pour démontrer le caractère de toutes ces mesures, surtout de celle qui défend l'eau-de-vie à ses hommes, il y plie tout d'abord son état-major et s'y plie lui-même. Aussi bien a-t-il peu de malades, jusqu'à son arrivée sous le ciel de flammes du Bénin ; si peu même que son successeur,

moins favorisé, insinuera qu'il les passe sous silence. La supercherie n'eût pu aller au-delà de leur décès dont il fournissait un état ; la vérité, c'est qu'il savait s'y prendre pour obtenir un pareil résultat.

Ayant complété tous les objets relatifs à ses instructions, dans la mesure où les choses étaient « physiquement » possibles, Flotte mit sous voile le 26 juin, profitant d'une tornade qui l'éleva à la côte. Le 2 juillet, à 3 heures du matin, il aperçut l'Ile du Prince. Il faillit même « se jeter dessus », tant les cartes d'alors étaient peu précises et tant les courants faisaient sournoisement dériver les navires à voiles.

Cette île était alors occupée par les Portugais qui la négligeaient fort. A peine y entretenaient-ils un Gouverneur, le seul blanc de la colonie, flanqué d'un « capitaine de port » qui n'avait que son titre pour uniforme !

Si l'homme était de peu de ressources, le pays en présentait davantage ; assez pour permettre au Comte de Flotte de refaire ses approvisionnements avant de reprendre la route du Cap Vert par la voie du large. Cette opération lui prit quelques jours.

L'Ile du Prince, bien que sous l'équateur, lui parut un délicieux oasis au sortir du golfe de Bénin. Sa situation, sa rade sûre, susceptible de devenir un bon port à peu de frais, sur une côte « qui n'offre aucun abri, malgré la relation de l'abbé de Raynal qui en a vu partout » ; la crainte surtout de voir les Anglais s'emparer de cette base et rester par elle maîtres de tout le commerce du Gabon, l'amènent à conseiller à Louis XVI d'en faire l'acquisition. Les Portugais s'étaient déjà défaits de St-Thomé et de Fernando-Po en faveur des Espagnols que les naturels n'avaient pas voulu recevoir ; il lui semblait que ce gouvernement entrerait facilement en négociation avec la France, au sujet de cette nouvelle cession. Le raisonnement était juste à l'époque : mais les perfectionnements de la navigation ne devaient pas tarder à faire perdre à l'Ile du Prince comme à ses sœurs du golfe, l'intérêt qu'y trou-

vait le Comte de Flotte. L'axe de la politique coloniale changea au fur et à mesure qu'on s'étendit à l'intérieur de l'Afrique; aussi bien la France ne devait jamais tenter ni même regretter l'acquisition d'une île sans intérêt sérieux soit comme colonie de peuplement à cause de sa situation, soit comme colonie d'exploitation à cause de son peu d'étendue.

Du 20 au 21, Flotte coupa la ligne; le 27 août il franchit Gibraltar. Un vent contraire l'obligea à mettre à la cape une semaine durant. Le 8 septembre, après 85 jours de voyage, il arrivait à Toulon comme y arrivaient jadis les revenants de ce genre d'expéditions, du moins ceux qui en revenaient, « manquant de tout, étant à la fin de ses vivres de toute espèce », oubliant cependant fatigues et peines, à la vue des rivages bénis de la France.

De Toulon il adressa son dernier rapport au Maréchal de Castries, mais le Maréchal de Castries n'était plus Ministre. Il venait de céder la place à une personnalité beaucoup plus effacée : le Comte de la Luzerne, ancien gouverneur de St-Dominique. Ce dernier, reprenant les rapports du Comte de Flotte, les soumit au Comité de la Marine qui décerna au Commandant un certificat des plus élogieux.

Une lettre ministérielle en avise ce dernier²¹², mais cette lettre présente à nouveau la phraséologie banale et incolore de jadis, au temps de Sartines. Les beaux jours n'étaient plus ! Flotte avait perdu le chef avec lequel il était en si étroite communion d'idées, l'ami qui avait eu pour lui les prévenances les plus touchantes, comme celle de lui envoyer à Amokou, par la « Dordogne », le brevet d'admission de son jeune fils à l'École des Elèves de la marine.

Plus encore que notre officier, la France devait souffrir

²¹² La minute de cette lettre est au dossier de l'Amiral. Elle ne porte aucune signature, elle est datée du 28 septembre 1787. M. O. Havard l'a reproduite dans l'appendice de son ouvrage consacré au comte de Flotte. Op. cit. app. VII, p. 344.

de ce départ, mais quel bon ministère a jamais duré dans notre Patrie ?

.....

De son voyage aux régions équatoriales de l'Afrique, Flotte rapporta trois choses, d'importance d'ailleurs fort inégale. Un fils de Roy, héritier du trône d'Amokou, dont il passa « reconnaissance » à son père qui le confiait comme otage au gouvernement royal, pour le faire élever en France; deux « petits noirs » de la Côte d'Ivoire, présent qu'il était trop polémique pour refuser, malgré son aversion pour la traite, et qu'il paya, comme il le dit dans son rapport, plus cher qu'on ne les vendait au marché²¹³, enfin..... sa barbe !

L'otage fut remis au Gouvernement royal avec l'échantillon mâle de la race africaine. Flotte offrit la négrellonne à la Comtesse sa femme, qui s'attacha la pauvre fille par d'autres liens que ceux d'un esclavage depuis longtemps aboli en France.

Nous n'avons pu savoir exactement ce qu'il advint du « noir suppôt de la tyrannie équatoriale » et de son compagnon, pendant la période révolutionnaire, mais Mirza... la négresse a son histoire ; une histoire de dévouement que nous trouverons à la fin de ce récit.

Quant à la barbe du Comte de Flotte, déjà majestueuse à son retour, il la garda malgré les usages, les coutumes et tous les protocoles. Elle le rendit légendaire et sa décision à cet égard n'est pas la moindre marque de l'indépendance de son caractère. Il avait déjà manifesté cette indépendance en faisant faire son portrait au pastel dans cet uniforme de « cul blanc » que les officiers de la vieille école et surtout du Ponant, subirent un moment, portèrent quelquefois,

²¹³ Le prix de ce misérable bétail humain était très variable, car la concurrence le faisait parfois monter du simple au quadruple. La Barthe, (op. cit.), dit qu'en 1788 le prix des noirs d'Arnim était de 14 onces (l'once valait près de 40 livres) en marchandises et de 11 onces « pour les belles femmes... » l'auteur se place évidemment ici à un point de vue spécial.

mais n'acceptèrent jamais, parce qu'elle les faisait ressembler... aux officiers de l'armée de terre ! Flotte ne bravait certes pas l'opinion publique ; il se contentait de ne pas s'en soucier, et gardait ses récriminations pour des choses moins futiles que la couleur d'une veste ! ²¹⁴

²¹⁴ Espion Anglois IV 343. VIII, 164 note. L'ordonnance du ministre de Boigne fut l'objet d'une opposition presque unanime dans le Ponant. A Brest, M. de la Touche, chef d'Escadre, se trouva un jour de revue, seul de sa troupe ayant cet uniforme. L'ordonnance du 27 septembre 1776 finit par rendre au corps l'uniforme primitif composé d'un habit bleu, doublure, parements, veste, culotte et bas rouges ; l'habit sans panier, manches et bottes. Le collet seul était et avait toujours été de couleurs différentes pour distinguer les escadres.



L'EGLISE DES GICONS

DE

SAINT-DISDIER-EN-DÉVOLUY

Par M. Ludovic MICHEL

L'Eglise que nous présentons aujourd'hui aux membres de la *Société d'Etudes*, et à tous ceux qui s'intéressent aux monuments anciens, est admirablement située sur un promontoire se détachant du flanc de la montagne des Gicons.

De ce point élevé, la vue s'étend au Sud sur les vallées de St-Etienne et d'Agnières, jusqu'aux coteaux du Festre; au Nord, sur la trouée de la Beaume, seul débouché vers l'Isère. A l'Ouest, s'étagent les pentes imposantes du massif de l'Obiou; à l'Est, les rochers escarpés du Faraud, d'où se détachèrent, il y a quelques années, les éboulis qui firent croire à un réveil volcanique !

Cadre grandiose, couronne majestueuse qui ajoute encore à l'émotion dont ne peut se défendre le visiteur de cette église, qui en connaît, d'autre part, l'histoire auréolée de mystère, transmise jusqu'à nous par la chaîne des générations.

Connue dans tout le Dévoluy, sous le nom de *Mère église*, il nous faut remonter bien loin dans les siècles écoulés pour retrouver son origine probable.

Déterminer d'une façon précise, son âge, son histoire;

Donner des bases solides, indiscutables, à ce travail, a été notre grande préoccupation.

Mais l'ancienneté de ce monument est elle-même un

obstacle, parfois insurmontable, et force nous est, de nous en tenir à des probabilités, à des déductions que nous tenons d'ailleurs pour exactes, puisque rien jusqu'ici n'a pu les infirmer.

Les archives que nous avons pu interroger, nous apprennent : Que Léger I^{er}, évêque de Gap, successeur de S. Arnoux, donna au prieuré de St-André-les-Gap, l'église de Saint-Disdier...

Or Léger I^{er} fut évêque de Gap de 1079 à 1084.

Un autre document que nous devons à l'obligeance de M. Giraud, archiprêtre à St-Etienne, nous révèle :

Que le 12 janvier 1262 fut rendue, au monastère de Durbon, une sentence arbitrale dispensant de certaines prestations les quatre églises du Dévoluy, plus celle de La Cluse, tant que les recteurs de ces quatre églises prêteraient fidèlement leur concours pour la perception juste et parifiquede des redevances que ces communautés doivent au monastère (Charte n° 484).

N'y a-t-il pas lieu de supposer que les quatre églises susdites étaient : 1° l'église de S. Martin, à St-Etienne, totalement disparue, mais dont l'existence est démontrée par la découverte de nombreuses sépultures et par la tradition locale bien vivante encore de nos jours ; 2° la Mère église de St-Disdier ; 3° l'église de Malemort « de Castro Miale Mortis », au pied du château de ce nom ; 4° l'église d'Agnières, qui, malgré des réparations et des modifications ultérieures, conserve dans son style et son agencement l'empreinte de l'ancienneté ?

Ces deux documents dont l'authenticité est indiscutable, se rapportent à n'en pas douter à l'église des Gicons, dont l'existence serait ainsi démontrée aux XI^e et XII^e siècles.

D'autre part, les habitants les plus notables des environs, nous ont déclaré avoir toujours entendu dire par leurs ancêtres, que leur église avait appartenu aux Templiers, ce qui est possible. Dans ce cas, comme beaucoup d'églises des Hautes-Alpes, elle serait devenue en 1312, la propriété de la Commanderie de St-Jean de Jérusalem, puisque la

plupart des possessions de cet ordre dans le Gapençais avaient d'abord appartenu aux Chevaliers de Malte, et leur avaient été attribuées après la suppression de ces derniers.

Un autre document nous donne la *Mère Eglise*, comme dépendance du Collège des Jésuites d'Embrun en 1618.

Telles sont les seules traces que nous avons pu trouver.

Elles sont, ce nous semble, suffisantes, pour établir l'existence très lointaine du monument qui nous préoccupe aujourd'hui.

D'autre part, les particularités de sa construction, dont nous parlerons plus loin : fenêtres ogivales, contreforts puissants en maçonnerie, semblent se reporter à une époque ultérieure.

Il n'est pas impossible d'ailleurs, que cette église ait été édifiée au moyen âge sur celle, plus ancienne, dont parlent les précédents documents.

Qu'elle soit du XI^e ou du XII^e siècle, *La Mère Eglise*, ne paraît pas avoir subi, au cours des siècles suivants, des remaniements importants. Seules, des réparations, dont quelques-unes sont très regrettables, ont été nécessitées par la vétusté des murs et de la toiture.

A première vue, le clocher apparaît comme indépendant du corps de la construction ; il est accoté sur la face latérale Est, disposition qui s'explique par la présence à l'origine d'une vaste construction englobant église et clocher ; construction dont on retrouve des vestiges certains : pans de murs élevés, amas de pierres... Le clocher, construit en pierres de grès, de grosseur à peu près uniforme, a admirablement résisté jusqu'ici à tous les éléments de destruction. Il est percé sur chacune de ses quatre faces pyramidales, de deux ouvertures ogivales, au-dessus desquelles apparaissent de grossières sculptures sur pierre dont l'effritement ne permet pas de traduire la signification.

Dans la partie carrée du clocher, chaque face est percée de doubles ouvertures séparées par deux colonnes en pierre grisâtre, surmontées de chapiteaux portant à l'extérieur des fleurs de lys en relief. Ces colonnes menaçant de

céder, on dut, il y a quelque cinquante ans, faire à mi-hauteur de ces ouvertures, une forte maçonnerie de soutènement. Ces réparations sommaires n'enlèvent rien au cachet d'antiquité que possède cette flèche pyramidale dont l'usure des pierres atteste les siècles nombreux.

Sur chaque face du bâtiment sont appuyés de puissants contreforts de maçonnerie, particularité que l'on trouve généralement dans les constructions du moyen âge. On pénètre dans la nef par deux portes ne présentant aucun caractère particulier : l'une, le porche d'entrée, ouverte au Nord; l'autre très-étroite, ouverte sur la façade Ouest. Au-dessus de cette dernière, et à l'extérieur, est creusée dans l'épaisseur du mur, une niche; ce qui semble bien démontrer qu'autrefois cette église n'était qu'une dépendance d'un ensemble de bâtiments ayant appartenu selon toute probabilité à un ordre religieux.

La façade principale, ou façade Nord, a été complètement recrépie; la pierre employée pour la construction de cette façade, est moins résistante que celle employée pour le reste du bâtiment. Il faut voir là, sans doute, un indice de modifications ultérieures. Le portail est de forme ogivale. Au-dessus est ouverte une toute petite fenêtre en meurtrière. Aucun vestige de peinture n'apparaît à l'extérieur. Par contre, on voit tout autour des ruines, des vieux murs en partie démolis. Par endroits, on devine des excavations profondes ou disparaissent cailloux et bâton. Les souterrains légendaires sont-ils là ? La curiosité publique, toujours en éveil, vient encore d'être excitée tout dernièrement par l'intervention d'un savant, M. le docteur M..., un spécialiste de la science en la matière, qui signale l'existence devant l'église, à une profondeur de quatre ou cinq mètres, d'une assez grande quantité de métal !

Comme, d'autre part, la légende prétend qu'à l'époque révolutionnaire les religieux cachèrent des cloches et divers objets pour échapper à la réquisition, vous voyez quel aliment, ce savant vient de jeter en pâture aux échos !

Mais, n'est-ce pas à tort, que nous employons ici le mot

légende ? N'est-ce pas vérité historique que des envois de cloches et de matières d'or et d'argent aux ateliers nationaux, furent prescrits par le Comité de Salut Public, de la Convention nationale, pour être utilisés pour la défense de la nation ?

N'est-ce pas vérité qu'à l'annonce de cette décision disparurent des églises des objets d'art et de valeur ?

N'est-il pas vrai qu'une loi du 23 juillet 1794, a prononcé qu'il ne serait laissé qu'une seule cloche dans chaque paroisse ?

On peut donc, avec le bon public, et sans être taxé de crédulité exagérée, se poser cette question : Y a-t-il autour de cette église un souterrain ? Mystère qu'il serait facile et souhaitable de dissiper en faisant quelques travaux de déblai.

Pénétrons maintenant à l'intérieur de cette église, où tout impressionne. On éprouve ici, une sensation étrange, une fraîcheur particulière, et à contempler ces vieux tableaux, ces plafonds délabrés, ces vieux autels, ces couronnes mortuaires, ces statues mutilées, ces peintures effacées, ces tentures effrangées ; à vivre ainsi au milieu de tous ces vestiges du passé, on croit faire un voyage de rêve dans le domaine des disparus !

Tout serait à décrire minutieusement, car le moindre objet mobilier présente un aspect de vétusté qui appelle notre attention.

Au hasard de nos impressions et de nos souvenirs, nous notons : En face du porche d'entrée, un vieil autel dont le rétable est en pierre massive, entouré d'un cadre en bois, recouvert de cuir de Cordoue repoussé, artistiquement décoré.

Sur l'autel, des candélabres, des statuettes en bois peint, assez finement sculptés. Ces statuts présentent des mutilations volontaires regrettables, faites par des visiteurs qui ont cru avoir un « porte bonheur » en emportant le petit doigt ou l'orteil d'un « saint ».

Au-dessus, un tableau sur toile ne portant aucune date

apparente et aucun nom d'auteur, représente l'*Annonciation de l'ange Gabriel à la Vierge*... A droite du tableau, S. Disdier... à gauche, S. François.

Notre incompetence nous empêche d'apprécier ce tableau, en tant que peinture; mais le sujet lui-même nous semble constituer le plus épouvantable des anachronismes. Comment expliquer en effet la présence à l'*Annonciation*, de S. Disdier, évêque, qui vécut plusieurs siècles après ?

L'abside est éclairée par une petite lucarne en forme de meurtrière.

A droite du sanctuaire, un porte-missel, en pierre massive, est encastré dans le mur. A gauche, un banc, également en pierre grossièrement taillée, était réservé aux personnages de marque, qui arrivaient par la petite porte latérale.

En face de cette petite porte, à droite du « transept », se trouve l'*Autel de la Vierge*, tout en pierres ou maçonnerie. Il est recouvert de papiers peints, de bois, et de vieilles tentures. Sur l'autel, repose la Vierge auréolée portant l'enfant Jésus, statue en plâtre dur, moulée et colorée. Nous trouvons là aussi des statuettes, des sculptures anciennes, des chandeliers, le tout très ancien et plus ou moins mutilé.

Décrire minutieusement chacun de ces objets, en faire ressortir la valeur, la beauté artistique incontestable, nous entraînerait à des développements, dépassant le cadre de ce modeste travail. Il nous faudrait aussi pour cela posséder une technique de l'art que nous n'avons pas. Nous nous bornons ici à une sorte de rapide inventaire, espérant que ce sommaire exposé amènera à visiter cette église, des compétences qui sauront, mieux que nous, mettre en lumière sa valeur.

Au-dessus de l'autel, un tableau sur toile, dont nous n'avons pu déterminer l'époque, représente : *La Vierge du rosaire*, entourée de S. Dominique et Ste Thérèse.

C'est au-dessus de ce tableau qu'apparaissent très nettement de vieilles peintures murales qui ont été recouvertes

de plâtre et de mortier ! Nous n'avons pas cherché à savoir à quelle époque a pu s'accomplir pareil acte de vandalisme ! Sans doute les peintures ainsi badigeonnées et lacérées, n'étaient pas en bon état, mais sans doute aussi les autorités communales et ecclésiastiques de cette époque, n'avaient guère le sentiment de l'art.

Quoi qu'il en soit, nous regrettons vivement la détérioration de cette peinture, qui est certainement ancienne et qui présente sans doute un vif intérêt. En effet, le plâtre disparaissant peu à peu, sous l'influence du temps, les vestiges de la peinture réapparaissent et nous distinguons assez nettement un personnage d'au moins deux mètres de haut, et qui placé à une extrémité, semble n'être qu'une petite partie de cette vieille peinture murale.

Nous franchissons à ce point là, une petite porte basse et nous voici dans la partie inférieure du clocher. Ce fut autrefois une chapelle dite de S. Blaise. Plus rien, qu'une niche vide. Un examen attentif nous montre qu'une partie de la voûte n'est pas de construction identique à celle qui l'entoure. On devine qu'une ouverture circulaire a été ménagée là à une certaine époque, et obstruée ensuite, mais pour quel objet ? Est-ce tout simplement pour monter à pied d'œuvre, l'unique cloche qui est actuellement dans le clocher ? Ou est-ce pour permettre l'évasion des cloches menacées de réquisition ? Il faudrait pour répondre à cette question faire une nouvelle incursion dans le domaine mi-léendaire, mi-historique !

Une rapide ascension dans le clocher, permet à M. l'abbé Meyer, dont l'amabilité est bien connue, de nous présenter la cloche de la « Mère Eglise », dont nous reproduisons fidèlement l'inscription :

Jésus Maria. Sauve Terre. S. R. Jean Ruynat Gournier, chatelain.

Jeanne Verne. Jean Louis Romain de Carpentras m'a fait.

Pierre Beaume et Jacques Serres consuls, Honoré Souver, curé.

Aucune date n'y figure, mais il nous a été facile de la déterminer exactement. M. Giraud, archiprêtre à Saint-Etienne, ayant registre des curés du canton depuis le XVI^e siècle, et Honoré Souver, figurant sur ce registre comme curé de St-Disdier, jusqu'en 1737, année où il mourut. La cloche compte donc environ deux siècles.

Revenus dans la nef, par l'antique tribune au bois vermoulu, on nous montre une *croix processionnelle dont les trois pointes sont terminées par une boule sculptée, attachée au bras par un collier finement ciselé; portant d'un côté le Christ auréolé, de l'autre la Vierge, terminée à la base par un ballonnet percé de petites ouvertures, le tout en vieux cuivre.*

Ces petites ouvertures portaient-elles autrefois des pierres précieuses ? Peut-être, mais il n'en reste aucune trace.

Une lampe, avec chaînettes desuspension, en mauvais état.

Un calvaire à peu près complet, dont quelques tableaux sont assez bien conservés; d'autres dont les vitres sont cassées, sont en mauvais état, et disparaissent sous la poussière.

Près du porche d'entrée un Bénitier en pierre massive granitique reposant sur socle également en pierre, le tout pesant plusieurs centaines de kilogs !

Devant l'autel on nous montre l'endroit où furent découvertes des dalles funéraires, plusieurs cercueils en pierre, et quantité d'ossements !

Nous allions nous retirer de ce lieu antique, quand notre guide, le dévoué garde-champêtre de St-Disdier, désireux de ne rien omettre, nous rappelle pour nous montrer le « chapeau ». Il est stupéfait que nous ne tombions pas de suite en extase devant ce fameux « chapeau », qui, lui aussi, a son histoire, ou tout au moins sa légende.

Disons seulement qu'il est en vieux feutre, dur comme cuir, qu'il a la forme haute que portaient autrefois les religieux de certains ordres. Mais hélas ! pourquoi faut-il qu'on ait fait à ce chapeau cette réputation de « relique »

qui déjà a coûté la vie à tout son côté gauche ? Que de coups de ciseaux a-t-il déjà reçus ?

Nous quittons la nef, par la petite porte latérale et voici à quelques pas, une autre ouverture donnant accès à un vieux cimetière séparé de l'église par un mur assez élevé. C'est tout ce qui reste de l'ancienne construction qui englobait la « Mère Eglise ». En traversant ce cimetière nous remarquons des tombes très anciennes, avec des inscriptions en vieux français, pour la plupart indéchiffrables.

De ce point, nous jetons un regard vers ce clocher, dont la flèche altière, et la croix légèrement inclinée, semblent braver tous les vents !

Quel dommage que nous ne puissions interpréter la signification exacte de ces belles sculptures allégoriques, dont les silhouettes se découpent là-haut dans l'horizon !

Et cette vieille toiture, en larges pierres grisâtres, en « lauses » du pays, quel aspect de modestie et de vétusté, n'ajoute-t-elle pas à l'ensemble du monument !

Nous franchissons un vieux portail en fer, et nous voici sur la route des Gicons.....

..... Arrêtons là, la description bien incomplète de cette vieille « Mère Eglise », que nous venons pour quelques instants, d'arracher de l'oubli où elle se meurt.

Puissions-nous, par cette visite, par ce modeste compte rendu, engager tous les amis des vieilles traditions, tous les amis de l'art, tous les admirateurs de nos belles Alpes, à prendre l'initiative, avec l'agrément et le concours des autorités ecclésiastiques, d'un mouvement en faveur du *classement de cette église* parmi les monuments historiques.

Les habitants de Saint-Disdier, quoique profondément attachés aux choses de la religion, ayant désormais une église moderne, portent vers elle, toute leur attention, et cela, au détriment de la plus ancienne.

Disparaisse la question sentimentale qui amène bien souvent encore vers elle, les personnes qui y ont été baptisées, qui y ont fait leur première communion, disparaisse la tra-

dition de famille, et il en sera fini de cette église qui mérita le nom de Mère, et qui est sur le point d'être abandonnée par ses enfants !

Puisqu'il en est temps encore, que toutes les bonnes volontés se groupent.

Ne nous exposons pas à exprimer plus tard nos regrets !

Gardons-nous de mériter les reproches des générations futures.

Que nos enfants n'aient jamais à écrire ce qu'écrivait dernièrement le comte de Gaudemaris, en parlant de l'église de Bertaud : « *Hélas, voilà tout ce qui reste de la gracieuse église romane qui était unique en son genre dans l'ancien diocèse de Gap !...* »

Foncièrement attaché aux beautés du Dévoluy, nous serions particulièrement heureux, que le nécessaire soit fait, pour empêcher la disparition de ce joyau du Moyen Age.

Contribuer pour notre modeste part à sauver de l'oubli et de la disparition, cette antique « Mère Eglise », serait pour nous une profonde satisfaction.

D'autre part, l'attention du public avide de curiosités antiques, ainsi attirée sur le monument et le site où il s'élève, nombreux seront les touristes qui voudront le visiter.

Si nous nous reportons aux commentaires de la loi du 30 mars 1887, dont l'objet est de sauvegarder les œuvres d'art, et les œuvres historiques, nous ne doutons pas que bientôt notre département, comptera un *monument historique de plus*. Et ce sera justice.

St-Etienne-en-Dévoluy, septembre 1922.

BIBLIOGRAPHIE

Notre confrère, M. Paul GUÉRIN-LONG, président du Tribunal civil d'Aix, n'est pas seulement un poète et un charmant poète, comme ont pu s'en convaincre, à diverses reprises, les lecteurs de notre Bulletin et ceux qui connaissent les *Sonnets antiques* dont nous avons annoncé la publication.

Il vient de se révéler prosateur élégant et fin critique littéraire dans une *étude sur Madame Charles Reybaud*, romancière Aixoise, auteur de *Misé Brun* et de *Mlle de Mallepeyre*, etc., (1802-1871), lue à l'Académie d'Aix, dans sa séance publique du 8 juin 1920.

Outre l'analyse et l'appréciation des œuvres de Mme Charles Reybaud, cette brochure renferme des considérations très-sagaces sur le romantisme, sur l'école moderne, etc.

(Imprimerie Makaire, Vadon et Trédos, successeurs, 2, rue Thiers, Aix-en-Provence). — E. H.

NÉCROLOGIE

L'Abbé Jean-Etienne DAVIN

L'abbé Jean-Etienne Davin, curé de Théus, était né le 25 décembre 1871, à Saint-Jacques-en-Vallaudemar.

M. l'abbé Ollivier, actuellement chanoine honoraire et curé de Vallouise, qui avait quitté le Petit Séminaire où il était professeur, pour prendre la direction de la paroisse de Saint-Jacques, se fit l'éducateur du jeune Davin. Il lui inspira le goût des choses de l'esprit. C'est pourquoi il demanda plus tard à faire partie de notre Société à laquelle il demeura fidèle.

Ordonné prêtre en 1900, il desservit pendant une année la paroisse de Pomet et vint ensuite occuper la cure de Théus. Depuis lors, il n'a pas cessé (sauf pendant la guerre où il fit honorablement son devoir) d'exercer son ministère dans cette localité, en même temps que dans les paroisses voisines de Rochebrune, Espinasses, Rousset, lorsqu'elles n'avaient pas de desservant. Par son dévouement, sa simplicité, la sagesse pratique de ses conseils, il conquit l'estime et la sympathie de tous.

Il avait acheté, dans ce pays qu'il ne voulait pas quitter, une demeure modeste et quelques parcelles de terre, et ne dédaignait pas de faire, à certaines heures, le cultivateur et le vigneron. Ce geste qui avait contribué à lui gagner le cœur de ses paroissiens, lui coûta la vie. Le 22 octobre 1922, on le trouva mort dans sa cuve où il avait été asphyxié par les gaz qui s'en dégagaient. Circonstance qui

rend ce déplorable évènement plus tragique encore, sa sœur dévouée, Mademoiselle Honorine Davin, avait essayé de le sauver et était tombée à côté de lui.

La Société d'Etudes devait un souvenir sympathique et respectueux à cet excellent confrère.



OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 739m=20 (moyenne barom. 699m¹), au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique)
 Relevés de Messieurs CLARETON et BOURGET (M. Chabot, pendant les Vacances)

Observations du troisième trimestre 1922

JUILLET					AOUT					SEPTEMBRE				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	704.0	9.2	27.4	—	1	703.6	8.0	30.0	—	1	697.5	3.2	20.0	4 ^m /0
2	704.3	7.6	26.8	—	2	702.0	11.0	26.0	9 ^m /0	2	695.8	9.9	18.8	9 0
3	704.3	10.0	29.4	—	3	701.0	10.0	26.2	—	3	693.2	8.0	16.7	—
4	705.2	8.6	30.8	—	4	702.0	8.0	28.0	—	4	694.5	5.0	21.2	—
5	703.0	11.5	31.0	—	5	701.5	7.8	25.5	—	5	697.7	8.6	21.5	—
6	701.0	10.2	31.0	—	6	698.5	9.0	29.2	1	6	698.8	7.7	21.5	—
7	702.2	13.0	24.8	0 ^m /8	7	698.5	11.7	30.4	0	7	700.7	7.8	21.7	—
8	702.5	8.0	29.2	—	8	699.0	12.0	32.0	—	8	700.0	5.6	18.7	—
9	701.7	13.6	22.6	5 4	9	700.2	15.0	30.5	—	9	700.0	6.0	19.8	—
10	702.0	9.2	26.6	—	10	702.0	12.0	31.5	—	10	697.5	7.5	20.0	—
11	702.0	8.8	25.4	—	11	702.2	13.7	32.0	—	11	696.5	4.5	16.0	0 5
12	701.4	11.2	23.4	—	12	704.0	15.8	31.7	—	12	692.8	6.2	16.0	2 5
13	700.1	8.2	25.0	—	13	704.0	10.0	34.8	—	13	692.0	2.2	11.0	18 5
14	698.5	8.7	25.0	—	14	701.5	11.7	33.7	—	14	693.5	5.2	14.0	2 0
15	695.0	8.5	20.0	15 5	15	697.0	16.0	20.0	—	15	697.0	6.5	16.0	2 8
16	696.5	7.9	17.5	—	16	699.2	8.7	25.0	—	16	700.2	2.8	18.5	—
17	701.5	3.2	21.8	—	17	703.0	6.8	29.8	—	17	705.0	4.0	22.0	—
18	701.0	6.0	21.5	—	18	703.0	11.5	27.7	—	18	705.0	6.0	23.2	—
19	699.0	9.3	23.0	—	19	702.0	14.8	25.8	—	19	704.8	5.0	20.5	—
20	703.5	9.0	28.0	—	20	703.8	10.0	30.2	—	20	707.5	5.6	22.5	—
21	703.7	8.0	28.6	—	21	703.0	9.5	30.5	—	21	708.0	7.6	28.0	—
22	703.0	7.0	31.5	—	22	703.0	10.0	26.0	0 5	22	707.5	5.5	27.8	—
23	699.2	8.7	23.8	4 0	23	701.2	11.9	26.0	—	23	703.2	5.2	26.7	—
24	695.5	10.0	23.4	2 0	24	698.0	11.0	25.0	—	24	700.0	7.0	24.0	—
25	700.0	6.3	23.7	—	25	700.5	8.5	28.0	—	25	697.2	6.3	24.5	—
26	703.2	8.7	24.5	—	26	702.0	11.7	25.5	—	26	696.2	6.7	23.5	5
27	704.2	11.2	29.0	—	27	702.8	7.0	28.7	—	27	693.5	9.7	13.2	50
28	700.5	11.4	26.0	—	28	700.0	9.8	27.0	—	28	693.2	8.0	19.0	10 0
29	703.0	9.7	27.5	—	29	699.0	11.2	26.0	2 3	29	696.0	10.7	22.0	7 0
30	705.0	8.7	29.2	—	30	696.0	15.0	19.0	42 5	30	697.2	6.0	17.8	—
31	704.7	8.0	30.2	—	31	699.5	5.4	16.5	20 0					

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 735m20 (moyenne barom. 699m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin
 (Relevés de Messieurs CLARET et BOURCET (M CHABOT, pendant les vacances))

Observations du quatrième trimestre 1922

OCTOBRE					NOVEMBRE					DÉCEMBRE				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	698.8	0	+17.2	—	1	702.0	+1.5	+14.0	—	1	704.2	—6.6	+12.0	—
2	700.2	+5.0	+18.8	—	2	699.0	+3.0	+8.0	9m/0	2	698.6	—4.6	+6.6	—
3	700.4	+6.6	+22.3	—	3	694.0	+2.6	+8.4	15 7	3	698.8	—0.4	+5.4	—
4	703.6	+5.8	+22.6	—	4	638.4	+5.9	+12.6	29 2	4	701.8	—0.8	+6.8	—
5	703.9	+3.1	+23.1	—	5	697.2	+2.1	+9.0	—	5	703.3	—0.4	+5.8	—
6	697.3	+4.7	+18.4	—	6	701.4	+5.3	+4.6	0 0	6	701.1	—2.2	+12.6	—
7	693.2	+0.5	+16.1	—	7	696.3	+1.5	+11.8	2 9	7	696.5	—0.2	+6.8	—
8	696.9	+1.8	+14.8	—	8	699.7	+1.8	+12.0	—	8	693.8	—5.6	+10.4	—
9	696.6	+4.6	+14.9	—	9	698.0	+0.4	+13.6	—	9	695.5	—6.4	+4.2	—
10	696.9	+1.1	+16.2	—	10	702.4	+0.8	+14.0	7 8	10	698.8	—8.0	+3.2	—
11	699.2	0	+14.6	—	11	702.0	+2.0	+11.0	—	11	702.7	—7.6	+2.8	—
12	701.7	+1.7	+16.4	—	12	702.0	+2.2	+11.5	—	12	706.3	—11.0	+6.8	—
13	704.2	+2.6	+17.4	—	13	703.9	+2.2	+12.0	—	13	708.0	—11.0	+10.0	—
14	703.1	+2.8	+19.4	—	14	704.4	+1.4	+16.4	—	14	708.1	—10.8	+9.6	—
15	701.8	+2.0	+18.4	—	15	704.5	+1.0	+10.0	—	15	706.2	—12.6	+8.4	—
16	698.3	+2.4	+17.4	—	16	703.2	+0.2	+7.0	—	16	703.5	—10.0	+7.8	—
17	697.0	+2.4	+18.0	—	17	707.8	+4.2	+11.0	—	17	701.5	—7.0	+8.8	—
18	694.1	+0.9	+16.2	—	18	699.4	+0.6	+4.2	—	18	698.7	—4.0	+6.0	3m/0
19	693.1	+9.2	+14.8	32m/0	19	694.8	+5.4	+8.4	4.2	19	696.2	+1.8	+8.4	6 2
20	699.0	+2.6	+18.6	2 0	20	701.2	+2.2	+6.0	—	20	692.6	—2.1	+4.0	13 9
21	695.5	+5.8	+19.4	—	21	701.8	+3.2	+10.5	—	21	691.2	—4.0	+8.8	8 1
22	698.8	+9.8	+19.0	8	22	707.0	+5.0	+12.0	—	22	699.5	—3.6	+5.2	—
23	699.0	+9.4	+14.8	12 4	23	709.6	+5.8	+11.0	—	23	693.0	+0.8	+2.2	34 0
24	699.9	+6.8	+15.0	4 5	24	707.9	+7.4	+10.6	—	24	692.0	—5.2	+6.0	—
25	694.4	+5.0	+20.4	0 4	25	702.7	+0.6	+8.6	—	25	698.0	—2.4	+4.2	—
26	693.8	+6.0	+10.0	—	26	706.1	+7.2	+8.6	—	26	701.8	—9.0	+4.0	—
27	691.7	+1.8	+13.6	—	27	693.9	+5.4	+4.8	—	27	699.0	—8.2	+6.0	—
28	692.5	+1.0	+9.8	—	28	701.6	+7.8	+3.8	—	28	698.8	—7.6	+3.0	2 5
29	692.3	+6.8	+11.4	39 2	29	698.2	+7.9	+11.4	—	29	697.5	—6.8	+0	30 0
30	699.8	+3.8	+11.4	39 2	30	700.5	+2.6	+9.8	—	30	690.0	—1.2	+3.8	14 5
31	697.1	—0.4	+13.6	0 9						31	692.0	0	+8.0	29 5

CHRONIQUE LOCALE

Météorologie. — *Observations faites à Gap.* — L'eau tombée sous forme de pluie ou de neige au cours de 1921 et 1922 justifie le proverbe : les années se suivent et ne se ressemblent pas.

Total de l'eau tombée à Gap en 1921.....	371 ^m / ^m 3
— — — en 1922.....	1197 ^m / ^m 2
Moyenne pour 40 années d'observations....	855 ^m / ^m 0

Il est tombé au cours de 1922 un mètre vingt-trois centimètres de neige en treize chutes différentes, non comprises deux ou trois où mêlée à la pluie elle n'a pu prendre sur le sol ; les deux plus fortes ont eu lieu les 17 et 18 janvier, 43 centimètres et le 29 décembre 35 centimètres.

Le Secrétaire-Gérant,
H. CLÉMENT.



LES ORIGINES CHRÉTIENNES

de la II^e Narbonnaise,
des Alpes-Maritimes et de la Viennoise

(364 - 483)

ORIGINES ROMAINES

Le poste urbain fortifié de Gap a été fondé, sous les auspices d'Auguste, au solstice d'hiver de l'an 14 avant l'ère actuelle, sur le carrefour des voies venant de la Drôme, du Drac et de la Durance, pour servir de garnison à une demi-cohorte pédestre auxiliaire de 402 hommes placée sous les ordres du roi des Alpes voisines Marcus Julius Cottius; fils du roi Donnus, l'allié de César, il se transformait, grâce aux armes victorieuses de Tibère, en préfet romain¹.

En 44, à la mort de Marcus Julius, son fils Caius Julius Cottius se voit restituer par Claude le titre de roi avec un royaume plus étendu; mais, en 64, Caius Julius mourant à son tour, le royaume est réduit par Néron en province².

Le terroir des *Avantici* (l'Avance et Avançon) sur lequel le quadrilatère de Gap était placé et, aussi, celui des *Brodiontii* (la Bléone) sont, en 68 (juillet-octobre), séparés des Alpes Cottiennes par Galba qui les annexe à

la Province Narbonnaise dont dépendaient déjà les *Vocontii*, Le Buëch et la vallée de Bochaine formaient le pays primitif des Voconces fédérés; il faut y joindre toute la région qui en relevait au détriment des peuples vaincus qui, dans les vallées voisines du Drac, de l'Isère, de la Drôme et de l'Aigues³, s'étaient par contre, dès avant César, opposés aux premières entreprises de Rome.

Sous Maximien Hercule (1^{er} avril 286-1^{er} mars 293), le quadrilatère primitif de Gap se trouve agrandi : il reçoit, comme Suse et *Cularo*, une nouvelle enceinte polygonale munie de tours rondes⁴. Gap et *Cularo* ne sont cependant encore que de simples bourgs militaires destinés à assurer la sécurité des routes romaines; seule, Suse, la capitale du roi Cottius, a déjà eu le privilège de devenir une cité.

C'est, on pourrait le croire, au début de 291 que la providence impériale établit ce développement, car c'est alors que Maximien, revêtu de son troisième consulat, se rend du nord des Gaules à Milan pour y rencontrer son collègue Dioclétien qui se trouvait encore à Sirmich le 25 décembre 290 et, pour cela, il passe par les Alpes : le 18 février 291, de retour de ce voyage, il est à Reims⁵. Mais, en réalité, l'événement se produisit plutôt avant le premier consulat de Maximien, c'est-à-dire du 1^{er} avril au 31 décembre 286; cela explique l'absence de la mention de cette dignité sur l'inscription des deux portes de l'enceinte qui protégeait désormais, sur la rive gauche de l'Isère, la tête de pont de *Cularo*⁶. Maximien fut créé Auguste le 1^{er} avril 286, probablement à Sirmich par Dioclétien qui s'y trouve encore les 17 et 20 avril, 11 et 20 mai. Il est probable que les deux empereurs se séparèrent au début de l'été; Dioclétien se rend en Orient et on le trouve le 23 août à Héraclée⁷. Maximien se rend dans les Gaules où il va écraser les Bagaudes sur la Marne, à Saint-Maur-des-Fossés. Maximien a donc dû passer par Milan et les Alpes Cottiennes pour gagner Vienne, Lyon et Paris. Les deux enceintes de Gap et de Grenoble sont alors amplifiées pour couvrir les Alpes et l'Italie éventuellement contre les Gaules révoltées.

*
**

Les premières générations alpines, fixées sur le sol romain de Gap, y avaient adoré, sous les espèces terrestres du dieu corbeau, l'oiseau loquace, et de la grande déesse ourse, dangereuse à l'homme, les forces divines qui, de l'orient à l'occident, dominant du ciel la vie humaine, depuis la naissance jusqu'à la mort⁸.

Peu à peu, le culte douloureux de la mort finale s'était effacé devant celui, joyeux, de la vie initiale : les dieux de Rome s'étaient assimilés ceux de la Gaule et les dévots de Gap, oublieux du corbeau prévoyant, vénéraient, au III^e siècle, tout naturellement son successeur le lumineux et bienfaisant Apollon⁹.

Dès cette époque, d'ailleurs, le culte le plus en vogue est, désormais d'origine orientale : l'adoration du soleil se célèbre sous les apparences du taureau de Mithras et on vénère, avec lui, la mère des dieux, la grande déesse de l'Ida. Le premier taurobole, en occident, date de 133 : Herennia Fortunata le fait célébrer près de Naples¹⁰. Le 9 décembre 160, aux frais du sévir augustal Lucius Æmilius Carpus qui apporte du Vatican les attributs nécessaires et qui consacre l'autel, le prêtre Quintus Samnius Secundus, choisi comme pontife perpétuel, en fait un à Lyon, dans la capitale des Gaules, pour le salut de l'empereur Antonin, âgé de soixante-treize ans; celui-ci, en effet, voyait approcher la mort et il allait mourir le 7 mars suivant¹¹. On connaît également le taurobole célébré à Tain par la colonie de Lyon, du 20 au 23 avril 184, pour le salut de l'empereur Commode, afin d'obéir à une prédiction de l'archigalle Pusionius Julianus; il fut célébré par le pontife perpétuel Quintus Aquius Antonianus, et le prêtre du camp Ælius, un rameau du pin de Cybèle à la main, ouvrit la marche du cortège pendant qu'Albius Verinus jouait de la flûte¹². Un autel est élevé à Genève en l'honneur du Dieu Invaincu en 201 par le légionnaire Firmidius Severinus¹³. Deux sacrifices solennels, à la Grande Mère, sont célébrés d'abord à Die, en 197 ou 198, en l'honneur de

Septime Sévère et de ses deux fils après sa victoire sur Albin, puis à Valence en 209 ou 210, en l'honneur des mêmes princes au moment de l'expédition de Bretagne. Le premier est offert par la République des Voconces, le second par le prêtre Caius Valerius Urbanus¹⁴. On célèbre un sacrifice encore à Die le 30 septembre 245, pour assurer le salut de l'empereur Philippe qui se mettait en marche vers le Danube où il voulait arrêter la Germanie menaçante. Ce dernier sacrifice est fait par le pontife perpétuel de la cité de Valence, Lucius Dagidius Marius, sa femme Verullia Martina, leur fille Verullia Maria, assistés de nombreux prêtres, notamment de Junius Titus quindécemvir d'Orange, de Castricius Zosimion de la cité d'Aps, de Blattius Paternus de la cité des Voconces¹⁵. Dans ce pays-ci, la station gallo-romaine de la Bâtie-Montsaléon a conservé des dédicaces à Jupiter *Summus*, à Mars, à Silvain et à Isis; elle a donné des statuettes de Mars et de Mercure, de Diane, de Silène, de Priape et de Triton, les fragments d'un Hercule et le masque d'un Amour souriant avec le torse d'un faune¹⁶. Mais, le vestige religieux le plus important qui en provienne est un groupe mithriaque : il représente Mithras terrassant le taureau et ce monument a été dédié au « dieu vaincu » par Marcus Julius Maternianus. Des coupes de terre vernissée y ont été dédiées au même dieu par Gaudentius et par Euporius. Ces monuments peuvent remonter au III^e siècle¹⁷.

On a trouvé, enfin, à la Bâtie-Montsaléon, un autel dédié par Victor, fils de Vital à la Victoire Auguste¹⁸. Ce culte s'inaugure avec éclat dans les Gaules à dater du règne de Victorin (265 + 268), le fils de Victorine : ses monnaies en font foi. Il était assez fréquent dans la région des Voconces et il n'y aurait pas lieu d'y insister si l'emplacement de la cathédrale de Gap n'avait donné, en 1867, à l'Histoire un monument de grande importance que les visiteurs du Musée actuel de Gap ne connaissent guère, car il y est dans un état lamentable. Ce bloc de marbre rouge, est le vestige d'un autel monumental consacré solennellement par la prière d'un prêtre à la Victoire après l'immo-

lation de plusieurs victimes en l'honneur de cette divinité¹⁹. Son style est antérieur au IV^e siècle : d'autre part, si l'on considère son importance, il semble impossible qu'il puisse être antérieur au développement du quadrilatère de Gap par Maximien Hercule. Le site où il s'est retrouvé, extérieur au quadrilatère primitif, n'a pu être consacré au culte public qu'à dater du moment où il a été protégé par l'enceinte polygonale. Enfin, dans ce bourg modeste, les hécatombes ont toujours été rares : il fallait bien qu'un grand événement se fût produit depuis peu pour motiver de telles actions de grâces. Tout compte fait, il est à croire que cette victoire auguste est celle remportée vers l'automne de l'an 286 par Maximien Hercule près de Paris contre les Bagaudes, aussitôt après son passage dans les Alpes qui venait d'amener l'extension des deux bourgs de Gap et de *Cularo*.

Vingt-cinq ans plus tard, Constantin, à son tour, vient des Gaules pour enlever Rome à Maxence. Le 24 septembre 312, ayant franchi les Alpes il prend Suse, puis Turin²⁰. Un mois après, s'avançant de Vérone sur Rome par la voie flaminienne, le nom du Christ lui apparaît et l'empereur se convertit : le 27 octobre, il est victorieux. Au mois de mars 313, l'édit de Milan déclare la liberté de tous les cultes et, par conséquent, celle du christianisme. Le 1^{er} août 314, l'empereur, étant dans les Gaules, convoque un concile de l'Occident à Arles, près de lui. Les évêques ont la disposition des voitures publiques pour s'y rendre. Sur 33 pontifes présents, il y en a 12 des Gaules : ce sont ceux d'Arles, de Marseille, de Vaison, de Vienne, de Lyon, d'Autun, de Reims, de Trèves, de Cologne, de Rouen, de Bordeaux et d'Eauze. Il y a, dès lors, on le voit, un évêque, en principe, à la tête de chaque province : cependant, Narbonnè, Bourges, Tours, Sens, Besançon et Mayence manquent encore. La province de Bourges est représentée uniquement par le diacre *Genialis* de l'église de Gèvaudan. De plus, le pontife d'Arles a un évêque près de lui à Marseille, celui de Vienne, un à Vaison et celui de Lyon de même à Autun. Orange et Apt sont dirigés par un prêtre ; Nice par un diacre. Celui d'Orange paraît dépendre de

l'évêque de Vaison et celui d'Apt, d'Arles. L'évêque d'Arles paraît au concile assisté d'un prêtre et de quatre diacres²¹. Le 7 août 316, Constantin le jeune naît à Arles qui, restaurée, reçoit de l'empereur le nom de *Constantina*. Quatre ans plus tôt, Cirta en Numidie avait déjà eu cette faveur. Maintenant, il semblait que le Rhône allait devenir le centre du Monde, quand, subitement, quatre mois après, Constantin quitte pour toujours les Gaules. L'Orient l'attirait désormais²².

Dès l'an 313, les monnaies de l'empire qui reflètent, tel un miroir, les idées dominantes, cessent de représenter le dieu Mars et le Génie tutélaire du Peuple Romain. L'image du culte solaire disparaît elle-même en 317²³. Bientôt, les monnaies arborent la bannière chrétienne du labarum où, sur la pourpre impériale, resplendit dans une couronne, en caractères d'or, le chiffre du Christ qui, lui seul, suffit à être le principe et la fin de tout.

Trente-cinq ans plus tard, les Gaules appartiennent à Magnence. Quand ce colosse timide, marchant vers l'Orient, eut commencé à perdre l'empire du Monde à Mursa, en Pannonie, la crainte l'envahit : il se voue alors au Christ avec le désespoir d'un homme qui, tombant à l'eau, s'accroche à un roc. Ses monnaies en donnent subitement l'image saisissante. Jusqu'ici, l'emblème du Christ y était peu visible : désormais, les pièces frappées par les ateliers de Lyon et d'Arles montrent le chrisme occupant — débordant, pour ainsi dire — le champ de leur effigie avec cette légende : SALUS Dominorum Nostrorum AUGustorum ET CAESarum, *l'image du Sauveur est le salut de Nos Seigneurs Augustes et Césars*. Il n'est pas interdit de croire que, la capitale de Magnence étant Lyon, cette métropole où se développait l'influence de la première église chrétienne des Gaules agit, d'une manière puissante, sur l'esprit du souverain menacé²⁴. Celui-ci n'en fut pas moins vaincu dans la bataille décisive de la Bâtie-Montsaléon où, vers le 8 août 353, l'empereur d'Orient Constance II (337-361) remporta la victoire. Le vaincu courut d'un trait de la Bâtie-Montsaléon à Lyon où il se tua, trois jours après, en se jetant sur son glaive, le 11 août 353²⁵.

Il est vrai que son adversaire Constance, lui aussi, invoquait le Christ, mais avec plus de réserve. Voici l'image de ces monnaies montrant le vainqueur à côté du vaincu²⁶ : ce sont, en somme, les plus anciens monuments officiels du christianisme dans la vallée du Rhône qui soient parvenus, de date certaine, jusqu'à l'époque actuelle. Vient ensuite l'inscription du préteur Pons Asclépiodote qui, en 377, restaure en les embellissant les « *ædes augustas* » de Sion²⁷. Les épitaphes privées décorées de l'ancre précèdent assurément ces monuments, mais on ne saurait dire exactement de combien d'années.

Dès lors, le pouvoir suprême était donc ouvertement et absolument chrétien : mais les populations rurales des Alpes marchaient d'un pas plus lent. A supposer que Gap et la Bâtie-Montsaléon n'aient pas été dévastés par les troupes victorieuses de Constance, leurs habitants ont pu célébrer encore à la mode païenne, en l'honneur de l'Auguste victorieux et à la honte du vaincu, la victoire survenue à leurs portes.

**

Dès le règne de Postume (258-268) et de ses successeurs les empereurs gaulois (268-273) qui, pendant quelques années, séparèrent les Gaules de la domination des empereurs italiens, la Province Narbonnaise, à laquelle Galba avait rattaché Gap et Sisteron, se trouve scindée en Narbonnaise et en Viennoise. Vienne devient ainsi la métropole des Allobroges (cité de Vienne avec les bourgs de Genève et de *Cularo*), des *Helvii* (Aps), des *Segovellauni* (Valence), des *Tricastini* (Saint-Paul en Transit), des *Cavares* (Orange, Avignon, Cavaillon), des *Memini* (Carpentras), des *Dexuantes* (Arles), des Grecs de Marseille, des *Commoni* (Toulon) et du port marseillais de Nice. Les *Vocontii* en dépendent aussi (Die et Vaison), mais les *Avantici* (Gap), les *Brodiontii* (Digne) et les *Sogiontii* ? (Sisteron) lui échappent pour être rattachés à l'Italie avec les provinces des Alpes Pénines et Grées, des Alpes Cottiennes et des Alpes Maritimes : ces trois bourgs de Gap,

de Digne et de Sisteron sont unis aux Alpes Maritimes.

Dioclétien et Maximien (286-305) organisent la préfecture des Gaules dont le préfet réside à Trèves, face aux Barbares, et qui se compose de quatre diocèses. Les Alpes Pœnines, Grées et Cottiennes dépendent du diocèse des Gaules que le préfet dirige lui-même. Le diocèse dit des Cinq Provinces se trouve confié à un vicaire qui réside à Vienne : il se compose des provinces de Novempopulanie, d'Aquitaine, de Narbonnaise, de Viennoise, et des Alpes Maritimes²⁸.

Tel était le cadre de l'administration politique quand se célébrait encore dans tout son éclat mystique, le culte sanglant de Mithras... Il est nécessaire de l'avoir présent devant les yeux, car, depuis longtemps déjà, on a reconnu que les diocèses spirituels de l'Eglise, supprimés le 12 juillet 1790 par un décret de l'Assemblée nationale constituante, ratifié par le Roi le 24 août et par le pape, onze ans plus tard, le 20 novembre 1801, conservaient, en général, les circonscriptions administratives de l'Empire romain, telles qu'elles existaient au moment où, le 31 décembre 406, les masses barbares, si longtemps contenues par Rome, vinrent s'y établir en franchissant le Rhin. Le dernier annuaire impérial paru à ce moment même, qui est la *Notitia dignitatum Imperii*²⁹, est demeuré pendant près de quatorze siècles toujours actuel à peu de chose près pour les cadres territoriaux de l'Eglise : finalement, chaque cité des Gaules, c'est-à-dire chaque peuple, forme une grande paroisse présidée par un évêque. Puis chacune des communautés de ce peuple formera la paroisse moderne dirigée par un prêtre et l'ensemble de ces communautés paroissiales formera le diocèse de l'évêque.

Sur l'itinéraire daté de l'an 333 que note le pèlerin de Bordeaux à Jérusalem³⁰, Gap ne figure encore que comme l'une de ces simples stations de la route où couchent les voyageurs : Chorges n'était plus le chef-lieu d'une cité à cette époque, après l'avoir été sans doute depuis Postume jusqu'à Dioclétien, et Embrun, comme Gap, ne l'était pas encore devenu. Ni Chorges, ni Gap, ni Embrun ne pouvaient donc posséder de siège épiscopal en 333.

Quarante ans plus tard, Embrun se trouve élevé, après Chorges, au rang de chef-lieu de la cité des *Caturiges* : ce nouveau centre urbain remplace même Cimiez comme métropole de la province des Alpes Maritimes dont la capitale passe ainsi du sud au nord. Embrun devient aussitôt, en conséquence, le siège d'un diocèse chrétien dont l'Africain Marcellin est sacré le premier évêque (365-370) par les deux pontifes les plus rapprochés de cette nouvelle église, c'est-à-dire par saint Emilien, premier évêque de Valence (354 ?-370) et par le Sarde saint Eusèbe premier évêque de Vercell revenu d'exil (363 + 1^{er} août 370) dont le diocèse englobait Novare, Turin, Suse (?), Tortone et Ivrea²¹. Le diocèse lombard de Vercell était donc limitrophe des Alpes Maritimes, à l'est. Entre Valence et Embrun, à l'ouest, existait déjà le siège de Die dont le premier évêque *Nicasius*, créé après 314 (?), était allé, en 325, assister au grand concile oriental de Nicée : sans doute, à ce moment (365-370), le siège de Die était-il vacant.

Un dernier remaniement administratif vient, bientôt, assurer l'avenir de Gap. En effet, à la mort de Valentinien I^{er} survenue sur le Danube, à *Bregetio*, le 17 novembre 375, Gratien, décoré du titre d'Auguste depuis le 24 août 367, assume le gouvernement de l'Occident à l'âge de dix-sept ans²². Gratien est le premier empereur chrétien qui paraisse l'ennemi du paganisme antique abandonné par ses prédécesseurs immédiats. Animé du zèle de la jeunesse, il refuse le titre de Souverain Pontife : puis, en 377, sur son ordre, le préfet de Rome Gracchus bouleverse l'autel principal du culte régnant de Mithras à Romæ. Enfin, en 382, comme reniement suprême, l'empereur proscriit la statue divine de la Victoire, cette protectrice des destins de Rome, qui, depuis Auguste, dominait les délibérations du Sénat.

Avant le concile d'Aquilée qui date du 5 septembre 381, Gratien, dans les Gaules, dédouble les deux provinces d'Aquitaine et de Narbonnaise, ce qui porte le diocèse viennois des Cinq Provinces au nombre de Sept Provinces. Cette II^e Narbonnaise est composée des cités orientales de la Narbonnaise primitive : Antibes, Fréjus, Riez, Aix et Apt séparées de Narbonne depuis le milieu du III^e siècle

par la Viennoise. L'empereur crée, en même temps, pour développer ses provinces, plusieurs chefs-lieux de cités nouvelles : dans la Viennoise, Genève et *Cularo*. Dans la II^e Narbonnaise, ce sont Gap et Sisteron. Par une faveur singulière, *Cularo* reçoit le propre nom du souverain. Ce nom s'exprime, même, en langue grecque, fait à peu près unique en Occident ; cela dénote une influence momentanée de l'Orient sur l'esprit de l'empereur dont il faudra préciser la cause. Selon l'exemple voisin d'Embrun et, au surplus, sous un prince guidé par une foi aussi ardente que celle de Gratien, il est bien évident que les nouvelles cités créées par lui doivent recevoir bientôt un évêque.

Quand il meurt à Lyon, le 25 août 383, il a posé sur ses bases définitives l'organisation des provinces Narbonnaise et Viennoise.

*
**

M. Joseph Roman possède dans son cabinet, à Picomtal, deux lampes gallo-romaines de terre rouge assez lourde qu'il a acquises, vers 1867, à la Bâtie-Montsaléon et qui offrent un grand intérêt en raison du sol d'où elles paraissent être sorties.

L'aspect de leur couleur et de leur facture est identique. En raison de leur style, M. Roman les croirait d'origine africaine.

L'une d'elles dont la queue est cassée, plus plate et plus large, moins pesante que l'autre, représente un dauphin vertical, dont la tête de profil regarde à droite, sa gueule est ouverte. L'effigie, dans son ensemble, est assez factice et fantaisiste.

Cette lampe mesure 135^{mm} de long, 70^{mm} de large et 25^{mm} d'épaisseur.

L'autre, intacte, plus épaisse et de moindre superficie, représente une croix pattée posée sur un socle rectangulaire. Cette croix très ornée est garnie principalement de cinq médaillons circulaires. Le médaillon central représente un personnage à cheval passant de gauche à droite et

brandissant une lance. C'est le type du prince DEBELLATOR GENTIUM BARBARARUM ou GLORIA ROMANORUM qui, après la chute de l'Empire romain, s'est perpétué au point de vue religieux sous les traits de saint Georges terrassant le dragon. Les deux médaillons supérieur et inférieur, s'ils ne reproduisent pas comme on tendrait à le croire tout simplement le même type, paraissent à M. Roman montrer un personnage debout placé à côté de deux enseignes militaires. Les deux médaillons latéraux, dont l'un est effacé, représentent dans un enroulement, selon M. Roman, une tête de face.

Cette lampe mesure 122^{mm} de long, 77^{mm} de large et 30^{mm} d'épaisseur. La croix qu'elle représente dont les branches sont pattées, mesure 37^{mm} de long et 24^{mm} de large. Le piédestal ajoute à cette longueur encore 6^{mm}.

La lampe ornée d'une croix n'est pas signée; celle qui porte un dauphin a, comme marque de fabrique, trois annelets en creux placés 2 et 1.

Ces deux lampes qui ont été éclairées, et celle de la croix l'a été plus longtemps que l'autre, sont donc deux lampes chrétiennes. L'une d'elle porte le symbole de la rédemption, et l'autre celui de l'immortalité de l'âme.

S'il était vrai qu'elles fussent d'origine étrangère la station gallo-romaine de la Bâtie-Montsaléon a déjà fourni d'autres objets qui ne peuvent avoir été fabriqués dans les Alpes; il suffit de noter un buste de Silène, en bronze, possédé lui aussi par M. Roman, dont l'art charmant et plein de finesse, décèle une origine italienne.

En tout cas, ces deux lampes ont assurément été possédées à la Bâtie-Montsaléon par un Chrétien.

Ce sont les monuments chrétiens les plus anciens qui se soient retrouvés jusqu'ici dans le bassin du Buëch.

Je remercie bien vivement M. Roman qui m'a permis d'en reproduire ici l'image d'après ses dessins faits à cette intention fort aimablement le 31 août 1923.

La forme de la croix donnée par l'une de ces lampes permet de les dater. Dès Valentinien III (425-455), le globe du monde que porte l'Empereur se trouve surmonté

de la croix sur les sous d'or, et les triens montrent, au revers, la croix entourée d'une couronne de laurier. Sous Majorien (457-461), les deux rubans qui pendent de la couronne, sous la croix, tendent à s'écarter.

On connaît un sou d'or d'Olybrius (472-473) : le revers, avec la légende SALUS MUNDI, en est orné d'une croix dont le profil commence à se rapprocher de celui que donne la lampe. Cependant, elle ne repose pas encore sur une base. Un triens de Glycerius (473-474) montre les deux rubans de la couronne encore plus écartés que ceux de Majorien : entre eux, sous la croix, commence à se montrer une sorte de base sur laquelle reposera bientôt la croix. Un siècle plus tard, sous Tibère II Constantin (578-582), la croix repose sur une base formée de quatre degrés : c'est le type mérovingien ordinaire.

On est donc fondé à penser que ces lampes chrétiennes de la Bâtie-Montsaléon peuvent remonter à la période comprise entre la fin du V^e siècle et le milieu du VI^e siècle.

Que la station de la Bâtie-Montsaléon ait été habitée jusqu'à la fin du V^e siècle tout au moins, le fait qu'on y a trouvé une monnaie d'Avitus (455-456) le prouve.

Mais ces deux lampes ne sont pas africaines : elles sont gothiques. En effet, leur décor a été appliqué par des empreintes sigillées sur leur pâte encore fraîche : ce sont des spécimens de la poterie estampée, plus tardive que la poterie moulée. M. Joseph Déchelette, en 1904, dans son ouvrage magistral sur les Vases céramiques ornés de la Gaule romaine (t. 2, pp. 327-334 et pl. XIII), a identifié la fabrication et l'expansion de cette poterie avec la domination des Goths et, puisque cette domination s'est exercée en Provence depuis 476 jusqu'en 529, il est bien remarquable de pouvoir conclure que le type de cette croix de la Bâtie-Montsaléon, d'après la numismatique, englobe (474-578) cette époque certaine de l'évolution céramique régionale (476-529).

C'est la poterie estampée qui est la première à porter des symboles chrétiens dans les Gaules



SAINT DOMITRE ET SAINT DIOGÈNE

Les traditions religieuses du diocèse de Gap remontent au martyr saint Démètre et font de lui, par conséquent, le premier évêque de cette cité³⁸. Une peinture de Louis Court (1715-1729) le montrait, dans l'ancienne cathédrale, en chape, tenant dans ses mains sur sa poitrine, sa tête mitrée et coupée.

Le missel de Manteyer, qui est de la fin du XIV^e siècle, donne, le 26 octobre, tout d'abord au calendrier la mention suivante :³⁴

Demetrii episcopi et martyris. Totum duplex.

Puis, dans le corps du volume, l'oraison de l'office :

Splendor lucis eterne exordium et vera salus... meritis gloriosi martyris tui Demetrii, apostolorum discipuli et alme ecclesie tue Vapincensis primi presulis a cathena commissorum.....

Le bréviaire imprimé, du 15 avril 1499, donne, le 26 octobre, tout d'abord au calendrier :³⁵

Demetrii episcopi et martyris. Totum duplex.

Puis, dans le corps du volume :

O prothomartyr inclite ecclesie Vapincensis, speculum mundicie, custos innocentie, tu sancti flos pudoris, o Demetri, egregie emptor pacis perpetue proprio cruore, tuis patra veniam invictus pugil fortis et perhennem gloriam post lapsum huius mortis.

Oratio :

Splendor lucis eterne exordium et vera salus... meritis gloriosi martyris tui Demetrii apostolorum discipuli et alme ecclesie tue Vapincensis primi presulis a cathena commissorum saluti.....

Suit la 4^e leçon :

Recolamus namque de glorioso illo patre nostro Demetrio modo et forma sequentibus que prorsus digna laude memorie fidelium commendanda sunt. Nam, cum civitas Vapincensis et terre circumposite a Sarracenis detinerentur, quidam comes Guillermus nomine, Deo adjuvante, devicit Sarracenos predictos. Quiquidem comes medietatem civitatis Vapincensis predictae..... et alii eius consortes... dederunt, anno Domini octuagesimo sexto, tertio kalendarum januarii, indictione quinta... Huius alme ecclesie Vapincensis primus episcopus fuit beatus Demetrius qui fuit apostolorum discipulus. Quae de eo, ut premittitur, recitata de capite predictae aule episcopalis Vapincensis ad honorem summi patris celestisque ejus curie....

Evidemment, la mention relative au comte Guillaume date, non pas de l'an 86 mais bien du 30 décembre 986. La leçon indique, en terminant, que la salle de l'évêché de Gap se trouvait déjà décorée du portrait peint des anciens évêques de cette église. La légende écrite qui accompagnait celui de saint Démètre était donc ainsi conçue : « Hujus alme ecclesie Vapincensis primus episcopus fuit beatus Demetrius, qui fuit apostolorum discipulus ».

Le bréviaire de 1499 donne, finalement l'antienne :

Urbs decora Vapincensis, pange corde júbilo
Que, quia luce carebas, data fuisti Demetrio
Qui te ut ovem errantem retraxit a devio
Et in fide radicanti caput supplicio
Quod perdidit extra fores, jussu perfidissimo,
Intrando tua septa bajulavit brachio.

Les *Officia propria* édités en 1620 par Mgr Charles Salomon du Serre portent encore la célébration, au 26 octobre, de la fête de saint Démètre « évêque et martyr de Gap » dont l'office reste double³⁶.

L'antienne du *Magnificat* débute : O protomartyr inclite ecclesiae Vapincensis... L'oraison qui suit dit : ... Demetrii apostolorum discipuli et alme ecclesiae tuae Vapincensis primi praesulis... La 5^e leçon rappelle, comme

en 1499, l'inscription du portrait de saint Démètre peint sur les murs de la salle épiscopale. L'antienne du *Magnificat*, après la 6^e leçon, est encore : *Urbs decora Vapincensis, pange corde júbilo...*

Au XVIII^e siècle, cette tradition disparaît. Le bréviaire de l'église de Gap, publié en 1764, par Mgr François de Narbonne, traite Démètre comme le commun des martyrs³⁷. Son calendrier porte :

October 26. Demetrii, martyris, simplex : anno 303 (è 8).

Son office, dans sa 3^e leçon, l'identifie avec Demetrius de Thessalonique.

En 1773, le Vespéral se borne, de même, le 26 octobre, à nommer saint Démètre martyr et lui applique l'Oremus de saint Georges. Le Graduel de 1774 ne donne rien³⁸.

Les *Officia propria* édités en 1845 par Mgr Jean-Irénée Dépery sortent saint Démètre de cet éloignement et de cette obscurité³⁹. Au 26 octobre se célèbre l'office double de seconde classe consacré à saint Démètre premier évêque de Gap et martyr. Quatre hymnes se succèdent à vêpres, à matines et à laudes : *O fausta multum civitas, laetare Vapincum...*, ainsi débute la première d'entre elles. La 4^e leçon du second nocturne déclare que la très ancienne tradition de l'église de Gap, à défaut de monuments historiques, fait de Démètre, premier évêque de Gap, un disciple des apôtres. On l'identifie, dans l'opinion commune, avec ce Demetrius dont saint Jean, dans l'épître à Gaius, rend un témoignage si illustre. Il établit l'église de Gap et y reçut la palme du martyre, près de la ville où il eut, par l'ordre du préfet, la tête tranchée.

Les 5^e et 6^e leçons ajoutent que le corps du bienheureux pontife était jadis dans l'église de Saint-Jean le Rond et que les guerres de religion au XVI^e siècle en firent périr la plus grande partie : cependant, quelques-unes de ses reliques se trouvèrent mises à l'abri dans l'église cathédrale jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, date où on en oublia l'existence. Finalement, en 1845, l'évêque de Gap « *ecclesiasticae antiquitatis amantissimus* » re-

trouvant ce dépôt dans la sacristie de cette église, les reconnut, en proclama l'authenticité et ordonna de les placer désormais sur l'autel majeur de sa cathédrale.

Cette dernière croyance paraît s'être conservée jusqu'à maintenant, si l'on en juge par les Offices propres de 1873, réimprimés en 1895 et annexés au Vespéral romain actuel, qui fêtent toujours « saint Démètre, premier évêque de Gap, martyr » le 26 octobre, avec un office double de 2^e classe où est reproduit, pour les vêpres, l'hymne : *O fausta multum civitas, laetare Vapincum !...* et qui renvoient, pour le surplus, à l'office du commun des confesseurs pontifes ⁴⁰.

Ainsi, depuis le XIV^e siècle jusqu'en 1620, saint Démètre, premier martyr et premier évêque de Gap, est un disciple immédiat des apôtres. En 1764, il est considéré comme un étranger : c'est le martyr saint Démètre de Salonique. Depuis 1845, jusqu'à maintenant se trouve reprise la tradition précédente qui avait eu cours depuis le XIV^e siècle jusqu'au XVII^e.

Telles sont les variations de la croyance officielle de l'église de Gap au sujet de son saint Démètre au cours des six derniers siècles. Ce qui n'a pas varié, c'est la date du 26 octobre fixée pour la célébration de sa fête, depuis le XIV^e siècle jusqu'aux jours actuels.

Il est possible de remonter plus haut. Le martyrologe transcrit pour l'église cathédrale de Toulon vers 1120 lui venait de l'église de Gap comme le prouve, entre autres faits, la mention de la mort de l'évêque saint Arnoux inscrite à son calendrier le 16 août : ⁴¹

Septenadenamque tenes, Arnulfe sacerdos.

et, au martyrologe lui-même, dans les termes suivants :

XVII kalendas septembris.... Eo etiam die, sancti Arnulfi confessoris et episcopi.

Ce même martyrologe fête saint Arey en ces termes le 1^{er} mai, tout d'abord dans le calendrier :

Kalendas mai.... et sancti Erigii episcopi.

puis, dans le martyrologe :

Eodem etiam die, sancti Erigii episcopi Uuapincensis ecclesie.

En ce qui concerne saint Démètre, voici ce qu'on y trouve, soit dans le calendrier, au 8 octobre :

.....Octavo ante idus, Demetri sancte bearis,

soit dans le martyrologe :

VIII idus octobris..... Tesalonice, natalis sancti Demetrii martyris in cuius basilica que Constantinopoli sita est sine tecto nullo tempore fertur pluvia descendere.

La conclusion sera que Mgr Dépery, en 1845, a repris la tradition admise par l'église de Gap du XIV^e au XVII^e siècle faisant, le 26 octobre, de saint Démètre un disciple des apôtres devenu le premier évêque et le premier martyr de Gap. Par contre, en 1764, abandonnant cette tradition établie du XIV^e au XVII^e siècle pour voir seulement en saint Démètre fêté à Gap le 26 octobre le saint Démètre de Salonique précédemment fêté le 8 octobre, Mgr de Narbonne ne fait, en cela, que reprendre la tradition précédente admise par l'église de Gap de 1060 à 1120.

Or, le diocèse de Gap n'est pas seul à fêter saint Démètre.

Le diocèse voisin de Sisteron donne, au calendrier de son bréviaire du 13 avril 1513, pour le 8 octobre :⁴²

VIII idus, Demetrii martyris.

ce qui répond au Démètre de Salonique honoré par l'église de Gap aux XI^e et XII^e siècles.

Puis, les *Officia propria* publiés, en 1699, par Mgr Louis de Thomassin montrent le culte d'un saint Mitre fêté, le 13 novembre, avec beaucoup de solennité : ce saint martyr est certainement celui du diocèse d'Aix-en-Provence⁴³.

On y trouve, au calendrier, cette mention :

Sistarici, Mitrii martiris duplex majus,

et, dans le corps des offices, à la 4^e leçon du 2^e nocturne, un extrait du *De Gloria Confessorum* de Grégoire de Tours : « *aquensi civitati est concessus inclytus athleta Metrias, aliter Mitrius, Graecus... servus...* » Ce Mitre martyr fut décapité aux ides de novembre : son corps est vénéré dans la basilique Saint-Sauveur d'Aix.

Les *Officia* de Mgr Pierre-François de Lafitau, publiés en 1750, le mentionnent, de même, le 13 novembre ⁴⁸.

Enfin, le missel de 1785, publié par Mgr Louis-Jérôme de Suffren Saint-Tropez, donne, à son calendrier, le 13 novembre : ⁴⁹

Sistarici, Mitrii, aquensis martyris, Duplex majus : III, vel IV s[æculo].

en fixant ainsi sa vie au troisième ou au quatrième siècle.

Il faut donc interroger, pour terminer cette enquête, les livres liturgiques du diocèse d'Aix-en-Provence lui-même. Ce diocèse, d'après son historien M. l'abbé E. Marbot, n'en a pas d'antérieur au XIII^e siècle en dehors de son évangélaire qui, sur le point actuel n'a pas d'utilité ⁵⁰ : mais le martyrologe d'Avignon, transcrit de 1047 à 1063, donne déjà, au 13 novembre : ⁵¹

In Provincia, apud Aquis civitatem, beati Mitrii clarissimi martyris.

Le martyrologe d'Aix-en-Provence, daté de 1318 donne, le 13 novembre, cette mention en termes absolument identiques ⁵².

Le missel d'Aix de 1423 continue à donner saint Mitre martyr de 13 novembre ⁵³.

Le missel d'Aix imprimé en 1499 à Lyon donne la fête de saint Mitre le 13 novembre et, de plus, la fête de sa translation le 24 octobre ⁵⁴.

De même, le bréviaire imprimé à Lyon le 5 juin 1526 et le missel imprimé également à Lyon le 29 novembre 1527 ⁵⁵. Les *Officia propria* publiés en 1627 par Mgr Alphonse de Richelieu ⁵⁶ et en 1740 par Mgr Jean-Baptiste de Brancas complètent cette tradition ⁵⁷.

En 1627, l'office solennel du 13 novembre « *Mitrii Martyris* » avec octave comporte l'hymne : *Exultet plebs aquensis...* La 4^e leçon, identique à celle de Sisteron se trouve tirée de Grégoire de Tours.

En 1740, les 4^e, 5^e et 6^e leçons du 2^e nocturne, le 13 novembre, disent : « *Metrias, aut Mitrius, natione Graecus et Thessalus... Aquensibus a Deo velut partronus alter fuit concessus...* » Le préfet Seronatus, dont parle Sidoine Apollinaire, ayant été révoqué et remplacé par Arvandus, Mitre veut le servir. Mais Arvandus, le sachant Chrétien, lui fait couper la tête le 13 novembre : Mitre, ainsi martyrisé, porte dans ses mains sa tête coupée à mille pas du lieu de son supplice. Son corps est révééré dans la basilique de Saint-Sauveur ».

D'après ce récit, Mitre, Grec de Thessalie, serait venu à Aix du temps de Sidoine Apollinaire, l'illustre évêque d'Auvergne (470 + 21 août 479) et y aurait été martyrisé par le Préfet Arvandus, parce qu'il était Chrétien. Cette chronologie est absurde : les préfets du prétoire de cette époque ne mettaient plus à mort les Chrétiens : les hérétiques seuls pouvaient souffrir désormais. D'autre part, l'origine de Thessalie fait songer à Démètre de Thessalonique mort le 8 octobre 306.

Les leçons de la fête de translation, le 24 octobre, se bornent à répéter l'histoire recueillie par Grégoire de Tours : « *Aquensibus est concessus inclytus athleta Metrias, aliter Mitrius...* ». Selon cette histoire, du temps où Francon est évêque de cette cité d'Aix, Childéric, maire du Palais du roi Sigebert (561-575) revendique bien à tort le village de Saint-Mitre disant que l'église d'Aix le détient injustement. Le procès qui suit est jugé par devant le roi : l'évêque est condamné à livrer le village au maire et à payer une amende de 300 sous d'or. L'évêque rentre à Aix fort mécontent; il se jette en prière devant le tombeau du saint et lui déclare fermement qu'on n'allumera plus de cierges, qu'on ne psalmodiera plus devant son corps en son honneur tant qu'il n'aura pas montré sa puissance en vengeant des ennemis de son église ses

serviteurs spoliés. L'effet de ces objurgations est immédiat : l'envahisseur tombe malade et sa maladie dure un an, sa chevelure de choir. Ainsi puni par Mitre, il rend le village et, de plus, met en réparation 600 sous d'or sur le tombeau du saint offensé, désormais vigilant. Cependant, malgré son repentir, le voleur qui avait abusé de sa puissance meurt à l'instant : Mitre était donc satisfait, mais Dieu lui-même, ne l'étant pas pleinement, venait de juger le coupable.

Ce texte de Grégoire de Tours est bien vivant. Il montre que l'église d'Aix-en-Provence, de son temps, c'est-à-dire dès la seconde moitié du VI^e siècle, vénérât un illustre martyr du nom de Mitre : mais, chose remarquable, rien ne dit à ce moment (561-575), que ce Mitre ait été évêque, rien ne précise l'époque où il a vécu.

Le corps de ce glorieux martyr se trouvait déposé dans l'église de Notre-Dame de la Seds : le 23 octobre 1383, malgré l'opposition de Pons Meiffre, vicaire perpétuel de cette église qui jadis avait été le siège des évêques d'Aix, le corps de saint Mitre en fut enlevé pour être porté à l'abri des murs dans l'église Saint-Sauveur où il est resté depuis lors⁶⁴. C'est là l'origine de la fête de sa translation, célébrée depuis lors par le diocèse d'Aix le 24 octobre et par le diocèse de Gap le 26 octobre. Précédemment, depuis le XI^e siècle au moins, le diocèse de Gap et le diocèse de Sisteron, celui-ci jusqu'en 1513, l'honoraient le 8 octobre, l'identifiant ainsi avec Démètre de Thessalonique ce que les expressions de la légende reçue à Aix : « *Metrias aut Mitrius, natione Græcus et THESSALUS* » amenaient assez naturellement à faire. Cependant, à Aix depuis le XI^e siècle au moins, et à Sisteron depuis le XVII^e siècle, on l'honorait aussi le 13 novembre et cette date n'a aucun rapport avec le Démètre de Thessalonique.



Il faut donc établir quel a été ce saint ainsi honoré par les diocèses d'Aix, de Sisteron et de Gap : à Aix, son nom vulgaire est Mitre, à Gap la forme en est Domitre⁵⁵. Quoique ce prénom y soit peu porté aux XVI^e et XVII^e siècles, tous les exemples sont concordants depuis 1565 jusqu'en 1682. Tout ce qu'on sait pour le moment de ce saint Mitre ou Domitre honoré le 13 novembre quand on ne le confond pas, le 8 octobre, avec le Dmitri de Salonique, c'est qu'il a vécu avant le VI^e siècle, que son corps reposait à Aix sous Sigebert (561-575) et dans l'église de Notre-Dame de la Seds jusqu'au 23 octobre 1383. Au XVII^e siècle, son chef se trouvait encore conservé dans l'église Saint-Sauveur⁵⁶.

Actuellement, subsiste à Aix sur la voie publique un monument qui représente l'image traditionnelle de son grand martyr. Le saint est vêtu d'un jupon assurément laïque, godronné en côtes de melon, dont la forme assez ample peut dater de la fin du XV^e siècle. Il porte de face, sur ses mains jointes, sa tête coupée et ses yeux restent grands ouverts⁵⁷.

Pour remonter aux sources des légendes hagiographiques primitives, on ne peut faire mieux que d'ouvrir le martyrologe hiéronymien, tel que l'ont édité Jean-Baptiste de Rossi et Mgr Duchesne, en dernier lieu, dans le grand recueil des Pères Bollandistes⁵⁸.

Ce martyrologe essentiel se présente sous le nom de saint Jérôme. En réalité, il se compose du calendrier de l'Eglise romaine établi sous le pape Miltiade (311-314) et continué jusqu'au pape Innocent (401-417). Ce calendrier, arrêté de 418 à 422, se trouve augmenté d'additions qui concernent le pontificat de Sixte III (31 juillet 432-18 août 440). A cet élément romain se trouvent joints des emprunts faits à un martyrologe grec, d'esprit probablement arien, établi à Nicomédie de Bithynie peu après l'an 362,

où se trouvent mentionnés, à la suite des martyrs primitifs, notamment les martyrs mis à mort vers 344-345 par le roi des Perses Sapor, ainsi que beaucoup d'autres martyrs remontant à la grande persécution de Dioclétien et de Galère (303-311). On possède encore un bréviaire syriaque (Musée Britannique : Add. ms. 12150) traduit directement de ce martyrologe grec et transcrit à Edesse en 411-412 : ce bréviaire syriaque permet de contrôler l'exactitude des emprunts faits à ce martyrologe grec de Nicomédie par le compilateur italien du martyrologe soi-disant hiéronymien. Cet auteur italien paraît avoir réuni tous ces matériaux dans la Lombardie en utilisant des notes établies peu après la mort de saint Paulin de Nole (431), c'est-à-dire vers le milieu du V^e siècle. Puis, à cet ensemble est venu se joindre la connaissance du calendrier africain de Carthage établi sous l'évêque Eugène (523-535) et remontant, comme sources, au milieu du IV^e siècle. Après quoi, le martyrologe ainsi composé quitte l'Italie pour les Gaules : il arrive à Auxerre où, sous l'évêque Aunachaire (31 juillet 561-25 septembre 605), c'est-à-dire après la mort de l'évêque d'Auvergne Avitus (survenue le 21 janvier 592 au plus tôt) et avant celle de l'évêque d'Autun Syagrius (survenue en juin 601 au plus tard), cette œuvre reçoit (592-601) de très importantes additions gallicanes.

Le manuscrit le plus ancien qui conserve cette œuvre ainsi constituée a été écrit en 703 par le scribe Laurent, de main anglo-saxonne : il a appartenu, en 728, à saint Willibrord, l'apôtre des Frisons et le fondateur de l'abbaye d'Epternach (Bibliothèque Nationale : ms. lat. 10837).

Telle est l'histoire du martyrologe pseudo-hiéronymien (362-601), patiemment établie par ses derniers éditeurs.

Ce martyrologe énumère quatorze mentions de saints qui ont porté le nom de Démétrius et, quoique Thessalonique y figure douze fois, le Démétrius que cette cité révere le 8 octobre n'est pas donné par lui⁸⁹.

1^o Le 9 avril : In Sirmia.... Demetri diaconi.....

2^o Le 30 avril : Demetri,.....

- 3° Le 11 mai : ...In Asia, natalis sanctorum Dimetri, Attici, Tadhei.
- 4° Le 3 juillet :Constantinopoli..... Demetri.
- 5° Le 14 août : (ms. de Berne) ...In Africa, Demetri...
(ms. d'Epternach.. In Siria, Demetri...
(ms. de Wissenbourg) In Africa, natalis sanctorum Demetri.
- 6° Le 8 septembre :Demetri.....
- 7° et 8° Le 14 septembre : (ms. d'Epternach)... et in Tuscia, Felicis, Demetri et Zettæ, Saturi, Felicis, Honori, Dimetri...
- 9° Le 9 novembre : ...Criscentis, Demetri, Nemesi...
- 10° Le 10 novembre : (ms. de Berne) In Antiochia, Demetri episcopi, Amesii diaconi, Eustoci et sociorum ejus.
- 11° Le 15 novembre : (ms. de Berne) In Africa, civitate Yppone regio, sanctorum Siddini, Saturnini, Servi, Calendionis, Galani, Primigeni, Secundi, Theodoti, Demetri, Parentis Satore.
(ms. d'Epternach)... Theodoti, Demigni, Parentiis, Stratori.
(ms. de Wissenbourg) ...Theodoti, Demetri, Parentis.
- 12° Le 21 novembre : (ms. d'Epternach) ...In civitate Astis, Dimetri, Honori.....
(ms. de Wissenbourg)... In civitate Austis, Dimitri, Honori...
- 13° et 14° Le 22 novembre : (ms. d'Epternach) et in Ostea, Demetri et Honorati... Item, Demetri... Item, Zeti...
(ms. de Wissenbourg)... Felicis, Demetri, Zeti...
Item, Demetri, Item, Zeti.

Le martyrologe ne donne, d'autre part, aucun saint dénommé *Mitrius* ou *Mitrias*.

De ces quatorze mentions de saints Demetrius divers, en dehors de l'évêque d'Antioche cité le 10 novembre et d'un diacre de Sirmium cité le 9 avril, tous les autres martyrs ne portent que leur simple nom : leur rang est inconnu.

Comme date, écartant l'évêque d'Antioche en raison de sa personnalité qui ne peut convenir, le seul Demetrius qui attire l'attention est celui du 15 novembre : en effet, sa fête est bien rapprochée de celle du 13 novembre célébrée à Aix et à Sisteron.

Ce Demetrius du 15 novembre est donné, à la suite de

Théodote, sans autre précision et à la fin d'une liste de saints africains de la cité de Bône. On observe que le nom de ce Théodote figure déjà, la veille, 14 novembre, à Héraclée de Thrace :⁶⁰

(ms. de Berne) XVIII kalendas decembris, in Heraclea civitate Tracia, natalis sancti Clementini, Theodoti, Filomini et aliorum multorum quorum nomina Deus scit et Eracli in ipso die.

(ms. d'Epternach) XVIII kalendas decembris, in Eraclea, Clementini et Theodoti, Filomeri.

(ms. de Wissenbourg) XVIII kalendas decembris, in Heraclea civitate Traciæ, natalis sanctorum Clementini, Theodotæ, Filommi et aliorum multorum quorum nomina Deus scit et Eracli in ipso diæ.

Il est vrai que, le 14, ce nom de Théodote n'est pas suivi, comme le lendemain, de celui de Demetrius, mais celui de *Filomini*, ou *Filomeri*, ou *Filommi*, qui l'accompagne le 14, se trouve assez maltraité par les scribes pour engager à tirer ce petit mystère au clair, d'autant mieux que le saint *Eraclus*, ajouté le même jour à cette liste de saints de la cité d'Héraclée, pourrait bien être cette cité elle-même transformée en martyr, tant est parfaite l'homonymie de son nom avec celui de la cité.

Rien n'est plus simple que d'éclaircir ce galimatias, grâce au bréviaire syriaque de 412, extrait du martyrologe grec de Nicomédie qui remonte à 362 environ; c'est celui-ci que le martyrologe hiéronymien d'Italie a évidemment mis à contribution d'une manière maladroite le XVIII des calendes de décembre.

Le martyrologe grec de Nicomédie de 362 portait, avec le nom de ce Théodote du 14 novembre, l'indication de deux seuls saints martyrs nommés *Demetrios*, le premier au 9 avril et le second, précisément, au 14 novembre. Ce sont ceux qui, dans le hiéronymien, ont été transcrits le 9 avril et le 15 novembre :⁶¹

9 avril :

Ἐν Σιρῳ, Διμήτριος.

29 septembre :

Ἐν Περὶνθῳ. Εὐτυγῆς ἐπίσκοπος καὶ Γενέσιος καὶ
Σαβῖνος καὶ Εὐτυγῆς μάρτυρες.

22 octobre :

Ἐν Ἀδριανοπόλει τῆς Θράκης, Φίλιππος ἐπίσκοπος
μάρτυρ καὶ Ἐρμῆς τῆς αὐτῆς πόλεως.

13 novembre :

Ἐν Περὶνθῳ καὶ Ἡδίστος πρεσβύτερος.

14 novembre :

Ἐν τῇ αὐτῇ πόλει Θεόδοτος καὶ Δημήτριος πρεσβύτεροι
μάρτυρες.

Désormais, tout est clair et on peut mesurer, sur ce point, la négligence ou la sottise du compilateur italien qui, au milieu du V^e siècle, a utilisé ces sources orientales si claires. Il n'en respecte absolument ni les dates ni les noms et se contente de peu : son miroir est infidèle et Dieu sait le reste.

Le 9 avril, il transcrit :

In Sirmia... et, alibi, Demetri diaconi.

Le 29 septembre, il ne donne rien.

Le 22 octobre, il transcrit :

In Atrianopoli Tracia, Philipi episcopi, Eusebii et Hermetis.

Le 13 novembre, il bloque ensemble les données du 29 septembre et du 13 novembre en négligeant des termes essentiels, comme, par exemple, la qualité de l'évêque :

In Tracia, Edicti, Euthicis, Felicis, Hermogenis et Aggesti.

Le 14 novembre :

In Heraclea civitate Tracia, natalis sancti Clementini, Theodoti, Filomini et aliorum multorum quorum nomina Deus scit et Eracli in ipso die.

Enfin, le 15 novembre, perdus à tort à la suite des saints de Bône :

Theodoti, Demetri, Parentis, Satore.

et les mots : *Parentis, Satore* paraissent bien n'être ici que la déformation inintelligente de *presbuteroi martures*.

Le martyrologe grec de Nicomédie, vers 365, montre donc aux héritiers de la foi des martyrs, — à ceux d'entre

eux tout au moins qui savent lire — les phases sanglantes de la grande persécution décrétée à Nicomédie même, le 24 février 303 par l'empereur Dioclétien que poussaient hors de lui les efforts du féroce César Galère⁶². Ce premier édit n'entraînait pas la mort, mais il fut lacéré par un Chrétien nommé *Evethios* qui, en représailles fut brûlé le jour même. Le palais impérial prit feu peu après et les Chrétiens furent accusés de ce second crime, de sorte que Dioclétien en vint aux exécutions dans sa résidence : ainsi, le martyrologe indique, le 1^{er} mars, Cyriaque et Hesychius suivis, le 4, de vingt autres martyrs, le 6, de Victorin, le 11, de l'eunuque Gorgonios. Le 12 mars, le premier prêtre qui paraisse est Mardonios avec huit compagnons parmi lesquels Pierre, le chambellan de l'empereur. Le 13, un deuxième prêtre, Modeste, périt avec vingt-et-un compagnons. Le 25, l'esclave Doulas les suit et, le 6 avril, la femme *Cyriaca*. Enfin, le 27 avril, l'évêque de Nicomédie lui-même, Anthime est mis à mort. Ses prêtres Eusèbe et Caralampe le suivent aussitôt, le 28, et, ensuite, encore quelques fidèles. Le 17 septembre, à l'occasion de l'anniversaire de son accession au trône, Dioclétien accorde une amnistie et il se rend à Rome pour célébrer, le 20 novembre, les fêtes de l'anniversaire de son collègue d'Occident, Maximien. Revenu malade en Orient, dès le début de l'an 304, l'influence de Galère lui fait promulguer un nouvel édit contre les Chrétiens qui se trouvent désormais tenus partout de sacrifier aux dieux : c'est la mort pour les fidèles. Très affaibli, le 1^{er} mai 305, Dioclétien abdique : Galère lui succède en Orient et délègue le diocèse d'Orient proprement dit, c'est-à-dire la Syrie et l'Égypte à Maximin Daia qu'il crée César. A l'Illyrie qu'il gouvernait déjà comme César, Galère adjoint les diocèses de Thrace, d'Asie et de Pont. Dès le début de son règne, Galère renouvelle le dernier édit de Dioclétien qui obligeait les Chrétiens à sacrifier aux dieux. En 307, toutefois, la peine de mort encourue par eux disparaît : désormais, mutilés de l'œil droit et de la jambe gauche, ils sont envoyés aux mines. Frappé enfin d'une maladie effrayante en 310, Ga-

lère torturé lui-même par les vers, ces agents vivants de la mort, demande grâce aux Chrétiens qui bon gré mal gré doivent prier le Christ pour lui. Ce dernier édit fait à Sardique, est affiché à Nicomédie le 30 avril 311 à la veille du décès de Galère qui arrive au mois de mai.

C'est donc, sans doute, dès 304 que moururent, le 6 avril, Irénée évêque de Sirmium et, le 11 avril, Domnion, évêque de Salone, puis, le 4 juin, Quirin, évêque de Siscia. Ces trois cités de Dalmatie et de Pannonie se trouvent, en effet, dans le diocèse d'Illyrie, que le César Galère administrait directement : promoteur de l'édit de Dioclétien, il dut être le premier à le faire appliquer avec rigueur.

Quant aux cités des diocèses de Thrace et d'Asie, Galère ne les ayant administrées qu'à partir de son avènement à l'empire le 1^{er} mai 305, cela donne à penser que les évêques Théophile de Laodicée en Phrygie inscrit le 28 juin, Eutychès de Périnthe en Europe, inscrit le 29 septembre, et Philippe d'Andrinople en Haemimont, inscrit le 22 octobre, n'ont pas subi leur martyre avant 305 au plus tôt et 306 au plus tard.

Les actes de l'évêque Philippe, qui sont connus, le présentent, il est vrai, comme étant l'évêque de Périnthe où il aurait reçu notification de l'édit vers le 6 janvier : emprisonné vers le mois de mars, il aurait été transféré à Andrinople vers l'automne pour y être mis à mort le 22 octobre : ces dates répondraient mieux, évidemment, à celle de l'édit de 304. Il serait donc mort à Andrinople le 22 octobre 304 et ce serait son successeur Eutychès sur le siège de Périnthe qui, peu après, serait mort à son tour le 29 septembre 306. Cependant, le martyrologe de Nicomédie, dès 362, précise bien que Philippe était évêque d'Andrinople, puisque Hermès, son compagnon de martyre, était « *de la même cité* ». Par suite, les actes de son martyre seraient inexacts en ce qui concerne ce fait qu'il aurait été l'évêque de Périnthe : il aurait été, en réalité, l'évêque d'Andrinople où il serait mort, le 22 octobre, trois semaines après son confrère de Périnthe. Quoi qu'il en soit, l'évêque de Périnthe Eutychès, entouré de Genesios, de Sabinos et de son

homonyme Eutychès, est donc mis à mort le 29 septembre 305 ou 306 : le 13 novembre, son prêtre Hedistos et, le 14 novembre, ses deux autres prêtres Théodotos, Demetrios le suivent à leur tour dans le martyre.

C'est ce Demetrios, prêtre martyr de Périnthe sur la côte d'Europe, le 14 novembre 305 ou 306, qui s'identifie forcément avec le saint Mitre martyr honoré à Aix-en-Provence et à Sisteron le 13 novembre, confondu mal à propos à Gap, dès le XI^e siècle, avec le Dmitri de Thessalonique, puis honoré à Gap également, le 26 octobre, dès son transfert opéré à Aix, le 23 octobre 1383, de Notre-Dame de la Seds à Saint-Sauveur.

Ce saint martyr de Périnthe, ainsi honoré à Aix, Sisteron et Gap, n'a aucun autre rapport que l'identité de son nom avec le diacre Demetrios qui dirigeait la chrétienté de Vienne^{es} sous l'autorité de l'évêque de Lyon saint Irénée (177-202). Son origine exacte s'étant perdue de vue dans les Gaules au bout de quelques générations, saint Grégoire de Tours, à la fin du VI^e siècle, évitera de la préciser : il se contentera de dire que son corps illustre et protège l'église d'Aix. Au XI^e siècle, saint Arnoux de Gap l'identifiera, le 8 octobre, avec saint Dmitri de Thessalonique plus connu alors : la Thessalie et la Thrace sont, d'ailleurs, voisines. Du XV^e au XVII^e siècles, on verra plus simplement en lui à Gap, le premier évêque de Gap, disciple des apôtres : au XVIII^e siècle, on l'identifiera, de nouveau, avec le saint de Salonique et le XIX^e siècle reviendra à la conception reçue du XV^e au XVII^e siècles. Par contre, à Aix et à Sisteron, on verra en lui, dès le XI^e siècle, un Grec de Thessalie venu à Aix, au V^e siècle, pour y subir le martyre.

C'est ainsi que les erreurs progressives ou alternatives de la mémoire mènent à l'ignorance de l'oubli final en altérant peu à peu la vérité.

*
**

Comment ce culte oriental du prêtre martyr de Périnthe a-t-il pu passer de la Propontide au golfe du Lion ? Ce n'est assurément pas par l'intermédiaire de l'Italie : le voile jeté sur son individualité réelle par le martyrologe pseudo-hiéronymien suffit à le prouver. Il faut donc penser que ce culte aura passé du Bosphore au Rhône d'une manière plus ou moins directe et antérieurement au milieu du V^e siècle, date à laquelle le martyrologe de Nicomédie se trouve si maladroitement, en ce qui concerne Périnthe, mis en œuvre dans la Lombardie.

Les yeux se portent sur Marseille et sur Arles : ce sont les seules cités qui aient pu servir d'intermédiaire, à l'époque primitive, entre l'Orient et Aix.

Marseille aurait dû être un siège épiscopal de très bonne heure, mais son histoire d'alors est presque entièrement nulle. Tout ce qu'on en retrouve, c'est que son évêque Oresius, le 1^{er} août 314, assiste au grand concile d'Arles. Les successeurs d'Oresius sont obscurs. Peut-être l'un d'eux fut-il parent de cet évêque Bonosus ou de cet évêque Arator, père et oncle du jeune Rusticus, lequel, correspondant de saint Jérôme, vivait précisément à Marseille en 411 et qui devait devenir lui-même évêque de Narbonne (9 octobre 427-26 octobre 461) : il y avait alors des familles d'évêques et ces faits sont révélés par la fameuse inscription de dédicace de l'autel de Minerve datée du 29 novembre 445. Le premier successeur certain d'Oresius est Proculus. Celui-ci, le 3 septembre 381, se trouve au concile d'Aquilée : son épiscopat dure jusque vers 428. Il n'y a rien, en somme, à tirer de Marseille : cette cité, depuis César, se trouvait réduite à sa banlieue. La faveur de Rome et, en même temps, la vie s'étaient portées vers Arles. De cette grande cité dépendaient, sur le littoral, le port de Toulon jusqu'à Ceyreste, Saint-Jean de Garguier et, dans l'intérieur des terres, les eaux d'Aix. C'est à Arles que Constantin vient séjourner : l'atelier monétaire de

cette cité s'ouvre en 313, c'est à Arles que l'empereur convoque le grand concile du 1^{er} août 314. L'empereur, à la naissance dans cette résidence de son fils Constantin le Jeune, le 7 août 316, donne à Arles le surnom de *Constantina*, faveur que Cirta en Numidie avait déjà obtenue quatre ans plus tôt à la fin de 312. Arles se parera de ce titre jusqu'en 340 tout au moins, date de la mort de Constantin II, puis elle l'oubliera : mais Constantine, en Afrique, l'a gardé. La réforme de Dioclétien et de Maximien établit, il est vrai, à Vienne le vicaire qui gouverne les Cinq Provinces et, ainsi Arles, depuis le départ de l'empereur pour Trèves, dépend de Vienne. Mais lorsque Trèves devra être abandonné par Valentinien II qui est tué à Vienne le 15 mai 392, la résidence du préfet des Gaules sera, en arrière, fixée à Arles et Vienne verra son vicaire la quitter pour se porter en avant-garde à Autun. L'histoire religieuse de Vienne n'est guère plus marquante, au IV^e siècle, que celle de Marseille : son évêque Verus vient, en 314, au concile d'Arles et le successeur de celui-ci paraît, en 374, à celui de Valence. Voilà tout ce qu'on en sait : en définitive, c'est Arles qui attire l'attention.

Quand Constantin quitte les Gaules à l'automne de l'an 316 et Rome le 27 septembre 326, le centre du monde politique abandonne l'Occident. En 327, pour honorer sa mère, l'empereur fait du bourg de Drépane en Bithynie, la cité de Helenopolis. Le 11 mai 330, il se dédie à lui-même, sur la côte du Bosphore d'Europe, le site de *Bysanthon* qui, pour succéder à la cité de Romulus, devient Constantinople. Ce n'est plus dans Arles, mais à Nicée de Bithynie, le 17 juin 325, que Constantin convoque le concile œcuménique de l'Eglise, sur les rives d'Asie, dans les environs de la métropole de Nicomédie. L'évêque d'Arles ne s'y rend pas : seul, l'évêque de Die, Nicaise, voisin de Vienne, paraît y avoir été envoyé des Gaules abandonnées. La dispute d'Arius battait son plein et elle devait durer longtemps.

Profitant de l'éloignement du pouvoir, le Germain Magnence se rend maître des Gaules et s'y fait proclamer

empereur à Autun le 18 janvier 350 ; mais, commettant l'imprudence d'aller provoquer l'empereur Constance II, en Illyrie, il y est battu à Mursa, sur la Drave, le 28 septembre 351. L'évêque de Mursa, Valens, était arien et ce fut lui qui annonça à Constance II en prière dans son église, la victoire qui se décidait en sa faveur : désormais, Constance II devient un arien fervent. Deux ans plus tard, poursuivant Magnence dans les Gaules d'où celui-ci n'aurait jamais dû sortir, il l'écrase à la Bâtie-Mont-Saléon vers le 8 août 353 et Magnence, fuyant à Lyon, s'y tue le 11 août. Constance II se rend à Arles au mois d'octobre, y célèbre, le 8 novembre, la trentième année de son pouvoir et y convoque un concile qui consacre le triomphe des ariens. L'évêque d'Arles, Saturnin, devient ainsi le chef du parti arien officiel dans les Gaules et, la dispute religieuse se poursuivant contre le parti orthodoxe, il va, en cette qualité, assister au concile de Milan, en présence de l'empereur, au début de 355. L'empereur y condamne à l'exil ceux des évêques qui lui résistent : entre autres, saint Denys de Milan est relégué en Cappadoce. Il devait y mourir et son corps sera rapporté plus tard à Milan qui honore sa mémoire le 25 mai. Saint Eusèbe de Vercell, dont l'autorité morale domine alors toute la Lombardie est exilé à Scythopolis en Palestine, d'où il passera en Cappadoce, puis en Egypte : il ne pourra revenir d'Orient qu'après la mort de Constance II survenue le 3 novembre 361. Le pape Libère lui-même, s'opposant aux résultats du concile de Milan, est bientôt exilé à Bérée en Thrace. Un an après ce concile de Milan, l'évêque d'Arles poursuit son rôle à Béziers dans les premiers mois de l'année 356. L'illustre Hilaire, évêque de Poitiers, l'ayant excommunié, est, par l'ordre de l'empereur, exilé en Phrygie, ainsi que Rodanien évêque de Toulouse et Paulin évêque de Trèves ses partisans. Rodanien et Paulin y mourront, mais Hilaire en reviendra. Trois ans après, le 21 juillet 359, Saturnin prend encore part au concile d'Occident tenu à Rimini où l'empereur a tant de peine à se faire obéir parce qu'il en est absent. Pendant ce temps, l'Orient se réunit à Séleucie

d'Isaurie le 27 septembre : saint Hilaire de Poitiers, exilé d'Occident, se rend à ce concile.

Après quoi, l'empereur se trouvant à Constantinople, des députés viennent, à la fois de Rimini et de Séleucie : Saturnin d'Arles et Hilaire de Poitiers s'y rejoignent ainsi. Tous deux s'affrontent devant l'empereur et dans le concile qui se tient alors. L'évêque de Constantinople, Macedonius, avait déplu à l'empereur en transférant le corps de Constantin de l'église où il reposait dans une autre. Il est déposé dans ce concile, le 27 janvier 360, et remplacé, naturellement, par un arien, Eudoxe, évêque d'Antioche. Ce nouveau pontife dédie, le 14 février, Sainte-Sophie enfin achevée dont Constantin avait posé les fondements. Quant au duel de Saturnin et d'Hilaire, le concile persuade l'empereur de renvoyer Hilaire dans les Gaules « comme un homme qui semait la discorde et qui troublait l'Orient. On le renvoya donc, mais sans révoquer la sentence de son exil ⁶⁴ ». Par conséquent, s'il rentre dans les Gaules, il ne peut rentrer à Poitiers. Les évêques du monde entier faisaient ces longs et continuels voyages aux frais du fisc impérial qui leur fournissait les voitures nécessaires avec les relais établis le long des routes : il faut croire et espérer pour eux que Saturnin et Hilaire ne revinrent pas de Constantinople vers les Gaules dans le même véhicule officiel.

On voyait depuis peu, note l'abbé Fleury, « des translations de reliques considérables à Constantinople : celles de saint Timothée, disciple de saint Paul et premier évêque d'Ephèse, y furent apportées avec toute sorte d'honneur le premier de juin, sous le huitième consulat de Constantius et le premier de Julien, c'est-à-dire l'an 356. On les mit dans la même église des Apôtres, sous la sainte table » d'où l'évêque de Constantinople venait précisément de vouloir enlever le corps du grand Constantin, sous prétexte qu'elle menaçait ruine, ce qui avait causé une grave sédition, parce que le peuple s'y opposa comme à un crime. Cette église des Saints Apôtres était celle que Constantin avait fait dédier le 3 avril 337, à la veille de son baptême et peu avant de mourir le 22 mai suivant : elle devait donc

être encore solide car le mortier del'Empire était dur et ses briques bien cuites, ses ruines en témoignent au bout de quinze siècles. « L'année suivante 357, le troisième de mars, on apporta encore à Constantinople les reliques de saint Luc et de l'apôtre saint André par les soins de l'empereur Constantius » ⁶⁵ alors en Occident et elles furent mises solennellement dans la même église des Apôtres.

Il fallait toute l'autorité de l'empereur pour couvrir de tels faits en Orient au profit de sa capitale : en Occident, cela eût été inouï. On y vénérât encore les saints au point qu'on n'osait guère toucher à leurs « ossements. Le Siège Apostolique maintenait ce respect avec force contre les demandes indiscrettes des Barbares et des princes orientaux. Si l'on laisse de côté les transports ordonnés chez eux par les Mérovingiens conquérants et quelques tentatives isolées, c'est seulement à l'époque de l'expansion carolingienne en Italie que Rome fléchit devant les désirs de ses nouveaux maîtres » ⁶⁶.

Puisque l'empereur faisait transporter dès lors des corps insignes dans sa capitale, il est bien naturel de penser que, pour récompenser le zèle d'un bon serviteur comme l'évêque d'Arles Saturnin, la faveur impériale la plus éclatante devait être de lui accorder l'un de ces corps, d'ailleurs nombreux, des glorieux martyrs que les divins Augustes avaient jadis, en Orient, fait mourir pour leur foi. C'eût été trop sans doute de lui donner le corps de l'un des évêques qui avaient illustré ainsi les sièges de l'Orient, car les cités qu'ils avaient régies s'y fussent assurément opposées. On pouvait cependant disposer, sans troubler trop la paix, de l'un des prêtres peu connus dont la mort avait été si glorieuse. Or la cité de Périnthe, sur le rivage septentrional de la Propontide, se trouve la seconde, après *Selymbria*, en sortant de Constantinople, sur le chemin qui ramenait le voyageur vers l'Occident. Il n'en faut pas douter : l'évêque d'Arles Saturnin triomphant, après la dédicace de Sainte-Sophie et la clôture du concile de Constantinople, rapporta vers la Provence les ossements du saint prêtre Démétrios martyr de l'église de Périnthe où il avait été

mis à mort le 14 novembre 305 ou 306. Il suffisait bien à Périnthe de garder les corps de son saint évêque Eutychès, de ses prêtres Hedistos et Theodotos qui l'avaient suivi : Demetrios avait été le dernier à mourir, il était le premier à donner.

Son nom de Demetrios, devenu Domitre à Gap, s'est réduit à Aix en Mitre, ce qui n'est pas une déformation surprenante, étant donnée la place de l'accent d'intensité sur la deuxième syllabe de ce nom : ce nom pouvait donc aisément perdre sa tête en Occident. En Orient, il ne l'a pas perdue tout-à-fait, puisque les Slaves l'appellent Dmitri.



Cependant, le triomphe de Saturnin fut court : il ne pouvait durer plus longtemps que la vie de l'empereur arien. Celui-ci vint à mourir le 3 novembre 361, âgé seulement de quarante-quatre ans.

Toutes les fois que l'empereur quittait les Gaules pour l'Orient, les Gaules tendaient à se choisir un maître nouveau et ce maître, par elles, pensait pouvoir l'être du monde : attiré bientôt par les mirages de l'Orient, il se hâtait d'aller y périr.

C'est ce qui venait encore une fois de se produire et, toujours, le nouveau maître quittera la sûreté des Gaules pour courir les incertitudes du monde où il ira se perdre : Napoléon a eu des prédécesseurs, si son génie est unique.

Le règne de Julien, proclamé empereur à Paris au début du mois de mai 360, devait être retentissant. Après être entré pour la dernière fois dans une église chrétienne à Vienne où il célébra l'Épiphanie le 6 janvier 361, il se déclara païen par un sacrifice à Bellone, six mois après, au moment où il quittait les Gaules dont il était la créature pour marcher contre l'Orient.

Reçu solennellement à Constantinople le 11 décembre 361 après la mort de Constance, Julien rappela sur leurs sièges tous les évêques exilés par son prédécesseur, On a

vu, en janvier 360, Hilaire de Poitiers renvoyé en Gaule sans que son exil fût révoqué : son confrère Rhodanius de Toulouse étant mort en exil vers 358, les diptyques de Toulouse conservent le nom de Hilaire après le sien. Ne pouvant revenir à Poitiers au début de 360, saint Hilaire semble donc avoir géré provisoirement, à Toulouse, le siège vacant de son compagnon d'exil jusqu'à ce que sa pleine liberté lui ait été rendue. Quant à son adversaire Saturnin, dès son retour à Arles, celui-ci dut donner solennellement à Aix qui dépendait de son diocèse le corps du martyr saint Démètre ainsi rapporté d'Orient par lui. Mais l'église recouvrant sa liberté, il fut assurément bientôt, sous l'influence de saint Hilaire, déposé dans un concile tenu à Paris à la fin de 361 et rayé des diptyques de son église en même temps que Paternus, évêque de Périgueux. Ce n'est pas, au surplus, sous le règne de Julien († 26 juin 363) que l'on put fonder beaucoup de nouveaux sièges épiscopaux.

L'exemple d'Embrun, qui reçoit son premier évêque au moment où ce bourg devient cité et métropole des Alpes-Maritimes (362-370), donne à penser qu'Aix-en-Provence fut élevé au rang d'évêché au moment seulement où cette cité devint indépendante d'Arles et métropole de la nouvelle province de II^e Narbonnaise.

Le remaniement des Alpes-Maritimes qui remplace, comme métropole de cette province, Cimiez au sud par Embrun au nord, doit être postérieur au règne éphémère de Jovien qui se passa tout entier en Orient (27 juin 363-17 février 364). Valentinien, élu empereur à Nicée, prit la pourpre le 25 février 364 : arrivé à Constantinople, sur la demande de l'armée, il s'associa son frère Valens le 28 mars et se réserva l'Occident en lui laissant l'Orient. C'est à dater de l'arrivée de Valentinien à Milan en novembre 364 qu'il put s'occuper effectivement de l'administration des Gaules. Il dut y régler tout d'abord la querelle de saint Eusèbe de Vercell et de saint Hilaire de Poitiers contre l'évêque arien de Milan. L'empereur, prenant d'abord le parti de l'évêque de Milan, ordonne à saint Hilaire de

s'éloigner et celui-ci rentre à Poitiers où il meurt le 13 janvier 368. En octobre 365, Valentinien quitte Milan pour les Gaules : il se porte à Reims, puis à Trèves où il passe la fin de son règne presque toute entière jusqu'au début de 375. D'autre part, saint Eusèbe de Vercell paraît être mort au plus tard le 1^{er} août 370 : en effet, il n'assiste pas au concile de Rome tenu cette même année où l'évêque de Milan Auxence est enfin condamné.

De cet ensemble de faits, il résulte que le remaniement des Alpes-Maritimes et l'élévation d'Embrun comme cité métropole de cette province a dû se produire, en raison de la proximité de l'empereur, entre le 1^{er} novembre 364 et le 1^{er} novembre 365. Le premier évêque d'Embrun, Marcellin, fut consacré, on le sait, par l'illustre Eusèbe de Vercell et Emilien de Valence : or Eusèbe, qui se trouvait à Milan avec Hilaire de Poitiers au mois de novembre 364 pour presser l'empereur à son arrivée dans sa capitale de condamner Auxence de Milan, dut, avant tout, attendre le règlement de cette affaire. Il serait bien naturel que, repoussé par l'empereur, il ait voulu accompagner jusqu'aux limites de son diocèse son ami Hilaire obligé de regagner Poitiers. Le diocèse de Vercell s'étendait alors jusqu'aux Alpes, au-delà du bourg de Turin, et il fallait trois évêques pour consacrer Marcellin. Tout cela tend donc à faire conclure que Marcellin, le premier évêque d'Embrun, a dû être consacré au début de l'hiver de l'an 364 par Emilien de Valence, par Eusèbe de Vercell et par Hilaire de Poitiers.

L'empereur Valentinien I^{er}, appelé de Trèves sur les bords du Danube par les incursions des Sarmates et des Quades, mourut de colère à *Brigetio* le 17 novembre 375 : il avait cherché à tenir la balance égale entre les orthodoxes, les ariens et les païens, ce qui, assurément, n'était pas aisé. Valentinien s'était associé, comme Auguste, à Amiens le 24 août 367, son fils aîné Gratien et au moment où Valentinien s'était porté sur le Danube, Gratien était resté à Trèves : l'armée du Danube adjoignit à celui-ci son frère cadet Valentinien II le 23 novembre 375. En consé-

quence, Gratien partagea avec lui l'Occident : il se réserva les Gaules, l'Espagne et la Bretagne en attribuant à cet enfant l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique.

Comme son père, Gratien passe son règne principalement à Trèves : il est le premier des empereurs à abjurer absolument le paganisme. Il refuse d'être souverain pontife et le préfet de Rome, Furius Maecius Gracchus inaugure ses fonctions, vers le 1^r décembre 376, en y détruisant le sanctuaire de Mithras au Vatican. Enfin, en 382, l'autel de la Victoire, protectrice de Rome, disparaît du Sénat.

Le dédoublement de la Province Narbonnaise est l'œuvre de Gratien : il se produit entre la date du concile de Valence (12 juillet 374) et celle du concile d'Aquilée (3 septembre 381). On peut essayer d'en préciser encore la date que caractérise le nom grec de Γρατιανοπολις donné au bourg de *Cularo* élevé alors au rang de cité.

Tout d'abord, cet acte souverain émané de Gratien ne peut guère se produire dans les Gaules du vivant de son père, sans quoi, cet acte émanant en réalité de Valentinien, *Cularo* aurait reçu le nom de *Valentinianopolis* : on connaît ainsi en Asie une cité qui a reçu ce nom. Cet acte souverain de Gratien est donc postérieur au 17 novembre 375. Ce n'est pas non plus avant la mort de son oncle, l'empereur d'Orient Valens qu'il se sera produit. Celui-ci, le dernier des persécuteurs, se trouvait à Antioche, occupé des Perses, quand il apprit les difficultés créées par les Goths en Thrace : rentrant de suite à Constantinople, le 30 mai 378, il en repart, le 11 juin, pour faire face aux Goths vers Andrinople, après avoir fait avertir son neveu Gratien de venir à son secours. Il voulut cependant livrer bataille, le 9 août, avant l'arrivée de Gratien et ce fut un désastre. L'empereur d'Orient y périt et les Goths s'avancèrent dans la direction de la Vénétie au point de menacer la Lombardie puisque saint Ambroise eut à s'occuper de leurs méfaits.

Dans ces conjonctures, Gratien, joignant l'Orient à l'Occident, devient le seul maître effectif de l'empire. Il ne dépasse pas toutefois Sirmium où il passe l'hiver et, le

19 janvier 379, il y pourvoit à l'Orient en créant Auguste Théodose auquel, par surcroît, il donne l'Illyrie orientale laquelle, jusqu'ici, avait relevé de l'Occident. De là, regagnant l'Occident Gratien passe à Aquilée le 5 juillet 379 et il arrive à Milan dès avant le 3 août : il revenait prendre son poste contre les Barbares de Germanie à Trèves d'où la révolte de Maxime seule le chassera.

Ceci dit, on serait porté à penser que le dédoublement de la Narbonnaise avec la création des cités de Genève, Grenoble, Gap et Sisteron s'est opéré entre le 9 août 378 et le 19 janvier 379, pendant que Gratien gouvernait à la fois l'Orient et l'Occident. Ces quatre cités, placées sensiblement le long d'une ligne droite, couvrent, avec Aix leur nouvelle métropole, en deçà des Alpes, la ligne du Rhône où se trouvaient les deux capitales de Vienne et d'Arles. On peut donc voir, dans l'érection de la Deuxième Narbonnaise, une mesure de renforcement militaire particulièrement utile au moment où les Goths victorieux se portaient de la Thrace vers l'Italie. D'autre part, le nom de Grenoble est unique dans les Gaules, comme vocable urbain^{er}, par le fait qu'il s'énonce en grec, tandis qu'en Orient les cités ainsi décorées du nom de l'empereur régnant ne sont pas rares : on en compte au moins quarante depuis le temps de Pompée jusqu'à celui de Léon^{er}. La seule manière d'expliquer raisonnablement cette exception est de conclure que sa raison d'être vient du fait que l'empereur d'Occident se trouvait en ce moment devenu également empereur d'Orient et que les affaires de l'Orient le préoccupaient plus que tout : il défendait, seul, tout l'empire contre la barbarie venue d'Orient qui le menaçait. Pourquoi *Cularo* reçut-il le nom sauveur de Gratien plutôt que Genève, Gap ou Sisteron ? C'est uniquement, sans doute, parce que *Cularo* était, des quatre cités nouvelles celle qui se trouvait immédiatement devant Vienne, la capitale du diocèse des Cinq Provinces où résidait le vicaire gouverneur de ce vaste et si important pays.

Un fait peu connu reste à rappeler : *Cularo* n'est pas le seul bourg élevé au rang de cité par Gratien qui ait eu le

priviège de recevoir son nom. En Maurétanie Césarienne et, sans doute dans la région de *Cartenna* (Tenès) se trouve un siège épiscopal de *Gratianopolis* dont le premier titulaire connu, *Publicius*, paraît au concile de Carthage du 1^{er} juin 411⁸⁰ et qui, de nos jours encore continue à figurer au nombre des sièges titulaires *in partibus infidelium*. En 1900, le titulaire en était Mgr Kalous, évêque auxiliaire de Prague en Bohême⁸¹. Le nom porté par cette cité prouve évidemment que, comme *Cularo*, elle a été créée par Gratien. On sait les aventures du chef indigène *Firmus*, fils de Nabal, qui, en 371, s'emparant de *Caesarea* (Cherchell) tenta de soulever l'Afrique. Cette sédition très grave dura plusieurs années : le maître de la cavalerie, Théodose, arrivé pour la réprimer en 372, eut besoin de deux ans d'efforts avant d'y réussir. En 374, trahi par Igmazen, *Firmus* se donne la mort et Théodose entre victorieux à Sétif. En 374, Gratien est consul pour la troisième fois du vivant de son père dont il partage, comme Auguste, le pouvoir suprême. Il y avait alors en Occident deux préfets du prétoire. Le premier dirigeait les Gaules ; l'Afrique, comme l'Illyrie et l'Italie, relevait du second. Il est possible que Valentinien, se réservant les Gaules, ait délégué à son fils l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique : c'eût été ainsi à Gratien qu'aurait incombé dès lors le devoir de réorganiser la Maurétanie et la nouvelle cité de *Gratianopolis* aurait été créée en Maurétanie quatre ans avant que *Cularo* ne devienne Grenoble. Ce serait la répétition exacte de ce qui s'était déjà passé pour *Cirta*, en 312, et pour Arles en 316, d'éclores l'une après l'autre par Constantin du nom de *Constantina*. Cependant, l'emploi d'un vocable grec est aussi remarquable, sous Gratien, en Maurétanie que dans les Gaules : cette considération amène à penser que le bourg de Maurétanie a été élevé au rang de cité en même temps que *Cularo* dans les Gaules, c'est-à-dire au moment où Gratien était le seul maître de l'empire (9 août 378-19 janvier 379) et où, après avoir, en 376, fait mettre à mort Théodose à Carthage en guise de remerciement pour les services glorieux qu'il lui avait rendus trois

ans plus tôt, il se préparait, en réparation de cette noire ingratitude, à mander son fils, Théodose le jeune, pour lui donner le trône de l'Orient. Il est vrai que, depuis le 23 novembre 375, l'Afrique relevait du jeune Valentinien II, né en 372, mais en fait le pouvoir appartenait à Gratien et non pas à cet enfant en bas âge.



C'est donc à ce moment, en 379, que la question se pose de savoir si chacune de ces cités nouvelles, Genève, Grenoble, Gap, Sisteron et Aix, reçoit un évêque ou non.

Pour Aix-en-Provence, métropole de la nouvelle province de II^e Narbonnaise, comme quinze ans plus tôt pour Embrun, métropole des Alpes Maritimes, cela va de soi : la domination jusqu'ici directe de l'évêque d'Arles sur Aix doit cesser. Les cités d'Apt, à l'ouest, vers le Rhône, et de Fréjus, à l'est, sur la mer, possédaient déjà chacune leur évêque dans cette partie transrhodanienne de la Narbonnaise : pour Fréjus, dès 374, date du concile de Valence, cela est sûr et, pour Apt, où dès 314, résidait un prêtre, cela est probable. Il y avait déjà près de vingt ans que l'évêque d'Arles avait rapporté de Périnthe le corps du prêtre martyr Démètre : il fallait maintenant un évêque pour l'autel de ce martyr oriental. C'est *Remigius* qui y est installé : on n'en a pas la preuve immédiate, car sa souscription ne paraît pas avant le concile de Nîmes du 1^{er} octobre 396 où il figure le 10^e sur 21 évêques. L'ordre des souscriptions suivant généralement celui des préséances que fixait l'ancienneté, il y a lieu de penser qu'il était déjà alors évêque depuis assez longtemps. Le premier évêque de Cavaillon, *Genialis*, le précède et l'évêque d'Apt Eusèbe, le suit. C'est *Epetemius*, le 2^e évêque d'Angers, dont le prédécesseur *Defensor* existait encore en 372, qui le suit immédiatement. Au concile de Turin du 22 septembre [398 ?], *Remigius* se trouve nommé. Ce concile de Turin est plein d'intérêt en raison de la prétention qu'y

émet l'évêque de Marseille de présider, comme métropolitain, les évêques de la seconde Narbonnaise et de les sacrer lui-même, soit parce que quelques-unes de leurs cités avaient, jadis, dépendu de Marseille, soit encore parce qu'il en avait déjà sacré quelques-uns. Par contre, les évêques de la province nouvelle soutiennent qu'un évêque d'une autre province ne doit point les présider, pas plus celui d'Arles, par conséquent, que celui de Marseille, sièges de Viennoise. Le concile, sans se soucier du droit, juge, pour le bien de la paix, que *Proculus* doit avoir cette primauté prétendue par lui, non comme découlant du titre de son siège, mais comme un privilège personnel accordé à son âge et à son mérite : sa vie durant, il présidera les évêques dont il paraîtra certainement que les cités avaient dépendu jadis de Marseille ou qu'eux-mêmes avaient été ses disciples, en sorte qu'ils l'honoreront comme leur père et qu'il les traitera comme ses enfants. En réalité, si la cité d'Aix avait dans le passé dépendu de Marseille, cet état de choses avait pris fin du temps de César : quatre siècles s'étaient écoulés depuis lors. On va voir au surplus comment ce père va traiter l'enfant récalcitrant que le concile lui donne bénévolement, par amour de la paix, et qui, fort de son droit, ose résister à ces vues du concile favorables à Marseille.

Saint Martin de Tours étant mort, le 8 novembre 397, son disciple Brice venait de lui succéder : Lazare, ayant attaqué Brice devant le concile de Turin, y est condamné par l'épiscopat comme calomniateurⁿ. Dix ans plus tard, sous le règne de Honorius, peu après l'invasion des Vandales Claude Constantin se rend indépendant en Grande-Bretagne (407) et, de là, passe dans les Gaules dont il devient le maître (408) : aussitôt, l'évêque si remuant de Marseille se sert de ce changement politique. Un disciple de saint Martin de Tours, Heros, est installé sur le siège d'Arles pour le favoriser. En même temps, se débarrassant, par un procès en adultère, de l'évêque d'Aix *Remigius* qui lui avait résisté à Turin, *Proculus* le remplace à Aix par ce Lazare qui avait fait si mauvaise figure dans ce

même concile de Turin où, « diabolique accusateur » de l'évêque de Tours Brice, il s'était vu condamné comme « calomniateur » en présence de *Proculus* lui-même. Ce sont là des mœurs d'hommes politiques peu scrupuleux et non pas d'évêques assistés de l'Esprit saint. Ce Lazare, d'intégrité douteuse, occupe le siège d'Aix tant que dure le règne éphémère de l'usurpateur : celui-ci étant tué le 28 novembre 411, l'intrus, c'est-à-dire Lazare, se voit obligé d'abdiquer lui-même par écrit son siège et se rend en Palestine pour changer d'air. On l'y trouve en 415, après quoi, revenant en Provence, il s'y retire à Marseille auprès de son consécrateur *Proculus* encore vivant et il y mourra. Sa pierre tombale, visible dans l'abbaye de Saint-Victor, y montrait son épitaphe flatteuse rédigée sans doute par une amitié fidèle et peu informée des orages de la jeunesse de cet intrus :

Hic jacet bone memorie papa Lazarus qui vixit, in timore
Dei, plus minus annos LXX et requievit in pace pridie
kalendas s[e]ptembris] ⁷².

Le souvenir ainsi permanent de cet homme en somme peu recommandable a fait croire assez tard, aux Marseillais oublieux de leurs origines chrétiennes réelles, qu'ils possédaient malgré toute vraisemblance le tombeau de Lazare le ressuscité et, même, que celui-ci avait été le premier évêque de Marseille, ce qui est de la folie pure. Grégoire de Tours est, naturellement, muet à cet égard : de son temps, ces imaginations ne s'étaient pas encore répandues.

Qu'était devenu *Remigius*, l'évêque d'Aix que la rancune de *Proculus* avait écarté par un scandale juridique ? Le culte du prêtre oriental Démètre, étant commun, d'une manière constante, aux églises d'Aix, de Sisteron et de Gap, invite à penser que, quand, vers 379, *Remigius* avait été sacré le premier évêque d'Aix, son diocèse comprenait, non seulement la cité métropolitaine d'Aix, mais encore les cités limitrophes de Sisteron et de Gap qui en dépendaient pour leur administration civile. Au moment où, en 408, *Proculus* de Marseille le chasse d'Aix, en mésusant du

pouvoir prééminent que lui avait donné le concile de Turin (398), parce que le terroir de la cité d'Aix avait jadis dépendu de Marseille, il est probable que *Remigius* s'est réfugié à l'extrémité opposée de son diocèse, c'est-à-dire à Gap dont le terroir, comme celui de Sisteron d'ailleurs, n'avait jamais dépendu de Marseille et échappait, par conséquent aux atteintes du Marseillais triomphant. La tourmente passée, la créature marseillaise placée à Aix dut s'éclipser et *Proculus* de Marseille se tenir coi. Le mal-fondé du soi-disant adultère reproché à *Remigius* dut être reconnu et *Remigius* put rentrer à Aix : il y rentrait sans quitter Gap. En effet, on possède une lettre du pape Zosime, du 3 octobre 417, qui lui est adressée : le pape lui reproche de réclamer des paroisses dépendantes du terroir de deux cités qui sont en dehors de son diocèse et les églises qu'il réclame ainsi sont possédées soit par *Proculus*, soit par Domnin avec l'approbation du Siège apostolique. *Remigius* doit se contenter des paroisses qu'il possède justement : ainsi, qu'il n'usurpe pas ce qui appartient à autrui. Ce texte est capital pour servir à fixer la situation. D'une part, *Proculus*, l'un des voisins de *Remigius*, c'est l'évêque de Marseille qui, on le sait déjà, convoite le terroir de la cité d'Aix au sud. D'autre part, Domnin, l'autre voisin de *Remigius*, c'est l'évêque de Grenoble qui voudrait, sans doute, s'agrandir au nord sur Gap. Il faut donc bien que *Remigius* ait reçu, en 379, à la fois Sisteron et Gap avec Aix : chassé d'Aix en 408, il se retire à Gap. L'intrus d'Aix parti, en 412, *Remigius* doit vouloir reprendre Aix, mais l'évêque de Marseille ne lui rend pas cette cité tout entière. Le 13 juin 419, *Remigius* est encore le destinataire d'une lettre adressée par le pape Boniface I^{er} non seulement à lui, mais à tous les évêques dépendant d'Arles et de Narbonne : désormais, il figure, par son ancienneté, en tête de cet épiscopat aussitôt après l'évêque d'Arles Patrocle.

Tel a été le premier évêque d'Aix, de Sisteron et de Gap⁷³. Les églises d'Aix et de Sisteron l'ont oublié, mais non pas celle de Gap. Quand le martyrologe hiéronymien

venu d'Italie reçut à Auxerre, entre le 21 janvier 592 et le mois de juin 601, ses précieuses additions empruntées par l'évêque Aunachaire aux traditions que ses confrères des Gaules voulurent bien lui faire connaître, l'évêque alors existant à Gap, saint Arey, qui était précisément d'origine bourguignonne, envoya trois mentions à insérer :

III NON. FEB. (ms. d'Epternach) vappini code pas. teridi remedi.

(ms. de Berne) Uapingo deps. episcorum Teridi et remedii.

(ms. de Wissenbourg) Vapingo dep. episcoporum teridi et remedii.

PRIDI. ID. APL. (ms. d'Epternach) in civi. vappineo depos. constantini epi.

(ms. de Berne) IN CIUITATE UUAPPINGO Depos. constantini epi.

(ms. de Wissenbourg) In uua pingo civitate dep. beati constantini epi.

XIII KL. IUN. (ms. d'Epternach) et fausti episcrm.

(ms. de Berne) et depos. Uellesi et fausti episcoporum.

(ms. de Wissenbourg) et depositio vellesi et fausti epi.

Tel est du moins le texte des manuscrits actuels les plus recommandables.

Le 20 mai, il s'agit de *Vellesius*, le troisième évêque de Gap, qui paraît dans les conciles nationaux et provinciaux depuis 549 jusqu'en 554.

Le 12 avril, il s'agit du bienheureux Constantin, le deuxième évêque de Gap, qui paraît dans les conciles depuis 517 jusqu'en 529.

Le 3 février, il s'agit de *Remigius*, le premier évêque de Gap, de 379 à 419, dont le nom, dans l'un des manuscrits du concile de Turin aussi bien que dans la chronique de 452, se trouve déjà, comme ici, déformé en *Remedius*.

Saint Arey ne nomme pas son prédécesseur immédiat Sagittaire, l'évêque guerrier (570-579), parce qu'il avait été déposé. Entre le premier évêque connu, *Remigius* (379-419) et le second, Constantin (517-529) s'était écoulé près d'un siècle : pour saint Arey (584-601), ce siècle était-il déjà perdu dans la nuit de l'oubli ? Cela serait surprenant :

cependant il en eût assurément fait connaître les titulaires, s'il les eût connus.

D'où vient cette obscurité ? Le premier évêque certainement connu de Sisteron est Jean qui meurt en 509. Ce premier évêque de Sisteron connu est donc le contemporain du premier évêque de Gap Constantin (517-529) dont le nom se soit conservé depuis *Remigius* (379-419) qui était à la fois évêque d'Aix, de Sisteron et de Gap. On peut donc conclure que Gap et Sisteron n'ont eu d'évêques particuliers qu'à dater de la fin du V^e siècle : les trois premiers évêques d'Aix, en dehors de l'intrus Lazare, c'est-à-dire *Remigius* (379-419), *Auroni* (431-463) qu'il ne faut pas confondre avec l'*Aurani* d'Aps (463-475), et *Basil* (475 ?-494), ou tout au moins les deux premiers, *Remigius* et *Auroni* auront, été à la fois, évêques d'Aix, de Sisteron et de Gap. C'est au moment de la disparition des empereurs d'Occident (Ravenne, 4 septembre 476) et de l'entrée définitive des Wisigoths en Provence (476-480) que les cités de Sisteron et de Gap reçoivent, chacune, leur évêque particulier en dehors de celui d'Aix, qui est leur métropolitain. Les noms de *Teridius* et de *Faustus* figurent dans les manuscrits du martyrologe hiéronymien et, fait remarquable, celui de *Faustus* figure seul le 20 mai dans le manuscrit d'Épternach qui est le plus ancien de tous. Ces deux noms de *Teridius* et de *Faustus* sont tout simplement des doublets provenant, aux mêmes dates, de la déformation des deux noms de *Remedius* et de *Velle-sius*. Il y a eu un évêque de Turin nommé *Tigridius* (501-503), mais il ne peut en être question ici. On ne peut croire que deux évêques de Gap, inconnus, absents des conciles et de noms analogues à deux autres évêques connus, ceux-ci présents aux conciles, soient morts aux mêmes dates de jour que ces deux évêques connus et au même siècle qu'eux. Pareil fait s'est déjà observé pour Vienne, le 5 mai :

UIGENNA Depositio Nectari et niceti epi.

où *Nectarius* est évidemment le doublet de *Nicetas* connu

par un texte daté de 449, tandis que *Nectarius* ne figure nulle part dans les textes relatifs à Vienne.

C'est à Gap, sans doute, que mourut le premier évêque d'Aix, Sisteron et Gap, *Remigius* ou Remède, car son corps y reposa et y fut vénéré jusqu'au début du XIII^e siècle. A cette époque, un chevalier, qui rêvait de la croisade d'Occident contre l'empire grec de Constantinople et que le Comte Riant a identifié avec Geoffroy II de Lubersac, en rapporta, comme trophée, le corps de saint Germain I^{er}, patriarche de Constantinople (11 août 715-12 mai 733). Il pensait sûrement le porter chez lui. mais, comme un conquérant ne se satisfait pas sans peine, à son passage dans Gap, il profita de l'inattention des gens de cette ville, quoiqu'il ne fût plus en terre ennemie, pour leur dérober le corps de leur premier évêque. On ne saurait, évidemment, être jamais trop riche et, d'ailleurs, rien ne donne la preuve que Gap se soit jamais aperçu de ce vol dont il avait été la victime. Toutefois, au moment où le voyage si fructueux du croisé allait toucher à son terme, le doigt de Dieu se posa sur lui. C'était au point du jour, et d'un long jour d'été, le 5 juillet (1206-1209), au sortir du bourg de Bort où Geoffroy venait de passer la nuit et où il n'avait rien volé de plus, que l'on sache. Subitement, son cheval, chargé des précieuses reliques, en sentit toute la lourdeur et ne voulut plus aller avant. L'église de Bort s'enrichit de cette bonne aubaine et ne le fit point dire à Gap. Quant au chevalier, il acheva, confus, de rentrer chez lui; il devait être guéri du goût de toucher aux reliques d'autrui⁷⁴.



Ayant constaté quelles ont été les origines épiscopales des deux nouvelles cités de Gap et de Sisteron créées avec la II^e Narbonnaise (379-380), il faut voir ce qui s'est passé pour les deux nouvelles cités de Grenoble et de Genève en Viennoise créées en même temps qu'elles.

Le premier évêque d'Embrun, Marcellin, sacré vers l'au-

tomme de l'année 364, avait avec lui deux disciples, Vincent et Domnin.

Vincent paraît être devenu le premier évêque de Digne du vivant de son maître : il figure au concile de Valence, le 12 juillet 374, et il était alors au début de son pontificat, car sa souscription est la dernière des dix-neuf qui y ont été mises.

Quant à Domnin, il figure, à la fois, en tête de la liste de Grenoble et de celle de Genève, en y alternant avec Diogène⁷⁵.

Genève donne :

DIOGENUS.
DOMINIUS.

Grenoble donne :

DOMNINUS EPISCOPUS.
DIOGENIUS EPISCOPUS.

En réalité, Domnin paraît au concile d'Aquilée, le 3 septembre 381, et, d'après la lettre du pape Zosime, il vivait encore le 3 octobre 417, voisin de *Remigius*. Il doit donc avoir été, dès 379, le premier évêque des deux nouvelles cités créées de Grenoble et de Genève, exactement comme *Remigius* l'était à la fois d'Aix, de Sisteron et de Gap.

La mémoire des deux disciples Domnin et Vincent du premier évêque d'Embrun saint Marcellin s'est conservée à la fois, il faut le dire, dans les traditions des trois églises d'Embrun, de Digne et de Grenoble.

A Embrun, Vincent était fêté le 29 janvier et Domnin le 13 février : Domnin était considéré comme le premier évêque de Digne installé par Marcellin et Vincent, d'abord retiré dans la solitude, comme le successeur de Domnin à Digne⁷⁶. A Digne, Vincent était fêté le 22 janvier et Domnin, le 13 février : Domnin et Vincent étaient considérés comme les deux premiers évêques de cette cité et, pour Domnin tout d'abord, saint Marcellin était venu consacrer lui-même la première église cathédrale de Digne en l'honneur de la Vierge⁷⁷. Enfin, à Grenoble, Vincent était fêté le 22 janvier et Domnin, le 3 novembre⁷⁸.

En réalité, cette date du 22 janvier adoptée à Digne et à Grenoble pour Vincent, aussi bien que celle du 29 janvier adoptée pour lui à Embrun, peut certes être la date réelle de la mort de ce disciple de Marcellin, mais il faut noter qu'on l'avait assez tôt identifié à tort avec le diacre et martyr Vincent de Huesca, disciple non pas de saint Marcellin d'Embrun mais de saint Vallier évêque de Saragosse. Ce Vincent de Huesca, mis à mort à Valence en Espagne, se trouve noté, dès le milieu du V^e siècle dans la recension fondamentale du martyrologe hiéronymien :

XI KL. FEB. (*ms. de Berne*) IN hispania ciuitate ualentia passio sci ualeri epi. et uincenti diac. et mar. et decim et octo cu. sociis eorum quintiliani Cassiani Matutini puluii urbani Marcialis Fausti pauli Successi petri Felicis Genuari primitiui Eboti obtati Cæciliani Frontonis Iuli Ianuari Luberci Apodimi Orionis Memnonis Hermetis Ianuariæ.

Dès le début du V^e siècle, ce Vincent, soit sous cette date du 22 janvier soit sous une autre, est attesté par saint Augustin et par Prudence. Chose remarquable, M. A. Dufourcq a pu le dire, ce saint Vincent avait rencontré beaucoup de faveur à Lérins qui, presque aussitôt, avait étendu l'expansion de son culte, dans la première moitié du V^e siècle⁸². C'est alors sans doute, qu'on en a fait le disciple d'un évêque *Valerius* de Saragosse en souvenir de l'évêque de Bône *Valerius* qui, en 391, avait ordonné prêtre saint Augustin lui-même. Saint Vincent sera ensuite fêté, ce même jour du 22 janvier, à Gironne et on y parlera, dans sa légende, de la persécution de Dioclétien « in suburbio Gerundensi, in castello Gratianopoli », au moment où la foi chrétienne conquiert « italica regna usque ad Galliam comatam »⁸³. Dans ce dernier texte provençal de propagande chrétienne, qui peut dater du VI^e siècle et être attribué au successeur de l'évêque d'Antibes Eucherius (529-541), se retrouvent mêlés, en rapport avec l'Espagne, les souvenirs déjà un peu confus de Marcellin à Embrun, de Domnin à Grenoble et de Vincent à Digne. Cela aide à comprendre comment, ensuite, à Grenoble, à Embrun et à

Digne, quand la personne du disciple de Marcellin aura été perdue de vue, on l'y confondra plus ou moins avec le Vincent espagnol illustré par saint Augustin et par les moines de Lérins.

L'église de Grenoble fête, on l'a dit, Domnin le 3 novembre. Sa légende indique, en 1740, que, d'abord prêtre à Grenoble, il en devint le premier évêque vers 360, qu'il fut député par la province de Vienne au concile d'Aquilée, qu'il mourut vers 386 et que *Diogenius* lui succéda. Cette date du 3 novembre diffère de celle du 13 février célébrée à Embrun et à Digne.

L'évêque d'Auxerre Aunachaire n'a pas eu, il faut le regretter, à Grenoble un confrère aussi attentif que saint Arey à Gap pour le renseigner.

Aussi, la seule mention qui concerne Grenoble au martyrologe hiéronymien est la suivante :

VIII ID. IUN. (ms. d'Epternach) glacinopoli depos. cerati
epi.

(ms. de Berne) Gracinopoli depos. Cerati epi.

(ms. de Wissenbourg) Gracinopole cerati epi.

Cette mention du 6 juin indique l'inhumation du cinquième évêque *Ceretius* (431-441) et l'église de Grenoble n'avait pas grand soin de son histoire à la fin du VI^e siècle, car aucun des quatre successeurs de *Ceretius* ne sont mentionnés, avant *Hesychius*, contemporain d'Aunachaire. Le choix unique de *Ceretius* peut d'ailleurs s'expliquer par le fait qu'à l'arrivée des Burgondes cet évêque fut exilé à Simorra, dans le diocèse d'Auch. S'il ne fut pas martyr, *Ceretius* a le privilège relatif d'avoir été confesseur de la foi. De plus, *Ceretius* fut l'ami de ses confrères de Genève *Salonius* (440-450), de Vence Vêran (451-465), tous deux fils de saint Euchère de Lyon qui se forma à Lérins près de Cassien (412-425). Il fut également l'ami de Valérien, évêque de Cimiez et d'Eusèbe, évêque de Milan. Il dépend de l'école de Lérins et il est d'esprit romain.

Pour Genève, il en est, d'ailleurs, de même : seul, son troisième évêque, *Salonius* (440-450), fils du Lyonnais Euchère, à moins que ce ne soit plus simplement son hui-

tième évêque *Salonius* II (570-573), figure, le 28 septembre, au martyrologe :

IIII KL. OCT. (*ms. d'Epternach*) *genua* civi. *salvini* epi.
 (*ms. de Berne*) IN GENUA CIUIT. in gall. natl. *saloni*
 epi.
 (*ms. de Wissenbourg*) ciuit: *genua* in gall. dep. *saloni* epi.

Il est donc probable que Grenoble et Genève avaient oublié, dès la fin du VI^e siècle, la date de la mort de leur premier évêque. Genève oubliera même tout à fait Domnin et ne gardera le souvenir que de saint Eusèbe de Vercell, ainsi que des saints Nazaire et Celse⁸¹.

Dès la mort de Domnin, Genève et Grenoble ont, d'ailleurs, eu chacune leurs évêques particuliers : Isaac et *Salonius* à Genève, *Amicus*, *Sebastianus* et *Vitalianus* à Grenoble.

D'où vient donc la date du 3 novembre suivie au XVIII^e siècle pour fêter à Grenoble saint Domnin ?

Le hiéronymien porte au 4 novembre :

in nicea, domnini.

Evidemment, c'est là, dès le V^e siècle, la date de la mort de saint Domnin qu'adoptera le Propre de Grenoble et, si le martyrologe hiéronymien l'indique à Nice, c'est que, comme le Propre de Digne le rappelle, Domnin débarqua d'abord à Nice.

*
**

Reste à savoir qui a bien pu être ce *Diogenus* ou *Diogenius* vénéré par les diptyques de Grenoble et de Genève en même temps que Domnin. Ni Grenoble ni Genève n'ont conservé sa fête.

La souscription de Domnin, disciple de Marcellin d'Embrun, se retrouve : celle de Diogène ne se retrouve pas. Serait-ce un martyr étranger, analogue au *Demetrios* d'Aix, Sisteron et Gap ?

Il est impossible de ne pas remarquer, tout d'abord,

que le martyrologe hiéronymien porte ces noms de Dominin et de Diogène associés le même jour, sous la rubrique d'Antioche, c'est-à-dire le 10 juillet :

UI ID. IUL. (*ms. d'Epternach*) in antioc. maximi rodigi veroniæ domininæ maximæ dioginis machari timothei zacchei isuci.

(*ms. de Berne*) IN ANTIOCHIA Maximi Rodigi Uironicie Dominini Maxime Diogenis Machari Timothei Zachei Ysici.

(*ms. de Wissenbourg*) In antiocia maximi rodigi uironici domnine maxime diogenis machari thimothei zachei ysici.

Trois mois plus tôt, environ, le hiéronymien donne déjà, le 15 avril :

XVII KL. MAI (*ms. d'Epternach*) In mesopota. arcilai comatis cipriani vironicæ acutæ diogenis diac. cum duob. fratrib. In antioc sirie prosduci veronicæ et dominæ filiæ eius octaviæ potiæ pradii.

(*ms. de Berne*) IN MESOPOTA. Arcilai Comati Cypriani Uironice Acute Diogenis diaconi cu. duob. fratrib. IN ANTHIOCIA Syrie Prosdoci Uironice et dionine filiæ eius Octauiæ Potamiæ Prodenti.

(*ms. de Wissenbourg*) In mesopotamia archelai cypriani comati vironice Acutæ diogenis diaconi cum duob. fratribus In antiocia sirie prusduci uironiæ et deonine filia eius octauiæ potamiæ prodenti.

Or, le Bréviaire syriaque se borne, en 412, à dire pour tout cela, le 20 avril :

Ἐν Ἀντιοχείᾳ Προσδοκᾶς καὶ Βερονικὴ καὶ Ῥωμαῖνος.

Ainsi, *Prosdocas*, *Beronica* et *Romanios*, martyrs d'Antioche, donnés vers 365, le 20 avril, par le martyrologe de Nicomédie, sont devenus, dans la compilation pseudo-hiéronymienne, au 15 avril, *Prosdocus*, *Veronica* et sa fille *Dionina*. Puis, y reparaissant le 10 juillet, ces mêmes martyrs deviennent *Rodigus*, *Vironicia* et *Domininus*. On voit l'altération progressive des noms et, même le changement de sexe qui résulte de l'ignorance ou de l'inattention des copistes.

Il n'y a donc pas à retenir ce Domnin d'Antioche, inscrit le 10 juillet ou cette Domnine du 15 avril qui, en réalité, sont un *Romanios* d'Antioche mis à mort le 20 avril. Le diacre Diogène de Mésopotamie qui se trouve inscrit le 15 avril et qui, le 10 juillet, se trouve mêlé aux martyrs d'Antioche, n'est pas, par suite, à retenir davantage. Cette coïncidence des deux noms de Diogène et de Domnin, le 15 avril et le 10 juillet, paraît n'être qu'une pure coïncidence.

Les saints du nom de Diogène que nomme le hiéronymien, en dehors du 15 avril et du 10 juillet, sont :

- 1° Le 26 mars (*ms. de Berne*) IN ANTIOCA Timothei Diogenis Macharie et maxime.
- 2° Le 6 avril (*ms. de Berne*) IN MACEDONIA Timothei diogenis.
- 3° Le 7 avril (*ms. de Berne*) ANTHIOCIA Syrie Timothei Diogenis Macharie Maximæ.
- 4° Le 16 juin (*ms. de Berne*) IN AFRICA Quiriaci Diogenis Miccæ Ualerie Marcie.
- 5° Le 17 juin (*ms. de Berne*) ROMÆ Ad septe. balumbas uia salaria uetere Scorum. Quiriaci Blastini Gandriene Dorostori Ysici..... ROMÆ Diogenis.
- 6° Le 25 juin (*ms. de Berne*) IN ALEXANDRIA Agatonis Luceie uirginis et Diogenis.

Ces six inscriptions ne concernent, en définitive, que trois saints, l'un qui assiste Timothée (26 mars, 6 avril, 7 avril), le suivant qui assiste Quiriacé (16, 17 juin), le dernier qui accompagne Agathon (25 juin).

Le Bréviaire syriaque fixe ce Timothée au 8 avril et à Antioche sans nommer de Diogène en sa compagnie. Aucun Diogène, même, ne figure dans le Bréviaire syriaque, ce qui oblige à renoncer aux saints de ce nom indiqués par le hiéronymien. Ce qu'il faudrait, en effet, ce serait une attestation de ce nom antérieure au V^e siècle et, de fait, elle manque⁶².

Une dernière ressource se présente pour démêler cet écheveau si embrouillé. Les Grecs vénéraient, le 4 octobre,

un saint Diogène au témoignage de M. le chanoine Ulysse Chevalier⁸⁸, et on peut encore le rechercher. Ouvrant, à cette date, le martyrologe hiéronymien, aucun Diogène ne s'y trouve ni rien d'approchant : mais, la veille, voici ce qu'on y voit :

U NONAS OCT. (*ms. d'Epternach*) in antioc. teotisti.
 (*ms. de Berne*) IN ANTIOCHIA ciuitate Teoctisti.
 (*ms. de Wissenbourg*) In ciuit. anthiocia thugeni.

Le manuscrit d'Epternach, reppeions-le, date de 703, celui de Berne a été écrit peu après 766, celui de Wissenbourg est daté de 772.

Remontant du hiéronymien au bréviaire syriaque, de 412, cet abrégé du martyrologe de Nicomédie donne, aux 3 et 4 octobre :

1° Le 3 octobre.

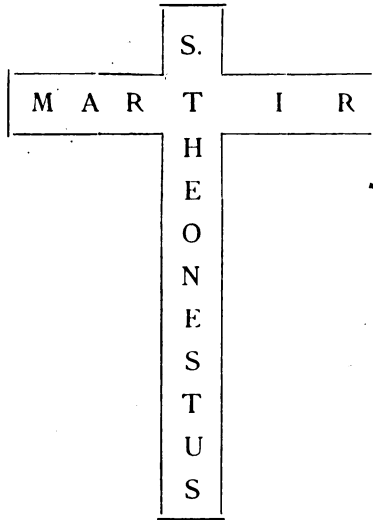
Ἐν Ἀντιοχείᾳ Ζακχάρῳ.

2° Le 4 octobre.

Θεότεκνος.

Ainsi, le Diogène grec du 4 octobre s'identifie, et le manuscrit de Wissenbourg écrit en 772 le prouve, avec le *Theotecnos* martyrisé à Antioche de Syrie le 4 octobre, de 304 à 311. En effet, ce manuscrit donne la déformation *Thugenus* qui sert d'intermédiaire entre la forme médiévale et finale *Diogenes* et la forme antérieure *Teoctistus*, *Teotistus* : celle-ci, dans son altération plus ancienne, se rapproche elle-même, de l'original *Theotecnos*.

C'est un jet de lumière qui, enfin, se produit ainsi, car on sait que saint Eusèbe de Vercell avait fait construire dans sa cité une basilique en l'honneur du martyr saint *Theonestus* où il voulut être inhumé. En effet, en 1581, quand fut découvert le tombeau de saint Eusèbe, celui de ce martyr inconnu se rencontra de même portant son nom sur une inscription tracée en forme de croix.



Naturellement, le R. P. Savio, pense que ce martyr fut un martyr de Verceil vénéré spécialement par le premier évêque de ce diocèse⁴. Mais, maintenant la vérité se voit : saint Eusèbe, exilé d'abord à Scytopolis en Palestine (356) fut transféré de là en Cappadoce avec son prêtre Tigrinus. Finalement, il passa de Cappadoce en Egypte d'où il revint en Italie en 362. Or, pour se rendre de Palestine en Cappadoce, puis de Cappadoce en Egypte, il passa forcément en Syrie par Antioche, ville où devait être conservé le tombeau de *Theotecnos* fêté le 4 octobre. Il n'est pas douteux que saint Eusèbe, à son retour en Europe, emporta des reliques de ce saint martyr qui lui rappelaient son exil et voilà pourquoi la basilique de Verceil fut bâtie par lui sous son invocation. Ce nom oriental, en Occident, était sujet à s'altérer : une simple métathèse de deux consonnes transforme *Theotecnos* en *Theonectos*, d'où *Theonestus*, nom inscrit sur l'autel de *Theotecnos* à Verceil. La fête de *Theonestus* se célèbre à Verceil le 20 novembre : c'est peut-être la date de la translation des reliques par Eusèbe à Verceil ou bien celle de la dédicace de sa basilique. Constance II qui retenait ainsi Eusèbe en exil étant mort le 3 novembre 361 cette translation ou

cette dédicace ne peut être antérieure au 20 novembre 362.

Le nom du martyr d'Antioche n'était pas arrivé au terme de ses déformations. Marcellin et ses deux disciples Domnin, Vincent, étant venus d'Afrique à Rome, puis à Vercell, durent forcément vénérer l'autel tout neuf de saint *Theotecnos* et Domnin, en particulier, obtint une part de ces reliques qu'il porta dans les Alpes quand il y suivit Marcellin sacré évêque d'Embrun par Eusèbe de Vercell à l'automne de l'an 364. Quand lui-même, Domnin, devint le premier évêque de Grenoble et de Genève, vers l'automne de l'an 379, il plaça son diocèse, dans ces deux nouvelles cités, sous le patronage du saint oriental qu'il tenait de Vercell. Seulement, il ne déforma pas le nom de *Theotecnos* de la même manière qu'on l'avait fait à Vercell. C'est une autre consonne finale qui se déplace : *Theotecnos* devient *Theoctenos*, puis *Theugenus* et de là, par un adoucissement final, les fidèles ont vénéré saint *Diogenus*. On a pris ce martyr étranger apporté par le premier évêque pour le premier évêque lui-même ou son compagnon.

Telle est la singulière et véridique histoire des origines de saint *Demetrios*, prêtre de Périnthe, vénéré depuis la fin du IV^e siècle à Aix, à Sisteron et à Gap, comme aussi celle, toute pareille, de saint *Theotecnos*, d'Antioche, vénéré depuis la même époque à Grenoble et à Genève.

La poussière séculaire qui recouvrait leurs effigies orientales se trouve soulevée pour un instant : elle ne tardera pas à les recouvrir de nouveau, parce qu'il faut bien que la poussière retombe quand cesse le souffle qui l'a soulevée.

Manteyer, 12-20 novembre 1922.

(A suivre).

NOTES

¹ GEORGES DE MANTEYER. Le nom et les deux premières enceintes de Gap. Gap, Louis Jean et Peyrot, 1905, p. 159.

² R. REY. Le royaume de Cottius et la province des Alpes Cottien-nes d'Auguste à Dioclétien. Grenoble, impr. Allier frères, A. Gratier et Cie, éditeurs, 1898, pp. 145, 170.

³ Adjecit formulae Galba imperator ex Inalpinis Avanticos atque Brodiontios quorum oppidum Dinia (*Plinii* Hist. nat. lib. III, cap. IV). — G. DE MANTEYER. Le nom de Gap, p. 137.

⁴ *Ibidem*, p. 198-199.

⁵ GEORGES GOYAU. Chronologie de l'empire romain. Paris, C. Klincksieck, 1891, pp. 342-344.

⁶ ÆMILIUS ESPÉRANDIEU. Inscriptiones Galliae Narbonensis (*Sylloge epigraphica orbis romani cura et studio Hectoris de Ruggiero edita. Voluminis III pars prima. Romae, L. Pasqualucci sumptibus, Oxoniae, J. Parker, 1896-1897, fasc. 3, p. 79, n° 768*).

⁷ P. DE RIVAZ. Eclaircissements sur le martyre de la légion thé-béenne et sur l'époque de la persécution des Gaules sous Dioclétien et Maximien. A Paris chez Charles-Pierre Berton, libraire, rue St-Victor, vis-à-vis le Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet, au Soleil levant. M. DCC. LXXIX., pp. 220-221 et 272. M. de Rivaz a donné la table chronologique des lois signées par Dioclétien, ce qui, de 284 à 305, précise son itinéraire (pp. 270-311).

⁸ GEORGES DE MANTEYER. La pierre de Gap dédiée à la terre et au ciel. (Deua Andarta, Deuos Loukos). Gap, Louis Jean et Peyrot. 1910.

⁹ GEORGES DE MANTEYER. Un dévot d'Apollon dans Gap au III^e siècle. Gap, Louis Jean et Peyrot, 1906.

¹⁰ GEORGES GOYAU. Chronologie, p. 201.

¹¹ ANDRÉ STEYERT. Nouvelle histoire de Lyon. Lyon, Bernoux et Cumin, 1895, t. I., p. 403.

¹² ÆM. ESPÉRANDIEU. Inscript. Galliae Narbon. fasc. 1, p. 30, n° 333.

¹³ *Ibidem*, p. fasc. 2, p. 38, n° 415.

¹⁴ *Ibidem*, fasc. 1, p. 31, n° 334 et 337.

¹⁵ *Ibidem*, n° 335.

¹⁶ JOSEPH ROMAN. Répertoire archéologique du département des Hautes-Alpes. Paris, imp. nat., MDCCCLXXXVIII, col. 150-154.

- ¹⁷ ÆM. ESPÉRANDIEU, fasc. 2, p. 38, n^{os} 418, 420.
- ¹⁸ *Ibid.*, p. 52, n^o 581.
- ¹⁹ FLORIAN VALLENTIN. Visite au musée épigraphique de Gap. Vienné, E.-J. Savigné, imprimeur-éditeur, 1880, pp. 19-21. — FLORIAN VALLENTIN. Epigraphie gallo-romaine des Hautes-Alpes, mémoire posthume et inachevé. Gap, imprimerie Jouglard, père et fils, 1883, pp. 29-32. — ÆM. ESPÉRANDIEU. *Ibid.*, n^o 578. Si les apparences paléographiques, aux yeux des meilleurs juges, sont du second siècle, il faut observer que celles de l'importante inscription de Chardavon (*Ibid.*, p. 108, n^o 949) datée certainement des environs de 415 paraissent également plus anciennes que la réalité.
- ²⁰ GEORGES GOYAU. Chronologie de l'empire romain, pp. 384-391.
- ²¹ FLEURY. Histoire ecclésiastique, par M. Fleury, prêtre, prieur d'Argenteuil et confesseur du Roi Louis XV. Seconde édition, entièrement conforme à celle de Paris, revue et corrigée par l'Auteur. Tome second... A Nîmes, chez Pierre Beaume, libraire et imprimeur du Roi, près de l'Hôtel-de-Ville, MDCCLXXIX, pp. 224-228. — SIRMOND. Concilia antiqua Gallia, 1629, t. I, pp. 1-8.
- ²² GOYAU, p. 395.
- ²³ *Ibidem*, pp. 389, 396.
- ²⁴ Le musée de Lyon conserve une lampe chrétienne ornée d'un chrisme tout pareil à l'image des monnaies de Magnence (ANDRÉ STREYERT. Nouvelle histoire de Lyon. Bernoux et Cumin, t. I, 1895, p. 470, fig. 656). Cette lampe doit être gothique.
- ²⁵ ΜΟΥΤΣΕΛΕΥΧΟ; (*Socrate le scholastique*. Histoire ecclésiastique, livre 2, chap. 32). — ἐν τῷ ΜΟΥΤΣΕΛΕΥΧῳ (*Chronique pascale*, chap. XXIX).
- ²⁶ Voir la planche I hors texte.
- ²⁷ ÆM. ESPÉRANDIEU. *Ibid.*, fasc. 3, p. 91, n^o 847.
- ²⁸ G. DE MANTEYÉR. La Provence du premier au douzième siècle. Études d'histoire et de géographie politiques. Paris, Alph. Picard, 1908, pp. 6-11.
- ²⁹ Notitia dignatum omnium tam civilium quam militarium utriusque imperii (éd. Otto Seeck. Berolini, 1876). — Notitia Galliarum (éd. Otto Seeck, *Ibidem*, 1876, pp. 261-274).
- ³⁰ Mutatio ad Finem (La Roche-des-Arnauds) VII. — Mansio Vapincio (Gap) VI. — Mansio Catoricas (Chorges) XII. — Mansio Ebroduno (Embrun) XVI. — Inde incipiunt Alpes Penninae. — Mutatio Rame XVII..... Civitas Segucio. — Inde incipit Italia (DESJARDINS. Géographie de la Gaule, t. IV, p. 35). Pour Chorges formant encore sans doute la « civitas Caturigum » du temps de Dioclétien et de Maximien, voir ÆM. ESPÉRANDIEU. Inscriptiones Gallia Narbonensis, p. 79, n^o 772 et p. 152, n^o 1254, 1255.
- ³¹ Officia propria sanctorum Ebredunensis dioceseos. Gratianopoli. MDCCLI, Die XX aprilis, ad laudes, in secundo nocturno, lection IV, pp. 33-34. — L. DUCHESNE. Fastes épiscopaux, t. 1^{er}, deuxième édition.

1907, pp. 222, 290. — FEDELE SAVIO. Gli antichi vescovi d'Italia : il Piemonte. Torino, Bocca, 1899, pp. 2-5; 412-420.

³² Il était né à Sirmich, en Pannonie, sur la Save, le 18 avril 359. (GEORGES GOYAU. Chronologie de l'empire romain, pp. 477, 522, 549-578).

³³ Mgr Duchesne a écrit à son sujet : « le Gallia christiana donne d'abord un saint Démétrius considéré comme premier évêque, mais sans documents certains (cf. *Acta SS.* Oct. XI, p. 795) : je soupçonne qu'il n'est pas distinct du célèbre martyr de Thessalonique ». (L. DUCHESNE. *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule. Tome premier : provinces du sud-est. Deuxième édition revue et corrigée.* Paris, Albert Fontemoing, 1907, p. 286, note 6).

³⁴ Ce missel de Manteyer, pris au château de Manteyer, au XVIII^e siècle par M. Delafont, chargé des affaires du Marquis de Montlaur, puis de M. de Crouzet, seigneurs de Manteyer (13 avril 1736-21 décembre 1765), a passé, avec la maison de M. Delafont, subdélégué de Gap, à M. Amat, puis à M. Joseph Roman qui l'a cédé à la Bibliothèque Nationale (Ms. nouv. acq. lat. 1679, ff. V nch. et CCXII verso).

³⁵ In nomine Domini nostri Jesu Xpisti. Incipit breviarium secundum usum et consuetudinem ecclesie beate Marie Vapinci, in-4^o de 6 ff. nch. + 319 ff. (Bibliothèque Nationale. Réserve B 4522). Voir ff. V nch., CCLXXXII verso, CCLXXXIII verso : c'est l'amicale obligeance de M. J.-Ch. Roman, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, qui a permis de vérifier les textes de ce missel du XIV^e siècle et de ce bréviaire de 1499.

³⁶ Officia propria ab omnibus ecclesiasticis sæcularibus ac quorumvis ordinum regularibus Vapincensis Dioceseos statutis diebus recitanda. A Lyon, par Jonas Gautherin, à la place de Confort, près le Puys. MDCXX, in-8^o de 32 pp., aux pp. 24-28 (Bibliothèque d'Avignon : in-8^o. 20996).

³⁷ Breviarium Vapincensis ecclesiæ Illustrissimi et Reverendissimi in Christo patris D. D. Francisci de Narbonne è vicecomitibus Narbonæ episcopi et Comitibus Vapincensis jussu et auctoritate ac venerabilis ejusdem Ecclesiæ Capituli Consensu editum. Parisiis, sumptibus suis ediderunt Bibliopolæ usuum Parisiensium et Vapincensium. MDCCLXIV cum privilegio regis. Pars autumnalis, pp. 490-491.

De même, le missel : Missale Vapincense Illustrissimi et Reverendissimi in Christo patris DD. Francisci de Narbonne è Vicecomitibus Narbonæ, Episcopi comitis et ducis Vapincensis jussu et auctoritate ac venerabilis ejusdem Ecclesiæ Capituli consensu editum. Parisiis, Sumptibus bibliopolarum usuum Parisiensium et Vapincensium. MDCCLXIV. cum privilegio regis, p. 738.

³⁸ Abrégé de l'antiphonaire de l'église de Gap ou Vespéral pour les dimanches et fêtes principales de l'année suivant le bréviaire du diocèse, dans lequel sont contenus les Antiennes, psaumes, capitules, hymnes, oraisons et commémoraisons des saints et Complies du di-

manche pendant l'année. Imp. par ordre de Monseigneur l'Evêque. A Grenoble, chez la veuve d'André Giroud, imprimeur-libraire de Monseigneur l'Evêque de Gap, à la Salle du Palais. MDCCLXXXIII, avec approbation et privilège du Roi. In-12 de 2 ff. nch. + 600 pp. + CXX pp. + 16 ff. nch. : à la p. 557.

Abrégé du graduel de l'église de Gap noté pour les dimanches et fêtes principales de l'année suivant le bréviaire du diocèse, imp. par ordre de Monseigneur l'Evêque. A Grenoble, chez la veuve d'André Giroud, imprimeur-libraire de Monseigneur l'Evêque de Gap, à la Salle du Palais. MDCCLXXIV, avec approbation et privilège du Roi. In-12 de 1 f. nch. + 590 pp. + CCII pp. + 4 ff. nch.

³⁹ *Officia propria Sanctorum diœcesis Vapincensis jussu illustrissimi et reverendissimi DD. Joannis-Irenæi Dépery episcopi Vapincensis edita.* Vapinci, apud A. Allier, Typographum DD. Episcopi. MDCCLXLV. Grand in-12° de 64 + 68 + 66 + 72 pp. à la suite d'un mandement du 29 juin 1845 : voir *Pars autumnalis*, pp. 35-42.

Officia propria Sanctorum diœcesis Vapincensis de mandato illustrissimi et reverendissimi DD. Joannis-Irenæi Dépery episcopi Vapincensis edita. Vapinci, Apud A. Allier, Typographum. DD. Episcopi. MDCCLXLVI. Petit in-12° de X + 14 + 20 + 6 + 16 pp. à la suite d'un mandement du 19 septembre 1845 + *Officium Sancti Irenæi episcopi et martyris pro diœcesi Vapincensi a SS. DD. N. Pio papa nono concessum die 14 augusti 1848, in-12° de 8 pp.* Voir *pars autumnalis*, pp. 9-11.

⁴⁰ *Offices propres du diocèse de Gap* (Gap, J.-C. Richaud, 1895). In-8s de 1 p. nch. + 228* + 241* + 1 p. nch. Réimprimé sur l'autorisation de Mgr Guilbert, datée de Gap le 15 mai 1873.

⁴¹ Bibliothèque du Vatican, Ms. Reg. 540.

⁴² *Breviarium secundum usum et ordinationem ecclesie cathedralis Sistaricensis..... Impressum Sistaricen. per magistrum Thomam de Campanis, alias Breton, finitumque die XIII aprilis anno nostri salutis MCCCCCXIII au f° V verso non chiffré* (Bibliothèque Nationale, Réserve B. 6328).

⁴³ *Officia propria Sanctorum ecclesiæ et diœcesis Sistaricensis Illustrissimi et Reverendissimi D. D. Ludovici de Thomassin episcopi Sistaricensis nunc primum recognita, emendata et publicata.* Aquis Sextiis, Apud Joannem Adibert, typographum Regis, Illustrissimi ac Reverendissimi D. D. Episcopi Sistaricensis et Cleri, 1699. In-8° de 86 pp., aux pp. 67-69 et 83-85.

⁴⁴ *Officia divina in diœcesi Sistaricensi recitanda ex mandato Illustrissimi et Reverendissimi D. D. Petri-Francisci Lafitau episcopi.....* Avenione, apud Ludovicum Chambeau, 1750, in-8°, p. 107, Bibl. Nat. B. 24557). L'indication de cet ouvrage est due à l'obligeance de M. Ch. Roman.

⁴⁵ *Missale Sistaricense illustrissimi et reverendissimi in Christo patris D. D. Ludovici-Hieronimi de Suffren Saint-Tropez, episcopi*

Sistaricensis Lurii principis auctoritate editum. Tolosæ, apud Josephum Dalles, typographum usum Sistaricensium. MDCCLXXXV, cum privilegio regis. In-4° : aux pp. 787-788.

On peut ajouter finalement, pour Sisteron, l'ouvrage suivant que conserve, à Aix-en-Provence, la Bibliothèque Arbaud.

Le nouveau paroissien, ou heures choisies, contenant les Offices de tous les dimanches et fêtes de l'année, avec diverses instructions et prières. Suivant le Bréviaire de Sisteron. A Avignon, chez J. Garrigan, Imprimeur-Libraire, Place Saint-Didier. MDCCLXXXVII. In-12° de 20 pp. nch. + 21-527 + 328 (sic) + 529-536. Cet ouvrage ne contient de saint Mitre qu'une seule mention au calendrier : le 13 novembre : « S. Mitre, martyr d'Aix, double majeur, 3^e ou 4^e siècle ».

⁴⁶ L'ABBÉ E. MARBOT. La liturgie aixoise étude bibliographique et historique. Aix, imprimerie et librairie Makaire (B. Philip, gérant), 2, rue Thiers, 2, 1899, p. 20.

⁴⁷ Bibliothèque d'Avignon, Ms. n° 98.

⁴⁸ Idus novembris..... In Prouincia, apud Aquis ciuitatem, beati Mitrii clarissimi martiris. Eodem die, sancti Uerani confessoris. (Bibliothèque Méjanes, Ms. 1041, de 176 ff. parch., au f. CXXXVI verso). C'est par une addition postérieure placée en marge que se trouve portée la mention : Item, eodem die, translacio sancti Mitrii martiris.

⁴⁹ D'abord, au calendrier de novembre : « Idibus. Mitrii martiris ». Puis, dans le corps du manuscrit, à la même date, l'office de sa fête : « In festiuitate beati Mitrii martiris » (Bibliothèque Méjanes. Ms. 1039, de 836 pp. de parch., à la p. 755).

⁵⁰ Breviarium secundum Aquensen ecclesiam. Impressum Lugduni per Magistrum Michaellem Thopie expensis dominorum canonicorum predictæ ecclesiæ Aquensis (Bibliothèque Méjanes. Incunable 253 sur vélin (17485) de 2 ff. nch. + 334 ff., aux ff. 334 v° et 333 r°). D'abord, au calendrier de novembre : « Idus. Mitrii martyris IX lectiones cum IIII capitulis » et au IX des calendes de novembre : « Translatio Sancti Mitrii ». Enfin, au propre des saints (ff. CCLXXVII r° - CCLXXVIII v°) : « Festum Mitrii IIII capitula » avec l'hymne : « Mitrii Xpisti pauperum singulare refugium... »

⁵¹ Breviarium secundum consuetudinem sancte metropolitane Aquensis ecclesiæ noviter impressum. (Biblioth. Méjanes 26447). E. MARBOT. La liturgie aixoise, pp. 72-74.

Missale secundum usum metropolitane ecclesiæ Aquensis. (Bibl. Méjanes 11438). E. MARBOT. La liturgie aixoise, pp. 74-79.

⁵² Officia propria ecclesiæ et diocesis Aquensis ad formam breuiarii romani ex decreto sacro-sancti Concilii Tridentini restituti redacta. Aquis Sextiis, apud Joannem Tholosanum et Stephanum David, typographos regis, urbis et cleri. MDCXXVII. In-8° : à la p. 94 pour la translation du 24 octobre et aux pp. 95-130 pour la grande fête du 13 novembre.

⁸³ Officia propria sanctorum ecclesiae Aquensis editio postrema, jussu illustrissimi et reverendissimi D. D. Joannis-Baptistae Antonii de Brancas archiepiscopi Aquensis. Aquis Sextiis, typis Renati Adiberti, regis et illustrissimi D. D. archiepiscopi typographi. MDCCXLI. In-8° : aux pp. 178-183 pour la translation du 24 octobre et aux pp. 183-192 pour la fête du 13 novembre.

⁸⁴ Aix, 23 octobre 1383 : « die et horâ quibus venerabilia et sancta corpora gloriosissimi Mitrii et aliorum sanctorum cum eodem martire sepulorum in ecclesiâ Beate Marie de Sede ville Turrium, extra menia dicte civilatis Aquensis infra ipsam civitatem in archâ marmoreâ introducebantur, Pontius Mayffredi presbiter, vicarius perpetuus dicte ecclesie Beate Marie de Sede, in quâ dicta sanctorum corpora hucusque et perpetuo quieverunt ...sollemniter protestatus fuit et publice quod non intendit dictum sepulcrum marmoreum ubi predicta sanctorum corpora sunt locata nec ipsa sanctorum corpora debere locari in aliqua ecclesia seu in aliquo loco dicte civitatis nisi tantum sub nomine depositi donec ecclesia in honorem dicti gloriosissimi martiris et aliorum infra menia dicte civitatis edificetur et quod omnia emolumenta que occasione dictorum sanctorum evenerunt vel evenient in futurum sint et esse debeant dicti vicarii perpetui..... Quiquidem Dominus Prepositus respondit et dixit quod dictus dominus Pontius non est sapiens in hoc casu... (Arch. des Bouches-du-Rhône. Fonds Saint-Sauveur. CHANOINE J.-H. ALBANES, Gallia christiana novissima. Tome premier, première partie... Archevêché d'Aix. Monibéliard, Paul Hoffmann, MDCCCXCV. Instrumenta ecclesiae Aquensis, col. 68-69, n° LXI. — L'ABBÉ E. MABOT. Histoire de Notre-Dame de la Seds d'Aix. Aix, typographie Makaire, 1904, pp. 366-367).

⁸⁵ 9 septembre 1565 : testament de Domitre Charles, fils de feu Martin, muletier de Gap, frappé de la maladie de la peste (Arch. des Hautes-Alpes. I. E. 446, minutes de M^e Louis II Armand, notaire de la Beaume-des-Arnauds).

Le 19 juin 1923, M. Joseph Roman, membre correspondant de l'Institut de France, a bien voulu me communiquer l'indication de quatre autres Domitre gapençais, rencontrés par lui au cours de ses longues recherches.

1578 : feu Domitre Combassive, père de Suzanne, de Jeanne et de Louise, celle-ci épouse de Bertrand Julien à Gap....

1594 : feu Domitre Brès, père de Honorat dit la Lune. (H.-A. IE. 991, p. 685).

1682 : Domitre Ollivier, huissier au bailliage de Gap. (H.-A. IE. 3660, p. 443).

1682 : feu Domitre Planche (H.-A. IE. 3660, p.....).

M. Joseph Roman ajoute : « Voilà tous les Démétrius que j'ai trouvés dans les archives notariales des Hautes-Alpes. Pour moi, il en résulte que saint Mitre et saint Domitre sont le même personnage ».

⁵⁶ Recueil et Inventaire des Corps Saints et autres reliques qui sont en Provence. Imprimé à Grenoble an 1636, chez Edouard Raban (le texte de cet opuscule, qui paraît être maintenant introuvable, a été transcrit par le P. Columbi, l'historien provençal du XVII^e siècle, et se conserve à la Bibliothèque municipale de Lyon : Ms. 490, volume de 420 ff., aux ff. 30 recto-31 verso). Voici, dans ce recueil, l'article qui concerne Saint-Sauveur d'Aix :

« En l'église métropolitaine S. Sauveur est le chef de saint Maximin, l'un des 72 disciples, premier archevesque, qui communia la sainte Magdaleine à une petite chapelle qu'on garde sans démolir au mitan de ladite église pour son antiquité et respect.

« Le chef de saint Mitre en chässe d'argent.

« Le chef de saint Aquasius, l'un des dix mille martyrs.

« Deux des onze mille vierges.

« Trois épines de la couronne de Jésus-Christ.

« Une mitre et chape de saint Louis archevesque de Tolose.

« Une pièce du gril de saint Laurent.

« Une costre de saint Sébastien.

« Toutes ces reliques sont relevées en chässe d'argent. Il y a encor plusieurs ossements des saints dans des caisses avec leur écriteau. »

Le 7 août 1534, lors de la consécration de l'église de Saint-Sauveur et de son grand autel en l'honneur de Dieu, de la Vierge, de Tous les Saints et en mémoire de la Transfiguration du Sauveur, on avait mis comme reliques dans cet autel, avec trois grains d'encens, un fragment du bras de Marie Magdeleine, un fragment de la tête de saint Mitre martyr et un fragment de la tête de l'un des dix mille martyrs (*Officia propria sanctorum ecclesiae Aquensis*, 1740, au 30 août, date de la dédicace de l'église métropolitaine)..

⁵⁷ Grâce à la bonne amitié de M. Maurice Raimbault, archiviste-adjoint des Bouches-du-Rhône et Conservateur du Musée P. Arbaud, qui a bien voulu me signaler ce monument, il est possible d'en donner ici l'aspect d'après un cliché de M. Vile-Fabry, 16, rue des Epinaux à Aix. Voici les termes de la lettre de M. Maurice Raimbault, du 27 juillet 1923 :

« Ce petit monument est placé à environ 2 m. 50 de hauteur dans une niche.... Le personnage est un peu fruste, les habitants du quartier ayant toutes les peines du monde à empêcher les enfants de lui jeter des pierres. Dans une ferme, située en face, se trouve le tronc décapité d'une statue de captif (on en a fait naturellement un saint Mitre aussi) provenant de quelque monument tromphal dont il ne reste que cela et probablement trois colonnes en granit de l'Estérel dont deux sont à la chapelle de 1657 et une troisième, placée de l'autre côté de la route, sert de stèle à une croix de fer. »

M. Maurice Raimbault précise, en terminant, que cette chapelle de 1657, refaite en 1867, a succédé elle-même, à un édifice antérieur datant au moins du XV^e siècle.

⁵⁸ *Martyrologium hieronymianum ad fidem codicum adjectis prolegomenis ediderunt Joh. Bapt. de Rossi et Ludov. Duchesne* (Ex Act. SS. Novembris tom. II). Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick 37, via Ursularum, 37. In-4°, de format in-folio, LXXXII + 196 pp.

⁵⁹ *Ibidem*, pp. 41, 52, 59, 86, 106, 118, 120, 141, 141, 143, 145, 146.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 142.

⁶¹ *Ibidem*, pp. LV, LXI, LXII.

⁶² L. DUCHESNE. *Histoire ancienne de l'Eglise*, tome II. Paris. Albert Fontemoing, 1907, pp. 9-28.

En ce qui concerne l'édit du 24 février 303, affiché à Nicomédie, Mgr Duchesne écrit : « aussitôt affiché, cet édit fut lacéré par un Chrétien de Nicomédie dont le nom ne s'est pas conservé, mais qui paya son audace en mourant sur le bûcher » (*Ibid.* p. 13). Il suffit de lire le Martyrologe hiéronymien publié par Mgr Duchesne lui-même avec J.-B. de Rossi pour trouver ce nom, dans le Bréviaire syriaque, précisément au 24 février (p. LIV) : 'Εν Νικομηδείᾳ Εὐθυμόῃ, d'après le Martyrologe grec de Nicomédie, d'où il a passé au hiéronymien (p. 25) : « Nicomedia, Iditius... Nicomedia... Evitii. » Comme on le voit, son nom y est même deux fois, mais légèrement déformé tout d'abord.

⁶³ Voir la note de saint Maxime, abbé de Saint-Jean de Limonum († 2 janvier 625) sur le traité de saint Irénée relatif à la Foi dédié au diacre de Vienne Démétrius (MIGNE, *Patrologie grecque*, t. VII, col. 1231-1232, n° 342, note 37. P. GUILLAUME, *Origine de l'église de Gap d'après Vallon-Corse* (1720-1791) : *Bulletin de la Société d'Etudes*, 3^e année, 1884, p. 41, note 2).

⁶⁴ FLEURY. *Histoire ecclésiastique*. Seconde édition, tome second, p. 584, Nismes, Pierre Beaume MDCCLXXIX.

Constance II, dit Fleury, « ruina les voitures publiques en faisant aller et venir des troupes d'évêques pour les conciles où il voulait se rendre l'arbitre de la religion. C'est ainsi qu'en parle Ammian Marcellin qui, étant païen, ne doit pas être suspect » (*Ibid.* pp. 611-612).

⁶⁵ *Ibidem*, pp. 529-530.

⁶⁶ G. DE MANTEYER. *La Provence du I^{er} au XII^e siècle*, p. 48.

Le Pape saint Grégoire écrira encore à une princesse : « in Romanis namque vel totius Occidentis omnino intolerabile est atque sacrilegum si sanctorum corpora tangere quisquam fortasse presumat ».

⁶⁷ Comme vocable, non pas urbain mais rural, on connaît, dans le diocèse de Gap, près de Sisteron, à Chardavon, le nom du bourg de *Theopolis*, « la ville de Dieu », par l'inscription de Claudius Postumus Dardanus, préfet du prétoire des Gaules (409-413) et de sa femme Naevia Galla qui, le possédant sur leur propre domaine, le

munirent de murs et de portes et en améliorèrent la voie d'accès (ÆMILIUS ESPÉRANDIEU. *Inscriptiones Galliae Narbonensis : Sylloge epigraphica orbis romani curâ et studio Hectoris de Ruggiero edita*, vol. III, pars prima. Romae, L. Pasqualucci, 1896, p. 108, n° 949).

⁶⁸ Voici un relevé sommaire de ces cités d'Orient :

Pompeiopolis (Paphlagonia, Cilicia I ^a).....	2
Juliopolis (Galatia I ^a).....	1
Augustopolis (Palaestina III ^a , Phrygia Salutaris).....	2
Tiberiopolis (Phrygia Pacatiana I ^a , Cyprus).....	2
Claudiopolis (Honorias, Isauria).....	2
Germanicopolis (Isauria).....	1
Titopolis (Isauria).....	1
Domitiopolis (Isauria).....	1
Aurelianopolis (Asia).....	1
Trajanopolis (Rhodope).....	1
Hadrianopolis (Epirus vetus, Haemimons, Pisidia).....	3
Flaviopolis (Cilicia I ^a).....	1
Philippopolis (Thracia, Arabia Petraea, Phrygia Pacatiana).....	3
Diocletianopolis (Thracia, Dardania).....	2
Maximianopolis (Arabia Petraea, Palaestina II ^a , Rhodope, Pamphylia II ^a , Thebais II ^a).....	5
Valentinianopolis (Asia).....	1
Theodosiopolis (Thracia, Phrygia Pacatiana, Cappadocia I ^a , Arcadia de Ægypto, Asia).....	5
Anastasiopolis (Caria, Galatia I ^a , Phrygia Paca- tiana).....	3
Zenopolis (Lycia).....	1
Justinopolis (Cappadocia II ^a).....	1
Leontopolis (Augustamnica II ^a).....	1

Total..... 40

⁶⁹ « Gratianopolis, collationi Carthaginensi in qua Publicii episcopi Gratianopolitanæ ecclesiæ memoria est » (*Geographia sacra sive notitia antiqua episcopatum ecclesiæ universæ ex conciliis, patribus, historiâ ecclesiasticâ et Geographis antiquis excerpta auctore R. in Christo patre Carolo à Sancto Paulo abbate Fuliensi et congregationis Fuliensis Superiore generali necnon Abrincensi episcopo designato. Lutetiæ Parisiorum, sumptibus Sebastiani Cramoisy, architypographi regii, viâ Jacobæâ, sub Ciconiis, MDCXLI, cum privilegio regis*, p. 109). — AUBERTUS MIRÆUS. *Notitia episcopatum orbis christiani in qua christianæ religionis amplitudo elucet. Antuerpiæ, ex officinâ Plantinianâ, apud viduam et filios Io. Moreti, MDCXIII, p. 97.* — I. TOURNET. *Notice des diocèses de l'église universelle. Avec un sommaire de tous les conciles tant généraux que provinciaux rapportés*

à leurs provinces et diocèses. Plus une entière et particulière notice des bénéfices de la France estans à la nomination ou collation du Roy, avec les taxes de Rome. Par M. I. T. A. P. A. A Paris, chez François Targa, au Palais, à l'entrée de la Galerie des Prisonniers. MDCXXV avec privilège du Roy, p. 353. — **COMMANVILLE**. Tables géographiques et chronologiques de tous les archeveschez et evechez del'univers, où l'on voit dans un abrégé méthodique et succinct l'état ancien et présent tant de l'Eglise latine que de l'Eglise Grèque et des autres communions de la Chrétienté, la situation et distribution de toutes les Provinces Ecclésiastiques, les noms des archevêchez et Evêchez, leurs érections, unions, translations, suppressions, prérogatives, revenus, etc. Avec des tables alphabétiques très amples, tant des noms latins que des noms vulgaires, par Monsieur l'abbé de Commanville. A Rouen, chez Antoine Maurry, imprimeur ordinaire du Roy, près St-Lo, à l'imprimerie du Louvre, MDCC. Avec approbations et privilège du Roy, p. 157 et, à la table, p. 115.

⁷⁰ 1900. *La Gerarchia Cattolica*, la Famiglia e la Cappella Pontificia con Appendice. Edizione ufficiale pubblicata il 3 Gennaio 1900. Roma, tipografia vaticana, p. 418.

⁷¹ Voir le texte des canons du concile de Turin dans *Savio*. Gli antichi vescovi d'Italia : il Piemonte. Torino, Bocca, 1899, pp. 566-568.

⁷² **ALBANÈS**. Gallia christiana novissima, t. I, 1895, Aix, col. 27-29. — **G. MORIN**. Saint Lazare et saint Maximin, p. 7.

⁷³ Voici les références des textes qui concernent Remy ou Remède. Tout d'abord, le concile de Nîmes du 1^{er} octobre 396 (*Conciles inédits de la Gaule*. Bulletin de la Société de l'histoire de France. Paris, J. Renouard, 1839, fasc. n° 6 du 10 juillet, pp. 5-8. — **L. DUCHESNE**. Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, t. I, provinces du sud-est, 2^e édition, Paris, Albert Fontemoing, 1907, p. 366).

Ensuite, le concile de Turin, du 22 septembre [398 ?] (**F. SAVIO**. *Ibidem*, pp. 566-568).

Le texte de 408 : « Proculus Massiliensis episcopus clarus habetur, quo annuente magna de suspecto adulterio Remedi episcopi quæstio agitatur (*Chronique de 452* rédigée en Provence, éd. de **MOMMSEN**, Monumenta Germaniæ historica, Auctores antiquissimi, t. IX, p. 652. — **MICNE**, Patrologie latine, t. LI).

Lettre du pape Zosime, du 3 octobre 417 (**JAFFÉ**, n° 337. — **DUCHESNE**, Fastes, t. I, 2^e éd., pp. 101, note et 102, note de la p. 101).

Lettre du pape Boniface I^{er} du 13 juin 419 (**JAFFÉ**, n° 349. — **DUCHESNE**. *Ibid.*, pp. 366-367).

Mgr Duchesne dit de Remède, p. 102, note : « ce ne fut pas un évêque d'Aix, l'histoire de Lazare le prouve assez. Apt et Fréjus sont également impossibles, leurs évêques Castorius et Leontius étant nommés avec Rémi en tête de la lettre de 419. On ne voit pas quelle querelle de limites eût été possible entre l'évêque de Marseille et ceux

de Riez, Sisteron, Gap. Reste l'évêque d'Antibes voisin... de Marseille. Cependant, il faut noter que l'on honorait à Gap, vers la fin du VI^e siècle, deux anciens évêques *Teridius* et *Remedius* marqués au 3 février... ».

Sur ce point, Mgr Duchesne, à qui la vérité se faisait entrevoir, n'a pas tiré des textes leur conclusion logique et obligée, basée sur ce fait qu'un diocèse épiscopal pouvait encore alors embrasser plusieurs cités administratives dans des pays plus ou moins reculés, à l'ouest aussi bien qu'à l'est des Alpes. Pour le Piémont, à l'est, l'histoire d'Eusèbe de Verceil en est la preuve certaine et, pour la II^e Narbonnaise à l'ouest, la création nouvelle de cette province en souligne la probabilité.

⁷⁴ « In festo susceptionis corporis sancti Germani Constantinopolitani die quinta julii.... VI, Divus Germmnus, Constantinopolis olim patriarcha sanctissimus.... dum in Galliâ traducitur, nobilis viri pietate studioque laudabili, ipsi sancto patriarche, divino consilio, divus Remedius olim Wapingi in Delfinatu presul eximiæ sanctitatis in transitu comes adjungitur. Cùmque veneranda tam sanctorum antistitum ossa per Bortensem urbem trajicerentur (benedictio Deo cœli et sanctis ejus !) ecclesia Bortensis basilice pre ceteris in sacrarium sanctorum Germani et Remedii et domicilium delecta est in sempiternum..... (Cte RIANT. Exuviae sacræ Constantinopolitanæ. Fasciculus documentorum minorum ad byzantina lipsana in Occidentem sæculo XIII^o translata spectantium et Historiam quarti belli sacri imperii que gallo-græci illustrantium. I. Genève, 1877, préface, p. CXXIII et t. II, pp. 6-8).

Bort est dans la Corrèze, arr. d'Ussel.

⁷⁵ L. DUCHESNE, *Fastes*, t. I, 2^e éd. pp. 226 pour Genève et 230 pour Grenoble.

⁷⁶ L'église d'Embrun fêtait Vincent, disciple de Marcellin, le 29 janvier. La 4^e leçon du 2^e nocturne disait que Vincent, Africain comme Marcellin et Domnin, vint à Rome : « cum iis adit Eusebium summum pontificem ». En réalité, il ne s'agit pas du pape saint Eusèbe (310), mais de saint Eusèbe, l'évêque de Verceil (340-370) jadis lecteur de l'église de Rome, auquel, d'ailleurs, le pape de ce nom est censé, d'après la légende, les renvoyer. Passant les Alpes, tous trois parviennent à Embrun où les saints Nazaire et Celse avaient déjà prêché la foi. « Interea, Marcellinus jam creatus episcopus Vincenitium et Domninum Diniam ad fundandam in ea urbe ecclesiam mitit ». La 5^e leçon ajoute que Marcellin aurait fait de Vincent le premier évêque de Digne si celui-ci, fatigué de sa vie trop active, n'avait préféré la solitude. Enfin, la 6^e leçon conclut que, Domnin ayant été créé par suite évêque de Digne, Vincent se reposa dans la retraite jusqu'à ce que Domnin, averti de sa fin prochaine, le rappelle à Digne et en fait son successeur (*Officia propria* sanctorum Ebredunensis dioceseos novissime recognita de mandato illustrissimi ac re-

verendissimi D. D. Bernardini Francisci Foucquet archiepiscopi principis Ebredunensis. Gratianopoli, apud Andræam Faure, typographum et bibliopolam ejusdem D. D. Archiepiscopi et ejus Dioceseos. MDCCLI. In-12° de 56 pp., aux pp. 10-13). La tradition d'Embrun, au XVIII^e siècle, fait donc à tort, de Vincent, le second évêque de Digne quand il en a été le premier. Il est possible que Domnin ait exercé, avant lui, les fonctions de prêtre à Digne sous l'autorité épiscopale de Marcellin, évêque d'Embrun et de Digne avant d'être sacré évêque de Grenoble : voilà seulement ce qui a pu avoir lieu, de 374 à 379.

L'église d'Embrun fêtait saint Domnin le 13 février (*Ibidem*, pp. 17-20) : cette légende dit que l'Africain Domnin vint à Rome et à Verceil avec Marcellin et Vincent. Envoyé avec Vincent à Digne par Marcellin, il convertit tout ce pays idolâtre. Il y édifie une église que Marcellin vient consacrer et, en même temps, Marcellin le sacre évêque de Digne. Mort le 13 février, Vincent rappelé de son éloignement est son successeur.

Saint Marcellin, premier « archevêque » et patron d'Embrun se trouvait fêté lui-même le 20 avril (*Ibid.*, pp. 23-37). Sa légende spécifie que les évêques Eusèbe de Verceil et Emilien de Valence furent ses consécrateurs (pp. 33-34). Le 27 avril, l'office de l'octave donne ce fait intéressant (pp. 37-38) qu'il fut amené, sur la demande de son peuple, à bâtir une nouvelle église à seize milles d'Embrun, à cause de la distance qui empêchait les fidèles de venir à Embrun entendre la parole divine. Ce doit être l'origine de l'église de Chorges qui, comme cité, avait précédé Embrun. Enfin, (pp. 38-39), sa mort est fixée aux ides d'avril et on spécifie qu'il fut inhumé huit jours après seulement par les évêques voisins. Le 20 novembre, se fêtait l'invention des reliques de saint Marcellin (pp. 46-51) : à cette occasion l'office transcrit le texte de saint Grégoire de Tours (*De Gloriâ Confessorum*) qui le concerne.

Saints Nazaire et Celse, martyrs, apôtres d'Embrun et de la région alpine sont fêtés le 28 juillet.

En réalité, ces deux saints sont Milanais : saint Ambroise fit l'invention de leurs corps, en 395 ou 396, dans un champ hors les murs de Milan et les porta dans la basilique des Apôtres. C'est ainsi qu'en 386, il avait déjà fait l'invention des saints Gervais et Protas dans l'église des saints Nabor et Félix. C'est ainsi encore qu'en 393 et en sa présence, à Bologne, l'évêque Eusèbe de Bologne avait fait l'invention dans le cimetière des Juifs des saints Vital et Agricola. Le culte des saints Nazaire et Celse dont l'origine milanaise, vers l'an 396, est ainsi certaine, paraît avoir été répandu dans les Alpes Maritimes, en rapport avec Embrun, par Valérien, évêque de Cimiez (439-455), ou par son entourage que dominait l'action de Lérins (ALBERT DUFOURCO. *Etude sur les Gesta Martyrum romains*, tome deuxième : le mouvement légendaire lérinien. Paris, Albert Font-

moing, 1907, pp. 61-85). Désormais le saint milanais, Nazaire, dont on ne connaissait guère que le nom, devient un saint d'origine africaine mais de formation romaine, en rapport par sa mère Perpétue avec saint Pierre lui-même et que Rome envoie dès le pontificat de saint Lin, pour évangéliser les Alpes Maritimes, exactement comme elle envoie Trophime pour évangéliser Arles et la Provence. On ne peut s'empêcher de remarquer que le fidèle *Ceratus* dont le nom figure dans la légende porte le nom peu répandu de l'évêque de Grenoble (441-451) contemporain de l'évêque de Cimiez Valérien.

Pour Marcellin, sa mémoire ne figure pas dans les trois principaux manuscrits du Martyrologe hiéronymien. Le Bréviaire de Reims (Bibl. Nat. Ms. lat. 17189) donne aux ides d'avril, c'est-à-dire le 13 avril : « Eberduno civitate, depositio Marcelini ». Le martyrologe de Corbie (Bibl. Nat. Ms. lat. 12410 et 17767), le XII des calendes de mai, c'est-à-dire le 20 avril : « Everduno, deposicio sancti Marcellini episcopi et confessoris ». La première de ces deux dates est celle de la mort, on vient de le voir, et la seconde, celle de l'inhumation. Le Martyrologe de Toulon permet de constater (Bibl. Vat. Ms. Reg. lat. 540) qu'à Gap, au milieu du XI^e siècle, on fêtait Marcellin le XII des calendes de mai : « Marcellini sancti Hebrudunensi archiepiscopi ».

Embrun a perdu les reliques de son premier évêque trois siècles environ avant que Gap ait perdu celles du sien. En effet, le 28 août 936, quand Cunebert, prévôt de la congrégation des chanoines du bienheureux martyr saint Julien de Brioude leur donne, du consentement de tous les grands de la région, l'église qu'il avait héritée de son grand père Claude et qu'il possédait dans le pays d'Auvergne, au comté et dans la viguerie de Brioude, au lieu de *Cantogilum*, c'est-à-dire de Chanteuges, *super fluvium Halerii et ex alterâ parte super rivum Deje*, au confluent de l'Allier et du Desges, il spécifie que cette église, dédiée en l'honneur du Sauveur et des saints martyrs Julien de Brioude, Julien d'Antioche et Saturnin, venait de recevoir un trésor insigne : « præcipue verò sanctissimi Ebrudensis episcopi domini Marcellini cujus gloriosissimum corpus cum alio multo sanctorum pignore illo in loco, præsentî tempore, Deo dante, susceptum est » (*Doniol. Cartulaire de Brioude*, n° 337, pp. 343-347. VAISSETTE. Histoire de Languedoc, nouv. éd., t. 5, col. 171-173, n° 66-LXII). Le 5 décembre 941, un précepte du roi Louis, à la demande des évêques de Langres, Henri, et du Puy, Gotescale, confirme les biens des moines du monastère de Saint Marcellin le confesseur bien connu de Chanteuges (*Hist. de Languedoc*, 2^e éd., t. 5, col. 187-188, n° 75-LXX).

" L'église de Digne fêtait, le 22 janvier (pp. 3-18) saint Vincent, évêque de Digne, originaire d'Afrique, comme Marcellin et Domnin et qui débarqua d'abord au château de Nice (p. 10, leçon IV). La translation de saint Vincent, évêque de Digne, faisait l'objet d'une fête spéciale sous le rite double majeur le dimanche le plus rapproché du 5 juillet (p. 57). Saint Domnin, évêque de Digne, était fêté le

13 février, sous le rite double de première classe avec octave (p. 19), c'est-à-dire avec autant de solennité que Vincent trois semaines plus tôt. La 6^e leçon spécifie que l'église élevée par Domnin et consacrée par Marcellin était dédiée à la Vierge. Saint Marcellin, évêque d'Embrun, est l'objet, le 20 avril, d'un double majeur (p. 35). Le martyr saint Pons est fêté le 11 mai (p. 37). Saint Pancrace occupe le 22 mai, saint Hyacinthe le 18 août. Saint Genès, martyr d'Arles se commémore le 25 août, Saint Gilles le 1^{er} septembre. Sainte Digne, vierge et martyre occupe, fait remarquable, le 22 septembre. Le 30 septembre, on fête saint Jérôme, titulaire de la nouvelle cathédrale. Enfin, le 3 novembre, on fête l'évêque saint Véran (*Officia propria sanctorum ecclesiae Diniensis*. Nova editio. Aquis Sextiis, typis J.-B. Mouret, Regis Typogr. MDCCLXXXI. cum permissu. In-12° de 3 pp. nch. + 4 + 78. Musée Paul Arbaud : S. 127).

⁷⁸ L'église de Grenoble fêtait en double majeur le 16 janvier saint *Fergeolus*, évêque de Grenoble et martyr mis à mort sur le mont Esson, à l'ouest des murs de Grenoble, où il prêchait à la foule la parole de Dieu sur une estrade en bois. Tué par un forcené d'un coup de bâton à la tête, son corps est jeté dans un four ardent voisin et, finalement on l'ensevelit sur les bords de l'Isère dans l'église qui, maintenant, lui est dédiée : c'est Saint Ferjus de la Tronche. Cet évêque martyr peut être identifié avec le successeur de Clair (650-22 juin 654). Suit, le 22 janvier non pas Vincent, disciple de Marcellin, mais Vincent, lévite de Huesca et martyr, fêté avec octave (pp. 13-22). Puis, saint Hugues, évêque de Grenoble et confesseur, de Châteauneuf-d'Isère, occupe le 1^{er} avril (pp. 25-30); puis saint Cerat, évêque de Grenoble et confesseur (441-451), est fêté en double majeur le 6 juin (pp. 48-50). Saint Donat, prêtre et confesseur occupe le 18 août (pp. 58-60); l'abbé saint Amat, le 13 septembre (pp. 60-64). Saint Maurice et ses compagnons sont fêtés le 22 septembre (pp. 64-68). Saint Brunon, de Cologne, chanoine de Reims, fondateur de la Chartreuse, est fêté le 6 octobre (pp. 68-72). Saint Domnin, prêtre, puis premier évêque de Grenoble et confesseur, occupe le 3 novembre (pp. 72-76). Le prêtre saint Apre occupe finalement le 4 décembre (*Officia propria sanctorum in ecclesia cathedrali et Dioc. Gratianop. de præcepto recitanda*. Ex Mandato illustrissimi ac Reverendissimi Episcopi et Princip. Gratianop. Appositis quibusdam recentibus ad Breviarium Romanum spectantibus. A sacrâ Rituum Congregat. recognitis et approbatis. Editio novissima. Gratianopoli, Apud Viduam Gasparis Giroud, Typographi Illustrissimi ac Reverendissimi. D. D. nostri Episcopi et Principis; in aula Palatii, sub signo iustitiæ, M.DCC.XL. Cum Privilegio Regis. In-12° de 8 pp. nch. + 9-25 + 3 pp. nch. + 25-85 + 1 p. nch. + 108 pp. + 4 pp. + 4 pp.).

⁷⁹ ALBERT DUFOURCQ *Étude sur les Gesta Martyrum romains*. Tome deuxième : mouvement légendaire lérinien, Paris, Albert Fontemoing. 1907, pp. 137-143.

⁸⁰ *Ibidem*, pp. 281-282.

⁸¹ *Officia propria diœcesis Genevensis, illustrissimi et reverendissimi D.D. Joannis Petri Biord, Episcopi et Principis Genevensis etc. auctoritatē ac venerabilis ejusdem ecclesiæ capituli consensu edita. Annecii, typis Joan. Bapt. et Alexii Burdet RR. Episcopi necnon cleri typographorum. MDCCLXXVII cum permissu. In-8° de VIII + 370 + XI pp.*

⁸² Les seuls évêques occidentaux de ce nom qui aient vécu à cette époque paraissent être saint Diogène de Cambrai mort à Arras en 404 et Diogène, évêque de Novare dans la première moitié du V^e siècle dont on ne sait rien.

⁸³ ULYSSE CHEVALIER. Répertoire des sources historiques du moyen-âge : bio-bibliographie. Nouvelle édition refondue, corrigée et considérablement augmentée, 3^e fascicule. Paris, Alph. Picard, août 1904, col. 1199, d'après MARTINOV. Ann. eccl. græco-slav. (1864), 240.

⁸⁴ FEDELE SAVIO. *Ibidem*, pp. 418-419. Voir également sur saint Eusèbe l'ouvrage déjà ancien mais plein de textes de l'un de ses successeurs : Sancti Eusebii Vercellensis episcopi et martyris eiusque in episcopatu successorum vita et res gestae a Jo. Stephano Episc. Vercellensi collectae ad Clementem VIII pont. opt. max. Romae, apud Aloysium Zannettum. MDCII, superiorum permissu. Petit in-4° de 2 pp. nch + 3-98 + 105-256 + 16 pp. nch.

(A suivre.)



LA CARRIÈRE D'UN MARIN

au XVIII^e siècle

JOSEPH DE FLOTTE

(1734 - 1792)

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

Assemblées préparatoires aux Etats Généraux dans le Dauphiné. — Le véritable rôle politique du Comte de Flotte. — Situation des partis à son retour à Toulon. — Le salariat de l'Arsenal et l'émeute du 1^{er} décembre 1789. — Démêlés du Comte de Flotte et du Comte de Rions. — Premier Intérim du Commandement de la Marine.

Quand le comte de Flotte eut regagné son port d'attache, après dix mois d'absence, il put constater que les événements avaient marché.

Le Roy, pour des motifs d'ordre financier, dont nous verrons la triste répercussion dans nos ports militaires, avait été acculé à la promesse de convoquer les Etats généraux. Une agitation fébrile régnait dans les provinces appelées à choisir leurs délégués. Les Assemblées préparatoires étaient partout difficiles. On sait combien fut chaude, en Dauphiné, la lutte menée par le Parlement et l'Assemblée de Vizille.

A Toulon comme à Brest, la Cour avait décidé d'accorder aux officiers toutes les permissions possibles, pour leur faciliter un voyage dans leur pays d'origine où leur

ordre était appelé à voter. Ceux d'entre eux que la nécessité du service de la flotte, leurs convenances personnelles ou les frais du voyage retenaient loin de leurs provinces, délèguèrent un de leurs collègues pour les remplacer dans les Assemblées préparatoires de la Noblesse.

Une lettre de Flotte nous apprend qu'à la fin de 1788, il bénéficia d'un assez long congé, et les documents compulsés par Champollion Figeac²¹⁵ et rapportés dans ses Chroniques dauphinoises, nous révèlent qu'en venant à Saint-Pierre-d'Argençon, cet officier était porteur d'un mandat qui l'autorisait à parler au nom de plusieurs de ses collègues de la Province.

Ce mandat n'a pas de quoi nous surprendre à l'heure où nous sommes arrivés. Flotte, certainement, fut de bonne heure attaché aux idées nouvelles; mais par contre nous lui avons toujours connu un sens de modération et de justice tout à fait de nature à le désigner aux suffrages de ses collègues.

Si, à la veille de la Révolution, il se trouva en harmonie de pensée avec la généralité d'entre eux, ce n'est point qu'il eut reculé, c'est que ceux-ci s'étaient rapprochés de lui, entraînés par ce courant d'idées que la Guerre d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique avait achevé de rendre irrésistible dans les états-majors de nos escadres.

Si les officiers de mer n'étaient pas tous démocrates, beaucoup affichaient ces sentiments, ce qui n'autorise pas d'ailleurs à conclure que les aspirations des uns et des autres alassent au-delà de « La Constitution » qui devait

²¹⁵ Chroniques Dauphinoises 1788-1794, p. 188 et 202. Voir également : Bibliographie historique du Dauphiné, par Ed. Maignen. Grenoble, imprimerie Dauphinoise, « Etat exact des signatures telles qu'elles se trouvent sur l'acte de protestation signifié à la Commission intermédiaire des Etats du Dauphiné et à Mgr l'Archevêque de Vienne, président des Etats de la Province, les 6 et 8 avril 1789, de la part de... le marquis Dupuy-Montbrun et le Comte de Flotte, lesquels se sont dits dans l'acte de procuration, députés des deux premiers ordres du Dauphiné chargés des pouvoirs d'un très grand nombre de membres de ces deux ordres ». Champollion-Figeac parle expressément de mandats donnés par des officiers au Comte de Flotte.

rétablir l'âge d'or ! Pas plus pour Flotte que pour ses compagnons, la Royauté n'était en cause ; jusqu'au dernier jour de la carrière de l'Amiral, les documents font foi de son loyalisme.

Le mandat de ses pairs nous met à même de réfuter la double légende qui s'est créée autour de son nom ; la première assez répandue dans sa province, qui le représente comme un « fougueux aristocrate » parce qu'il figure à côté de Mgr de Leyssin le « turbulent », archevêque d'Embrun, comme l'un des chefs des « dissidents » dauphinois²¹⁶ ; la seconde que nous trouvons exprimée dans le récent ouvrage de M. O. Havard, où l'Amiral est dépeint comme « un ardent protagoniste de la Révolution qui l'aurait enfiévré de son souffle, et aurait desséché dans son cœur tout sentiment monarchique »²¹⁷.

Ainsi présenté à l'histoire, Flotte aurait eu deux faces. comme l'antique Janus, l'une visible à Toulon, l'autre qui apparaissait en Dauphiné.

Nous verrons ce qu'il faut penser des documents sur lesquels l'éminent historien de la Révolution dans nos ports militaires, émettait son affirmation. Quant à la conduite de Flotte en Dauphiné, elle se manifeste avec netteté, pour peu qu'on veuille étudier les motifs de sa dissidence. L'homme réapparaît vite tel que nous le connaissons, avec la logique de son caractère éminemment pondéré.

Que d'inexactitudes on a dites et enseignées sur l'Assemblée de Vizille. Si ses membres avaient pu lire Michelet ou Henri Martin, leurs bras en fussent tombés d'étonnement. Les Généralités Dauphinoises, notamment le Gapençais, avaient une toute autre opinion ! Sans parler des principes généraux du droit public, sur lesquels presque tout le monde était d'accord, le clergé, la noblesse... surtout la noblesse d'épée, une partie même du tiers état, trouvaient que cette manifestation d'un clan de robins survenue sans préparation, procédant sans vérification, statuant sans pou-

²¹⁶ Maignen, *op. cit.*, pp. 125, 404.

²¹⁷ O. Havard, *op. cit.* Toulon, p. 127.

voirs, jouait ou prétendait jouer dans la constitution des États un rôle hors de proportion avec son importance et son origine irrégulière.

L'influence politique que chacun sentait sur le point d'échoir aux députés des trois ordres, semblait à beaucoup mériter une consultation plus sincère et même plus honnête²¹⁷. Cette consultation devait faire l'union, comme Flotte le fit remarquer dans le mémoire qu'il adressa au Syndic de la noblesse; l'Assemblée de Vizille n'avait créé que la division.

C'était cette seule question de procédure qui rapprochait Flotte de l'archevêque d'Embrun ; mais comme l'agitation provoquée par les mémoires de ces deux « leaders » menaçait de remettre en question la formation même des États, et de retarder l'élection des députés de la province aux États Généraux, elle détermina la mauvaise humeur du rapporteur M. de la Villette, qui déclara dans sa note du 8 mai 1789, qu'il suffirait pour rétablir la tranquillité dans la province « de renvoyer Mgr d'Embrun à son évêché et M^r de Flotte à son département à Toulon ».

Si l'on consulte les autres revendications de ces deux représentants du clergé et de la noblesse, on voit aussitôt se marquer les différences. Leyssin demande qu'on impose aux députés l'obligation du vote par ordre, alors que Flotte, ce doctrinaire libéral, cherche au contraire le moyen d'élargir le terrain d'entente future de l'Assemblée, en réclamant, pour commencer, la suppression de toute distinction entre la noblesse de race, et la noblesse de moins de 200 ans... tendance singulièrement égalitaire chez cet « aristocrate » dont les quartiers ne se comptaient plus ! Mais tout, dans sa manière de voir, devait tendre à l'union

²¹⁷ Beaucoup de représentants de la noblesse avaient voté comme tels, sans apporter les preuves de leur qualité, et l'Assemblée avait décrété que le vote même tiendrait lieu de preuve et ne pourrait faire l'objet d'une contestation. Ce mode de procéder souleva les réclamations des représentants du premier ordre, même les plus libéraux... et parmi eux le Comte de Flotte. Il manquait en effet d'honnêteté, toute autre considération mise à part. (Champollion-Figeac. *Ibid.*).

des partis. « Les nouveaux plans des Etats Généraux avaient pour objet l'économie et pour base l'union et cependant, on s'écarte immédiatement de cette première vue et dans le même ordre on établit une séparation en accordant des distinctions dans la même classe²¹⁸ ».

On sent que chez Flotte, la notion de l'Egalité civile, ce premier sacrifice réclamé par l'Etat nouveau, déborde son ordre même, et l'on prévoit par là l'indifférence, sinon l'enthousiasme, avec lesquels il accueillera, peu de temps après, l'abolition des titres de noblesse... L'esprit, chez lui, était déjà la dupe de son cœur modelé par Rousseau.

Son insuccès dans sa province ne le corrigea d'ailleurs point de ses illusions, de son attachement à ces grandes choses qui souvent, hélas, ne sont que de grands mots : la liberté, la concorde, l'union !... Au sortir du Dauphiné, il allait tenter la réalisation de ses chimères dans son « département » ; mais les clubistes Toulonnais ne se contentèrent pas, sur ce nouveau terrain, de critiquer le « vaillant guerrier »²¹⁹, ils le hissèrent à la lanterne de l'Arsenal pour le récompenser de ses procédés conciliateurs. Ils lui avaient tout juste laissé le temps d'apprendre que les Jacobins ne comprenaient pas comme lui les théories de Rousseau !

Dès avant le 1^{er} octobre 1789, le Comte de Flotte avait regagné Toulon où nous le trouvons, à cette époque, faisant fonctions de chef d'escadre sous le commandement supérieur du Comte d'Albert de Rions.

Ce n'était jamais sans un serrement de cœur que Mme de Flotte quittait ses terres de St-Martin et la tranquille vallée de la Chauranne, pour notre grand port militaire de la Méditerranée. Son départ fut cette fois particulièrement pénible. Pour expliquer pareil sentiment, nous n'avons qu'à pénétrer à la suite du Comte de Flotte dans les murs de la vieille cité. Un rapide coup d'œil sur la ville et la société nous fera mieux comprendre les événements qui vont sui-

²¹⁸ Chronique Dauphinoise, *op. cit.*, pp. 188 et 202.

²¹⁹ C'est l'expression même employée par le Syndic de la noblesse, en réponse au mémoire du Comte de Flotte. Champollion-Figeac, *op. cit.*

vre et se dénouer dans la lugubre tragédie du 10 septembre 1792.

En 1789, Toulon passait à juste titre pour l'une des villes les plus mal famées du royaume²²⁰. La récente construction d'un hôtel de la Marine, que les instances de l'intendant Malouet avaient obtenu d'un trésor parcimonieux en faveur du nouveau Commandant, avait donné un peu d'« allure » au voisinage du port et de l'arsenal, mais le reste de la cité n'en demeurait pas moins enserré dans des remparts qui l'étouffaient. La plupart des officiers ne trouvaient pas à s'y loger²²¹. Comme le fit le Comte de Flotte, ils préféraient s'installer en dehors des murs, dans une de ces villas appelées en Provence des « bastides », où leur famille trouvait à la fois plus d'hygiène et plus de tranquillité. S'ils étaient eux-mêmes plus éloignés du théâtre de leurs occupations, ils évitaient par contre un contact trop prolongé avec la population hétéroclite qui grouillait dans les bas quartiers de la ville, le long des ruelles étroites et obscures, en des réduits surpeuplés, répugnants de saleté.

Un système de recrutement maritime déplorable, les procédés les plus fâcheux d'une administration enlisée dans ces abus séculaires, tout, jusqu'au voisinage du bagne, semblait avoir été combiné pour modifier à Toulon les qualités natives de la race indigène et noyer les Provençaux dans un flot d'individus d'origines diverses, sans patrie pré-

²²⁰ Mongin. (Toulon et ses anciennes rues).

²²¹ Voir à cet égard deux curieuses lettres de l'intendant Malouet, des 3 février et 15 août 1785. A. N. B³ 802..... « M. de St-Aignan
« occupait la seule maison convenable qu'il y eût dans la ville et qui
« a passé après lui au Commandant de terre. M. de Fabry, garçon,
« avait acheté une maison où il était logé décemment. M. d'Albert n'en
« a trouvé d'autre que celle qu'il occupait comme capitaine de vais-
« seau, il n'a qu'une pièce pour recevoir, pour cabinet de travail et
« pour salle à manger. Nulle autre maison n'étant vacante, j'ai offert
« la mienne à M. le Comte et à Mme d'Albert; mais permettez-moi,
« Monseigneur, de solliciter vos ordres pour acheter ou bâtir un hôtel
« au Commandant. Cette dépense est indispensable dans cette ville ».

L'hôtel de la Marine fut bâti presque aussitôt et inauguré par le nouveau Commandant.

cise, voire même sans état civil. Déjà au XVII^e siècle la ville était tellement infestée de ces malheureux, mendiants de profession, et malfaiteurs occasionnels, que les consuls avaient dû nommer deux gardes appelés « archers de l'écuelle » pour les contenir et les surveiller. Le peuple appelait ces gardes les « chasse-mendiants »²²¹.

Mais chasser les mendiants n'était pas les supprimer, car ce paupérisme tenait aux institutions elles-mêmes, et la démarcation n'était pas toujours sensible entre cette masse flottante et la population plus stable, amenée dans la ville par la présence de l'Arsenal et de la Flotte.

Le système des classes était moins rigoureux pour les ouvriers de l'arsenal que pour les marins, puisque ces ouvriers pouvaient se soustraire à leurs obligations par l'abandon de leur métier ou l'éloignement de la province. Ils n'étaient d'ailleurs pas tous inscrits parmi les charpentiers, perceurs, calfats, voiliers, poulieurs, tonneliers, cordiers, scieurs de long, employés aux constructions navales; il y en avait dont l'engagement était volontaire; mais, quelle que fut son origine, l'ensemble de ce salariat, levé ou bénévole, manquait du plus élémentaire bien-être, et, partant de la plus rudimentaire moralité. Son niveau à ce dernier point de vue, était inférieur à celui de la flotte, parce que la discipline ne le suivait pas en dehors de l'Arsenal.

Les salaires variaient de 18 à 25 sols; somme à peine suffisante pour faire vivre ces ouvriers. Ces salaires ne leur étaient pas toujours payés quand ils travaillaient... mais la pénurie intermittente du trésor, jointe à l'imprévoyance de l'Administration, rendaient par surcroît ce travail fort irrégulier. Quand le Gouvernement royal se voyait contraint à des économies, il commençait par comprimer l'armement et licencier la majorité du personnel de l'Arsenal. D'autre fois, pour garder les ouvriers sous sa main, il leur imposait un chômage d'un ou deux jours sur trois. A Toulon ces ouvriers ne trouvaient pas aussi facilement qu'à

²²¹ Mongin, *ibid.*

Brest les moyens d'employer leurs bras, soit à l'agriculture, soit à d'autres industries ; ils venaient donc grossir le noyau des mendiants de profession, encombraient la ville et la banlieue de leur misère et de leur révolte, y semaient la terreur par des méfaits que la perspective des plus terribles répressions ne parvenait pas toujours à prévenir.

Pour d'analogues raisons d'économie, la Marine n'avait pas hésité à employer la main-d'œuvre pénale, cumulative-ment avec la main-d'œuvre salariée. On réservait aux « galériens » les travaux de force. Ce dégradant contact n'avait pas seulement l'inconvénient de priver les ouvriers d'un salaire qui eût été le bienvenu dans leurs foyers, il contribuait encore à propager dans leur milieu ce levain d'insubordination qui fermente toujours dans ces bas-fonds de la société. C'était dans tous les Arsenaux, c'était à Toulon surtout, un état permanent de misère et d'immoralité.

Les cartons de la Marine sont remplis des doléances de l'État-Major. Les rapports des officiers de port signalent dès 1780, avec une prophétique insistance, les dangers que faisaient courir à la sécurité publique les congédiements momentanés, les irrégularités dans les paiements des salaires et l'emploi de la main-d'œuvre pénale.

Mais Paris était loin ! et ces doléances demeuraient sans écho. On ne peut s'empêcher de frémir en songeant à la situation de nos ports militaires à la veille d'une révolution qui allait, sans transition ni ménagements, donner la revanche du pouvoir à des éléments qui y étaient si peu préparés, et rompre les digues qui avaient jusque là contenu des appétits, quelquefois légitimes, mais toujours sans frein : la discipline et le prestige de l'autorité.

Bien avant que la grande vague terroriste, partie de Paris, ait déferlé sur la France, les ports de guerre étaient déjà le théâtre de sanglants désordres ; l'anarchie et la révolte s'étaient installées dans la rue. Ce n'était pas seulement les nobles qui ne se sentaient pas en sécurité ; les bourgeois, les commerçants, la partie saine de la population ne pouvaient circuler sans se heurter aux menaces de ces

brutes haineuses que la police n'osait ou ne pouvait contenir, surtout après qu'elle eût passé aux mains de la garde civique recrutée parmi eux.

Dès avant la Terreur, des femmes du peuple, émules des « tricoteuses » attendaient dans le voisinage des églises, à la sortie des offices, les femmes des notables ou des officiers, les injuriaient ou même les fouettaient !²²²

La Comtesse de Flotte conserva toute la fin de sa longue existence, la hantise des heures terribles, passées à Toulon, au milieu des transes continuelles qu'elle éprouvait pour ses enfants, pour son mari, pour elle-même.

Ces considérations n'expliquent pas seulement le trépas du Comte de Flotte, elles expliquent l'affolement qui saisit les Toulonnais à la disparition de ce dernier soutien de l'ordre public et les poussa à trouver coûte que coûte un pouvoir fort qui se pût dresser en face de l'émeute encouragée par les factions d'une municipalité qui aurait dû la contenir.

Ce mal endémique de l'Arsenal fut encore exacerbé en 1789 par la situation financière et économique du royaume. La récolte précédente avait été mauvaise ; l'hiver était rigoureux. Les droits récemment établis sur la circulation des grains rendaient le pain cher ; les ouvriers ne pouvaient même pas le payer, car l'Intendance ne leur versait rien. Au milieu de l'année 1789, il leur était dû plusieurs mois de l'année 1788 et aucune distribution en à-compte n'avait été faite sur l'année courante.

Au moment où Flotte revint du Dauphiné, le Comte d'Albert de Rions venait d'esquiver une émeute des ouvriers de l'Arsenal qui refusaient de reprendre le travail avant d'avoir reçu leurs salaires en retard. Un imprimeur de la ville, M. Maillard, avait avancé une partie de la somme nécessaire et tout était momentanément rentré dans l'ordre.

Il eût convenu d'oublier cet accès de mauvaise humeur

²²² Mongin, *ibid.*

et d'insubordination, en raison de sa trop juste cause, mais de Rions voulut avoir le dernier mot. Dans l'intérêt peut-être exagéré de la discipline, et malgré la légitimité des revendications de ces malheureux, il fit rechercher les meneurs et leur infligea une punition sévère, ce qui provoqua une émeute nouvelle, et fût la cause réelle de la fameuse journée du 1^{er} décembre.

La misère et la faim sont mauvaises conseillères ; c'est elles qui firent éclore dans le sang la souveraineté jacobine à Toulon.

De Rions, qui avait le redoutable honneur de diriger la Marine à pareil moment, était un officier de haute valeur ; mais il ne semble pas qu'il ait eu, comme ses pairs le lui reprochèrent à l'Assemblée nationale, tout le doigté nécessaire aux circonstances²²³. Homme de cœur et homme d'action, son autoritarisme un peu hautain, son dédain pour la « canaille », le marquait de ce cachet d'aristocrate qui fit tomber tant de têtes nobles. La vivacité de son caractère n'était qu'imparfaitement compensée par la bonté de son cœur. Dans la lutte contre la populace, consciente de sa force nouvelle, il eut mieux valu ne pas s'avancer que de se mettre dans le cas d'une reculade. Il eut mieux valu, surtout, ne pas heurter le salariat de l'Arsenal sur des questions aussi fâcheuses que celles de son pain quotidien, aussi brûlantes que celles de ses droits civiques nouvellement conquis, ne pas le froisser d'une question de « cocarde », susceptible d'amener à la rescousse une municipalité d'idées avancées et qui ne demandait qu'un prétexte à son intervention.

Flotte avait un tout autre caractère, et, semble-t-il, une plus exacte compréhension des nécessités de l'heure. Son tempérament, ses conceptions sociales, lui faisaient improuver une ligne de conduite aussi impolitique, en même temps

²²³ Moniteur du 18 janvier 1790. Séance du 16 janvier au matin.

La voix publique attribuait à de Rions, qui les démentit d'ailleurs, des propos outrageants contre la Nation. O. Havard, *op. cit.*, p. 330, app. VI.

que sa perspicacité lui en faisait deviner tous les dangers. Aussi bien ces deux officiers se trouvèrent-ils dès le début en opposition tout au moins latente. C'était la manière forte, contre la manière douce !

Flotte, certes, avait un sens trop profond de la discipline pour marchander son concours au Commandant de la Marine ; mais obligé d'agir contre ce qu'il croyait utile au Roy ou à son arme, il tenait à effacer sa personnalité devant des instructions écrites ou au moins formelles. Le manque d'enthousiasme de son collaborateur, sa répugnance pour les moyens violents, déplaisaient à de Rions ; ils l'amènèrent à cette grave incorrection de donner directement des ordres aux troupes que commandait son chef d'escadre, sans même en informer ce dernier. Ces ordres, Flotte les apprit après les événements du 1^{er} décembre et l'incarcération du Comte de Rions et de son Etat-Major direct²²⁴. Il ne fut pas moins déconcerté par le procédé de son chef injustifié à ses yeux, que par la gravité de l'émeute qui dépassait ses prévisions les plus pessimistes. Son ancienneté l'appelait à prendre la direction du port ; il hésita à le faire avant de voir la situation bien établie ; il savait que la confiance de Rions ne l'eût pas appelé à ce poste ; il était incapable de continuer de sa propre initiative les errements de son chef et tenait pour certain qu'il serait désavoué s'il agissait suivant sa propre manière de voir.

Dans les événements qui s'étaient si brusquement dénoués, le peuple ne lui paraissait pas sans excuses. A tort ou à raison le conflit avait été soumis à l'Assemblée nationale. Que pouvait-il faire sinon se croiser les bras ? Il prit donc le parti, non de se cacher, comme l'insinuera le Comte de Rions dans une lettre dictée par le dépit de son insuccès ;

²²⁴ De nombreuses études ont été faites sur cette mémorable journée du 1^{er} décembre 1789, qui ouvrit à Toulon l'ère des violences. Les plus récentes sont celles de M. Duruy, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars et du 1^{er} mai 1893, et celle que M. Havard fit paraître dans le *Correspondant*, avant de la préciser et de la compléter dans son *Histoire de la Révolution dans les ports de guerre*.

mais de se rendre à Marseille pour y voir son parent Glandevès, qui commandait la Marine de ce port ²²⁵, et aussi sans doute (bien qu'il n'ait pas diné chez lui), pour s'entretenir avec le Comte de Caraman, Gouverneur de Provence, dont l'ordonnance maladroitement appliquée, avait favorisé les derniers troubles. Il avait réclamé ses passeports à son nom, et c'est seulement à Marseille qu'il avait pris le nom de sa terre de St-Martin, comme le faisaient les personnages officiels qui désiraient se soustraire à la curiosité publique. Flotte était très connu sur le littoral; il l'était surtout à Marseille où sa popularité était telle que, quelques semaines auparavant, le quartier St-Marcel, appelé à compléter le nombre de ses représentants au corps municipal, l'avait élu d'enthousiasme avec le chevalier de Combys ²²⁶. Ce n'était pas le moment pour lui de se prêter à la manifestation des sentiments de ses concitoyens, quels qu'aient pu être ces sentiments !

Son séjour dans cette ville fut bref. Il informa le Ministre du gâchis créé à Toulon par l'enlèvement de l'Etat-Major de la Marine, lui exposa ses vues, concertées sans doute avec Glandevès et Caraman, et reprit le chemin de son port d'attache, sans même attendre de réponse; « le moment des calamités étant celui où le zèle », dit-il, « doit employer ses moyens sans calculer les dangers... et même les désagréments ²²⁷ ».

Le 19 décembre, il écrivait de nouveau au Comte de La Luzerne une lettre datée cette fois de Toulon et celui-ci, en retour, le félicitait de la « marque de zèle pour le service

²²⁵ Marseille était encore en 1789 un port militaire, mais il n'y séjournait aucune escadre et les services généraux y étaient des plus restreints.

²²⁶ Le 3 octobre, le Comte de Caraman et M. d'André, membres de l'Assemblée Nationale et commissaire du Roy, avaient ordonné l'élection de plusieurs représentants dans chaque quartier de la ville. Ces élections avaient eu lieu le 6; le quartier St-Marcel avait élu le Comte de Flotte, le Chevalier de Combys, major de vaisseau et Jacques d'Urbeck. (Grosson, Almanach historique, 1790).

²²⁷ Lettre du 19 décembre 1789, A. N. B³, 797. La minute de la réponse du ministre est au dossier du Comte de Flotte. C¹. Mar. 107.

du Roy » qu'il donnait en allant prendre son poste dans les conjonctures aussi difficiles!²²⁶ Ces félicitations surprennent sous une pareille plume ; elles montrent à la fois la mentalité de beaucoup de nos officiers, héros sans courage contre l'indiscipline intérieure, et l'affolement qui avait saisi la Cour à l'annonce des événements du 1^{er} décembre.

Dans le désarroi général, Flotte n'avait pas tardé à se ressaisir.

A peine éloigné du théâtre sanglant de la révolte il avait vu les choses sous un jour différent et compris l'impossibilité dans laquelle allait se trouver le Roy de maintenir de Rions à la tête de la Marine, même si son gouvernement obtenait de la turbulente municipalité l'élargissement immédiat et sans condition de ses prisonniers. Il eût fallu pour le conserver mettre la ville à feu et à sang. Cette impossibilité l'avait rassuré contre le danger... et le ridicule d'une situation où il n'aurait pu, ni commander, parce qu'il avait des chefs, ni obéir parce qu'il n'en avait pas. Quelque mesure que le Ministre put décider pour marquer sa reculade, il pouvait, semble-t-il, tenir pour certain qu'il y aurait à son retour à l'hôtel de la Marine, un nouveau Commandant, titulaire ou intérimaire, qui se rapprocherait davantage de sa manière de voir, et prendrait en tous cas avec les initiatives nécessaires, les responsabilités qui en étaient la conséquence.

Ce chef, contre son attente, ne vint pas. Pendant sa courte absence, le haut état-major avait achevé de se désorganiser ! Soit qu'il fut encore en congé régulier, soit qu'il voulut éviter de se compromettre sans gloire, ou de verser le sang de ses concitoyens, le vieux Durfort n'était pas revenu de ses terres du Valentinois. Flotte, qui commandait la deuxième division de la septième escadre et le remplaçait comme chef de cette escadre, dût en même temps assumer la charge du commandement supérieur.

²²⁶ Lettre du 19 décembre 1789, datée de Toulon. A. N. B³. 797. La minute de la réponse du Ministre est au dossier du Comte de Flotte. A. N. C⁷. Marine 107.

Il le fit sans enthousiasme, parce qu'il sentait qu'après les rapports du Comte de Rions, il ne pouvait plus avoir la confiance de la Cour. Ses regrets cependant ne l'empêchèrent pas de faire son devoir, et il prit la direction des services avec le concours d'un officier généralement apprécié parce qu'il n'avait eu jusque là aucune occasion de froisser les partis : M. Dourdan de la Roque, Major de son escadre ²²⁹. Il pria également M. Vidal d'Audiffret de conserver la direction du port où de graves abus s'étaient introduits en peu de jours ²³⁰.

Le premier soin qui sollicitait son activité devait être de rétablir le calme dans l'Arsenal et la Ville encore en ébullition. Le moment était venu pour lui de mettre en pratique les principes conciliants dont il s'était déclaré le partisan convaincu, au prix de sa bonne entente avec son ancien chef et de son avenir militaire ! Il était à pied d'œuvre ; mais il faut reconnaître que la tâche était autrement difficile qu'elle ne l'eût été quelques semaines auparavant. Sans le dissimuler au Ministre, Flotte l'assure, dans sa lettre du 22, qu'il ne négligera rien pour faire tête à l'orage pour le bien du service et de la chose publique ²³¹.

Pensant avec raison qu'un intermédiaire était nécessaire entre la municipalité, derrière laquelle s'abritaient les mutins, et l'autorité maritime qui ne pouvait faire les premiers pas sans se désavouer elle-même, il résolut de s'adresser de nouveau à M. d'André, député à l'Assemblée nationale et commissaire du Roy en Provence.

Appelé à Toulon dès le lendemain de l'émeute, M. d'An-

²²⁹ Lettre du Comte de Flotte du 19 décembre 1789, sup. cit., « j'aurais des regrets de prendre le commandement du département que me donne mon ancienneté, si je n'étais rassuré par l'espoir de concourir avec lui (...M. de la Roque) aux moyens de ramener l'ordre ».

²³⁰ A. N. B³. Mar. 797. Lettre de M. d'Audiffret à M. de Fleurieu du 24 décembre 1789.

²³¹ Lettre du Comte de Flotte au Ministre du 22 décembre 1789. A. N. B³. 797. A la fin de cette lettre le Comte de Flotte donne des nouvelles des officiers blessés au cours de l'émeute du 1^{er} décembre.

dré était venu présider une commission de 12 membres chargée d'enquêter sur les événements du 1^{er} décembre ; mais aussitôt son rapport expédié, peu soucieux de rester dans un milieu si plein d'effervescence, et pensant peut-être n'avoir plus rien à y faire, M. d'André avait repris la route de Marseille.

Flotte estima qu'il était plus qualifié que tout autre pour intervenir de nouveau ; il lui fit donc écrire par M. Dourdan de la Roque et chargea le commandeur de Glandevès d'appuyer cette lettre ²²². « Croyant même préférable », écrit-il, « de hasarder une démarche inutile, que d'avoir le regret de manquer une occasion de bien faire », il dépêcha son major général à Marseille auprès du député récalcitrant.

M. d'André, instruit des difficultés d'un pareil rôle se montra peu favorable à la démarche. Il ne s'y refusa pas positivement ; il se contenta de la différer et finalement de ne pas la faire. Flotte eut à se tirer d'affaire sans lui !

La chose fut d'ailleurs plus facile qu'il ne pensait. La municipalité, désireuse de ramener les derniers incidents à des questions de personnes, se hâta de prendre les devants à propos d'une dépense administrative faite pour le compte de la Marine. Le 5 décembre, quelques voiles avaient paru à l'horizon ; le bruit ayant couru que les Anglais allaient attaquer la ville, la milice des volontaires abattit, sur l'ordre d'un officier, les signaux de la côte et les édiles réclamèrent dans les termes ordinaires le mandatement de la dépense. Ce n'était pas le moment de savoir de qui venait cet ordre, peut-être un peu précipité ! Après quelques informations, le Commandant envoya sa réponse au corps municipal. L'officier d'ordonnance qui portait le pli fut accueilli de la façon la plus courtoise ; il remarqua sur les murs de la maison de ville un placard agressif... qui retardait d'une semaine. Flotte s'en procura un exemplaire, l'adressa au Ministre, mais ne crut devoir se permettre au-

²²² Lettre du Comte de Flotte au Ministre de la Marine du 29 décembre 1789 (3^e du jour), réponse à celle du Ministre du 12.

cune remontrance pour éviter, dit-il, de fournir à l'aliment des disputes anciennes ²²³.

En ce qui concernait l'Arsenal, notre bon doctrinaire put prendre enfin les moyens qui lui étaient chers. La force lui ayant toujours paru dangereuse pour amener l'apaisement et empêcher le gaspillage, il essaya d'« éclairer le salariat ». Il chargea de nombreux surveillants de prêcher la bonne parole aux ouvriers et de leur faire apercevoir leur intérêt à bien faire leur devoir ²²⁴. Lui-même ne perdit aucune occasion de s'employer à cette tâche salutaire autant que difficile et tenta d'y plier également son état-major.

Ce n'est pas à l'historien qu'il appartient de décider si cette manière valait, comme résultat, la « mitraille » que les municipaux reprochaient à Rions de vouloir employer. Si elle était plus humaine et plus juste, elle ne tirait pas pour cela le nouveau Commandant de la Marine des embarras où il devait finir par s'enliser lui-même. Comme à son prédécesseur, il lui manquait le nerf de toute tentative économique ou sociale : l'argent, auprès duquel les paroles sont choses mortes. Ce qui préoccupait Flotte, c'était l'arrivée des navires qui successivement rentraient au port. « Je redoute », écrivait-il, « le désarmement de la « Courageuse » qui, à ce qu'on dit (chose énorme en effet !...) veut être payée de son désarmement en entier. M. l'Ordonnateur doit lui payer trois mois ; on prendra des mesures pour qu'ils soient contents, ou du moins tranquilles » ²²⁵.

Comme il s'y était engagé, Flotte suivait de très près tous les mouvements du port. Ce désarmement souffrant des lenteurs par une mauvaise volonté que ses prêcheurs laïcs ne parvenaient pas à vaincre, il y remédia en ordonnant pour leur aider un détachement de 40 canonnières. Cette heureuse coopération paraît avoir mieux réussi et Flotte

²²³ Lettre du Comte de Flotte au Ministre du 22 décembre 1789 (2^e du jour). A. N. B². 797

²²⁴ Même lettre, *ibid.*

²²⁵ *Ibid.*

put croire un instant à l'amélioration définitive de l'état des choses. « Je me flatte, Monseigneur », écrivait-il au Ministre trois jours avant Noël, « de pouvoir vous donner l'espérance que tout rentrera dans l'ordre et la subordination, et que, dans peu de temps, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte d'une manière plus décidée; d'ici là, je vous prie de prendre confiance à mon zèle ».

Cet optimisme allait bientôt recevoir un nouveau coup. Les premières difficultés que de Flotte rencontra sur sa route ne lui vinrent cependant ni de la municipalité, ni de son remuant personnel... elles lui vinrent du côté où il pouvait le moins les soupçonner, je veux dire de son prédécesseur.

Un patriotisme plus éclairé et plus désintéressé aurait fait comprendre au Comte de Rions qu'il devait désormais se tenir éloigné des affaires navales de Toulon. Sa conduite, jusqu'à ce moment, pouvait être appréciée diversement, mais elle était irréprochable; après son départ de notre port de guerre, elle devient moins explicable chez un homme de sa valeur. C'est avec surprise qu'on le voit se prêter à des manifestations corporatives d'officiers de marine, susceptibles d'envenimer des plaies à peine fermées et de rendre plus difficile, sinon impossible, l'exercice ultérieur du commandement qu'il venait de quitter ²³⁶.

Soit que cet officier général n'ait pu prendre son parti de son échec, soit qu'il ait effectivement cru que l'intérêt de la Marine exigeait son retour, il connut et seconda, s'il ne les provoqua pas, deux pétitions collectives de son ancien État-Major adressées à Louis XVI.

Dans l'une, d'allure conciliante, les officiers du port de Toulon suppliaient le « meilleur des rois », de leur rendre leurs chefs. De Flotte la signa le premier, avec le Marquis de Lort qui remplissait auprès de lui les fonctions de

²³⁶ Le Comte de Rions écrivit au Roy lui-même une lettre pleine d'amertume. (O. Havard, *op. cit.* Toulon...) mais il oublia de fournir à son Souverain les moyens efficaces de le soutenir contre la volonté populaire.

Major général à la place de M. Dourdan de la Roque. La situation qu'il occupait, l'esprit de camaraderie qui l'anima toujours, l'estime enfin qu'il professait pour la vertu militaire du Comte de Rions, malgré la radicale divergence de leurs opinions, lui en faisaient un devoir ²²⁷.

Ce ne fut malheureusement pas tout. Les officiers du port de Brest, dont le Comte de Rions venait de recevoir le commandement, adressèrent avec ceux de Rochefort une nouvelle supplique au Monarque, pour en obtenir une réprobation officielle de la conduite des Toulonnais et (chose plus singulière) une punition contre la ville. En communiquant les copies au Comte de Flotte, le comité des pétitionnaires le priaient de réunir l'assemblée des officiers de son arme, pour leur demander de s'associer à leurs collègues du Ponant. Pareille démarche était aussi imprudente au fond que critiquable dans la forme. Elle pouvait provoquer des événements autrement terribles que ceux du 1^{er} décembre. C'était, quoi qu'il fût, la guerre ouverte, sans merci, entre le corps royal de la Marine et la population Toulonnaise ! Flotte avait trop le sens de la situation et le souci de sa responsabilité pour tomber dans ce piège. Après avoir porté des paroles de paix à la municipalité, il ne pouvait, sans se déjuger, prendre la responsabilité d'un mouvement dirigé contre elle.

Il laissa donc les officiers libres d'agir à leur guise, il les laissa même désigner des commissaires pour rédiger, suivant leur point de vue, le détail des événements qui avaient précédé ²²⁸, mais il crut devoir refuser l'estampille officielle à une démarche agressive et qu'il désapprouvait.

²²⁷ Lettre des officiers de la Marine royale du département de Toulon à M. le Comte de La Luzerne.

Cette première lettre est signée par le Marquis de Lort, faisant fonctions de major général, et par le Comte de Flotte, commandant la Marine de ce port ; elle est du 2 janvier 1790.

²²⁸ « Détail des événements relatifs à la détention de M. le Comte d'Albert et des principaux officiers de Marine, adressés à Mons^{gr} le Comte de La Luzerne par les officiers de Marine du département de Toulon ». A Paris, chez Desenne, libraire au Palais Royal, 1790.

Sa manière de voir était conforme à celle du Ministre qui, dès le début, avait refusé de surenchérir aux décrets antérieurs innocentant les officiers incriminés et avisé de Rions que le Roy ne pouvait malheureusement donner suite à la pétition originairement transmise par le Comte de Flotte.

Dans l'impossibilité où ils se trouvaient d'aboutir officiellement, les motionnaires rédigèrent un mémoire et l'adressèrent, non plus au Ministre, la voie hiérarchique leur étant fermée, mais au comte de Rions lui-même, en constatant, sans acrimonie apparente, le refus que leur Commandant avait cru devoir opposer à une démarche plus officielle ²²⁹.

Cette marque de sympathie générale en « deuxième édition », devait semble-t-il servir de conclusion à l'affaire. C'est à ce titre qu'elle fût approuvée par la presque totalité des officiers présents à Toulon. Beaucoup de signataires tels que Texier de Norbeck, ami personnel du Comte de Flotte et qui partageait ses opinions, son frère alors lieutenant de vaisseau à la 6^e escadre, son neveu, sous-lieutenant de vaisseau et chef d'une compagnie de canonniers-matelots, son cousin de Flotte Roquevaire, qui l'avait accompagné en Afrique comme élève embarqué... pour ne citer qu'eux, auraient certainement refusé de s'associer à la manifestation, si elle avait revêtu le moindre caractère agressif à l'égard du Commandant de la Marine.

De Rions n'eut pas le bon sens de juger ainsi les choses. Les raisons qu'il avait dû accepter du Ministre, il ne les accepta pas de son successeur à la Marine, à l'égard duquel il conservait trop de rancunes ! Il écrivit aux officiers, pour les remercier, une lettre ouverte au cours de laquelle il prit

²²⁹ « Lettre des officiers de la Marine Royale du département de Toulon à M. le Comte d'Albert de Rions par laquelle ils lui adressent les détails de l'affaire de Toulon pour être présentée par lui à M. le Comte de La Luzerne ». La lettre est du 28 décembre, elle porte 71 signatures, dont celles de Flotte, chef de Compagnie et de Flotte Roquevaire.

à partie le Comte de Flotte et se permit, pour se venger de son procédé, des insinuations contraires à l'honneur de cet officier général.

Cette lettre surprit beaucoup de signataires de l'adresse. C'était semer la division chez les officiers, après l'avoir laissée se créer entre la Ville et la Marine ; c'était surtout bien mal reconnaître les précautions que, dès son retour de Marseille, Flotte avait prises pour assurer le départ du Comte de Rions²⁴⁰, à qui la population Toulonnaise, excitée jusqu'au paroxysme, aurait peut-être fait le même sort qu'elle fit quelques jours après à M. de Castellet²⁴¹.

La lettre du Comte de Rions ne nous est pas parvenue et la réponse qu'y fit de Flotte a elle-même disparu des Archives de Toulon, depuis le transfert de ces Archives à la Bibliothèque Nationale en 1858. Cette réponse a du moins été vue par M. Henry, le savant historien de la Révolution dans le Var, qui la reproduit dans son ouvrage aujourd'hui difficile à trouver.

Elle suffit pour éclairer la polémique survenue entre les deux officiers, conflit non seulement de personnes, mais de systèmes, heurt de deux écoles de soldat, celle qui tenait compte des aspirations populaires et celle qui leur résistait, celle qui allait disparaître et celle qui était déjà née sous la cocarde tricolore du Marquis de La Fayette !

La suite des événements devait laver Flotte des insinuations calomnieuses du Comte de Rions, dont la sagacité en l'occurrence, ne subit pas une moindre éclipse que sa générosité ; mais le nouveau commandant n'attendit pas pour défendre sa réputation. Touché au vif, il répondit en des

²⁴⁰ Lorsqu'eut été lu le décret de l'Assemblée Nationale ordonnant l'élargissement des officiers prisonniers, M. de Flotte les fit sortir par deux fois avant l'heure officiellement fixée, pour les soustraire aux manifestations de la foule.

²⁴¹ Il existe aux Archives Nationales (L. K⁷ 9691) une pièce originale et que nous croyons inédite, contenant le récit de cette triste affaire, fait en 1825 par un nommé Rochas, ex-sergent de la Marine Royale et archer de la prévôté, qui avait été un des sauveteurs du malheureux officier.

termes où l'on sent frémir l'indignation sous le double mors de la politesse et de la discipline ; mais s'il sauve la forme, ses réparties résonnent come un froissement d'épée, elles montrent que les membres de la vieille noblesse, que leurs sentiments avaient poussés vers la démocratie, n'avaient perdu pour cela aucune de leurs qualités ataviques de loyauté, de dignité et même de fierté. Voici cette lettre :

« Toulon, le 22 janvier 1790.

« Monsieur le Comte,

« Il court une lettre dans le public qu'on dit être de vous, adressée à Messieurs les officiers de la Marine pour les remercier du mémoire qu'ils vous ont envoyé.

« Cette lettre paraît exiger que je me justifie du refus que j'ai fait de signer ce mémoire et de la tournure que vous donnez à ma conduite. Elle est toute simple. Je n'ai pas cru que l'ouvrage de ces Messieurs pût rien ajouter à la cause de Monsieur le Comte d'Albert ; il n'avait plus besoin de défenseur que lui-même ; mais cette raison ne suffirait pas pour me « disculper » et je vais avoir l'honneur d'en mettre sous vos yeux de plus conséquentes.

« J'avais porté des paroles de paix à la Municipalité que le bien de l'État et la sûreté publique rendaient indispensables dans un chef ; je ne devais donc pas donner mon adhésion à un mémoire qui pouvait perpétuer les troubles, sans rien ajouter à l'intérêt qu'on pourrait prendre à nos généraux et autres officiers.

« Je me trouve encore justifié à cet égard par votre propre lettre où vous me dites que le Ministre n'avait pas cru devoir en faire usage lui-même. Je devais aussi à ma place, dans ce moment critique, pour le moins autant de ménagements, et Monsieur le Comte d'Albert m'en doit des éloges comme chef et comme citoyen.

« Il me reste à éclaircir un nuage que vous paraissez vouloir répandre sur la précaution que j'ai prise de me

soustraire à l'effervescence dont vous avez été victime. Je ne me suis éloigné d'une scène où nous étions tous cruellement compromis qu'après votre enlèvement et celui de ces Messieurs, excepté M. de Bonneval qui n'a été découvert qu'à la nuit. J'avais pris alors le parti de me retirer et le hasard me fit entrer dans un appartement où je trouvai Mme la Comtesse d'Albert, M^r son fils, Mme sa fille et M^r son gendre. Je ne me croyais pas plus en sûreté dans cet asile qu'ailleurs, mais je ne voulais pas aller au-devant d'un événement fâcheux. J'ai pour principe qu'un militaire doit éviter les occasions que la gloire n'accompagne pas.

« Vous trouvez, M. le Comte, que je n'avais rien à craindre; je vous prie de vous rappeler que vous m'aviez dit vous-même, avant dîner, de ne pas sortir, que j'étais du nombre des proscrits.

« Vous savez bien, Monsieur le Comte, qu'en allant à l'hôtel, j'étais guidé par ma loyauté et le désir de vous être utile. Vous ne m'aviez rien confié. La troupe que je commandais avait l'ordre de se tenir prête à marcher et je l'ignorais, quoique ce fût contraire à l'ordre du service. Je me suis éloigné dites-vous ? je n'en disconviens pas; je crus ne plus devoir m'exposer au désagrément que vous veniez d'éprouver. J'ai été à Marseille, muni d'un passeport du conseil, sous mon véritable nom, et je pris dans cette ville le nom de ma terre de Saint-Martin.

« La manière dont le Corps était compromis et dont vous l'aviez été, Monsieur le Comte, me parut exiger ces précautions, sans cependant y mettre de mystère. J'ai eu l'honneur de me présenter chez tous les chefs, de dîner chez M. le Commandeur de Glandevès; j'ai refusé chez M. le Comte de Caraman qui m'avait envoyé prier²⁴², je n'étais donc pas bien caché.

²⁴² M. Havard reproduit dans son ouvrage (*op. cit.*, Toulon, app. VII) une lettre du duc de Caraman donnant de curieux détails sur la vie du Comte, son grand-père qui, malgré sa lourde tâche, et l'administration du canal du Midi, dont il avait charge, ne perdit dans sa vie ni une fête ni un spectacle ! Homme autoritaire et cependant

« Vous m'imputez à faiblesse, M. le Comte, de n'avoir pas pris plus tôt le commandement du port qui m'était dévolu par mon ancienneté. Je n'ai qu'un mot à répondre : vous ne l'aviez pas quitté ; j'aurais donc agi d'après vos ordres et dans les circonstances, vos principes, peut-être, n'auraient pas été les miens !

« Le jour où M. le Comte d'Albert est sorti de Toulon, je m'y étais rendu, croyant pouvoir lui être utile. L'ai-je été ou ne l'ai-je pas été ? C'est au Ministre à le juger, aux citoyens de Toulon à l'expliquer ; ils l'ont, ce semble, manifesté de la façon la plus flatteuse.

« Il ne me reste donc que le regret de n'avoir pas rempli les vues d'un général que je respecte autant que je l'honore. J'ai éprouvé ce sentiment lorsqu'il a été question de redemander nos chefs par des lettres au Roy et au Ministre ; je les ai signées avec autant d'empressement que de plaisir. Elles exprimaient un vœu conforme au respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être...

« FLOTTE ».

Certains historiens prétendent que la conduite du Comte de Flotte fut généralement désapprouvée par ses collègues. Tirer semblable déduction du nombre des signatures de l'adresse serait, à notre sens, faire injure à la vérité historique, en même temps qu'à la perspicacité des officiers de notre port militaire. On comprend que bien peu d'entre eux aient eu le courage de se soustraire à une démarche patronnée par les têtes influentes de l'Etat-Major naval ! Par contre, aucun ne pouvait ignorer l'indiscipline des troupes, dont beaucoup en maintes circonstances avaient fait défection. Il n'y avait pas un corps dont on fut vraiment sûr. Ceux-là même qui l'eussent le plus fortement désiré devaient sentir l'impossibilité de continuer à heurter de front

bienveillant, le Comte de Caraman partageait les illusions de ses contemporains, espérant toujours qu'avec de la bonne volonté, les choses finiraient par s'arranger.

le mouvement populaire, à moins de servir eux-mêmes les canons qu'ils auraient tournés contre leurs concitoyens. Il est donc logique d'admettre que beaucoup signèrent, la main forcée, avec l'espoir et même la certitude d'un insuccès que chacun déjà pouvait déduire, non seulement des décisions antérieures du Ministre, mais de toute la série des instructions royales qui pleuvaient sur l'hôtel de la Marine et dans lesquelles le Ministre ne cessait d'engager les nouvelles autorités maritimes de Toulon « à prendre tous les moyens en leur pouvoir pour assurer la conservation des forces navales ²⁴³... à se conduire avec toute la circonspection qu'exigeaient les circonstances délicates où se trouvait la Marine... ²⁴⁴ à faire renaître enfin, autant qu'il leur serait possible, l'ordre et la concorde ».

Flotte était coupable d'avoir obéi avec un tact qui condamnait l'irritabilité de son prédécesseur. Aux yeux d'un grand nombre, il était surtout coupable d'avoir réussi !

Le mémoire que les officiers de Brest et de Rochefort adressèrent au Ministre nous paraît aujourd'hui bien extraordinaire, quand il prône la nécessité d'une discipline de fer, sans laquelle les troupes, les équipages des bâtiments armés, les ouvriers du port, prendront la fâcheuse habitude d'exiger la plus grande exactitude dans le paiement de leur solde !

Flotte est à nos yeux singulièrement grandi, s'il pensait déjà qu'on n'impose pas plus l'héroïsme aux masses, qu'on ne saurait commander à leur faim, et que l'exactitude dans le versement des salaires était, au contraire, la condition qui permettait à un chef de maintenir la discipline et d'en exiger le respect.

L'incident ébruité lui valut dans les milieux municipaux,

²⁴³ Lettre du Ministre à M. de la Roque du 12 décembre 1789, relatée dans celle du Comte de Flotte au Ministre du 22 du même mois. A. N. B³. 797.

²⁴⁴ Minute de lettre à M. le Comte de Flotte, chef de division à Toulon, en date du 29 décembre 1789, (au dossier de l'Amiral). La minute n'est pas signée.

un regain de popularité qu'il ne cherchait pas ; par contre, elle le sépara plus nettement des officiers encore inféodés aux vieilles traditions du « Grand Corps ». Les deux choses ne pouvaient aller qu'ensemble.

En même temps que les partisans du Comte de Rions se faisaient plus agressifs, le corps municipal tentait en faveur du Comte de Flotte une démarche flâtteuse peut-être, mais bien impolitique.

Le 8 janvier, le Maire Consul de Toulon, le citoyen Roubaud, voulant étouffer dans l'œuf les intrigues réactionnaires du Comte de Rions, informait le ministre que la tranquillité de la ville aurait couru les plus graves dangers si le Comte de Flotte, Commandant actuel de la Marine, ne s'était refusé à l'Assemblée de son corps qui lui était demandée aux fins d'adhérer au mémoire des officiers de Brest et de Rochefort, où la conduite des habitants de Toulon et de la milice citoyenne était peinte sous les couleurs les plus odieuses²⁴⁵.

« M. le Comte de Flotte », disait la lettre, « a donné dans cette rencontre, une preuve signalée de prudence et de maturité, qui lui assure à *jamais* la confiance et l'amour des habitants. C'est par de tels procédés que le calme, la subordination et l'harmonie régissent et ont succédé aux orages excités par une raideur malentendue ».

« M. le Comte d'Albert, trop occupé de préparatifs destructifs, n'a jamais vu ou senti qu'un général entouré de l'amour et de la confiance des troupes et ouvriers qui sont sous ses ordres, est bien plus fort qu'entouré de canons chargés de mitraille ».

Flotte n'était pour rien dans la phraséologie municipale, mais il n'en fallait pas plus... il n'en fallait pas tant pour achever de ruiner sa considération dans l'entourage du Roy, rempli peut-être lui-même de bonne volonté, mais tiraillé par tant de partis, partagé entre tant d'influences

²⁴⁵ Lettre du Maire-Consul au Ministre. A. N. B⁷. 797, signée par Roubaud, Maire et par les Consuls.

contraires, qu'il était incapable de suivre résolument un programme jusqu'au bout.

Le mois de janvier 1790 marque bien un tournant de l'histoire de Toulon. Si Louis XVI eût à ce moment confirmé les pouvoirs du Comte de Flotte, que de malheurs eussent été retardés, peut-être évités ! Un officier de sa valeur n'eût pas manqué d'imposer silence aux membres les plus exaltés de son état-major, aux plus déterminés partisans de la manière forte. Il était par contre bien difficile au Ministre de trouver dans ses cadres un Commandant mieux accueilli de la municipalité Toulonnaise à côté de laquelle il fallait vivre, plus apte à obtenir d'elle le concours nécessaire à la bonne marche des affaires et de l'armement.

Au cours des événements qui précédèrent sa chute, il est fâcheux de constater que l'infortuné Louis XVI passa toujours à côté de la décision qui eut pû le sauver. A Toulon notamment, il laissa échapper le moyen d'apaisement qu'il avait sous la main et appela le commandeur de Glan-devèz pour remplacer le Comte de Rions.

Le Ministre fit la nomination « à titre intérimaire », mais il n'y avait là qu'un manque de franchise de l'autorité royale. L'inutile précaution ne trompait personne et chacun savait à quoi s'en tenir sur son caractère définitif.

Flotte ne fut pas surpris. Il connaissait la Cour et les courtisans. Quoique le commandement fut alors une charge terrible, il est certain que son amour-propre reçut une blessure. Ce qui pouvait l'atténuer chez un homme de son caractère, c'était la conscience du devoir accompli. Son court passage à la tête du Département avait suffi pour apaiser le plus grand conflit qu'eut encore connu la Marine royale de Toulon. Les malentendus, les froissements, les haines soulevés par l'incompréhensible conduite du Comte de Rions avaient de nouveau compliqué la situation du Commandement vis-à-vis du pouvoir royal et des officiers eux-mêmes, mais ici du moins Flotte avait les moyens de rétablir l'harmonie ! Sur le point de quitter momentanément

ment Toulon, il put croire qu'il laissait à son successeur une tâche plus facile, et la possibilité de sortir du gâchis où la Marine se débattait depuis le mois de mars précédent.

Notre Commandant avait jugé, en effet, que son éloignement momentané ne s'imposait pas moins que celui de Rions, quoique pour des motifs différents. Il lui répugnait de servir de drapeau à une municipalité qui continuait à le poursuivre de ses prévenances, et il tenait à garder pour lui la tristesse de se voir abandonné par son Roy, dont la cause, comme celle de la Marine, n'avait cessé de lui demeurer sacrée.

Quand la nomination de Glandevès fut connue, le Conseil de la commune désigna une délégation pour lui porter l'expression des regrets de tous ses membres, « sur ce qu'il n'était pas confirmé dans le commandement ». Flotte la reçut avec son habituelle affabilité, mais sans lui faire part de ses sentiments personnels, sans même l'informer du congé de six mois que, sur sa demande, le Ministre venait de lui accorder. Il ne voulait, à son départ, de commentaires d'aucune sorte. A la différence de son prédécesseur, il connut du moins la valeur du silence !

Continuant la manifestation de leur zèle intempestif, les édiles le prièrent de fixer sa résidence à Toulon, et, dans une de leurs séances, ils décidèrent d'écrire au Ministre pour lui demander d'engager cet officier à déférer au vœu exprimé par les habitants²⁴⁶. Ces magistrats avaient décidément la maladie de la plume ! Claret de Fleurieu, pour se tirer d'embarras, dût informer le Conseil que c'était sur sa demande que M. de Flotte avait été autorisé à se rendre chez lui.

Depuis cependant qu'il savait quel était son successeur, Flotte ne pouvait être entièrement rassuré sur l'avenir de la Marine. Certes, il n'avait que de l'estime pour son vieux parent, mais il le connaissait assez pour être persuadé

²⁴⁶ Hist. de Toulon de 1789 au Consulat. J. Henry. Bibl. N. L. K⁷. 35664.

qu'il n'était en rien l'homme de la situation. La Marine tombait de Charybde en Scylla, d'un autoritarisme exagéré dans une déconcertante faiblesse.

Le commandeur, au dire de Ségur, joignait à un esprit borné, à une pitié douce, un caractère calme et bienveillant qui le faisait généralement aimer²⁴⁷. Ses qualités comme ses défauts étaient les moins appropriés aux nécessités de la situation ; c'était le dernier des hommes qu'il convenait de mettre en présence de la jacquerie Toulonnaise à son début.

Quand, dix-huit mois après, le malheureux vieillard décroché à temps de la potence où son inaltérable sérénité et sa bonne volonté sénile ne l'avaient pas empêché d'être suspendu, se récusa définitivement, le Roy, mieux inspiré, et revenu peut-être à sa première opinion, fit appel à de Flotte. Il était trop tard ! Ce court délai avait suffi pour laisser à la bête jacobine le temps de pousser tous ses crocs et pour faire perdre à notre marin la trame des événements. Il crut en reprendre les fils à la date de son départ. Ce fut présomption, naïveté même, car ils avaient marché d'une inconcevable rapidité. Le ruisseau s'était fait torrent !

²⁴⁷ Ségur. Mémoires, t. I, p. 453.

CHAPITRE IX

Faiblesse du Commandeur de Glandèves. — Désagrégation de l'Etat-Major. — Organisation du parti Jacobin. — Le club des « Amis de la Constitution » et l'Arsenal. — Pénurie du Trésor. — Départ de Glandèves. — Flotte nommé Contre Amiral prend le Commandement supérieur de la Marine. — Ses principes de Direction.

Pendant qu'en plein hiver, Flotte se reposait loin des soucis de sa charge, dans les neiges de Saint-Martin-d'Argençon, la Révolution éclatait en France. La fêlure de l'ordre social devenait irrémédiable.

Notre marin était fort à l'écart des événements. Il pouvait dans sa solitude poursuivre à son gré les rêveries sociales de son auteur favori, ou bien étudier avec Dom Villevieille et M. de Vidaux, les graves problèmes historiques soulevés par l'exacte filiation de la belle « Josserrane » de Flotte²⁴⁸. La chose lui était plus facile que de suivre les événements qui se déroulaient à son port d'attache, ou même les travaux de l'Assemblée Nationale, devenue l'Assemblée Constituante.

L'absence de gazette périodique dans le Gapençais aurait sur ce point rendu sa curiosité un peu vaine ! Les convulsions politiques qui bouleversèrent le reste de la France, ne parvinrent pas à troubler ce coin de la planète qui devint le département des Hautes-Alpes, et auquel son nom même fut longtemps étranger ! La terreur n'y devait pas faire verser la moindre goutte de sang. Si le chanoine de Cazeneuve, célébrité toute locale, fut officiellement installé

²⁴⁸ Leur correspondance est à la B. N. Mss. fs. ancien fonds. 33090.

sur le siège archiépiscopal d'Embrun, à la place du fameux Leyssin²⁴⁹, le compagnon de lutte de Joseph de Flotte aux élections des Etats Généraux, on laissa cependant tranquilles les prêtres réfractaires et les nobles. Là haut on n'émigrerait pas ; on immigrait ! Une telle ambiance pouvait reposer l'esprit de notre vaillant homme de mer, entretenir ses illusions sur la souveraineté du peuple ou les beautés constitutionnelles, elle ne le préparait guère à reprendre contact avec les événements qui, durant ce temps, achevaient à Toulon la ruine de l'ordre public.

Son départ n'avait ni ramené l'ordre, ni réfréné l'anarchie, bien au contraire ! Provoquée par un abus d'autorité, cette anarchie ne pouvait que s'accroître sous la direction hésitante et timorée du nouveau Commandant. Glandevès ballotté par les partis, cédant un jour aux désirs de la Cour et le lendemain aux menaces de la Municipalité mise en appétit, eût bientôt laissé tomber par d'inopportunes concessions, tout ce qui pouvait rester de discipline dans le personnel de l'arsenal, les troupes et les équipages de la flotte. Les événements du 3 mai 1791, au cours desquels le malheureux Commandant hué, bousculé, frappé, fut interné dans la maison de ville jusqu'à ce qu'il eut accepté de réintégrer des mutins qu'il venait d'exclure, le posèrent décidément aux yeux de tous comme un fantoche de l'autorité.

On reproche encore à Glandevès d'avoir, le premier, délivré des armes à la populace ; mais on oublie que dans cette voie, Rions lui-même l'avait devancé, en armant dans les dépôts de l'Arsenal les premiers miliciens Toulonnais. Ce n'est même pas à ce dernier qu'il faut s'adresser pour trouver les responsabilités d'une pareille mesure, il faut remonter jusqu'à l'Assemblée Nationale qui avait décidé cette délivrance sur des mandats de réquisition formulés par l'autorité départementale, conformes à la comptabilité des arsenaux.

²⁴⁹ Histoire de la Ville de Gap et du Gapençais par Th. Gautier, publiée par l'abbé Guillaume. Gap. Librairie Alpine, 1919.

Pareille concession était certes inopportune, surtout dans des contrées comme celle de Toulon ; mais elle n'aurait pas été de nature à produire par elle seule tous les résultats qu'on lui attribue, si elle n'avait été accompagnée d'une faiblesse inconcevable du pouvoir suprême, et par incidence logique, d'un affaiblissement général de la discipline sur toute l'échelle de la hiérarchie militaire. Il valait mieux donner des armes aux milices que de laisser le peuple se servir lui-même en désarmant un régiment tout entier !²⁵⁰ Mais on eût dit que les Ministres se lavaient les mains de pareilles erreurs. Trop occupés à Paris, ils laissaient en Province les choses aller leur train. En face de l'émeute grandissante, ils ne savaient qu'énervier l'autorité des chefs et désagréger leurs cadres par les mesures de faveur les plus dangereuses, notamment par les congés qu'ils accordaient et renouvelaient à tous propos et hors de propos, aux officiers de l'Etat-Major. Ces congés n'étaient pas aussi justifiés que celui que venait de prendre Flotte au relèvement de ses fonctions.

Les remplacements se faisaient au petit bonheur, par les officiers qui restaient, qui n'avaient ni le titre officiel, ni l'aide souvent indispensable des émoluments appropriés à leurs fonctions, rien par suite de ce qui justifie les initiatives et assure le prestige de la direction²⁵¹.

Glandevès, quoique intérimaire, avait été pourvu de lettres de commandement ; il était le seul. Les autres s'en passaient parce que ces lettres eussent comporté le transfert

²⁵⁰ Le bruit ayant couru que le 93^{me} régiment Suisse, en garnison à Aix, allait être envoyé à Toulon, la populace le désarma. M^r de Coincy, chargé de le pourvoir d'armes nouvelles, fut incarcéré et le peuple confisqua les caisses qui contenaient ces armes. Henry. Hist. de Toulon de 1789 au Consulat.

²⁵¹ Au 1^{er} octobre 1791, sur 739 officiers, 111 sont en congé, 31 ont demandé à se retirer par suite de leur âge ou de leurs infirmités. 271 sont absents sans congé, dont 30 capitaines de vaisseau sur les 63 du cadre, et 140 lieutenants sur les 275 du cadre. (Etat de situation dressé pour le Comité de la Marine de la Constituante). A. N. DXVI, n^o 14.

de la solde à leur bénéficiaire, et par suite dépouillé les officiers supérieurs éloignés de leurs fonctions et que la Cour voulait ménager. « J'ai commandé le département », écrira Flotte quelques mois plus tard, « dans les moments les plus orageux et je n'ai point eu de traitement particulier ; ce sont ceux qui n'en avaient pas rempli les fonctions qui en ont joui ! ²⁶² ».

Pendant que l'autorité navale, déjà tourmentée du maïaise politique, achevait de s'anémier en de pareils abus, la populace, enivrée de ses victoires successives, s'organisait avec une méthode qu'on eût aimé voir au service d'une meilleure cause.

Les grands ports militaires furent, en effet, les premiers centres « travaillés » par les délégués dont le Club des Jacobins de Paris, infesta la province, après la prise de la Bastille. A Toulon, la tâche leur fut facile ; la commune misère avait déjà constitué les noyaux de ces clubs, non seulement dans les milieux désœuvrés des gens sans aveu, mais dans les parcs même de l'Arsenal où 2.500 ouvriers de tous genres s'occupaient à la construction, au radoub ou à l'armement de nos flottes, et jusque dans les équipages et les troupes navales.

Après avoir discuté ses intérêts professionnels et récriminé contre l'Administration qui laissait à désirer sur bien des points, cette bruyante cohue prétendit intervenir dans les affaires municipales, et même dans la politique générale. Elle avait déjà domestiqué le maire-consul Roubaud, par le moyen de ses représentants les plus haineux, tels que le procureur Barthélemy, lorsque la Constitution vint consacrer légalement le résultat de ses efforts, en rendant les communes à peu près indépendantes du pouvoir central.

On comprend les effets de cette décentralisation dans les villes comme Toulon où les municipalités ne pouvaient manquer de tomber au pouvoir des clubs. L'organisation

²⁶² Lettre du Comte de Flotte au Ministre de la Marine du 25 janvier 1791. Au dossier de l'Amiral. A. N. C¹. Mar. 107.

des « milices citoyennes » paracheva ce crime social en donnant des armes à ces bandes sans discipline, qui, sous prétexte qu'elles constituaient le « peuple souverain », prétendaient exercer leur souveraineté sans délégation et sans contrôle. A peine créées, les milices Toulonnaises furent aussitôt divisées en deux factions d'ailleurs très inégales et trois mois ne s'étaient pas écoulés que ces factions en venaient aux coups de fusil !

L'organisation de la « Société patriotique des Amis de la Constitution » remonte au mois de juin 1790²⁸³. Elle vit donc le jour pendant l'absence du Comte de Flotte, avec lequel elle devait se mesurer. Par une coïncidence singulière, cette organisation fût l'œuvre d'un compatriote du Comte, nommé Sylvestre, originaire de Briançon. Délégué du Club central des Jacobins, il avait obtenu une vague fonction dans les bureaux du Directoire départemental (nous dirions aujourd'hui de la Préfecture...); mais cette fonction ne l'empêcha jamais de remplir son rôle occulte et cependant son rôle véritable, celui d'agitateur et celui d'assassin. Avant même que le Club des Jacobins de Paris eût établi sa sinistre prépondérance, Sylvestre lui avait affilié son propre club qui en fut le digne rejeton et presque l'émule.

Aussitôt après, ce nouveau proconsul commença la lutte contre tous ceux qui pouvaient enrayer sa marche terroriste : le club des Feuillants Toulonnais²⁸⁴, le Directoire départemental qui manifestait des tendances girondines²⁸⁵, l'autorité maritime qui était la gardienne naturelle de l'ordre social

²⁸³ Le club des Jacobins de Toulon, 1790-1796, par La Broue.

²⁸⁴ Ce club, qui se réunissait sous le porche de l'Eglise St-Pierre, s'appelait aussi le Club St-Pierre ou le Club des Noirs. Il était de beaucoup le moins nombreux, comme à Paris du reste. Composé de gens paisibles, il cessa de disputer la rue aux émeutiers de Toulon après l'échauffourée du « champ de bataille ».

²⁸⁵ On sait que telles furent les nuances politiques de la plupart des directoires au cours de la première Révolution. A leur différence les municipalités manifestèrent dès le début des opinions révolutionnaires.

Cette triple lutte, ou plutôt ce triple massacre... c'est l'histoire de Toulon de 1789 à la mort du Comte de Flotte avec qui disparut l'ultime obstacle à l'anarchie.

L'histoire en a été souvent retracée depuis Lauvergne jusqu'à O. Havard ; nous n'avons pas l'intention d'y apporter d'autres lumières que celles qui proviennent naturellement d'une étude plus spéciale de la carrière du Comte de Flotte. Cette étude nous permettra, et nous a déjà permis, de rétablir certains faits, de rectifier certaines erreurs, de faire rendre à la conduite de cet officier une justice qu'on ne lui a pas toujours rendue, parce qu'on ne tenait pas un compte suffisant de sa mentalité antérieure et des mobiles qui pouvaient déterminer ses actes dans les circonstances qu'il traversa.

La correspondance officielle paraît ignorer Flotte, non seulement pendant son congé, ce qui n'est pas pour nous surprendre, mais encore depuis son retour de St-Martin d'Argençon, après l'échauffourée du « champ de bataille », jusqu'à la démission de Glandevès qui eût lieu au mois de juillet de l'année suivante.

L'état-major reconstitué, le baron de Durfort revenu à la tête de la 7^e escadre, Flotte avait un rôle un peu effacé dans lequel il se confina scrupuleusement. Cette discrétion se comprendrait après les événements qui avaient accompagné son départ ; mais elle n'avait pas pour but unique, de ménager l'avenir, en évitant des initiatives susceptibles de froisser la Cour ou la Municipalité. Flotte n'avait pas assez d'ambition pour faire des calculs à si longue échéance ; la vérité, c'est qu'il se débattait alors dans des embarras financiers encore accentués par son voyage et son séjour à St-Pierre, au cours desquels il ne paraît pas avoir touché la moindre solde.

On éprouve un véritable serrement de cœur à constater pareille gêne au foyer d'un officier de marine qui depuis bientôt quarante ans n'avait cessé de rendre à la France et au Roy les services les plus éminents, d'un officier surtout qui aurait eu tant de moyens de s'enrichir, s'il était entré

dans la voie indélicate que certains auteurs reprochent aux marins de l'ancien régime d'avoir si souvent suivie ! ²⁶⁶

Nous avons vu comment son faux armement de Cadix avait fait la première brèche à sa petite fortune. Cette brèche, depuis que Flotte était aux honneurs, n'avait fait que s'agrandir. Son intérim après le départ du Comte de Rions lui avait occasionné des dépenses dont il n'avait pu se couvrir sur ses émoluments réduits d'officier « à terre ».

A ces causes, qui lui étaient spéciales, d'autres s'ajoutaient, malheureusement plus générales. Après s'être attaquée aux rentes féodales, la Constituante avait décrété la revision de toutes les pensions civiles et militaires et suspendu leur service, tant elle avait la hantise du favoritisme. Flotte ne recevait plus rien de sa seigneurie de St-Martin... il n'avait jamais reçu grand chose ; mais encore il ne touchait plus ni sa pension sur le fonds des invalides de la Marine ²⁶⁷, ni celle de chevalier de St-Louis. Ses appointements dont il fallait défalquer près du tiers à chaque trimestre, n'arrivaient que par intermittence et pour comble, le Trésor commençait à les payer en assignats, à peine parus, déjà discrédités. Il n'y avait que ses retenues qui persistaient à s'exercer à tous propos, et

²⁶⁶ Nous saisissons cette occasion pour détruire cette légende d'après laquelle les officiers de notre vieille marine se seraient enrichis par leurs prises. Outre que l'importance de ces prises était le plus souvent notoirement exagérée par la voix publique, la plus grande partie de ce qui restait, après la liquidation fort onéreuse, revenait au Roy, le reste se partageait entre les officiers et l'équipage. On voit que sauf des circonstances tout exceptionnelles, notamment lorsque le vaisseau capté transportait, comme « l'Expériment », un trésor de guerre, le bénéfice n'était guère susceptible d'enrichir ni le capitaine ni le reste de l'équipage, à moins que les capitaines ne dissimulassent ou pillassent pour leur propre compte, ce qui était rare, malgré les exemples cités par le Dr Corre.

La façon d'agir du Comte de Flotte qui fait appel à sa garde-robe, pour ménager les objets d'échange de la « Junon », au cours de son voyage en Guinée, montre combien il était éloigné de telles habitudes.

²⁶⁷ Cette pension était alors de 1.600 livres.

jusque sur le remboursement des avances nécessitées par son service ! Le désordre de l'intendance servait en cela l'esprit vindicatif de la « plume » solidaire attardée de la vieille école, heureuse d'en épouser les querelles, vis-à-vis d'un officier « d'épée » démocrate.

Ces circonstances vinrent à bout de l'optimisme et de la fierté du Comte de Flotte, qui dut se plaindre directement au Ministre, dans une lettre du 25 janvier 1791²⁵⁸. Cette lettre, véritable cri de détresse, est citée dans les appendices de l'ouvrage de M. Havard, comme une « demande d'argent ». « Les officiers de l'ancien régime n'étaient pas riches », dit-il en manière de commentaire. « Dans leurs dossiers les requêtes abondent... » C'était comme au service de l'Autriche, chacun sait ça ! mais Flotte demandait bien plutôt justice et c'est à ce titre que sa plainte est émouvante au dernier chef. S'il réclamait avec une amertume dont sa plume n'était pas coutumière le règlement de son intérim du Commandement, c'était pour avancer d'autant le paiement de la somme dont il était reliquataire envers l'Etat. Il était peut-être le seul de son arme et de sa situation qui n'ait jamais obtenu, ni d'ailleurs sollicité, un allègement de cette extraordinaire dette²⁵⁹.

Louis XVI fit droit dans une certaine mesure à d'aussi légitimes revendications ; il réduisit de moitié les retenues faites au Comte de Flotte²⁶⁰, et le Ministre comprima l'arbitraire illégal du trésorier²⁶¹, en rappelant de façon assez crue à ce fonctionnaire trop zélé, les principes d'après lesquels les retenues étaient ordonnées²⁶². Thévenard

²⁵⁸ Appendice VIII de l'ouvrage de M. O. Havard. Toulon. p. 347.

²⁵⁹ Flotte, dans sa lettre, rappelle les réductions ou même les remises dont ses collègues, dans le même cas, ont été l'objet. Il propose lui-même de verser le montant de cet intérim en déduction de sa dette.

²⁶⁰ Cf. Marine 107, à la suite de la lettre précédente. La note ministérielle proposant la réduction est approuvée par Thévenard.

²⁶¹ Au même dossier, lettre du Trésorier général chargé des retenues. Cf. la note ministérielle du 2 avril 1791.

²⁶² *Ibid.*

fit même rembourser à de Flotte celles indûment pratiquées sur sa capitation²⁶³. Ce dernier n'obtint pas les émoluments de son commandement intérimaire²⁶⁴. Le précédent établi, risquait d'entraîner trop de conséquences; mais si minimes qu'elles aient été, ces concessions faites sur un budget lui même aux abois, paraissent avoir suffi, et c'est désormais d'autres difficultés qu'allait aborder notre marin.

Dès le mois de juillet 1790, Glandevès malade, réclamait ses passeports pour Entrevaux, son pays d'origine. La Municipalité jacobine que n'avait pas désarmée ses complaisances, se fit un malin plaisir de les lui faire attendre. Il fallut un ordre formel du Ministre pour forcer la mauvaise volonté de ce corps municipal et permettre au vieux chef d'aller se remettre chez lui des sévices et des émotions qu'il venait d'éprouver²⁶⁵.

Le baron de Durfort faisait l'intérim du commandement quand se produisit le guet-apens qui consacra la sanglante prépondérance du club des « blancs » sur le club des « noirs », des « Jacobins » sur les « Feuillants » toulonnais. Les Feuillants traitreusement décimés par la mousqueterie de Sylvestre sur la place du Champ de bataille, le 25 août 1791²⁶⁶, cédèrent définitivement la rue aux émeutiers qui la parcouraient, le bonnet phrygien sur la tête, et 12 pieds de corde autour des reins !...

Devant l'ère de troubles que faisaient présager ces tristes excès, le vieux Durfort affaibli par l'âge, découragé par l'abandon de la Cour qui avait à Paris des soucis plus immédiats, et de l'Assemblée qui ne savait que pérorer sur les événements de Toulon, sans arriver à prendre une mesure utile, recula devant une tâche au dessus de

²⁶³ *Ibid.*

²⁶⁴ *Ibid.* Note marginale de la main du Ministre.

²⁶⁵ Lettre du Directoire au Ministre de l'Intérieur du 23 juillet 1791. F¹ 3693.

²⁶⁶ Voir dans les ouvrages cités, le récit de cette échauffourée. (Lauvergne, Havard, etc...).

ses forces. Une fois encore Flotte fut appelé au commandement.

Rien ne faisait prévoir une amélioration dans l'état des choses ; au contraire, l'horizon s'assombrissait de plus en plus. Dans l'arsenal, les ouvriers et les matelots voyaient leur misère s'accroître par le discrédit des assignats avec lesquels on payait maintenant leurs salaires. A mesure que les denrées étaient plus rares, les malheureux recevaient du papier de moindre valeur ! Ceux d'entre eux qui n'étaient pas embrigadés dans les clubs où les milices citoyennes, à cause de l'interdiction formulée par le Comte de Rions et qui était restée théoriquement en vigueur²⁶⁷ suivaient cependant les réunions des « blancs ». Le jour, les loisirs que leur créait leur paresse, étaient employés à propager parmi les troupes de la marine, le venin qu'ils puisaient à cette source maléfique. On ne travaillait plus guère à l'arsenal, on causait... Dieu sait de quoi ! Les légendes les plus invraisemblables, les accusations les plus stupides contre les réputations les plus pures et les mieux trempées, prenaient immédiatement corps dans ce milieu aussi peu éclairé qu'irritable. Les « leaders » jacobins cultivaient avec soin cette émotivité, parce qu'elle servait leurs projets non pas républicains, mais anarchiques.

On est péniblement surpris quand on voit des historiens présentés comme officiels, reconnaître à cette horde d'appétits déchainés « un droit de surveillance heureusement exercé sur un État-Major qui s'apprêtait à trahir la France en haine de la République ». Il semble que ce soit être à la fois dupe des mots et des faits. Quelque opinion qu'on puisse avoir sur les événements ultérieurs, en 1792, le club St-Jean n'avait pas le moindre prétexte de ce genre à intervenir dans les affaires navales. La République n'existait pas ; les royalistes intransigeants avaient depuis longtemps quitté la carrière ; ce qui restait d'aristo-

²⁶⁷ O. Havard, *op. cit.* p. 33. Cette ordonnance avait été un des prétextes de l'émeute du 1^{er} décembre 1789.

cratie dans le haut Etat-Major, acquis aux idées nouvelles, entraîné par un patriotisme plus éclairé, mais aussi ardent que celui du peuple, portait l'esprit de conciliation jusqu'aux limites extrêmes tolérées par la discipline indispensable à la sécurité de la Nation. Cela ne suffisait pas sans doute aux Jacobins, mais il fallut bien d'autres événements pour amener les Toulonnais à distinguer la France du gouvernement insurrectionnel qui prétendait l'asservir dans le sang !

Notre désir n'est pas de juger une question qui a soulevé autant de polémiques que la remise de Toulon entre les mains des Anglais ; il est seulement de démontrer combien des affirmations du genre de celles que je viens de citer paraissent contredire les faits tels qu'ils nous sont apparus. Appliquée à Flotte et à son Etat-Major, semblable accusation est tout aussi injuste que celle des Jacobins du Club dont nous allons nous occuper bientôt.

On peut s'édifier d'ailleurs sur la valeur objective du patriotisme de ces derniers par les procès-verbaux de leurs réunions. La douceur du ciel de Provence permettait de les tenir en plein air. Les meneurs attendaient le soir pour faire profiter de la « bonne parole » les ouvriers occupés à l'arsenal pendant la journée.

Sous le porche même de la vieille église de St-Jean qu'ils avaient choisi dès l'origine pour leur lieu de réunion, à la lueur de quelques torches fuligineuses, Sylvestre, ce vainqueur de la Bastille, doué de bras aussi infatigables que ses poumons, prêchait à l'Assemblée, non pas la défense sacrée de la patrie, mais la « sainte revanche du peuple », c'est-à-dire le pillage des riches, l'extermination des adversaires naturels de l'Etat nouveau : l'officier, le prêtre. Comme on le voit, les choses n'ont pas changé. L'ennemi, Anglais ou autre, n'intervenait que s'il fallait galvaniser la foule pour en obtenir un effort plus violent contre un représentant de l'autorité dont le club avait à se plaindre. On criait à la trahison, on mettait le feu aux poudres, puis on démentait quand la farce était jouée.

Les Archives de la Municipalité de Toulon nous ont conservé les noms des membres du bureau de ce Club. C'était avec le fameux Sylvestre, le procureur Barthélemy, promoteur de l'émeute du 1^{er} décembre, le « tombeur » du Commandant de Rions ; c'était le « rentier » Guet, le nouveau maire Paul, le perruquier Lambert, le perceur de bronze Jassaud, porte parole des anarchistes de l'arsenal, le chiffoniste Figon, le tape-dur Monteil, dit le « boîteux » et enfin le pendeur de ville Lemaille, dit « beau-soleil ».

Si dans l'enceinte soumise à son autorité, Flotte essayait de plier toute la hiérarchie administrative à l'œuvre de conciliation et de persuasion que nous l'avons vu entreprendre à son premier intérim, le Club devait avec une méthode non moins rigoureuse, détruire chaque soir ce travail de Pénélope. Quelle autorité, si paternelle fut-elle, pouvait résister à ces discours pleins de fiel qui montraient une injustice sociale dans l'acte de commandement le plus nécessaire ou le plus insignifiant, représentaient les chefs et les officiers de la Marine comme des vendus et des traîtres, prêts à faire égorger le peuple, sauter la ville, livrer leurs troupes à l'ennemi !

N'était-ce pas spécialement les moyens débonnaires et illusoire de notre chef d'escadre que visait l'hypocrite Barthélemy, quand il criait à la phalange moutonnaire des indécis : « Ne vous fiez pas à vos chefs lorsqu'ils vous mènent avec bonté, c'est pour vous séduire et faire de vous ce qu'ils voudront ».

Entre ces deux influences, il est facile de voir celle qui devait l'emporter ! Après quelques mois de ce néfaste travail du Club, tout ce qui fait la force d'un corps social était désagrégé. Le successeur de Glandevès pouvait s'attendre à tout et ne devait compter sur personne. La discipline qui restait dans les troupes de la Marine n'était plus qu'en surface ; on y sentait frémir les passions les plus désordonnées.

Dans l'Etat-Major même de la Marine, la situation n'était pas moins troublante, les signes de dislocation con-

tinuaient à se manifester, avant-coureurs de la ruine définitive. Les inimitiés séculaires de la Marine du commerce et des « officiers bleus » remontaient à la surface contre les restes de l'ancien Corps royal. C'était l'ère des revanches. Cette inimitié, surtout sensible dans les ports du Ponant, allait jusqu'au Parlement, d'où ses effets désastreux retombaient sur notre port de la Méditerranée. La noblesse était une tâche indélébile, qu'aucune bonne volonté n'était capable d'effacer ; contre elle on était sûr d'avoir gain de cause devant une Assemblée infatuée de sa souveraineté nouvelle, qui voulait connaître de tout, ignorait l'exacte limite de ses pouvoirs, bouleversait l'administration à coups de décrets et prenait au petit bonheur pour tout rétablir, les décisions les plus incohérentes.

Le 31 décembre 1790, la Constituante avait décapité d'un trait de plume le haut Etat-Major entaché d'aristocratie et le 16 mai suivant, dans une hâte plus injustifiable encore, pour mieux abolir le « fanatisme » qui présidait au recrutement du Corps de la Marine, elle avait décrété la suppression des anciens cadres.

Sur ces ruines il fallait construire. Le Roy avait confié à Thévenard, officier général, dont la rôtur n'excluait pas la haute valeur, le portefeuille de la Marine avec le soin d'arrêter une nouvelle liste générale des officiers.

Thévenard, aidé de l'amiral d'Estaing, fit preuve dans ce travail d'un sens réel des nécessités qui s'imposaient alors. Avec autant de justice que possible, il s'efforça de placer à côté des officiers du « Grand Corps » restés en service, les anciens officiers auxiliaires, les membres de l'Etat-Major de la Compagnie des Indes, voire même les capitaines de Corsaires qui avaient donné des preuves de leurs talents et s'il ne réussit pas à satisfaire tout le monde, c'est que chacun perd facilement le sens de la justice quand il est en cause. Flotte figurait au premier rang de cette consciencieuse liste pour le grade nouveau de contre Amiral qui lui fut donné peu après.

Si Thévenard rendait justice au vaillant officier, la ques-

lien du titre ou du grade n'offrait qu'un intérêt secondaire à côté de celle du commandement supérieur de la Marine dont il venait d'assumer la charge.

La tournure que les événements prenaient dans les ports, faisait un devoir aux pouvoirs publics de ne pas effriter l'autorité entre les mains des chefs responsables ; mais l'Assemblée ne se souciait plus de pareils détails, quand il s'agissait d'abattre la vieille aristocratie militaire.

Au milieu du chaos administratif créé par la décision du Pouvoir législatif, le corps des officiers de plume avait retrouvé ses appétits légendaires, et il avait pour les servir au sein de l'Assemblée un de ses représentants les plus autorisés, l'ancien intendant Malouet.

Conservateur de par ailleurs, Malouet profita de ce que la Constituante avait fait table rase, pour tenter le rétablissement au profit de l'Administration de cette prépondérance que Sartines avait créée au profit de l'Etat-Major.

Quelqu'opinion qu'on puisse avoir sur le différend qui ne cessa de diviser dans l'ancienne marine les officiers de plume et les officiers d'épée, il faut reconnaître que Malouet fut mal inspiré. Le temps n'était pas propice pour réveiller les haines assoupies et rompre l'unité de direction en face des ennemis de l'Ordre Social.

Du 1^{er} juillet 1791 au 1^{er} janvier 1792, pendant les six mois que dura cette réorganisation laborieuse, Flotte eût le commandement effectif de la Marine, et de l'Arsenal ; il eut toute la responsabilité, il essuya toute l'impopularité qui s'attachaient à ces hautes fonctions, sans avoir pour cela toutes les initiatives, sans se croire qualifié pour prendre les mesures susceptibles d'engager un avenir qui ne lui appartenait pas.

Le nouveau décret réorganisant la marine est du 21 septembre 1791. La décision royale qui confirme les pouvoirs de Flotte n'ayant été rendue que le 1^{er} janvier 1792, c'est en réalité la Commission de Commandant des Armes qu'il dûit recevoir et non celle de Commandant de la Marine. Les historiens, pas plus que les documents, ne distinguent

les deux phases de son commandement. La question a son importance, car si Flotte garda la haute direction des escadres, de l'armée de mer et de l'armement, il dût céder à Deydier de Posselles, qui prit le titre peu belliqueux d'ordonnateur, la direction des constructions navales et même, ce qui témoigne de la plus parfaite incohérence législative, la direction des mouvements du port qui était cependant une fonction purement nautique.

Toute l'administration nouvelle devenait civile, les ingénieurs se muèrent en chefs de travaux, les officiers de port perdaient leur épée. Si Flotte voyait échapper à son autorité directe l'arsenal et son personnel indiscipliné, il gardait, en ce qui les concernait, la charge la plus délicate et celle qui le désignait plus particulièrement aux égorgeurs, celle d'assurer l'ordre et l'observation des lois dans un milieu où il ne commandait plus.

Il manquait quelques réformes pour amener définitivement le triomphe de l'anarchie ; l'Assemblée Constituante se hâta de les décréter. Le 7 janvier 1791 elle donna aux gens de mer l'élection des syndics des classes, chargés des levées ; le 30 septembre elle organisa la justice militaire des ports au moyen de cours martiales présidées par l'Ordonnateur et jugeant avec l'assistance d'un jury. Ce nouveau fonctionnaire civil était sans prestige, il était même sans pouvoir, malgré la prépondérance de sa voix, puisque les émeutiers eux-mêmes étaient appelés à désigner leurs juges.

L'œuvre néfaste de ces « barbouilleurs de lois » que devait stigmatiser Chénier, ne tarda pas à porter ses fruits, en écartant du théâtre de leurs travaux un nombre sans cesse croissant d'officiers de marine. Bougainville, nommé vice-amiral le 1^{er} janvier 1792, refusa ce grade et se retira²⁰⁸

²⁰⁸ Bougainville se retira le 22 février, déclarant « qu'il cherchait vainement des coopérateurs joignant à la théorie, la science des manœuvres d'armée et la pratique des combats ». L'Etat-Major des ports du Ponant, pour des raisons faciles à saisir, avait été plus violemment attaqué et par suite plus complètement désorganisé que celui

quelques semaines après. D'autres le suivirent qui n'émigrèrent pas, qui avaient même prêté le serment civique²⁶⁹. Ce n'était pas la considération des intérêts dynastiques de plus en plus compromis qui les poussait à désertir la carrière, c'était l'écœurement au spectacle d'une insubordination sans cesse croissante, consacrée par la plus scandaleuse impunité !

Flotte, lui, resta sur la brèche; il ne paraît même pas que son esprit méthodique et un peu obstiné ait envisagé l'hypothèse d'une émigration, autrement dit, d'une fuite.

Au réseau de difficultés d'ordre intérieur qui l'assaillaient, il eut préféré des dangers réels; il le dit dans une de ses lettres²⁷⁰ sous une forme assez naïve, mais il n'était pas pour cela découragé. Nous l'avons toujours vu, dans ses entreprises, se raccrocher à toutes les branches, user jusqu'à la dernière chance de succès, avant d'abandonner la partie. Vis-à-vis du peuple pour lequel il partageait la douceur indulgente..., la faiblesse si l'on veut, que Taine a si exactement décrite dans beaucoup de ses pairs, il ne croyait pas en être encore là. Il avait assisté à la naissance du conflit, il avait constaté des torts réels de l'autorité maritime, ingénieusement exploités par ses ennemis; il ne voyait encore dans la continuation de la lutte que la continuation d'un malentendu.

Entre l'autoritarisme du Comte de Rions et l'excessive faiblesse de Glandèves, il trouvait place pour une autre ligne de conduite; celle qu'il n'avait cessé de prôner et qui lui semblait susceptible de bien meilleurs résultats. Les débuts n'étaient pas encourageants, mais il était plutôt

de Toulon, auquel la présence du Comte de Flotte conserva plus longtemps une composition voisine de la normale.

²⁶⁹ Lois des 12 février et 15 août 1792. Ces serments, surtout le premier, cela va sans dire, visaient la Constitution et n'avaient encore rien de républicain. Nous verrons comment la Marine se comportera vis-à-vis de celui prescrit par la seconde de ces lois, postérieure au départ de Glandèves et à la déposition du Roy.

²⁷⁰ Lettre du 19 décembre 1789 au Ministre. V. sup. B⁹ 797

optimiste et avec cela si imprégné des radicales erreurs de Rousseau, si convaincu de la bonté foncière du peuple !

A ces raisons supérieures s'en ajoutait une autre d'ordre plus personnel et plus délicat. Flotte n'était pas encore complètement libre. La créance du Trésor qu'il avait acceptée, il n'avait pas achevé de la solder, et la décision royale dont il venait de bénéficier pour la quotité de ses retenues éloignait encore l'époque de sa libération. Cette considération aurait à elle seule suffi pour le retenir à son poste et c'est dans le sang de cet officier général que la France allait, peu de mois après, lui signer son quitus définitif.

Le nouveau Commandant était d'ailleurs très populaire à Toulon. Bien vu de la bourgeoisie qui aimait la simplicité de ses manières, il ne l'était pas moins des troupes de mer, du personnel de l'arsenal, auxquels il en imposait par sa justice, autant que par sa stature élevée, sa prestance, et jusqu'à cette barbe majestueuse qui descendait maintenant sur sa poitrine. Le respect populaire est une question d'instinct, il se détermine le plus souvent par des causes irraisonnées ou même futiles. La foule, composée d'éléments incultes et impulsifs avait une faiblesse pour celui qu'elle avait surnommé « le père éternel », qui semblait avoir pris son parti dans les heures difficiles et maintenant encore se mêlait à ses fêtes officielles avec la douceur que tempérait son habituelle gravité.

Ces sentiments, Flotte devait les connaître ; la Municipalité les lui avait manifestés avec assez d'éclat, et même assez d'importunité, peu de mois auparavant, pour justifier chez lui quelque illusion sur la sincérité de « l'amour » des Toulonnais. Et de fait, s'il ne retrouva pas en prenant de nouveau le Commandement, une popularité aussi universelle que la première fois, cette popularité fut cependant assez solide pour balancer quatorze mois durant l'influence anarchiste du Club des Blancs, pour résister à la poussée des éléments les plus violents, qui ne vinrent à bout du chef de la Marine qu'en multipliant sans trêve, comme nous le verrons, leurs plus basses intrigues et leurs plus insidieuses calomnies.

Enfin, le Roy avait dû se séparer de La Luzerne et de Claret de Fleurieu, sujets aussi loyaux que ministres incolores. Thévenard prisait et reconnaissait en de Flotte l'homme de la situation. La Cour lui revenait après l'avoir inconsiderément écarté; il sentait maintenant derrière lui l'appui qui lui avait manqué jadis. Partir dans ces conditions, avec les moyens d'action qu'il croyait lui rester, avant d'avoir essayé ses forces et tenté de réduire, pour le bien de la France et de la Marine, l'obstination outrancière des partis, ne pouvait lui paraître qu'une lâcheté !

Ce n'était pas seulement le Ministre qui soutenait l'Amiral dans sa tâche nouvelle, c'était encore une fraction très notable du haut Etat-Major naval, dans lequel il comptait d'intimes amis, imbus des mêmes idées que lui-même, passionnés pour les mêmes causes, paralysés aussi par les mêmes faiblesses. Parmi ceux-ci étaient Tixier de Norbeck, directeur de l'Ecole d'artillerie, avec lequel nous avons déjà noué connaissance.

Momentanément éloigné de Toulon, de Norbeck avait saisi la première occasion qui suivit la promotion de son ami pour le féliciter, et l'inviter à employer ses lumières au rapprochement des partis en opposition, les « noirs » et les « blancs », les Feuillants qui comptaient l'élite de la bourgeoisie Toulonnaise, et les Jacobins où s'étaient fourvoyés des personnalités qu'on aurait cru plus avisées²⁷¹.

Nous connaissons cet écrit par la réponse qu'y fit l'Amiral de Flotte et que nous allons voir classée parmi les pièces accusatrices de son procès en contre-révolution, bien qu'elle ait été et qu'elle reste de nos jours encore, la meilleure preuve de sa loyauté.

Cette lettre a l'avantage de jeter quelques lueurs, malheureusement un peu confuse, sur les influences qui se disputaient alors l'Etat-Major de la Marine et sur les principes que son nouveau chef avait adoptés pour la diriger.

²⁷¹ Archives Nationales. F⁷. 3693.

Au fur et à mesure que la marche des événements accentuait la scission des partis, certaines influences que Flotte ne nomme pas, mais dans lesquelles il découvrait les vieux partisans de la manière forte, ralliés à sa personne plutôt qu'à ses principes, voulaient le pousser à des mesures de réaction qui lui semblaient de nature à fomenter le désordre bien plus qu'à le faire cesser ! Si les tergiversations de Glandevès n'étaient pas son fait, il ne voulait pas non plus jouer les d'Albert de Rions. « Vous savez », disait-il à Norbeck « qu'en physique, les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets ».

Fermement résolu à maintenir l'ordre, il lui semblait dangereux de ne pas s'appuyer pour y parvenir sur les autorités qui s'étaient constituées de façon si « tranchante » (sic) et qui, malgré leur composition démocratique avancée, avaient au moins à sauvegarder les apparences d'une légalité dont elles émanaient.

L'expérience n'avait-elle pas suffisamment prouvé les dangers de la lutte ouverte ?

Une harmonie au moins apparente était d'autant plus nécessaire, qu'au milieu du gachis constitutionnel amené par la philosophie de Rousseau, les rapports entre le Commandement de la Marine et les autorités locales avaient une importance et une fréquence que nous ne connaissons pas, que nous ne comprendrions même plus aujourd'hui. Non seulement nous voyons l'Amiral s'adresser aux trois consuls et aux trois directoires pour leur faire directement part des événements importants de la politique extérieure, tels que la destruction de la flotte de Lambio, dans les mers d'Orient ; mais nous le voyons écrire à la municipalité, pour des questions d'ordre exclusivement administratif et qui l'auraient dû laisser étrangère ; pour en obtenir le complément des équipages de certains vaisseaux, ou pour autoriser la traversée de la ville à des troupes de terre, réquisitionnées à défaut d'inscrits, pour compléter la garnison de nos grosses unités navales...

En 1789, cette trop intime collaboration était la conséquence fatale des principes du « contrat social » sur la par-

ticipation du peuple au pouvoir. Les mœurs, l'irrésistible mouvement des idées en faisaient pour l'Amiral une nécessité; c'était le peuple lui-même qui par une excessive réaction était assis sur le trône; chaque fois qu'une autorité exigeait un effort d'un groupe de citoyens, il fallait discuter, convaincre le moindre de ses représentants, sous peine de se heurter à une irréductible coalition. Triste conception de la liberté et de la souveraineté, qui mettait la Marine à la discrétion, non de la France, mais d'un conseil départemental, d'une municipalité en révolte et qui allait finir par la mettre aux mains d'une bande d'émeutiers !

Toutefois si l'Amiral croyait être dans l'esprit de la Constitution en suivant des errements qui s'étaient imposés à Rions lui-même, il le fit toujours avec une dignité qui sauvegardait en lui l'autorité dont il était délégataire; « le grand dépôt qui lui était confié ». Obligé de connaître les autorités constituées « que la seule impolitique pouvait heurter²⁷³ », il faut dire à sa louange qu'il n'en connut jamais d'autres. Nous ne trouvons sous son commandement (à la différence de ce qui se passera après lui) aucun document qui constitue, qui suppose même des relations avec les sous organes illégaux de la souveraineté populaire, c'est-à-dire avec les Clubs.

Cette abstention n'a pas toujours été suffisamment relevée par les historiens; elle eût sans doute fourni à M. Havard une autre explication que celle qu'il donne²⁷³ de l'inimitié croissante de la faction jacobine à l'égard de l'Amiral.

Sans doute Flotte avait pour le Club St-Jean la déférence qu'imposaient les notions sociales d'alors et l'importance qu'avait prise ce club à côté des corps constitués. Mais il ne paraît pas avoir admis son intervention dans les questions de discipline intérieure, ni reçu officiellement ses délégations. S'il coudoyait ses « leaders », c'était à ces fêtes

²⁷³ Lettre à Tixier de Norbeck. A. N. F¹. 3693.

²⁷⁴ O. Havard, *op. cit.* p. 128.

populaires multiples que la Révolution avait organisées avec le concours de toutes les autorités civiles et militaires et que la masse du peuple suivait avec un enthousiasme voisin de la ferveur religieuse. Loin de fuir ces manifestations, Flotte ne manquait jamais d'y participer. Ce n'est pas sans doute qu'il ait éprouvé pour elles cet attrait que certains auteurs ont voulu déduire de son exactitude²⁷⁴, c'est parce qu'il considérait sa présence et celle de ses officiers comme une des premières obligations de leur charge, en ce sens qu'elle pouvait conduire à la réconciliation des partis, cette chimère dont sa ferveur de doctrinaire ne put jamais revenir !

Ce disciple de Rousseau ne refusait donc pas de s'asseoir aux tables où le bureau du Club prenait place à côté des membres des Directoires. C'est même là, sans doute, qu'il livrait avec franchise et familiarité ses conceptions sociales et ses moyens de les réaliser ; c'est là aussi que Sylvestre et Jassaud purent apprendre que ce serviteur loyal de la constitution ne serait jamais l'exécuteur docile de leurs bas conseils, que ses manières affables et conciliantes n'avaient rien de servile, que sa mansuétude surtout ne venait pas de la peur !

L'impossibilité d'entamer cette énergie devait fatalement amener ces despotes à la faire disparaître. Ce fut toujours leur objectif, malgré le masque enfariné derrière lequel ils s'abritèrent, tant qu'ils ne furent pas venus à bout de la popularité de l'Amiral.

Cette tendance à ne pas sortir de son rôle administratif, à n'épouser la querelle d'aucun parti politique, à « opérer le bien » suivant sa propre expression²⁷⁵, « sans égard aux

²⁷⁴ O. Havard, op. cit. p. 136.

²⁷⁵ Cette expression d'une forme semi-religieuse est fréquemment employée dans la correspondance de l'Amiral, de 1789 à 1792. Ces disciples de Rousseau étaient devenus de véritables « vicaires savoyards »... La phrase ci-dessus est tirée de la lettre à Tixier de Norbeck, qui est, à beaucoup d'égards, une confession de foi politique habilement exploitée par le Club.

intérêts particuliers, sans crainte des discours de l'envie et de la calomnie », semble avoir eu d'abord de bons résultats. Elle étourdit la faction jacobine. Le serpent commença par user ses dents sur cette direction à la fois habile et ferme, qui évitait les questions irritantes, séparait la discipline de la politique et laissait à chacun, avec sa « cocarde », toutes les libertés compatibles avec le bon ordre intérieur de l'arsenal et le travail de l'armement.

Pendant plusieurs mois, et ce fut beaucoup, Toulon comme les villes heureuses, n'eût pas d'histoire, les désordres même qui ensanglantèrent sa banlieue vers cette époque, n'eurent pas, dans le milieu inflammable de l'arsenal, les répercussions qu'on pouvait craindre. La bête était muselée.

Le calme de l'arsenal avait pour corollaire la tranquillité de la ville. Ce calme contrariait trop les desseins de Sylvestre et de sa bande pour pouvoir durer ; mais en attendant que nous voyions le Club entamer contre Flotte la lutte sournoise, puis la lutte ouverte, qui finirent dans le drame du 10 septembre 1792, nous avons à dire un mot de la courte administration du dernier chef de notre vieille Marine.



L'ART POPULAIRE DANS LE BRIANÇONNAIS

LES VERTUS ET LES VICES

Etude rédigée par M. Camille BLANCHARD

d'après les manuscrits et les notes
de son père, le Professeur Raphaël BLANCHARD
et d'après de nouvelles observations

(SUITE et FIN)

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Les fresques, que nous avons décrites au cours de cette étude, se trouvent toutes sur les murs d'églises ou chapelles du Briançonnais¹ ou des régions voisines : Basses-Alpes², Maurienne³ et haut Piémont⁴. Toutes, à quelques années près, de la même époque, elles ont été exécutées suivant un plan identique, sur trois étages ; le premier, en haut, contenant les sept Vertus principales ; le second, au milieu, renferment les sept Péchés capitaux, montés sur des animaux symboliques et reliés entre eux par une chaîne, ce qui tend à démontrer que tous les péchés se tiennent et que celui qui en commet un ne tarde pas à les commettre tous ; le troisième, en bas, représentant les châtiments infernaux des péchés. Toutes, il est vrai, ne présentent pas les trois

¹ Historiquement parlant, bien entendu. Ce sont : L'Argentière, les Vigneaux, Ville-Vallouise, Prelles, Plampinet, Névache, Les Horres et Salbertrand.

² Digne.

³ Avrieux et Bessans.

⁴ Jaillons et Villafranca.

étages, la place faisant souvent défaut ; alors le plan primitif n'a pu être exécuté qu'en partie.

Un tel ordre dans la figuration des Vertus, des Vices et de l'Enfer rappelle la disposition de la scène des mystères de la Passion, mystères qui se représentaient justement à l'époque où ces fresques ont été exécutées. Le théâtre était, en effet, constitué par un échafaudage comprenant trois étages, celui du haut représentant le Ciel, qui est bien le domaine des Vertus ; celui du milieu, la Terre, où siègent les Vices ; celui du bas, l'Enfer, tout comme sur les fresques que nous avons étudiées.

Une disposition analogue se retrouve au portail de plusieurs de nos cathédrales gothiques et particulièrement à N.-D. de Paris et à Saint-Étienne de Bourges. Dans ces deux cathédrales, les figures sculptées qui ornent le linteau sont en trois étages : En haut, Dieu le Père environné de saints : c'est le Ciel. Le deuxième étage est divisé en deux parties par un ange : à droite les élus, à gauche les réprouvés, ces derniers, plus ou moins hideux, représentent les Vices et sont enchaînés d'une même corde. Le troisième étage, immédiatement au-dessus de l'architrave, est occupé par les morts qui se lèvent au son de la trompette d'un ange qui occupe l'un des coins. Ceci est, en vérité, la représentation du jugement dernier, mais l'analogie avec nos fresques est grande et nous pouvons dire que nos peintures représentent, en quelque sorte, un cas très particulier du jugement dernier.

Parfois les peintures des Vertus et des Vices sont placées à l'intérieur de l'église⁵, le plus souvent cependant elles en ornent l'extérieur, protégées, en général, par un auvent ou un porche. Là où cette protection a disparu, les peintures ont disparu également : à Névache il n'en existe plus que des traces, aux Orres qu'une silhouette. Il y avait cependant intérêt à placer ces peintures à l'extérieur des églises : en attendant les offices on pouvait les examiner à loisir et méditer les enseignements qui en découlaient ;

⁵ Prelles, Plampinet, Digne et Villafranca.

à l'intérieur, elles auraient pu troubler le recueillement des fidèles.

N'est-il pas curieux de remarquer que les dimensions des divers personnages représentés varient avec leur importance ? Ainsi, dans les scènes du jugement, à Digne par exemple, le Christ, d'une part, Satan, de l'autre, sont beaucoup plus grands que les Saints, les anges ou les démons, tous ces derniers étant encore plus grands que les élus ou les réprouvés. De telles différences de proportion sont générales et se retrouvent très souvent, aussi bien dans les fresques que dans les sculptures des porches des cathédrales ; elles sont pourtant plus rare dans les séries des Vertus et des Vices où tous les personnages ayant des rôles équivalents sont de même taille.

Quels sont les peintres qui ont exécuté ces œuvres ? D'où étaient-ils ? D'où venaient-ils ? A quelle source avaient-ils puisé l'idée de représenter les Vertus et les Vices ? D'où vient la forme sous laquelle ils les ont figurés ? Autant de points qu'il nous faut examiner maintenant.

Et tout d'abord, quels sont les peintres qui, à la fin du moyen-âge, ont parcouru nos vallées et les vallées voisines, à cette époque où les troubadours et menestrels provençaux portaient la poésie et la musique dans les châteaux et les bourgades des Alpes françaises, ainsi que dans la haute Italie ? Berteau estime que ce sont des Bourguignons.

« Une pleiade d'artistes, écrit-il⁶, provenant pour la
« plupart de la Bourgogne, parcourut à cette époque la
« Savoie, la Suisse et l'Italie supérieure, laissant partout
« en souvenir de leur passage des décorations de murail-
« les, non seulement sur les églises, mais encore sur les
« murs des châteaux et des manoirs, augmentant ainsi la
« vie intellectuelle, là où jusqu'alors seule la vie matérielle
« avait pu se manifester. C'était, il est vrai, un peu en
« guise de métier que ces artistes exerçaient leur art, et

⁶ Berteau, *Loc. cit.*, p. 10.

« celui-ci, besogne conventionnelle, s'assujettissait à des
 « traditions et des règles pré-établies ; ils ne se faisaient
 « scrupule de répéter, de copier, ou de reproduire des
 « scènes ou des compositions entières, ou partie de celles-
 « ci, exécutées ailleurs par eux-mêmes ou par d'autres ».

Devons-nous partager cette opinion et attribuer aux Bourguignons la plupart de nos peintures ? Je ne le pense pas. Certes, ces artistes, en traversant nos vallées, ont dû y laisser des fresques traitées selon la tradition française¹, mais ils ont pu aussi y former des élèves. Ces derniers, artistes locaux, influencés par les peintres de l'Italie toute proche, et aussi par ces représentations de mystères si nombreuses alors dans nos vallées, ont mêlé dans leurs œuvres les traditions françaises et italiennes avec ce qu'ils avaient sous les yeux. Comme nous l'avons vu, deux fresques sont signées : du peintre de celle de l'Argentière, G. CON., nous ne savons rien ; de celui de Villafranca, TORULIUS, nous savons seulement qu'il était d'Oulx. En outre, il est fort probable que les peintures d'Avrieux sont en partie de Jean Clappier et en partie de l'abbé Damé, mais les fresques de cette église sont notablement plus récentes que les autres que nous avons étudiées ici, et il semble que ces deux derniers ont simplement voulu reproduire ce qu'ils avaient vu ailleurs. De son côté, Torulius fut probablement un élève de ces artistes nomades dont parle Berteau.

Ainsi donc, pour étudier l'origine de cette présentation typique et traditionnelle des Vertus et des Vices, il convient de rechercher quelles sont, en dehors de notre région alpine, les œuvres d'art : fresques, sculptures, ou autres, où nous retrouvons une semblable figuration. Il nous faudra aussi étudier d'où provient cette manière symbolique de représenter les Vertus, les Vices et les Châtiments et la signification de ces symbolisme.

Nous n'avons pas trouvé, en dehors des fresques de

¹ Nous verrons plus loin, à propos des Châtiments, que la fresque de Jaillons peut vraisemblablement être attribuée aux Bourguignons.

notre région, d'autre exemple comportant les trois séries; Vertus, Vices et Châtiments, disposées sur trois étages; mais les Vertus et les Vices opposés les uns aux autres, et surtout la série isolée des Vices enchaînés et montés sur des animaux, se rencontre de loin en loin, assez rarement il est vrai.

Par exemple, nous pouvons citer dès maintenant les fresques de Bagnot (Côte-d'Or) qui, peintes au plafond d'une très ancienne église datant du VIII^e siècle, nous montrent les Vertus et les Vices accompagnés des signes du zodiaque; mais ici les Vices ne sont pas montés sur des animaux symboliques. Il en est de même sur un tableau de G. Mostaert le vieux^{*}, représentant un jugement dernier, dans le bas duquel, sur deux étages, sont figurés les sept Vertus et les sept Péchés capitaux environnés de beaucoup de diables. Nous pouvons également citer les fresques de Pervillac (Tarn et Garonne), de Champniers (Vienne), de N.-D. de Chemillé (Maine et Loire), de la Pommeraie-sur-Sèvre (Vendée) et de Roussines (Indre), fresques qui ne représentent que la série des péchés capitaux montés sur des animaux, et sur lesquelles nous reviendrons lorsque nous étudierons le symbolisme des Vices. La figuration des Vices montés, soit seuls, soit en lutte avec les Vertus, se retrouve encore dans les tapisseries du XV^e siècle et sur les miniatures de manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale et au Musée de Cluny. Enfin, dans les sculptures des chapiteaux de la colonnade extérieure du palais des Doges, à Venise, nous retrouvons les Vertus, les Vices et les animaux symboliques de ces derniers.

Avant de passer à l'étude particulière des Vertus, il convient de décrire ici les sculptures de ces chapiteaux.

Chapiteaux du Palais des Doges. — Les deux façades sud et ouest du Palais des Doges comprennent deux ga-

^{*} Gilles Mostaert, le vieux, peintre flammand, né à Hulst, en 1534, mort à Anvers en 1598. Le tableau en question est conservé au musée d'Anvers, n^o 680.

leries superposées, la supérieure à colonnes élancées, l'inférieure à colonnes courtes et massives, sans bases et à chapiteaux sculptés. La façade sud, le long du quai des Esclavons, date du XIV^e siècle; la façade ouest, qui borde la Piazzetta, a été élevée de 1421 à 1438 par Giovanni Buon et ses deux fils Pantaleone et Barthélemy. Ces deux façades ont été restaurées voici une cinquantaine d'années, mais les chapiteaux qui nous intéressent, et qui sont ceux de la galerie inférieure, datent du début du XV^e siècle. Au nombre de 36, les colonnes de la galerie inférieure sont distribuées de part et d'autre de la colonne angulaire : 17 le long du quai des Esclavons et 18 le long de la Piazzetta. Leurs chapiteaux portent des sculptures variées, avec ou sans inscriptions; six nous montrent les Vertus, deux les Vices, un, enfin, les animaux symboles des Vices. Disons une fois pour toutes que tous ces chapiteaux présentent huit faces, leur sommet ayant la forme d'un octogone régulier, l'une de ces faces étant toujours parallèle à la lagune ou à la Piazzetta. Convenons de décrire chaque chapiteau en commençant par la face opposée à la lagune ou à la Piazzetta puis en faisant le tour de la colonne de droite à gauche.

Les chapiteaux des six premières colonnes, le long du quai des Esclavons, à partir du pont della Paglia, sont ornés de personnages divers et sortent de notre sujet; celui de la septième colonne représente des Vertus.

Chapiteau de la septième colonne. — Chaque face est occupée par un personnage sculpté accompagné d'une courte inscription placée au-dessus de lui. La première scène, sur la face opposée à la lagune, n'est pas une Vertu : c'est le Désespoir. C'est une femme assise s'enfonçant de la main droite un poignard dans la gorge et tirant de la main gauche ses cheveux défaits. La devise : *desperacio nos crudelis* l'accompagne.

Alors vient l'Obéissance : *obediencia dno exhibuo*. C'est un enfant assis, les mains croisées.

Puis la Fidélité : *in fidelitate num gero*. C'est un vieil-

lard barbu, coiffé d'un turban et portant dans la main droite un enfant nu et debout.

La Modestie : *modestia robu obtineo*, est une femme offrant une aiguière posée sur sa main gauche.

La Générosité : *largitas me onorat*, est une femme assise laissant tomber de sa main droite des pièces de monnaie.

La Résolution : *ostancia sunil times*, est un homme assis, coiffé d'un turban et portant un bâton sur l'épaule droite.

La Discorde, qui d'ailleurs n'est pas une Vertu : *discordia serena discordans*, est une femme assise, coiffée d'une capeline à bouts pendants dans la poitrine, l'air agressive et montrant du doigt une personne non représentée.

Enfin la Patience : *paciencia manet mecum*, est une femme assise dans une attitude de résignation et vêtue d'un ample manteau à coiffe.

Ainsi donc, sur ce chapiteau, seules la Générosité et la Patience sont des Vertus faisant partie de la série opposée aux péchés capitaux sur nos fresques.

La huitième colonne n'entre pas dans notre sujet.

Chapiteau de la neuvième colonne. — Ce chapiteau représente des Vertus différentes de celles représentées sur le septième chapiteau et également accompagnées de devises placées dans le haut.

Sur la face opposée à la lagune, la Charité : *caritas dei mecum est*, est une femme assise donnant du pain à un enfant assis devant elle.

La Justice : *rex sum iusticie*, est un roi couronné au glaive levé.

La Prudence : *prudencia metit oia*, est une femme lisant lisant un livre ouvert sur ses genoux.

L'Espérance : *spes habe in dno*, est une femme, les mains jointes, contemplant un soleil radieux.

La Foi : *fides optima ideo*, est une femme tenant une croix.

La Force : *fortitudo invincibilis*, est un homme barbu ouvrant la gueule d'un lion.

La Tempérance : *temperancia su in omib.*; est une femme assise, tenant de la main gauche une aiguière et de la droite un vase à boire.

Enfin l'Humilité, *humilitas abitat î me*, est une femme assise tenant sur ses genoux un agneau.

Nous avons donc sur ce chapiteau les quatre vertus cardinales (Justice, Prudence, Force, Tempérance) et les trois Vertus théologiques (Foi, Espérance, Charité). Cette dernière, avec l'Humilité et la Tempérance, rentre dans la série qui fait l'objet de cette étude.

Chapiteau de la dixième colonne. — Ce chapiteau, restauré en partie, représente les Vices, accompagnés d'une inscription placée en haut de chaque face.

Sur la face opposée à la lagune, l'Avarice : *avaricia ampletor*, est une vieille femme assise tenant de chaque main un gros sac d'argent.

La Paresse : *accidia me strigit*, est une femme assise ayant le bras gauche et la main droite passés autour d'un tronc d'arbre, comme le serait une liane.

La Vanité : *vanitas î me abundat*, est une reine couronnée ayant la main droite sur le cœur et tenant de la main gauche, sur ses genoux, un coussin ou une cassette.

L'Envie : *ïvidia me cûburit*, est une femme coiffée de grosses tresses surmontées de deux serpents entrelacés dont les têtes divergent à droite et à gauche. Elle tient sur ses genoux un dragon ailé, à longue queue verticillée, auquel elle désigne de l'index droit un personnage invisible.

La Luxure : *lusuria sũ in mensa*, est une femme tenant de la main gauche un miroir rond où elle se contemple, tandis que de la main droite elle baisse le décolletage de sa robe, pour découvrir son sein droit. Pour ce personnage, comme pour la plupart des autres, la partie inférieure du corps se perd dans les feuilles qui forment le bas du chapiteau : on ne voit donc pas les jambes.

La Gourmandise : *gula sine ordine sui*, est une femme aux cheveux en grosses tresses qui tient un gobelet dans sa main droite levée; de la main gauche elle porte à sa bouche une cuisse de volaille qu'elle déchire à belles dents.

L'Orgueil : *superbia preese volo*, est un guerrier recouvert d'une cotte de mailles, avec gantelet. Son casque porte une paire de cornes de bœuf. Il brandit un glaive de la main droite et tient un bouclier de la gauche.

La Colère : *ira crudelie in me*, est une femme debout, le visage furieux, les cheveux en désordre; elle ouvre des deux mains avec violence sa robe sur sa poitrine et a l'air de vociférer.

Nous avons donc ici les sept péchés capitaux, auxquels est jointe la Vanité pour occuper la huitième face de ce chapiteau.

La colonne suivante n'entre pas dans notre sujet.

Chapiteau de la douzième colonne. — Nous retrouvons ici la représentation des Vertus, encore accompagnées d'inscriptions placées en haut de chaque face. Ces Vertus complètent les séries des deux premiers chapiteaux décrits, avec toutefois une répétition.

Sur la face opposée à lagune, l'Honnêteté : *honestate diligo*, est une femme assise de face, les deux mains sur son ventre et tenant un petit objet.

Le Mensonge : *falsa fides i me sedere*, est une femme assise, la main droite sur le cœur, la gauche appuyée sur une béquille. Ce personnage est déplacé parmi les Vertus.

La Justice : *in iusticia seva su*, est un chevalier casqué assis, le bâton de justice en main.

L'Abstinence : *astinecia optima e*, est une femme assise, les bras écartés, les mains levées, dans l'attitude du renoncement. A ses pieds se trouve un enfant nu.

La Miséricorde : *misericordie dni mecû e*, est une femme assise écartant les bras d'un air compatissant. Devant elle un enfant, les bras croisés, la regarde avec reconnaissance.

Les deux personnages qui suivent ne sont pas des Vertus.

La Gaité : *alacritas canit mecû*, est une femme chantant, une couronne de roses sur la tête, et jouant du tambour de basque.

La Sottise : *stulticia in me regnat*, est un fou assis sur un cheval de bois. Il a le regard et le visage hébétés.

Enfin la Chasteté : *castitas celestise*, est une femme en costume religieux lisant dans un livre qu'elle tient de la main gauche.

Sur ce chapiteau nous n'avons donc que la Chasteté qui fasse partie de notre série de Vertus opposées aux péchés capitaux. Les autres vertus, Honnêteté, Abstinence⁹, Miséricorde sont des Vertus morales; nous avons déjà vu que la Justice est une Vertu cardinale.

La treizième colonne n'entre pas dans notre description.

Chapiteau de la quatorzième colonne. — Ce chapiteau représente des animaux isolés, sans inscriptions, mais il nous est facile de voir que nous avons affaire aux animaux symboliques des Vices. Dans l'ordre que nous avons adopté, nous trouvons successivement : un porc ou une truie, symbole de la Luxure; un lévrier, symbole de l'Envie; un singe ressemblant à un hamadrayas, à longue queue et qui se rapporte sans doute au Vice supplémentaire, la Vanité; un autre singe, sans queue, à callosités, par conséquent un magot, symbole de l'Avarice; un lion, symbole de l'Orgueil; un léopard, symbole de la Colère; un chien, symbole de la Gourmandise; enfin un ours qui doit probablement se rapporter à la Paresse, seul Vice restant. Il est curieux de remarquer que les animaux symboliques des Vices sont ici en majeure partie les mêmes que sur nos peintures.

Les trois colonnes suivantes ne nous intéressent pas; la dix-huitième est celle située à l'angle de deux galeries.

La colonnade borde alors la Piazzetta et il nous faut encore laisser de côté neuf colonnes avant de retrouver des Vertus.

⁹ Cette vertu ne peut être opposée ici à la Gourmandise; elle implique l'idée de renoncement.

Chapiteaux des vingt-huitième, vingt-neuvième, trentième et trente-troisième colonnes. — Le chapiteau de la vingt-huitième colonne, la onzième le long de la Piazzetta, est analogue à celui de la septième colonne le long du quai, chapiteau que nous avons décrit. Quoiqu'à première vue ces deux chapiteaux soient d'aspect quelque peu différents, les compositions des scènes sont semblables et les inscriptions latines sont les mêmes, à quelques détails orthographiques près. De plus les personnages correspondants se retrouvent aux mêmes places et dans le même ordre sur les deux chapiteaux.

Il en est de même du chapiteau suivant, le vingt-neuvième, qui représente les Vertus théologiques, les Vertus cardinales et l'Humilité et est analogue à celui de la neuvième colonne, le long du quai.

Le trentième chapiteau est semblable au dixième chapiteau et représente les péchés capitaux augmentés de la Vanité, mais ces scènes ont subi une fraction de tour autour de la colonne et c'est la Gourmandise qui se trouve sur la face opposée à la Piazzetta. La devise de la Luxure est aussi quelque peu différente; on lit en effet : *luxuria sv. sterc. inferni.*

Enfin le trente-troisième chapiteau, sur lequel se voient des Vertus, est analogue au douzième chapiteau de l'autre face et représente les mêmes sujets, mais décalés, la face opposée à la Piazzetta étant occupée par l'Abstinence.

A cause de cette similitude, il ne nous semble pas nécessaire de donner la description complète de ces derniers chapiteaux; notons simplement que nous retrouvons sur chacune des deux façades du Palais des Doges les mêmes Vertus et les mêmes Vices dans le même ordre et d'une façon absolument semblable. Par contre les animaux symboliques des Vices ne se rencontrent qu'une fois. Mêlées à d'autres Vertus, nous trouvons sur ces chapiteaux six Vertus de la série qui figure sur nos fresques; seule la Diligence manque. De leur côté les sept péchés capitaux sont au complet.

ÉTUDE SUR LES VERTUS

Il est actuellement d'usage de classer les Vertus en trois groupes : les Vertus théologiques¹⁰ qui sont les devoirs de l'homme envers Dieu, les Vertus cardinales¹¹ qui comprennent les devoirs de l'homme envers lui-même, et les Vertus morales¹² qui groupent les devoirs de l'homme envers la société; mais cette classification ne semble guère dater que du milieu du XIV^e siècle.

Les sept Vertus, qui figurent sur les peintures que nous avons étudiées ici, forment une série qui ne correspond pas à la classification actuelle, puisqu'elle contient une Vertu théologale (la Charité) et six vertus morales (Humilité, Générosité, Chasteté, Abstinence, Patience, Diligence). Cette série, qui isolée n'aurait pas de raisons d'être ainsi composée, a été formée par opposition à la série des péchés capitaux qui figure également sur nos fresques, chaque Vertu étant le contraire du Vice qui lui correspond. Cette opposition est justement une des caractéristiques de nos peintures où les Vertus ne figurent, en quelque sorte, que d'une façon secondaire, pour faire contraste avec les Vices. En effet, si nous avons des fresques où les Vertus manquent, jamais par contre nous n'avons rencontré cette série de sept Vertus sans la série correspondante des Péchés capitaux.

L'ordre dans lequel sont rangés ces Vertus dépend uniquement de l'ordre dans lequel sont figurés les Vices; ce sont ces derniers qui règlent l'ordre de succession des personnages, ou des scènes, dans tout l'ensemble du tableau.

Chaque Vertu, sur chacune des huit fresques¹³ où cette série des Vertus est figurée, est d'ailleurs représentée se-

¹⁰ La Foi, l'Espérance et la Charité.

¹¹ La Justice, la Force, la Tempérance et la Prudence.

¹² Toutes les Vertus autres que celles des deux premiers groupes.

¹³ L'Argentièrre, Plampinet, Bessans, Arvieux, Digne, Salbertrand, Jaillons, Villafranca.

lon une ou des traditions nettement établies. A part de rares exceptions que nous trouvons à Arvieux, et où elles sont représentées en action, sous forme de scènes compliquées, les Vertus sont personnifiées sous les traits de femmes dont l'attitude indiquent plus ou moins bien ce qu'elles figurent. Souvent c'est seulement une légende ou le Vice auquel elle est opposée qui permet de dire à quelle Vertu l'on a affaire.

L'Humilité est une femme en prière¹⁴, en général à genoux, une fois debout¹⁵, une fois assise¹⁶; la Générosité, parfois appelée Largiété, est une femme faisant l'aumône, sauf à Plampinet où toutes les Vertus sont des femmes en prières; la Chasteté est encore une femme en prière¹⁷, le plus souvent une religieuse agenouillée; l'Abstinence, confondue souvent avec la Tempérance¹⁸, est une femme versant en général de l'eau dans son vin¹⁹ ou faisant un frugal repas²⁰; la Patience est une femme soit battue²¹, soit en extase²²; la Charité, ou amour du prochain, qu'il ne faut pas confondre avec la Générosité, est une femme allaitant le plus souvent deux bébés à la fois; la Diligence, enfin, est une femme filant ou tricotant²³.

D'où vient cette tradition de représenter les Vertus sous cette forme symbolique que nous venons de constater ?

¹⁴ A Arvieux, il y a plusieurs femmes et un homme.

¹⁵ Bessans.

¹⁶ Jaillons.

¹⁷ A Arvieux, plusieurs femmes fleurissent un autel.

¹⁸ C'est l'Abstinence qui s'oppose à la Gourmandise et non la Tempérance, vertu de la modération. Nous verrons plus loin que les artistes italiens les ont presque toujours confondues jusque dans leur figuration symbolique, alors que les Français les distinguaient nettement.

¹⁹ A Arvieux, la Sainte Famille est à table.

²⁰ Jaillons.

²¹ L'Argentière, Jaillons. — A Arvieux, le Christ en croix est insulté.

²² Digne, Villafranca.

²³ A Arvieux, ce sont des travailleurs.

Dès les débuts de l'art chrétien, il sembla naturel de figurer les Vertus sous les traits de femmes chastes et pieuses; mais presque aussitôt on songea à les représenter en lutte avec les Vices²⁴, et cette idée de psychomachie, développée successivement par de nombreux poètes, fit oublier pendant des siècles la représentation des Vertus isolées. Ce n'est qu'au XIII^e siècle que nous retrouvons, sculptées sur nos cathédrales françaises, les Vertus isolées, souvent par séries de douze, personnifiées sous les traits de femmes calmes et sereines, simples ou majestueuses, jeunes ou vieilles, généralement assises, aux gestes indécis, et accompagnées d'un écu décoré d'un emblème, dont le but est de permettre de les distinguer.

A la vérité, cet emblème, en général un animal héraldique, ne se rapporte que de loin à la Vertu qu'il sert à caractériser, et ces attributs, qu'aucune tradition n'a encore définitivement fixés, varient quelque peu. Parmi les Vertus qui nous occupent ici, nous trouvons l'Humilité avec une colombe sur son bouclier²⁵, la Chasteté avec une palme et un phénix entouré de flammes, la Charité qui donne son manteau qu'elle est en train d'enlever. Pour comprendre le sens de ces emblèmes symboliques, il faudrait se reporter à la théologie.

Vers le milieu du XIV^e siècle, en même temps que paraît la distinction entre Vertus théologiques, cardinales et morales, le blason qui accompagnait les Vertus disparaît, et ses dernières ne se reconnaissent qu'à leur attitude par-

²⁴ C'est à Tertullien (in *de Spectaculis*), environ 160-240 de notre ère, que remonte la représentation de la lutte des Vertus et des Vices.

²⁵ D'après Emile Mâle, Jésus recommandait à ses disciples d'être simples comme des colombes et Saint Bernard disait que la colombe était le vrai symbole de l'Humilité.

Pour l'étude de l'Art religieux français du moyen-âge, je conseille de se reporter aux deux remarquables ouvrages d'Emile Mâle : *L'Art religieux au XIII^e siècle en France*, Paris, Armand Colin, 1908 et *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France*, Paris, Armand Colin, ouvrages auxquels nous devons une partie de notre documentation.

fois assez obscure. Dans le bréviaire de Charles V²⁶, nous voyons, entre autres, la Tempérance sous la forme d'une femme assise à une table très pauvre en victuailles, scène analogue à celle que nous trouvons sur plusieurs de nos fresques.

Dès le début du XV^e siècle, la représentation symbolique des Vertus prend, petit à petit, dans diverses régions, des formes traditionnelles, si bien que dès 1450 nous trouvons les mêmes Vertus traitées de manière différentes en France et en Italie.

En France, d'une part, un manuscrit écrit en enluminé vers 1417 pour Jacques d'Armagnac, duc de Nemours,²⁷ nous montre la Charité levant d'une main son cœur, de l'autre l'anagramme de Jésus-Christ rayonnant comme le soleil : elle est debout sur une fournaise et a, sur la tête, un pélican qui nourrit ses petits de son sang. La Tempérance a une horloge sur la tête, un mors à la bouche, porte des lunettes et est accompagnée d'un couplet de dix vers²⁸ qui nous montre bien qu'il ne s'agit point ici de l'Abstinence, mais de la Vertu qui réprime toute fougue et tout excès.

C'est, figurées selon cette tradition, que nous retrou-

²⁶ Bibliothèque Nationale, Manuscrits latins, n° 1052.— Nous ne signalons ici que ce qui a trait aux Vertus qui figurent sur nos fresques, les autres Vertus nous entraîneraient trop loin.

²⁷ Ce manuscrit nous montre les Vertus théologiques et cardinales. Il se trouve à la Bibliothèque Nationale, manuscrits français n° 9189, cf. f° 304.

²⁸ Voici le texte dudit couplet :

Qui a l'orloge soy regarde
En tous ses faicts heure et temps garde
Qui porte le frein en sa bouche
Chose ne dict qui a mal touche.
Qui lunettes met à ses yeux
Près lui regarde sen voit mieux.
Esperons montrent que cremeur
Font estre le josne homme meur
Au moulin qui le corps soutient
Nul excès faire n'appartient.

vons alors, et pendant tout le XVI^e siècle, les Vertus en France. Citons, entre autres, le manuscrit d'Aristote, à Rouen²⁰, analogue à celui du duc de Nemours; les vitraux (fin du quinzième siècle) de la chapelle du château de Montjeoffroy où la Tempérance est accompagnée d'une horloge et d'un sceptre; les vitraux (du seizième siècle) de l'église de Saint Aubin des Ponts de Cé où, parmi les Vertus théologiques, la Charité élève, à la façon d'un étendard, un soleil rayonnant; une maison d'Angers²⁰, où des sculpteurs datées de 1587 montrent, entre autres, la Libéralité puisant dans un sac qu'elle porte devant elle du pain et de l'argent.

En Italie, d'autre part, à la même époque, les Vertus sont caractérisées d'une façon toute différente. La Charité, par exemple, recueille des enfants et les allaite; la Tempérance verse dans un verre de vin l'eau d'une aiguière; la Chasteté, recueillie, lit un livre d'heures.

Cette figuration des Vertus est assez fréquente en Italie. Citons, entre autres, les Vertus et les Vices peints en camaïeu par Giotto, en 1306, parmi les fresques de la chapelle de l'Annonciation (dite de l'Arène), à Padoue; les médaillons de la porte sud du Baptistère de Florence (église Saint Jean Baptiste), œuvres d'André Pisano, en 1336; les Vertus théologiques peintes sur le tabernacle de l'église Saint Michel à Florence, en 1359. On trouve également des Vertus sur des tombeaux²¹ et jusque sur de menus objets²². Nous avons vu que sur les chapiteaux du

²⁰ Bibliothèque de Rouen, manuscrit n° 927.

²⁰ Sur ces trois derniers exemples cf. : *La représentation des Vertus en Anjou par Mgr X. Barbier de Montault*, extrait des *Discours prononcés à la séance solennelle de la célébration du deuxième centenaire de la fondation de l'académie des sciences et belles lettres d'Angers*, 1886.

²¹ Par exemple sur le tombeau de Can Signorio della Scala, mort en 1375, à Vérone, et sur celui du Pape Paul II, mort le 28 juillet 1471, à Saint Pierre de Rome.

²² J'ai entre les mains un gobelet en argent ciselé du seizième siècle sur lequel les trois vertus théologiques et les quatre vertus cardinales sont représentés selon la tradition italienne.

palais des Doges l'Humilité est représentée par une femme assise tenant un agneau sur ses genoux; la Générosité par une femme donnant de la monnaie²³; la Patience par une femme résignée; la Chasteté par une religieuse lisant des prières; la Tempérance par une femme versant de l'eau dans son vin; la Charité par une femme qui accueille un enfant et lui donne du pain²⁴. Ces sculptures sont absolument caractéristiques de la manière dont on représentait les Vertus en Italie; elles peuvent en servir de type.

Nous sommes donc en présence de deux traditions différentes, chacune bien établie, en France et en Italie: elles ne vont pas rester immuables. A la suite des guerres de Charles VIII et de Louis XII, la tradition italienne va influencer sur la tradition française et, dès le début du XVI^e siècle, nous voyons les artistes commencer à traiter, en France, quelques Vertus selon le type italien. Tel est le cas de la chaire en bois sculpté de la cathédrale de Sainte Bénigne, à Dijon, où, parmi les vertus théologales, la Charité est figurée par une femme tenant deux enfants nus sur ses genoux l'un endormi, l'autre la tette; tel est aussi le cas, en ce qui concerne les Vertus, des fresques de la cathédrale Sainte Cécile, à Albi, et des peintures qui font l'objet de cette étude.

Et, en effet, si nous examinons les fresques que nous avons décrites, nous constatons que, dans presque toutes, les Vertus sont traitées tantôt à l'italienne, tantôt à la française. Qu'est-ce à dire? Sinon que les artistes qui, dès la fin du quinzième siècle, ont décorés les églises du Briançonnais et des vallées voisines, ont subi, avant le reste de la France, une certaine influence de la tradition italienne; et cela est naturel si l'on considère la situation de cette région à cheval sur les Alpes, entre les deux pays.

Cette influence, nos artistes Français, bourguignons ou locaux ne l'ont subi que très irrégulièrement; à l'Argen-

²³ Cette Vertu est traitée comme dans les Vertus françaises.

²⁴ Elle nourrit ainsi l'enfant, tout comme ailleurs elle donne le sein à un ou deux nourrissons: l'idée, quoiqu'exprimée différemment, est la même.

tière elle est nulle : toutes les Vertus y sont traitées selon la tradition française; à Villafranca, proche du Pô, la plupart au contraire sont figurées selon la tradition italienne, quoique le peintre de cette fresque soit, nous l'avons vu, originaire du Briançonnais. L'Humilité, la Générosité, la Diligence gardent, sur toutes nos peintures, le type français; la Charité prend le type italien³⁵ à Bessans, Jaillons et Villafranca; la Patience, traitée à l'italienne à Digne et à Villafranca³⁶, l'est à la française à l'Argentière et à Jaillons³⁷; la Chasteté, sauf à Villafranca, est partout de tradition française³⁸; enfin la Tempérance a subi davantage la tradition italienne³⁹ que nous retrouvons à Digne, à Bessans, à Salbertrand et à Villafranca, tandis qu'à Jaillons et à Avrieux nous la voyons dans la tradition française⁴⁰.

De tout ceci, nous pensons donc pouvoir conclure que nos fresques ont été peintes, non par des artistes italiens, qui n'auraient figuré aucune Vertu selon la tradition française, mais par des artistes français, ou locaux, qui, dans la figuration symbolique des Vertus, ont été influencés en partie par les traditions italiennes, à une époque où elles étaient encore à peu près inconnues dans le reste de la France. Et ceci ajoute encore de l'intérêt à ces peintures.

ETUDE SUR LES VICES

Si pendant des siècles l'on n'avait pas songé à classer les Vertus en différents groupes, il n'en a pas été de même pour les Vices, et la série de péchés capitaux a été mise à part dès le onzième siècle, époque bien antérieure

³⁵ Femme allaitant deux bébés.

³⁶ Femme en extase.

³⁷ Femme battue.

³⁸ Femme à genoux et priant.

³⁹ Femme versant de l'eau dans son vin.

⁴⁰ l'emme à table en face d'un maigre repa.

à celle où l'on distingua les Vertus en théologiques, cardinales et morales. C'est à la suite des formules précises rédigées par Pierre Lombard, le « Maître des Sentences »⁴¹ que l'on fit une sélection parmi les péchés et que l'on nomma capitaux les sept principaux⁴². Néanmoins, durant tout le moyen-âge, où, nous l'avons vu, les Vertus étaient surtout figurées par les artistes en lutte avec les Vices, nous rencontrons le plus souvent ces derniers par séries de douze. Dans ces séries, au treizième siècle, les Vices ne sont pas personnifiés, mais représentés en action : tel est le cas des médaillons sculptés des cathédrales d'Amiens, de Chartres et de Paris.

Les sept vices qui figurent dans nos fresques, et qui, comme nous l'avons montré, en forment le centre, sont les sept péchés capitaux; l'ordre dans lequel ils sont représentés entraîne l'ordre des Vertus et par suite toute la composition du tableau. Cet ordre, loin d'être absolu pour la plupart des Vices, est pourtant caractéristique pour l'Orgueil, l'Avarice et la Paresse qui occupent toujours respectivement la première, la seconde et la dernière place. La Gourmandise et la Luxure se disputent le troisième rang; la Colère vient surtout au cinquième, mais aussi parfois au quatrième ou au sixième; l'Envie au quatrième, au cinquième et surtout au sixième. D'ailleurs l'ordre dans lequel se présentent tous ces péchés importe peu; le plus intéressant est de noter que l'Orgueil, qui est le vice qui entraîne tous les autres, est toujours placé en tête; que l'Avarice, qui, uni à l'Orgueil, est la source de tant de péchés, vient toujours immédiatement après ce dernier; et que la Paresse, où s'attache l'idée de lenteur, arrive toujours au dernier rang.

⁴¹ Pierre Lombard qui professa la théologie à Paris avec un immense succès est né à Lumelongo, en Lombardie. Il devint évêque de Paris en mourut dans cette ville en 1164. Son œuvre considérable embrasse tous la théologie et a eu une très grande influence sur les problèmes religieux qu'on examinait au moyen-âge. Son troisième livre porte sur l'Incarnation, les Vertus et les Vices.

⁴² Le théologien Jean Belet, dès le XII^e siècle, a écrit un traité des Péchés capitaux et des Vertus qui leur sont opposées.

Quoique ne découlant pas les uns des autres dans un ordre fixé, les différents Vices sont étroitement liés entre eux et quiconque se laisse aller à en pratiquer un ne tarde pas à en pratiquer plusieurs. Cette idée de liaison entre les Péchés capitaux a été mise en lumière par les peintres de nos fresques sous la forme d'une chaîne qui attache les uns aux autres les sept Vices. Cette chaîne, que nous avons toujours retrouvée sur les peintures de notre région alpine, ne semble pas être figurée sur toutes les fresques analogues qui sont actuellement connues; elle n'a du moins été signalée qu'à la Pommeraie sur Sèvre.

Si nous passons en revue les fresques que nous avons décrites nous constatons que les Vices sont représentés selon une tradition bien nettement établie. L'Orgueil est toujours représenté sous les traits d'un Roi couronné ou d'un grand seigneur avec plume au chapeau; l'Avarice tient soigneusement tout contre lui une bourse ou une cassette, ou parfois les deux; la Luxure est une femme relevant presque toujours sa robe pour montrer sa cuisse et se regardant toujours dans un petit miroir; la Gourmandise est un gros homme buvant presque toujours un verre de vin et emportant sous le bras généralement un jambon; la Colère se poignarde toujours elle-même la poitrine; l'Envie montre presque toujours avec jalousie les autres Vices⁴³; la Paresse est une femme nonchalante, les cheveux en désordre⁴⁴.

De plus, chacun de ces Vices est toujours monté à califourchon, ou assis, sur un animal symbolique, si bien que chaque animal est en quelque sorte une caractéristique du Vice qu'il supporte. Mais ici la tradition n'est pas aussi rigide et il y a des variantes. Ainsi, l'Orgueil est toujours monté sur un lion; l'Avarice est tantôt sur un singe, tantôt sur un sanglier, parfois aussi sur un cheval, un ours noir ou un blaireau; la Luxure est soit sur une truie, soit plus souvent sur un bœuf; l'Envie est presque

⁴³ Nous avons vu qu'à Villafranca l'Envie porte une cuiller à sa bouche.

⁴⁴ A Digne, c'est un homme.

toujours sur un lévrier⁴⁵; la Gourmandise est soit sur un renard, soit sur un chien⁴⁶; la Colère est presque toujours sur un léopard; la Paresse est tantôt sur un âne, tantôt sur un cheval.

Et pourtant, malgré ces variations, nous pouvons dire qu'il était absolument traditionnel au moyen-âge, et même encore pendant la renaissance, de symboliser les Vices par des animaux. A chaque Vice correspondait alors plusieurs animaux différents qui lui servaient de symbole suivant les circonstances ou suivant la fantaisie des artistes. Ainsi Huysmans⁴⁷ nous indique l'Orgueil symbolisé par le lion; l'Avarice par le loup; la Luxure par le bouc, le porc, le crapeau et l'âne; l'Envie par l'épervier, le hibou et la chouette; la Gourmandise par le pourceau et le chien; la Colère par le lion, le sanglier et le léopard; la Paresse par le vautour, le colimaçon, la bourrique et, d'après Raban Maur, par le mulet. Par ailleurs, il⁴⁸ nous indique le léopard comme se référant à l'Antéchrist, le renard comme type de fourberie, le chien comme le modèle du péché, le bouc comme le portrait de Satan lui-même. De même, nous trouvons dans des manuscrits des quatorzième et quinzième siècles⁴⁹ l'Orgueil symbolisé par le cerf ou par le lion; l'Avarice par le lièvre, le renard ou le chameau; l'Envie par le Chien; la Colère par le loup; la Gourmandise par l'ours ou le porc; la Luxure par le bouc; la Paresse par l'âne ou l'ours.

En présence d'une telle profusion d'animaux pour sym-

⁴⁵ Nous pouvons même dire toujours, le peintre des Horres, malhabile à dessiner les animaux, ayant probablement voulu peindre lui aussi l'Envie sur un lévrier et la Gourmandise sur un chien.

⁴⁶ A Vallouise, la fresque est si détériorée que la monture de la Gourmandise peut aussi bien être un chien qu'un chat. Voir également note 45.

⁴⁷ J. K. Huysmans, *La Cathédrale*, Paris, 1898. — Cf. p. 439.

⁴⁸ Huysmans, loc. cit. cf. pp. 415, 416, 425 et 426.

⁴⁹ Bibliothèque Nationale, manuscrits français n° 19271, f° 218 et n° 6276 f° 29 v°. — *Articuli fidei*, traité publié par Michel Lenoir à la fin du XV^e siècle. — Ces manuscrits sont cités par Emile Mâle (loc. cit.).

boliser les sept péchés capitaux, les variantes que nous avons observé dans nos fresques ne peuvent nous surprendre; nous allons essayer, en étudiant les autres œuvres d'art où se rencontrent des Vices montés, de comprendre l'origine d'une telle figuration.

Les peintures, où sont figurés les péchés capitaux montés sur des animaux symboliques, sont très peu nombreuses. En dehors des quatorze fresques de notre région alpine, nous n'en connaissons que cinq exemples, ce qui fait un total de dix-neuf. Il existe en outre un certain nombre d'œuvres d'art du quatorzième et du quinzième siècle où est traité le même thème, mais ces œuvres, quoiqu'exécutées à un époque où la figuration des Vices montés sur des animaux était répandue, sont très peu nombreuses. Nous pouvons citer ici avec Emile Mâle⁸⁰, les incunables de Caillaut : *Eruditorium penitential* et le livre de bonnes mœurs de Jacques le Grand, imprimé en 1487. Citons aussi les gravures du *Château de labour*, petit poème de Gringoire imprimé par Vérard, en 1499⁸¹, et où l'Orgueil est sur un lion, l'Avarice sur un singe, la Luxure sur une chèvre, l'Envie sur un chien, la Gourmandise sur un porc, la Colère sur un ours et la Paresse sur un âne. Citons enfin un recueil de Rondeaux, adressé vers 1490 à Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême et mère de François I^{er}, par André de la Vigne⁸², dans lequel on voit les Vertus terrassant les Vices, tous étant représentés par des femmes montées sur des animaux symboliques. L'Orgueil est une Reine sur un lion; l'Avarice est sur un singe; l'Envie sur un lévrier; la Colère sur un ours muselé; la Gourmandise sur un sanglier ou un pourceau; la Luxure, qui montre sa cuisse, est montée sur un bouc⁸³. Nous avons vu aussi que les Vices et leurs animaux symboliques, séparés il

⁸⁰ Emile Mâle, loc. cit.

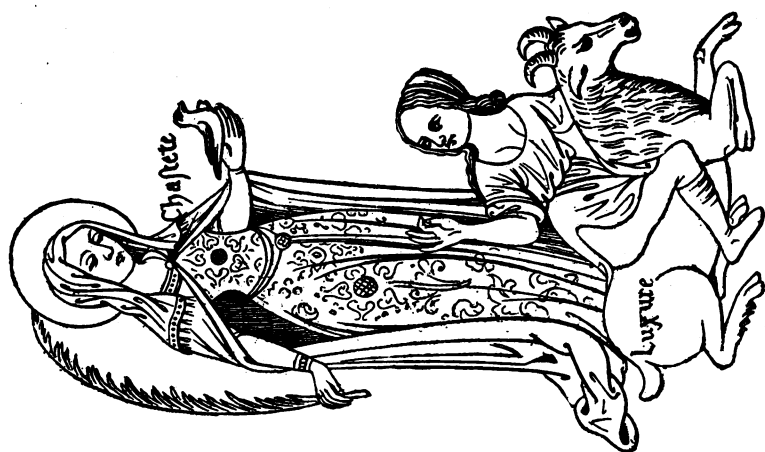
⁸¹ Bibliothèque Mazarine.

⁸² Ce recueil, suite de feuillets détachés, est conservé au musée de Cluny.

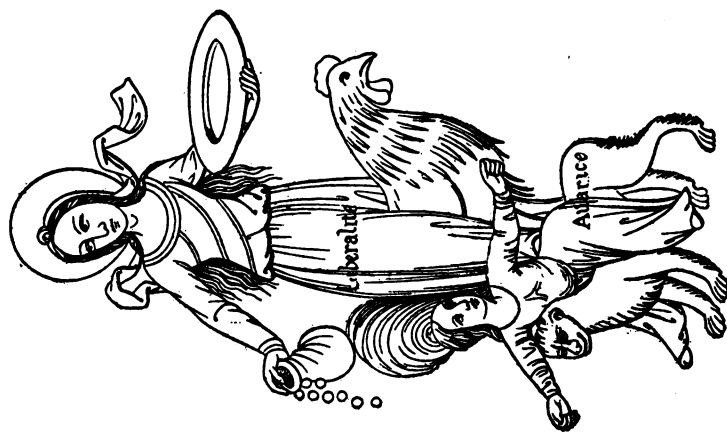
⁸³ Voir planche XI.

PLANCHE XI.

Bulletin de la Soc. d'ét. hist. des H.A., 1933.



La Chasteté et la Luxure



La Libéralité et L'avarice

Manuscrit de Louise de Savoie (Musée de Cluny)



est vrai, se trouvaient sur les chapiteaux du palais des Doges, à Venise.

L'étude des fresques de Pervillac (Tarn et Garonne) et de Champniers (Vienne) nous entrainerait trop loin. Nous y retrouvons notre série des péchés capitaux montés sur des animaux et accompagnés de diables à pieds fourchus et oreilles d'âne.

Dans l'Eglise Notre-Dame, à Chemillé (Maine-et-Loire), la fresque qui nous intéresse, peinte sur la paroi sud de l'église, ne contient que trois Vices. L'Orgueil, jeune homme vêtu d'une robe blanche avec une aumônère au coté, est monté sur un hippopotame; la Luxure, assise sur un cheval, est décolletée et a deux têtes, dont l'une se regarde dans un miroir; la Gourmandise est un gros homme monté sur un porc.

La fresque de l'église de la Pommeraie sur Sèvre (Vendée)⁶⁴ nous montre les sept péchés capitaux enchaînés les uns aux autres et entraînés par un diable vers une gueule d'enfer aujourd'hui effacée. Ces Vices, montés sur des animaux, cheminent vers la droite, précédés par un démon qui ressemble à un oiseau fantastique.

En tête marche l'Orgueil, Roi couronné monté sur un lion; puis vient l'Envie sur un lévrier: de la main tendue, il essaye de saisir ce qu'il convoite. L'Avarice, une cassette tenue à deux mains contre son ventre, est un vieillard monté sur un loup. La Luxure est un jeune homme monté sur un bouc et faisant un geste de la main droite. La Gourmandise tient un verre de la main droite et un morceau de pain de la main gauche: il mange et boit et est monté sur un porc qui, lui aussi, mange dans une marmite. La Colère, soldat portant une armure, monte un animal qui ressemble autant à un chat qu'à un chien. Enfin la Paresse est un homme nonchalant monté sur un âne dont les rênes traînent par terre.

Contrairement à ce que nous avons observé dans les

⁶⁴ Cette fresque a été étudiée par Mgr X. Barbier de Montault, dans la revue du Bas Poitou, 1888.

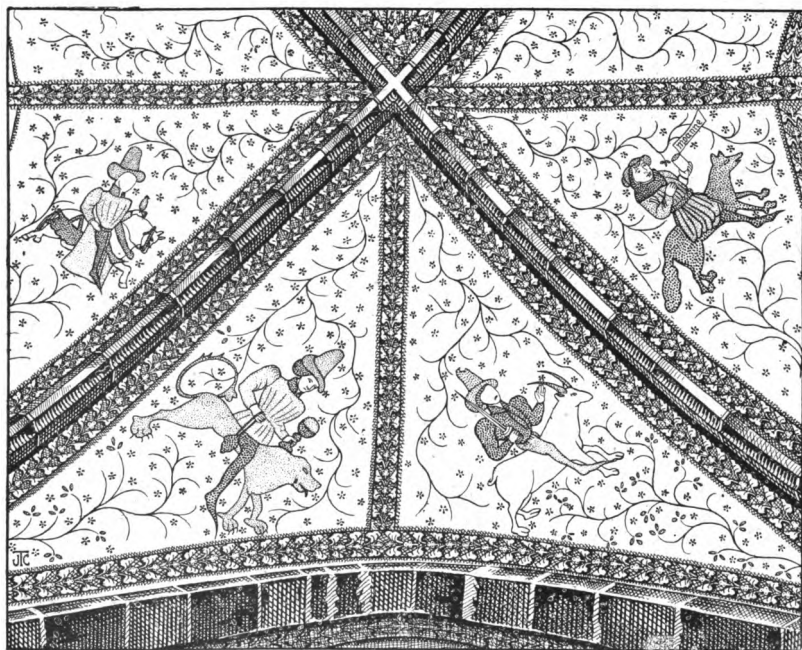
Alpes, nous voyons ici deux Vices — la Luxure et la Colère — figurés d'une manière nouvelle : le premier, en effet, est un homme qui ne se regarde pas dans un miroir et ne relève pas sa robe, mais au contraire fait un geste assez vague ; le second ne se poignarde pas lui-même, mais est un guerrier bardé de fer. Par ailleurs, les autres Vices rappellent assez bien ceux que nous avons vu dans nos peintures.

Eglise de Roussines (Indre). — La dernière fresque avec Vices montés, dont nous n'avons pas encore parlé, mérite une étude un peu plus détaillée. C'est aussi la plus ancienne, puisque cette peinture remonte au début du XV^e siècle ; c'est aussi une des plus intéressantes.

L'église de Roussines⁵⁵, construite au XIII^e siècle dans le style ogival et voûtée en pierre, est couverte intérieurement de nombreuses peintures datant des XIV^e et XV^e siècles, tant sur les murs qu'à la voûte. Je ne citerai que pour mémoire un martyr de Saint-Etienne, un miracle de Saint Nicolas et, derrière et au-dessus de l'autel, Dieu le père, assis et bénissant. Sur la voûte du chœur se trouvent les quatre Evangélistes et quatre anges ailés jouant de la trompette, de la vielle ou de la harpe. Sur la voûte de la nef sont peints les Péchés capitaux, chacun d'eux occupant un des compartiments de la voûte⁵⁶ ; mais comme la voûte présente huit compartiments et qu'il n'y a que sept Péchés capitaux, le compartiment supplémentaire est occupé par un moine à pied. Tous ces personnages sont peints comme pour être vus verticalement sur les murs ; ils ne présentent pas de ces effets de perspective que l'on trouve généralement dans les peintures de plafonds : c'est d'un archaïsme charmant. Chaque Vice est monté sur un animal symbolique et porte devant la bouche une banderole où est écrit son nom. Tous marchent vers la droite, c'est-à-dire dans l'ordre inverse de celui que nous avons observé le plus gé-

⁵⁵ Commune du canton de Saint Benoit du Sault.

⁵⁶ Voir planche XII.



Eglise de Roussines (Indre). — Fresques de la voûte.



néralement dans les Alpes, les huit personnages se suivent en tournant comme les anneaux d'une chaîne sans fin.

Nous considérerons le moine comme le premier personnage : il se trouve dans la seconde moitié du quart de la voûte correspondant au côté de l'évangile⁸⁷; vêtu d'une robe de bure avec capuchon pendant sur ses épaules, il a la tête rasée à l'exception d'une couronne de cheveux. Ses mains sont quelque peu écartées et autour de ses poignets se trouve une corde et un chapelet qui pendent. Sur la banderole placée devant ses lèvres on lit : *angustia*, mot par lequel le moine désigne les Vices.

Immédiatement derrière ce premier personnage, l'Envie occupe la première moitié du quart de la voûte opposée au chœur. C'est un seigneur en longue robe, avec une bourse au côté et coiffé d'un bonnet à larges touffes de rubans. Sa main droite est appuyée sur son aumônière, tandis que la gauche est levée en avant. Il est monté sur un lévrier jaunâtre, qui n'a pas d'os en travers de la gueule. Sur la banderole en avant de la bouche du personnage est écrit : *invidia*....

La Paresse fait suite à l'Envie sous les traits d'un homme vêtu d'un pourpoint foncé, de chausses blanches et coiffé d'un bonnet blanc analogue à un passe-montagne. Il est nonchalamment monté sur un âne trapu et tient dans la main gauche une sorte de plumet. On lit : *pare...* sur la banderole qui est devant ses lèvres.

Dans le quart de la voûte qui correspond au côté de l'épître nous trouvons successivement la Colère et la Gourmandise. La Colère est un homme à haut chapeau de feutre vêtu d'un pourpoint et de chausses noires. De la main gauche il se poignarde lui-même et le sang jaillit sur ses vêtements. Il est monté sur un porc gris; en avant de ses lèvres est écrit : *ira*. La Gourmandise est un homme, tête nue, à longue blouse serrée à la taille et garnie d'un col de fourrure. Il est monté sur un renard à large queue et tient

⁸⁷ Sur la planche XII nous orientons les gravures de façon à ce que la partie de la voûte correspondant au chœur soit en bas.

un verre de vin dans la main gauche. Près de ce verre est écrit sur une banderole : *glotonie*⁸⁸.

La Luxure et l'Avarice occupent le quart de la voûte du côté du chœur. La Luxure est un homme à courte veste à manches bouffantes, coiffé d'un haut chapeau de feutre. Il est monté sur un bouc blanc à longues cornes et tient une épée dressée de sa main droite, tandis que sa main gauche est tendue en avant. On lit devant lui : *luxure*. L'Avarice est aussi un homme à haut chapeau de feutre, mais à large veste claire. Il porte de la main droite une bourse à long cordon et tient de la gauche une coupe à pied dans laquelle il semble y avoir des pièces de monnaie. Il est monté sur un lion, ou un chat. En avant de la coupe on lit :*rice*.

Enfin l'Orgueil ferme la marche et occupe avec le moine le quart de la voûte qui correspond au côté de l'évangile. C'est un seigneur à grand chapeau de feutre, monté sur un cheval blanc richement harnaché. Sur sa main gauche il tient un oiseau, probablement un paon, en avant duquel est écrit : *orgueilh*.

Sous la voûte, en entrant, on lit : *Ph... Meiat, presbyteri MCCCLXII*. Serait-ce le nom du peintre et la date ? C'est fort possible, quoique le costume des personnages les fassent supposer de quelques dizaines d'années plus anciens.

Nous retrouvons donc dans cette fresque les Péchés capitaux sous des aspects généralement semblables à ceux que nous avons observé dans les Alpes : tels sont la Gourmandise avec son verre de vin, la Colère se poignardant, l'Avarice avec sa bourse, la Paresse avec son nonchaloir. Il en est de même pour les animaux : la Luxure sur le bouc, la Gourmandise sur le renard, l'Envie sur le lévrier, la Paresse sur l'âne. Mais ce qui est plus curieux c'est de constater qu'à Roussines les Péchés marchent dans l'ordre contraire de celui le plus généralement suivi, l'Avarice et l'Orgueil fermant la marche ; de plus, tous se servent sur-

⁸⁸ C'est par erreur de lecture que le dessinateur a gravé *moanne* sur la planche qui accompagne cette description.

tout de leur main gauche. Serait-ce que l'artiste qui les a peints, malhabile à travailler sur une voûte, les a dessinés à l'envers ?

Quoi qu'il en soit, la fresque de Roussines, antérieure à toutes celles de notre région alpine, nous offre un admirable exemple de la tradition selon laquelle on figurait les Vices en France au moyen-âge. Par l'étude d'un manuscrit anonyme de la fin du quatorzième siècle, nous allons mieux encore comprendre cette tradition⁵⁹.

Ce manuscrit se compose d'une suite de miniatures représentant chacune un Vice monté sur un animal symbolique et portant sur son poing gauche un oiseau, symbolique lui aussi. Chaque personnage, tourné vers la droite, est entouré d'une banderole formant anneau et sur laquelle se trouve une inscription circulaire. Le nom de chaque Vice, placé au-dessus du personnage, un petit quatrain en langue vulgaire et un vers latin, le tout écrit à la suite, composent ces inscriptions circulaires. Il n'y a ni points sur les i, ni accents, et trois majuscules seulement, au début du nom du Vice, du quatrain et du vers latin. En outre, sur le fond de chaque miniature, les noms du personnage, de l'oiseau qu'il porte et de sa monture sont écrits près de leurs têtes. Enfin, chaque sujet est accompagné de six vers latins se rapportant aux six principaux Vices entraînés par les Péchés capitaux.

Le dessin de ces miniatures est simple et les vices sont bien plus caractérisés par leurs animaux symboliques que par leurs gestes. Nous retrouvons cependant l'index levé de l'envieux et la bourse de l'avare, mais la Colère, la Gourmandise, la Luxure ne font pas les gestes si caractéristiques que nous avons vus dans nos fresques. Les reproductions que nous donnons de ces miniatures nous permettent d'en abrégé la description : nous donnerons simplement le texte des inscriptions en commençant par celle qui entoure circulairement chaque sujet.

⁵⁹ Bibliothèque Nationale, manuscrits français, n° 400.



1° L'Orgueil. — Inscription circulaire : *Orguille. Iio pense toutes gents s^rmonn^rter p. ma force et mon pover j'ai l'onm^r et toute bien mais de Dieu ne pense ico pen. Cetera qui supero memet tⁿscendere quero.*

Le personnage est un Roi : *Rex*, portant un aigle : *aquila*, et monté sur un lion : *leo*.

Vices découlant de l'Orgueil :

Jactancia : Extollo verbis me magna loquendo superbis.

Inobediencia : Nescio parere michi jussa recuso tenere.

Ypocrisis : Quod video grata michi dat intus simulata.

Presumpcio : Me credo tanti quod sim par jure tonanti.

Contempcio : Heu parvi reputoque meliora puto.

Pertinacia : Nec male concepta mutabo ne male cepta.



2° *L'Envie.* — Inscription circulaire : *Envye. Si sui ico mene p. envye q vers les gages ai hatye les puissants ai en despyt en mensonges ai grant delyt. Prospe com video protinus invideo.*

Le personnage est un frère : *Religiosus*, portant un épervier : *nisus*, et monté sur un chien : *canis*.

Vices découlant de l'Envie :

Detraccio : *Detreho dire si quid fieri puto recte.*

Odium : *Est mihi solus amor quod nec amo nec amor.*

Discordia : *Consona discordare facit discordia corda.*

Susurracio : *Culpo nimis plene que scio facta bene.*

Exultacio in adversis proximis : *Numquam jactura,*
[*cujuslibet est mihi cura.*

Affliccio in prosperis proximis : *Est animi pena michi*
[*prosperitas aliena.*



3° La Colère. — Inscription circulaire : *Ire. Mon goer se hauce p. ire q ieo pense as touz maldye en fet en dyt en contenaunce si nul ne greve ieo qre vengeance. Nulla fugit dya mea mens cum fervet in ira.*

Le personnage est une femme : *Mulier*, portant un coq : *gallus*, et monté sur un sanglier : *aper*.

Vices découlant de l'Envie :

Clamor : Pacem contemno clamore silentia rumpo.

Rixa : Sepius in mites genero per jurgia lites.

Indignacio : Hec non dignatur ut verba benigne loquatur.

Blasfemia : Morem servo meum cum maledico Deum.

Contumelia : Irata mente cum vincor mordeo dente.

Tumor mentis : Interius mentem tacite facit ira tumen-
[tem.



4° La Paresse.— Inscription circulaire : *Accidie. De bien faire nai nul talent p^a rancour qan goer me prent en despoir si sui ieo mys le secle me faut ieo croi tout dys. Tristitiam gen'o nil p^rtedia quero.*

Le personnage est un paysan : *Rustics*, portant un hibou : *bubo*, et monté sur un âne : *asin^s*.

Vices découlant de la Paresse :

Rancor : Si quis me ledit nunquam de mente recedit.

Malicia : Soluta cura quero tantum nocitura.

Pusillanimitas : Ni possum careo fracta vigore meo.

Torpor : Non michi virtutis amor est cura salutis.

Desperacio : Heu quia despero spe sine semper ero.

Vagacio mentis : Quos scio tristari facio quoque mente
[*vagari.*]



5° L'Avarice. — Inscription circulaire : *Avarice. En co-voitise ieo mene vie p jurie usure et symonie p. treson et p. larcine tout ieo gaigne p. pure rapine. Estuat in cupido p. me sine lege cupido.*

Le personnage est un marchand : *merjator*, portant un choucas⁶⁰ : *monedula*, et monté sur un blaireau : *taxus*.

Vices découlant de l'Avarice :

Procidio : *Hunc multum diligere simulo cui quero*
[*nocere.*]

Furtum : *Qui rem furtive tollit parat ille sibi ve.*

Rapina : *Viribus obtineo non mea more meo.*

Perjurium : *Nunquam cur juro rem vobis adere curo.*

Usura : *Lucris usure ditari sit michi cure.*

Symonia : *Vendere non timeo que scio sacra Deo.*

⁶⁰ Le choucas, *coloeus monedula*, est un oiseau voisin du corbeau et du geai.



6° La Gourmandise. — Inscription circulaire : *Glotonye. Au monde ny ad si gras moton qui poet estancher le gnd gloton et qan il ans bien mange et beu de son ventre il fait son Dieu. Hec michi sunt epule que sciò g^{ta} gule.*

Le personnage est un jeune homme : *juvenis*, portant un milan : *mulvus*⁶¹, et monté sur un loup : *lupus*.

Vices découlant de la Gourmandise :

Ebetudo sensus : Fit sensus plenus vino rationis egenus.

Immundicia : Corpore vel corde nunquam manco sine
[sorde.

Multiloquium : Sepius ostendo que non sunt apta
[loquendo.

Inepta leticia : Semper decepta de re letabor inepta.

Ebrietas : Nauseo post vomitum plus bibitura merum.

Scurrilitas : Escis magnatum... pasco palatum.

⁶¹ Pour *milvus*.



7° La Luxure.— Inscription circulaire : *Lecherye. Ieo aime tant mon chetif corps q de lafine ne donne ieo forte il me semble une noble vie la plésance de lecherye. Servio sic venti qd honesta recuso teneri.*

Le personnage est une femme : *mulier*, portant une colombe : *columba*, et montée sur une chèvre : *capra*.

Vices découlant de la Luxure :

Amor sui : Solum cura mei sit mihi nulla Dei.

Odiam Dei : Hic odit Christum mundum qui diligit
[*istum.*

Precipitacio : Nil bene discernit quem precipitacio
[*sternit.*

Inconstancia : Sum levior ventis quod agit distractio
[*mentis.*

Cecitas mentis : Mens excecatur que luxurie famulatur.

Inconsideracio : Non video verum nec curo videre.

Ainsi donc, dans ce manuscrit, chaque Vice, outre qu'il est monté sur un mammifère, est accompagné d'un oiseau ; et ces animaux n'ont pas été choisis au hasard mais bien, malgré de nombreuses variantes, dans une tradition constante.

« Dans les temps antiques, écrit Emile Mâle⁸², l'animal « fut pour l'homme un guide infailible, le dépositaire « d'une profonde sagesse et des secrets de l'avenir. Le « génie symbolique du moyen-âge vit dans le monde ani- « mal une obscure image du monde moral. L'animal sem- « ble exprimer tous les aspects de la dégradation ».

Et en effet, il est constant dans les ouvrages du quatorzième siècle⁸³ de comparer les Vices à des animaux et ces rapprochements se comprennent en général assez aisément. Le lion, roi des animaux, et l'aigle, roi des oiseaux se rapportent tout naturellement à l'Orgueil, roi des Vices ; le chien, jaloux de l'os que ronge un autre chien, est bien l'image de l'Envie ; le sanglier qui s'élance aveuglément en avant, le léopard prêt à bondir et le coq qui se dresse sur ses ergots font immédiatement penser à la Colère ; l'âne qui ne marche qu'à coups de bâton et le hibou qui dort tout le jour rappellent la Paresse ; le blaireau qui creuse des sapes et vit solitaire, le singe qui est surtout méfiant et cherche à se dérober sans cesse, le corbeau qui se repait de cadavre font penser à l'Avarice ; l'oiseau de proie insatiable de chairs sanglantes, le loup toujours affamé ou le renard pillant les basses-cours se rapportent bien à la Gourmandise ; le bouc lascif, la truie et la colombe, oiseau voluptueux, sont bien l'image de la Luxure.

C'est cette tradition absolument française que nous retrouvons sur toutes les fresques que nous avons décrites⁸⁴.

⁸² Emile Mâle, loc. cit. p. 355.

⁸³ Par exemple, la *Dieta salutis*, ouvrage attribué, peut-être à tort, à Saint Bonaventure, caractérise les Vices par des comparaisons familières avec les animaux. Cf. E. Mâle, loc. cit. — Notons aussi que Dante fait jouer à des animaux le rôle de symboles.

⁸⁴ Et aussi sur les chapiteaux du palais des Doges : la tradition française se retrouve en Italie.

Certes on trouve aussi des œuvres d'art représentant les Vices accompagnés simultanément de nombreux autres animaux, mais nous avons alors affaire au bestiaire allemand.

Tel est le cas de deux tapisseries du XV^e siècle provenant de l'abbaye bénédictine de femmes d'Hermetschwyl (Argovie)⁶⁵ qui nous montrent les Vices représentés par des animaux. Sur l'une, la Colère est figurée par une panthère héraldique, l'Intempérance par un animal rouge à tête de sanglier et corps de léopard, l'Envie par un griffon rouge et bleu. Sur l'autre, l'Impudicité est figurée par un bouc vert avec trois plumes d'autruche sur la tête, une brosse de chameau et des pattes postérieures d'oie, la Colère par un animal fabuleux, l'Orgueil par un lion. Citons aussi une tapisserie flammande du XV^e siècle⁶⁶, où l'Orgueil est monté sur un cheval et porte un aigle et un paon sur son bouclier et son casque; l'Envie est montée sur un sanglier et porte un dragon et une chauve-souris; l'Avarice est sur un bouc et porte un autre bouc et une taupe; la Colère porte un épervier et un bouquetin; la Luxure est sur un porc et regarde le portrait de son amant; la Paresse porte un chien et un âne. Nous sommes loin ici de la tradition française, loin de ce que nous voyons sur nos fresques des églises des Alpes.

Quant à la représentation des Vices eux-mêmes, en dehors de leurs animaux symboliques, nous la retrouvons aussi de tradition française⁶⁷ et les attitudes que nous avons observées dans les Alpes se retrouvent dans les autres régions de France. Ainsi le Roi ou le seigneur figurant l'Orgueil se retrouve à Roussines, à la Pommeraie et sur les manuscrits du musée de Cluny et de la Bibliothèque nationale. De même, l'Avarice porte une bourse à Roussines et sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale et une

⁶⁵ Ces deux tapisseries ont figuré à l'exposition nationale Suisse à Genève en 1896, groupe 25, numéros 3665 et 3669.

⁶⁶ Musée du Vatican.

⁶⁷ Il n'y avait pas de tradition italienne pour figurer les Vices; les chapiteaux du palais des Doges procèdent eux aussi de la tradition française.

cassette à la Pommeraie; la Luxure se regarde dans un miroir à Chemillé et relève sa robe sur le manuscrit du musée de Cluny⁶⁸; la Gourmandise boit un verre de vin à Roussines et à la Pommeraie; la Colère⁶⁹ se poignarde elle-même à Roussines; l'Envie montre du doigt sur le manuscrit de la bibliothèque nationale et de la main à Roussines et à la Pommeraie; la Paresse est assise non-chalamment également à Roussines et à la Pommeraie. Tout ceci prouve bien que les fresques que nous avons décrites sont nettement d'inspiration française, en ce qui concerne les Vices.

Comment cette inspiration est-elle venue à se propager dans les Alpes ? Cela peut s'expliquer de deux façons différentes. Dans le premier cas, nos peintures seraient l'œuvre d'artistes venus du centre ou du nord de la France — vraisemblablement ces Bourguignons dont parle Berteau⁷⁰ — ayant puisé leur inspiration dans les traditions symboliques alors en usage ou imitant des fresques qu'ils ont vu ailleurs; dans le second cas nos peintures seraient l'œuvre d'artistes locaux ayant tenté de reproduire sur les murs des églises ce qu'ils avaient vu lors des représentations des mystères, si répandues alors dans notre région.

Si, comme je le crois, ce second cas est ce qui s'est produit, ce sont les poètes qui ont inspiré les peintres; les premiers ayant été eux-mêmes inspirés par des traditions qui, nous l'avons vu, étaient courantes à cette époque. Et en effet, non seulement ces mystères sont plus anciens que nos fresques, mais nous y retrouvons généralement les péchés capitaux et souvent aussi les Vertus sous des traits semblables à ceux de nos peintures. Je citerai simplement à ce sujet quelques passages caractéristiques du Mystère

⁶⁸ Cf. planche XI.

⁶⁹ Il est intéressant de noter qu'au moyen-âge, le désespoir était représenté par une femme se poignardant. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que cette figuration a commencé à se rapporter à la Colère.

⁷⁰ Berteau, *loc. cit.* — Voir notre chapitre sur Villafranca.

de Sant Anthoni de Viennès¹¹ où les personnages représentant les Vices disent entre autres :

Argueul.....

*Car yà soy ung grant segnor
Sobre tos los reys coronas
Et d'or et d'argent abilhas.*

.....

Luxurio :

*Regardà lo meo corsage
Do qual es beos per avantage;
Et si volès veyre mas mamellas,
Que sont tant graciosas et bellas,
Yà los vos mostrarey.*

Golo :

*Car te juro, per mon sacrament,
Que tu trobarès eyci
De rosti et de bulhi,
De vin blanc et de vermel,
Que te confortaré lo pansel
Et mays tota ta persono.*

Pereso : *Anthoni, yà soy à tu vengus*

*Mal chausas et mal vestis,
Tos dolens et tos maris,
Per avisar-te.*

Cela n'est-il pas probant, et ne pouvons nous pas conclure que nos peintures sont généralement l'œuvre d'artistes locaux ?¹².

¹¹ Le Mystère de Sant Anthóni de Viennès, publié par l'Abbé P. Guillaume, Paris-Gap, 1884. Cf. p. 101-109.

¹² Nous avons vu qu'il en était bien ainsi à Villafranca et à Avrieux.

ÉTUDE SUR LES CHATIMENTS

De même que les Vertus sont opposées aux Péchés Capitaux, ces derniers sont en général accompagnés, sur nos fresques, par des scènes figurant les châtiments des réprouvés. A chaque Vice correspond ici un supplice particulier, tandis que dans les représentations assez nombreuses du jugement dernier⁷³, tous les damnés, quel que soit le motif qui les ait fait maudire, sont entraînés vers l'enfer et soumis à la même peine. Une telle distinction vient sans doute de la nécessité où se trouvaient les artistes de parler à l'imagination des fidèles, et aussi de ce qu'ils ont traité un épisode particulier du jugement dernier. En effet, la scène du jugement dernier n'est pas *une*, mais — et il suffit pour s'en rendre compte de suivre le texte de Saint Mathieu — se décompose en plusieurs actions différentes : c'est une de ces actions, le supplice éternel, qui est figuré, pour chaque Vice, sur nos fresques⁷⁴.

Comment se présentent ces supplices ? Dans sept fresques⁷⁵ parmi les huit où nous retrouvons ces châtiments,

⁷³ Ces scènes étaient si nombreuses qu'elles étaient choses courantes. Villon y fait allusion dans une de ses plus jolies ballades : *Ballade à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame*.

.....
 Femme je suis povrette et ancienne,
 Qui riens ne scay, oncques lettres ne leuz ;
 Au moustier voy dont suis parroissienne,
 Paradis painct, où sont harpes et luz,
 Et un enfer où damnez sont boulluz,
 L'un me fait paour, l'autre joye et liesse.

⁷⁴ Comme nous l'avons vu, à Digne, la scène de la séparation des bons et des méchants est également figurée avec, sur des banderoles, des paroles rappelant celles rapportées par saint Mathieu ; à Jaillons, nous trouvons représenté le second avènement du Christ, le moment où « le fils de l'homme viendra dans sa majesté ».

⁷⁵ L'Argentière, les Vigneaux, Prelles, Plampinet, Avrieux, Digne et Salbertrand.

chaque scène met un seul damné en jeu ; ce dernier est en général pendu, mais de façon différente selon le vice dont il s'est rendu coupable, et des démons plus ou moins hideux le tourmentent. Dans la huitième fresque⁷⁶, par contre, les damnés sont nombreux dans chaque scène et ces dernières se présentent d'une façon assez compliquée, mais sans le supplice de la pendaison. Nous allons voir que les scènes courantes de nos fresques ne sont, en quelque sorte, que des simplifications des scènes complexes comme celles que nous voyons à Jaillons.

Recherchons, pour cela, ce qui permet d'envisager sous des aspects différents les châtiments des divers péchés capitaux, et comment il se fait que la tradition artistique attribuée à chaque Vice un supplice particulier. Ici, comme pour la représentation des Vertus et des Vices, nous devons tout de suite reconnaître qu'une telle tradition est venue de la théologie par la littérature et que nos peintres ont été inspirés par les poètes. Et, en effet, à l'époque même où nos fresques ont été exécutées, le calendrier des Bergers de Guyot Marchant, ouvrage alors répandu dans toute la France et dans les pays voisins, contenait, entre autres choses, une description des supplices de l'enfer. On comprend aisément l'influence que la lecture de cet ouvrage pût avoir sur les artistes. Guyot Marchant ne composa pas ces châtiments, il les emprunta à d'autres qui eux-mêmes ne les avaient pas inventés.

« En 1492, écrit Emile Mâle⁷⁷, parût un petit livre de « Vérard : *Traité des peines de l'enfer* annexé à *l'art de bien vivre et bien mourir*, où il met les supplices en rapport avec les sept péchés capitaux ».

C'est sans nul doute cette description que Marchant

⁷⁶ Jaillons.

⁷⁷ Emile Mâle, *loc. cit.* — Il est à remarquer que les éditions du calendrier des Bergers antérieures à 1492 ne contiennent pas le chapitre sur les supplices. — Antoine Vérard, libraire de la cour, mort à Paris, en 1513, a édité toutes sortes d'ouvrages de luxe et dirigeait un atelier de miniatures pour illustrer ses éditions.

imita et nous pouvons considérer que le livre de Vêrard a servi de modèle tant au peintre qui a enluminé Jaillons qu'à celui qui a exécuté la grande scène du jugement dernier de la cathédrale Sainte Cécile, à Albi. Pour en juger, il suffit de rapprocher de la description que nous avons faite de la fresque de Jaillons, d'une part le texte des inscriptions qui accompagnent les peintures d'Albi, d'autre part une analyse sommaire des passages correspondants du livre de Vêrard.

Les inscriptions des fresques d'Albi sont tellement caractéristiques qu'elles pourraient servir de légendes aux peintures de Jaillons. Les voici en les classant dans l'ordre suivant lequel les scènes se suivent à Jaillons¹⁸.

Les orgueilleus et orgueilleuses sont pendus et atachés sur des roues situées sur une montaigne en manière de molins continuelement en grande impétuosité tournans.

Les avaricieus et avaricieuses sont en ung lieu plein de grandes chaudières et de duis métauls fondus et bolhans du feu d'enfer et au dedans des dictes chaudières sont plongés les avaricieus et avaricieuses pour les saouler de leur avarice.

Les luxurieux et luxurieuses sont en une champaigne pleine de puys profonds, pleins de feu et de soulfre, gectant fumées horribles et puantes, esquielles les luxirieux et luxurieuses sont logés pour eschauffer du count leur puante luxure.

Les yreux et yreuses sont en une cave pleine d'estaux et de botiques et bancs, come en une bocherie, esquiels sont diables armés de couteaux trenchans pour les punir de la félonie.

Les glotons et glotes sont en une valée où a ung fleuve ort et puant, au rivage duquiel a tables garnies de toualles très ordres et deshonnêtes, où les glotons et glotes sont repeus de crapauls et abreuvés de l'eau puante dudit fleuve.

Les envieux et envieuses sont en ung fleuve congelé,

¹⁸ Ces inscriptions ont été relevées par le baron de Rivières qui les a publiées dans *Epigraphie Albigeoise*. Caen, 1871, Cf. pp. 5-11.

plongés jusques au nombril et par dessus les frappe un vent moult froit et quant veulent icelluy vent éviter se plongent dedans la dite glace.

*Les pigres et pigrresses sont en ung lieu d'enfer esquel a grande quantité de serpents, gros et menus, pour tourmenter et navrer de morsures et navrures les dits pigres et pigrresses*⁷⁹.

De son côté Vérard réserve aux orgueilleux le supplice de la roue tournante à laquelle ils sont attachés; aux avares la plongée dans une cuve de métal en fusion; aux luxurieux le voisinage de serpents qui les dévorent; aux coléreux d'être coupés en morceaux; aux gourmands le gavage au moyen de bêtes immondes; aux envieux la baignade dans l'eau glacée; aux paresseux la morsure de serpents.

Il y a donc identité absolue, et cela nous montre qu'il y avait alors une tradition bien établie.

D'où venait cette tradition et quelle était sa signification? Il semble que le plus souvent le châtiment consiste essentiellement en une exagération du Vice qui le provoque: tel est le cas des supplices des avares plongés dans l'or fondu; de celui des coléreux qui reçoivent des coups de couteau dans le dos; de celui des gourmands gavés avec des crapauds. D'autre fois, le damné peut subir une torture opposée à son vice⁸⁰, mais ce qui est surtout à remarquer c'est que le plus souvent le châtiment consiste à punir le damné par où il a péché.

Cette tradition semble être très ancienne et était très courante. Rien n'est plus curieux à lire dans cet ordre d'idées que les pages que Ruysbrœck a consacré à l'enfer et au jugement dernier⁸¹. En voici trois passages relatifs aux châtiments des péchés capitaux:

⁷⁹ Il est bon de noter qu'à Jaillons les châtiments sont accompagnés eux aussi du nom du vicieux au masculin et au féminin: *superbios e superbiose*....

⁸⁰ Tel l'Orgueilleux attaché à la roue tournante ou pendu la tête en bas, ce qui lui rabat sa Superbe.

⁸¹ Ruysbrœck, dit l'Admirable, moine flammand, mort le 2 décembre 1381. — Cf.: *Hello, Pages choisies de Ruysbrœck*, pp. 129-131.

« L'orgueilleux sera foulé sous les pieds des démons et
 « des hommes ; il fera connaissance avec l'état infime. Les
 « flammes qui rempliront et submergeront l'avare auront
 « la ressemblance parfaite de l'or et de l'argent fondu. Il
 « sera comme dans les métaux liquides.....

« Les gourmands seront nourris de soufre et de
 « poix bouillante. Je parle de ceux qui maintenant chas-
 « sent Dieu de leur mémoire, demandant à leur bouche
 « tout leur bonheur.....

« Je pourrais citer un autre fait relatif à la
 « fornication ; mais j'y renonce, il faudrait prononcer des
 « paroles qui se refusent à être articulées. Tout ce que je
 « puis dire, c'est que l'enfer porte sur l'endroit précis où
 « a porté le crime, et que la rigueur des tourments est
 « exactement proportionnée à la gravité des crimes. »

N'est-ce pas convaincant et ne retrouvons-nous pas les supplices si caractéristiques du gourmand et de la luxurieuse, tels que nous les avons vus sur nos fresques des Alpes ? Ces pages de Ruysbrœck sont en quelque sorte le thème même des châtements relatifs à chaque Vice : je ne crois pas qu'il y ait lieu d'aller chercher plus loin d'autres manifestations de cette représentation traditionnelle.

C'est de ces scènes compliquées que sont nées, par simplification, les scènes que nous voyons sur la plupart des fresques que nous avons décrites⁸².

Tout d'abord, au lieu de plusieurs damnés, nous n'en trouvons plus qu'un seul pour chaque supplice, et le châtement qu'il subit, malgré les variantes que nous avons observées, découle de celui décrit par Vêrard. Ainsi l'orgueilleux, pendu par les pieds à l'Argentière, à Prelles, à Avrieux, à Salbertrand nous rappelle le supplice de la roue tournante où chaque pécheur se trouve à tour de rôle attaché la tête en bas ; les démons qui le tourmentent ou le scient en long⁸³ ne sont là que pour lui infliger un châti-

⁸² A l'exception de Jaillons qui, nous l'avons vu, découle nettement du livre de Vêrard.

⁸³ Prelles, Avrieux.

ment supplémentaire. La cuve de métal en fusion où est plongé l'avare se retrouve à l'Argentière et à Salbertrand; à Digne, les démons versent de l'or fondu dans la bouche du patient, ce qui est une autre forme de la même idée⁸⁴. De même, aux Vigneaux et à Prelles, le coléreux criblé de coups de poignards ou d'épieux nous rappelle la fresque d'Albi, avec en outre la pendaison par le cou⁸⁵. Enfin les supplices du gourmand et de la luxurieuse sont les plus caractéristiques et tout à fait semblables à ceux décrits par Vérard ou par Ruysbroeck. Ici les pécheurs sont en outre pendus et, par un raffinement de cruauté, la luxurieuse est en général pendue par trois crochets qui lui transpercent les seins et la peau de l'abdomen. Par contre, les supplices de l'envieux et du paresseux, que nous ne trouvons d'ailleurs qu'à l'Argentière et à Avrieux, sont en très mauvais état et très difficiles à interpréter : il ne nous semble pas que l'on puisse y retrouver le lac gelé ou les serpents.

Comment expliquer ces différences dans la figuration des châtiments que nous constatons dans notre région alpine ? Nous retrouvons là simplement l'influence des mystères écrits ou joués si souvent dans nos vallées au XV^e et au XVI^e siècles.

Dans ces mystères, en effet, chaque Vice est, nous l'avons vu, représenté sous les traits d'un démon particulier, et chaque démon, en venant dire sur la scène les supplices auxquels il est préposé en enfer, nous indique le châtiment correspondant au vice qu'il représente.

On conçoit que nous ayons ainsi des supplices assez arbitraires, car dans ces mystères les démons agissent suivant les idées de nos dramaturges locaux.

Ainsi, d'après le mystère de Saint Pierre et de Saint

⁸⁴ Les supplices de l'avare aux Vigneaux et à Avrieux sont par contre très différents.

⁸⁵ A Digne, le coléreux, attaché par les poignets et les chevilles, est coupé en deux transversalement.

Paul^{**}, l'envieux devra avaler des crapauds et des serpents et le paresseux sera pendu la tête en bas ; d'après le mystère de Saint Pons^{**}, l'avare sera précipité dans le lieu d'angoisses et de pleurs, et la luxurieuse sera décharnée morceau par morceau, comme par des vautours.

On comprend facilement que ces châtiments assez fantaisistes indiqués par les mystères soient venus troubler nos artistes et aient dénaturé cette figuration traditionnelle des supplices que, dans notre région, nous ne retrouvons pure qu'à Jaillons.

Ceci n'est-il pas encore une preuve de ce que les fresques que nous avons décrites sont des œuvres d'artistes locaux ?

ARRIÈRE-PROPOS

Lorsque, mettant de l'ordre parmi les notes nombreuses et variées qu'a laissé mon Père, j'ai résolu de compléter et de publier le travail qu'il avait entrepris sur les peintures des Vertus et des Vices, travail pour lequel je l'avais accompagné dans ses visites aux diverses fresques, j'ai cru que je n'aurais que peu de recherches à faire pour pouvoir rédiger une étude et la présenter au lecteur.

Je me suis lourdement trompé.

Non seulement j'ai été conduit à entreprendre des recherches beaucoup plus considérables tant dans les bibliothèques que dans des documents d'archives, mais, au fur et à mesure que je rencontrais un élément nouveau, j'ai dû examiner de plus près la fresque avec laquelle j'avais

^{**} Ces Mystères ont été découverts en 1865 dans les archives du Puy-Saint-Pierre (commune du canton de Briançon), et publiées par l'Abbé Guillaume sous les auspices de la Soc. d'Et. des H.-A., le premier en 1887, le second en 1888. Dans le premier cf. vers 6068 à 6073 et 6105 à 6108 ; dans le second cf. vers 5400 à 5405. Voir aussi à leur sujet : P. Guillaume, *Le Mystère de Sant Anthoni de Viennes*, pp. LXXIX à LXXXIX.

cru trouver un rapprochement. J'ai été ainsi conduit à comprendre et à interpréter bien des détails d'une façon différente, parfois même totalement opposée, à celle dont mon Père semblait les interpréter d'après ses notes ; j'ai été aussi conduit à rédiger, à la suite des descriptions des différentes fresques; le chapitre que j'ai intitulé *Conclusions générales*, chapitre que mon père n'avait pas envisagé, étude d'ensemble, certes bien imparfaite, où je me suis attaché à rechercher les traditions suivies par les artistes qui ont peint nos fresques.

Le travail que j'ai rédigé est donc assez différent des notes laissées par mon Père, et est aussi notablement plus étendu : c'est donc à proprement parler le résultat d'une collaboration. C'est pourquoi il m'a semblé utile d'indiquer exactement ici ce que contenaient les notes de mon Père.

Tout le reste est original.

Notes laissées par le professeur R. Blanchard :

Introduction	
Ville-Vallouise	{ Texte intégral que j'ai reproduit, à quelques mots près, exactement ¹ .
Névache	
Les Horres	
Les Vigneaux	{ Croquis donnant assez exactement des détails qui ont été reproduits sur les planches. Pas d'autres notes.
L'Argentièrè	
Prelles.	— Notes manuscrites assez complètes.
Les Orres.	— Néant.
Digne.	— Quelques notes assez incomplètes.
Avrieux.	• Notes assez complètes.
Bessans.	— Notes en partie rédigées, en partie incomplètes, bonnes photographies.
Salbertrand.	— Presque aucunes notes. Photographie reproduite planche IX.

¹ Ce texte a déjà paru dans *l'Europe politique et littéraire*, 1907.

- Jaillons. — Quelques notes peu complètes. Bonnes photographies.
- Villafranca. — Notes assez complètes en ce qui concerne la fresque mais inexistantes en ce qui concerne les inscriptions*.

Pour être complet, j'ajouterai qu'il ne m'a pas semblé utile de reproduire ici la description de la fresque de la chapelle N.-D. de Grâce, à Plampinet, description que notre collègue M. B. Faucher a publié dans le numéro du premier trimestre de 1920 du *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*. Nous citons d'ailleurs plusieurs fois cette fresque dans nos conclusions.

Décembre 1922.

C. B.

* La photographie reproduite est due à l'obligeance de M. S. Pia.

PROCÈS - VERBAL

DE LA

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

du 26 Avril 1923

Les membres du Conseil d'administration de la Société d'Études des Hautes-Alpes se sont réunis le 26 avril 1923, à 17 heures, après convocation, à la Préfecture (salle des Archives), sous la présidence de M. Edmond HUGUES.

Étaient présents : MM. ANGÉNIOL, CLÉMENT, le Commandant ETIENNE, Edmond HUGUES, JOUGLAR, Paul LEMAITRE, le Commandant LÉAUTIER, G. DE MANTEYER, TEISSIER.

S'étaient fait excuser : MM. Jean BOURCIER, Henri HUGUES, Paul GUILLEMIN, THOUARD.

L'ordre du jour appelle l'examen de la composition du prochain bulletin, lequel, en raison de la crise persistante du papier, sera la publication des troisième et quatrième trimestres. Par suite de cette nécessité, il sera rendu un peu plus volumineux.

La Carrière d'un Marin au XVIII^e siècle, par M. Stéphane MOULIN, sera continuée pour prendre fin dans le numéro suivant.

Par contre, va se terminer la série des monographies concernant les Vertus et les Vices, que nous a données sur des peintures d'églises de la région briançonnaise M. Camille BLANCHARD.

L'étude consacrée par M. G. DE MANTEYER, notre dis-

La Carrière d'un marin au XVII^e siècle, Joseph de Flotte (1734-1792), par M. Stéphane MOULIN.

Table des Matières ⁽¹⁾

	Pages
PRÉFACE.	5
AVANT-PROPOS.....	9
AUTOUR D'UN PORTRAIT....	11

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I ^{er} . — Intérêt offert par la carrière de l'Amiral de Flotte. — Caractère de cet officier. — Sa famille. — Sa naissance à Saint-Pierre-d'Argençon. — Son passage à l'Ecole des Pages et au Corps des Gardes de la Marine. — Ses premiers embarquements.....	15
CHAPITRE II. — Flotte pendant la guerre de Sept ans. — Le « Modeste » à la bataille de Lagos. — La guerre de course. — Flotte et Suffren. — Expédition contre les pirates Marocains de Salé et contre le Bey de Tunis. — Flotte lieutenant de vaisseau et chevalier de St-Louis...	41
CHAPITRE III. — Flotte à St-Pierre-d'Argençon. — Son mariage. — La vie à Toulon. — Etat d'esprit des officiers de marine. — Ponantais et Provençaux. — La « Plume » et l'« Epée ». Malgré ses efforts, Flotte est écarté du théâtre de la guerre d'Amérique.....	56
CHAPITRE IV. — Commandements en Méditerranée. — L'« Eclair » et L'« Aurore ». — Flotte est nommé capitaine de vaisseau. — Campagne de L'« Aurore » à Alger. — Flotte aux Antilles. — Combat de Fort-Royal de la Martinique. — Flotte et Lamotte-Piquet. — Campagne de retour. — Le Maréchal de Castries prend le Ministère de la Marine.....	67
CHAPITRE V. — Croisière en Orient. — Voyage de la Division du Comte de Flotte à Salonique. — Séjour à Athènes. — Histoire d'un bas-relief antique. — Flotte passe à Brest prendre le commandement du « Destin ». — Campagne de Gibraltar et ses résultats. — Flotte nommé	

¹ Cette table, omise par erreur dans le précédent fascicule du *Bulletin*, (celui des premier et deuxième trimestres de l'année 1924), doit être insérée dans ce fascicule après la page 241. De même, le portrait de Monseigneur de Savines doit être inséré après la page 264 du même fascicule.

	Pages
Brigadier d'Escadre, participe à la « Campagne du Roy ».— Il reçoit le commandement de la station navale à la Côte occidentale d'Afrique.....	89

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI. — Campagne à la Côte occidentale d'Afrique	
— Situation coloniale de cette côte. — Compagnies et concurrence.— Politique de Louis XVI dans cette partie.	
— Opinions et c'airvoyance du Comte de Flotte. — Sassandra. — Le cap Lahou.....	119
CHAPITRE VII. — La Mine. — L'établissement Français d'Amokou. — Erreurs et déceptions. — La côte des Esclaves. — Juïda et le Royaume « d'Ahomé ». — Premier traité de protection avec le roi d'Ardres.— Cotonou et Porto-Novu. — Golfe du Bénin. — L'Île du Prince.	
— Retour.....	145

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII. — Assemblées préparatoires aux Etats Généraux dans le Dauphiné. — Le véritable rôle politique du Comte de Flotte. — Situation des partis à son retour à Toulon.— Le Salariat de l'Arsenal et l'émeute du 1 ^{er} décembre 1789. — Démêlés du Comte de Flotte et du Comte de Rions. — Premier intérim du Commandement de la Marine.....	171
CHAPITRE IX. — Faiblesse du Commandeur de Glandevès. — Désagrégation de l'Etat-Major. — Organisation du parti jacobin. — Le club des « Amis de la Constitution » et l'Arsenal. — Pénurie du Trésor. — Départ de Glandevès. — Flotte, nommé contre-Amiral prend le Commandement supérieur de la Marine. — Ses principes de direction...	199
CHAPITRE X. — Administration du Comte de Flotte jusqu'au 10 septembre 1792. — Tension diplomatique et première coalition. — Œuvre et difficultés du Commandant de la Marine. — Marine de guerre et Marine de Commerce. — Affaire de Porto Cayo.	221
CHAPITRE XI. — Procès fait au Contre-Amiral pour crime de contre-révolution. — Perquisition et manifeste. — Journées de juillet. — Jugement et erreurs de M. Harvard. — Journée du 10 septembre 1792. — Massacre du Comte de Flotte et ses conséquences immédiates.....	233
CHAPITRE XII. — La famille du Comte de Flotte pendant la Révolution.....	261

FIN

tingué archiviste départemental, aux *Origines chrétiennes de la II^e Narbonnaise* et annoncée à la dernière réunion générale, commencera, pour se poursuivre ultérieurement.

La publication comportera enfin les tableaux météorologiques habituels.

Sur la proposition de M. ANGÉNIOL, et en vue d'étendre les rapports de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes comme de l'initier à des recherches archéologiques du plus haut intérêt, on décide l'échange des bulletins avec la *Société des Amis de Vienne*.

L'ordre du jour se trouvant épuisé, la séance a été levée.

Le Secrétaire,

H. CLÉMENT.

Le Président,

E. HUGUES.

NÉCROLOGIE

M. LAURENÇON, ancien député

M. LAURENÇON (Léon-André-Hippolyte), naquit, le 16 octobre 1841, à Chantemerle, commune de St-Chaffrey, où son père exerçait les fonctions de notaire. Après avoir achevé au lycée de Grenoble ses études classiques, commencées à Embrun, il fit son droit et conquist le grade de docteur. Sa thèse sur l'*Extradition* eut l'honneur d'être signalée par la *Revue des deux Mondes*.

Il se fit inscrire au bareau de Grenoble.

En 1869, les habitants du canton de La Grave l'élirent leur conseiller général.

Au lendemain de la bataille de Reischoffen, le 7 août 1870, il n'hésita point à s'engager, malgré la double dispense que lui procuraient son âge et ses fonctions électives et fut nommé capitaine des mobiles du département.

Mais sa vie devait être surtout consacrée à la politique. C'est comme homme politique qu'il a exercé dans notre pays une grande influence. En 1871, abandonnant le siège de conseiller général de La Grave, il brigua et obtint dans le canton voisin du Monétier-les-Bains, la succession de M. le docteur Albert. Depuis cette époque et pendant près de quarante années, il n'a cessé de représenter les électeurs de son pays natal à l'Assemblée départementale dont il fut l'un des vice-présidents.

Au mois d'octobre 1877, les Briançonnais le choisirent comme député. Au cours de cette législature, il fut nommé commandeur de l'Ordre de François-Joseph d'Autriche, à la suite de la mission que lui avaient confiée ses collè-

gues de porter aux inondés de Szégédin les secours recueillis par une souscription publique.

En 1881, ses compatriotes le réélurent par 4.712 voix sur 4.892 votants.

Au renouvellement législatif de 1885, qui s'opéra au scrutin plural, M. Laurençon passa seul au premier tour, sur trois députés à élire dans tout le département, avec plus de seize mille voix.

Il fut réélu dans l'arrondissement de Briançon en 1889, en 1893, en 1898 et en 1902. En 1906, le 20 mai, après un ballottage, il cédait son siège à M. Merle. Ne pouvant s'expliquer cet abandon de la part de ses commettants si longtemps fidèles et attribuant son insuccès aux nombreuses pannes résultant de la défectuosité de l'automobile qu'il avait louée pour ses tournées électorales, il assigna en dommages-intérêts devant le tribunal de commerce de la Seine le fournisseur de cette voiture. Mais un échec ne vient jamais seul. Il perdit son procès, « attendu, disent les motifs du jugement, qu'il faut observer que la non élection est le risque permanent auquel est soumis tout candidat le quel, dans ses projets d'avenir, doit toujours faire état de l'inconstance souvent constatée des électeurs ». Il se le tint pour dit.

Nous n'avons pas à apprécier ici l'attitude politique de M. Laurençon, toutefois, sans sortir du rôle de simple narrateur, rappelons ses interventions à la tribune dans les discussions sur le reboisement et le regazonnement des montagnes, sur les subventions aux canaux et le régime général des eaux, sur le tarif général des douanes, le dépôt par lui d'un amendement (repoussé) demandant que les étudiants en théologie pussent faire leur service dans les sections d'infirmiers et celui, en compagnie de MM. Germain, Lebaudy et Maze, d'une proposition de loi remplaçant l'impôt foncier par une évaluation des droits sur l'alcool, etc...

Sa longue carrière politique terminée, tel Cincinnatus après ses deux dictatures, M. Laurençon se fit agriculteur.

Il vécut dans une propriété achetée par lui à Lettret, s'occupant exclusivement de ses vignes.

Une chute grave qu'il fit en 1920, sur le parapet intérieur de la gare de Grenoble, porta une sérieuse atteinte à sa forte constitution et abrégea son existence qui se termina, où elle avait commencé, à Chantemerle, le 12 juillet 1922.

M. Laurençon avait été, en 1882, l'un des membres fondateurs de notre Société d'Études à laquelle il demeura toujours fidèle. — E. H.



OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 735m20 (moyenne barom. 699m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin

Observations du premier trimestre 1923

JANVIER					FÉVRIER					MARS				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	690.5	1.2	8.0	—	1	705.6	0.6	9.8	—	1	697.0	1.6	11.0	2m/6
2	701	5.0	5.0	—	2	705.6	3.8	9.0	—	2	697.2	1.0	7.0	3 0
3	699.1	9.2	4.8	—	3	702.6	0.8	11.0	—	3	686.0	2.6	6.4	7 4
4	695.2	4.8	4.0	—	4	698.3	2.4	11.8	—	4	683.7	2.0	9.0	—
5	696.7	4.6	5.4	—	5	695	0	6.6	—	5	693.9	1.8	10.6	—
6	695.4	7	5.6	—	6	694.5	3.8	5.0	—	6	694.2	2.6	9.2	—
7	701.3	1	8.0	—	7	693.4	5.4	11.0	—	7	697.4	1.0	9.6	—
8	702.2	7	4.0	—	8	691.7	1.6	10.0	—	8	693.5	1.6	11.0	—
9	701	3	4.4	—	9	690.0	0	4.0	12m/6	9	691.0	1.4	11.4	—
10	702	4	7.4	—	10	697.2	4.0	11.0	—	10	692.2	1.8	9.0	—
11	693.4	6	5.2	—	11	693.5	1.0	10.0	4 2	11	691.2	1.2	10.0	—
12	687.3	4.2	4.4	—	12	692.5	1.8	5.0	11 4	12	696.5	4.0	8.4	—
13	692	7.2	2.0	—	13	698.0	3.6	8.6	—	13	688.4	2.5	8.2	—
14	701.1	9.2	1.8	—	14	698.0	3.2	8.6	2 7	14	695.0	1.4	10.2	—
15	703.4	9	0.8	—	15	698.8	5.0	8.4	—	15	695.3	3.0	10.6	5 5
16	700	6.4	7.6	—	16	697.6	4.0	10.0	—	16	700.0	3.6	12.6	—
17	695.7	7.6	8.4	—	17	695.9	2.0	10.4	—	17	700.0	5.8	13.0	—
18	701.3	10	3.0	—	18	693.0	2.4	10.8	—	18	700.7	4.2	15.0	—
19	701	11.6	0	—	19	685.2	0.8	11.6	8 0	19	700.0	4.4	14.8	—
20	701.7	9	2.0	—	20	687.7	5.0	8.0	—	20	700.5	0.6	9.0	3 5
21	690.2	5.8	3.2	—	21	690.7	5.6	8.4	—	21	700.4	2.8	11.0	—
22	702.5	4.4	5.0	—	22	689.2	4.4	8.4	0 1	22	701.4	3.2	12.0	—
23	703.5	10.2	1.0	—	23	684.4	1.8	8.8	—	23	701.5	4.4	13.0	—
24	707.1	5.2	4.8	—	24	688.0	3.6	11.1	—	24	701.0	1.2	16.4	—
25	709.8	4.2	3.4	—	25	689.2	1.4	4.0	16 7	25	705.0	0	17.2	—
26	708.4	4.8	9.2	—	26	694.7	5.0	9.0	—	26	706.0	1.0	15.0	—
27	704.5	5.2	8.6	—	27	689.6	0.6	8.6	14 5	27	703.8	4.5	17.5	—
28	701.2	8.6	9.0	—	28	694.3	0.4	10.4	—	28	705.0	1.2	18.0	—
29	703.1	5.6	1.0	—						29	704.0	5.7	17.0	—
30	700	3.4	5.0	—						30	704.0	3.0	15.0	—
31	704.3	0.6	9.2	—						31	702.5	1.5	18.5	—

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 735m20 (moyenne barom. 699m /m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin

Observations du deuxième trimestre 1923

AVRIL					MAI					JUIN				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	697.5	1.0	+17.5	—	1	707.3	2.4	-20.9	—	1	701.5	5.6	+21.6	2m/6
2	698.2	4.8	+18.7	—	2	707.5	3.8	+24.2	—	2	701.0	5.0	+21.4	—
3	701.5	6.5	+19.7	—	3	703.1	4.8	+25.8	—	3	700.3	5.8	+21.2	—
4	696.0	1.5	+16.5	—	4	702.0	10.8	+22.2	—	4	695.0	3.6	+22.6	—
5	695.2	3.0	+16.8	14m/7	5	704.5	7.0	+27.4	—	5	692.7	4.4	+20.4	—
6	690.0	2.0	+10.0	2 3	6	705.6	5.9	+26.0	—	6	698.4	0.8	+17.6	—
7	690.0	1.0	+13.0	—	7	706.0	6.0	+27.4	—	7	701.0	4.0	+18.0	—
8	684.2	1.0	+13.0	—	8	704.5	5.0	+27.0	—	8	703.0	5.6	+20.6	—
9	684.2	1.2	+13.0	—	9	700.4	9.4	+26.8	8m/5	9	706.0	4.6	+21.4	—
10	693.6	3.0	+14.4	—	10	693.4	9.2	+19.6	—	10	706.4	9.8	+26.6	—
11	698.0	0	+14.4	—	11	696.0	0.6	+13.6	—	11	705.0	13.0	+28.4	—
12	695.6	8.4	+19.2	6	12	697.1	1.4	+17.4	—	12	700.5	10.8	+25.4	—
13	692.2	7.2	+18.4	0 2	13	699.6	1.0	+16.6	—	13	702.5	7.8	+24.6	—
14	687.6	5.0	+11.8	45	14	698.6	0.6	+19.8	—	14	698.6	8.0	+24.0	—
15	688.4	2.0	+5.8	10 2	15	697.3	3.4	+20.4	4 0	15	700.0	7.4	+23.6	—
16	693.3	2.0	+11.6	—	16	699.2	1.2	+23.4	9 2	16	699.5	5.4	+20.4	0 1
17	693.9	2.0	+12.6	—	17	699.8	0.8	+23.4	—	17	696.2	4.2	+19.4	3 4
18	695.3	3.4	+16.4	—	18	698.0	0.6	+17.6	—	18	696.6	1.8	+17.2	—
19	691.3	3.6	+19.2	—	19	698.4	1.6	+16.0	—	19	698.0	2.4	+16.4	—
20	691.7	0.2	+17.6	—	20	698.0	2.3	+15.5	0 2	20	699.0	5.8	+19.0	—
21	682.2	5.6	+13.2	20	21	698.7	1.4	+19.3	—	21	699.1	8.8	+20.6	—
22	688.8	0.6	+13.4	31 5	22	699.4	1.2	+21.8	—	22	703.5	3.6	+16.8	—
23	680.0	5.8	+13.6	7 8	23	698.7	5.5	+23.6	—	23	704.2	3.8	+20.4	—
24	695.3	0	+16.0	0 3	24	701.0	4.6	+21.8	—	24	703.0	11.6	+26.6	—
25	698.9	0	+15.4	—	25	696.5	11.6	+35.1	2 3	25	700.6	9.4	+30.2	0 1
26	700.2	0.8	+17.2	—	26	694.4	9.2	+16.2	2 3	26	697.2	9.8	+25.4	—
27	698.1	5.8	+19.4	2 6	27	698.7	3.8	+13.0	5 3	27	697.1	7.6	+21.2	1 3
28	693.8	3.4	+11.4	3 6	28	694.4	7.0	+18.0	7 1	28	700.7	8.6	+20.8	—
29	697.5	1.4	+15.0	—	29	699.8	8.0	+17.4	4 5	29	701.1	7.0	+23.2	—
30	703.1	2.6	+16.4	—	30	695.5	6.4	+17.6	28 0	30	702.4	8.8	+21.8	—
					31	698.8	7.6	+22.4	—					

TABLE

Analytique des Matières

DE L'ANNÉE 1923

	Pages
Composition du Conseil d'administration au 11 janvier 1923.....	V
Liste des membres de la Société.....	VII
Liste des Sociétés correspondantes.....	XVI
Procès-verbal de l'Assemblée générale ordi- naire (27 décembre 1922).....	XVIII
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'ad- ministration (26 avril 1923).....	240
Compte rendu financier de l'exercice 1922...	XXVII
Projet de budget pour 1923.....	XXVIII
La Vierge de l'Hôpital de Gap, par M. le Commandant ETIENNE.....	I
La carrière d'un marin au XVIII ^e siècle, Joseph de Flotte (1734-1792), par M. Sté- phane MOULIN (avec 3 planches hors texte) (<i>suite</i>).....	5, 143
L'église des Gicons de St-Disdier-en-Dévoluy, par M. Ludovic MICHEL.....	56
Les origines chrétiennes de la II ^e Narbonnaise, des Alpes-Maritimes et de la Viennoise (364-483), par M. Georges de MANTEYER.	73
L'art populaire dans le Briançonnais. Les Vertus et les Vices, par M. Camille BLAN- CHARD (<i>fin</i>).....	193

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01413 6181

